

L'ÉCHO
DU
TÉMOIGNAGE

RECUEIL CONSACRÉ A L'ÉTUDE
D'APRÈS LA PAROLE DE DIEU
DES DIVERS SUJETS
CONCERNANT L'ÉGLISE ET LA PROPHÉTIE.

Celui qui rend témoignage de
ces choses, dit : Oui, je viens
bientôt. Amen! Viens, Seigneur
Jésus!

Apoc. XIII, 20.

TOME IX.

PARIS
LIBRAIRIES
Protestantes.

NIMES
A. BOISSIER
45, rue Grétry.



L'ÉCHO DU TÉMOIGNAGE.



NOTES SUR L'ÉPÎTRE AUX ÉPHÉSIENS.

CHAPITRE III.

Nous avons ici un cas remarquable du style parenthétique de cette épître ; car tout le chapitre dans lequel nous entrons en est un exemple. Nous trouverons une parenthèse dans une autre parenthèse ; faute de le voir , on augmente les causes qui font mal comprendre cette épître ; mais une fois qu'on l'a remarqué, tout est facile ; et la propriété morale qu'il y a à décrire, en une telle forme, ce qui est en soi-même une sorte de parenthèse dans les voies de Dieu, a été, et doit être remarquée en passant. Nous pouvons chercher, par la grâce de Dieu, à apprendre et à considérer la raison de ces digressions, qui forment un épisode d'une longueur peu ordinaire. Tout le Chapitre III trouve place entre la doctrine de la fin du Chapitre II et l'exhortation au commencement du Chapitre IV, qui est fondée sur cette doctrine. Que veut dire cette diver-

sion? Le Saint-Esprit s'arrête tout à coup au milieu du développement de la doctrine : où veut-il nous conduire? La réponse, je crois, est très-claire. Il a seulement touché à ce qui a dû paraître une grande pierre d'achoppement au Juif; savoir, la formation, par Dieu, d'un corps dans lequel il n'y a ni Juif ni Gentil. Parmi bien des chrétiens, maintenant, je suis fâché de le dire, la difficulté n'est pas même sentie, encore moins la vérité est-elle comprise. La raison est qu'ils ont saisi si peu soit la fidélité, soit les desseins de Dieu. Car c'est une épreuve réelle de la foi pour un esprit pieux, lorsqu'une partie de la vérité de Dieu semble en contredire une autre. Il ne peut y avoir aucune discorde réelle; tout est nécessairement d'une harmonie et d'un accord parfaits. Mais nous ne pouvons pas toujours comprendre comment les différentes parties de la vérité se lient ensemble. Pendant que nous sommes ainsi ignorants, nous devrions attendre avec foi, ne doutant point, d'un côté, et n'étant pas indifférents, de l'autre.

Tâchons pour un moment, de nous mettre à la place des croyants juifs, qui héritaient des pensées, des sentiments, et des préjugés des saints de l'Ancien Testament. Or si on présente clairement à de telles personnes, en y insistant, des expressions de cette nature — un corps, — ni Juif ni Gentil, — l'inimitié tuée — le mur mitoyen de clôture détruit, — quelles vérités

pour un Juif ! Qu'il semble extraordinaire que Dieu détruise ce qu'il avait lui-même édifié, et qu'il avait si longtemps sanctionné ; que Dieu, qui avait formé les distinctions entre les Juifs et les Gentils, et y avait insisté, même avec menace de mort pour ceux qui les méprisaient, — que Dieu lui-même les réduise à néant et introduise ce qui est totalement différent de l'ordre ancien, et même irréconciliable avec cet ordre de choses ! Il n'est pas étonnant que toutes ces choses soient une difficulté, si on les lie ensemble comme la pensée de Dieu pour la même époque. Mais il y a une clef pour toute l'énigme : Dieu ne les a pas instituées pour le même temps. Ainsi toute la difficulté se réduit à ceci, que Dieu, qui, à une époque, établit les distinctions entre Israël et les Gentils, trouve bon à présent, pour un temps, de les abolir et d'introduire une chose entièrement nouvelle. Or la première partie du chapitre III est consacrée à l'explication de cette partie spéciale du mystère de Christ, par laquelle les Gentils sont introduits et placés exactement sur le même niveau que les Juifs croyants, qui maintenant ont reçu Christ, en sorte que, dans ce monde, ils ne forment qu'un seul et même corps. Mais plus un homme s'attachait à la vérité de la loi et des prophètes, plus la difficulté devenait insurmontable, parce que l'Ancien Testament ne parle jamais d'un tel état de choses. De fait, pour une per-

sonne qui ne connaissait que l'ancienne révélation hébraïque, c'était un renversement sans exemple et pour lequel elle ne devait être nullement préparée. Il y avait cette difficulté d'agir, en apparence, contre la Parole expresse de Dieu. C'est donc cela que le Saint-Esprit écarte ici. Et, avant tout, remarquez la sagesse de Dieu posant un fondement admirable pour l'introduction de la nouvelle doctrine. Nous avons vu que les conseils de Dieu, de toute éternité, se concentrant sur Christ, et embrassant la pensée glorieuse d'âmes rassemblées, hors de ce monde d'où elles sont tirées, pour partager le même amour et la même gloire, dans lesquels Christ se trouve maintenant en la présence de Dieu (chap. 1). Ensuite, nous avons les moyens employés pour répondre au besoin des âmes dans leur état de ruine sur la terre : nous avons eu cela dans le chap. II. Et maintenant, dans le chap III, nous avons une digression dans le but d'expliquer pleinement la nature de cette partie du mystère en relation spéciale avec les Gentils.

Néanmoins il faut nous garder de la notion que « le mystère » ou le secret signifie l'évangile. L'évangile en lui-même ne signifie pas, et ne peut jamais signifier un mystère. C'est ce qui, quand à ses fondements, était toujours devant l'esprit du peuple de Dieu en forme de promesse, ou d'une révélation de grâce non

encore accomplie. Mais nulle part, dans l'Écriture, l'évangile n'est appelé un mystère. Ce n'était pas un mystère, qu'un Sauveur devait être donné; c'était la toute première révélation de la grâce, après que l'homme fut devenu pécheur. La semence de la femme devait briser la tête du serpent. Un mystère est quelque chose qui n'était pas antrefois révélé, et qui ne pouvait pas être connu sans une révélation. De plus, vous avez dans les prophètes une pleine déclaration que la justice de Dieu était sur le point de venir; la déclaration la plus claire possible que Dieu allait se manifester comme un Dieu-Sauveur. Ainsi vous trouvez encore qu'Il abolira le péché, et qu'Il introduira la propitiation et la justice éternelle. Toutes ces choses n'étaient, en aucun sens, le mystère. Le mystère veut dire ce qui était caché, non pas ce qui ne pouvait être compris; c'est là une idée humaine du mystère; mais un secret qui n'avait point été révélé — un secret non encore dévoilé, dans l'Ancien Testament, mais pleinement révélé dans le Nouveau. Qu'est-ce donc que ce mystère? C'est, premièrement, que le Christ, au lieu de prendre le royaume prédit par les prophètes, disparaîtrait complètement de la scène de ce monde, et que Dieu le ferait asseoir dans le ciel à sa droite, comme le Chef de toute gloire, céleste et terrestre, et qu'Il placerait tout l'univers entre les mains du Christ, afin qu'Il administrât

le royaume et qu'il y maintint la gloire de Dieu le Père. C'est là la première partie, et la partie la plus essentielle du mystère; la seconde partie, ou la portion de l'Eglise, n'en étant que la conséquence. La suprématie universelle du Christ n'est point le thème de l'Ancien Testament. Vous l'y voyez comme Fils de David, Fils de l'homme, Fils de Dieu — comme le Roi : mais vous ne voyez nulle part tout l'univers de Dieu (mais plutôt le royaume qui est sous tous les cieux) qui Lui est assujetti. Dans cette suprématie sur toutes choses, Christ partagera tout avec son épouse. Christ veut avoir son Eglise associée à sa propre domination illimitée, quand ce jour de gloire commence à briller sur le monde.

Ainsi donc, comme nous le savons, le mystère se compose de deux grandes parties, que nous trouvons résumées dans Ephésiens v, 32 : « Ce mystère est grand ; mais moi je le dis par rapport à Christ et à l'assemblée. » Ainsi le mystère ne signifie ni Christ seul, ni l'Eglise seule, mais Christ et l'Eglise unis dans la béatitude céleste, et dans la domination sur toutes les choses que Dieu a faites. Ainsi donc, comme nous l'avons vu dans le chap. i, quand Christ fut ressuscité d'entre les morts, Dieu le fit asseoir « à sa droite dans les lieux célestes, au-dessus de toute principauté, et autorité, et puissance, et domination ; » « et Il a assujetti toutes choses sous ses pieds, et L'a donné pour être chef sur toutes

choses à l'Eglise. » Il n'est pas dit « sur l'Eglise; » ce qui renverserait le mystère, bien loin de l'enseigner. Il sera chef sur Israël et sur les Gentils, mais jamais il n'est dit qu'il règne sur l'Eglise. L'Eglise est son corps. J'admets que c'est une figure, mais une figure qui donne l'idée d'une profonde intimité, pleine de la consolation la plus riche, et de l'espérance la plus élevée. Les saints que Dieu appelle maintenant, partageront toutes choses avec Christ dans ce jour de gloire. Ainsi cela devient une chose du plus grand intérêt, que de savoir quelle est la nature de l'Eglise. Quand sa vocation a-t-elle commencé? quel est le caractère de cette vocation? et quelles sont les responsabilités qui en découlent?

L'épître aux Ephésiens est la place spéciale où se trouve la doctrine de l'église; et si l'Esprit de Dieu s'écarte ici de l'enchaînement de la doctrine, c'est pour nous donner une vue de ce qui était une des difficultés principales qui s'y rattachaient; savoir, que les croyants d'entre les Gentils étaient introduits, avec les croyants d'entre les Juifs, dans l'unité du corps de Christ. Un Juif, selon ses pensées, n'aurait pas trouvé si étrange que Dieu bénit un Gentil : mais il supposerait que la bénédiction devrait être inférieure à celle d'un Juif — qu'une place plus élevée devrait être réservée pour Israël, et une place inférieure pour les Gentils. La doctrine mani-

festée maintenant renverse tout cela. Pour un esprit nourri des pensées de l'Ancien-Testament, c'était en apparence saper la Parole expresse de Dieu. Comment une objection si naturelle et si forte pouvait-elle être écartée? C'était une chose nouvelle en rapport avec le ciel, pendant la réjection d'Israël quant à la terre. De plus, c'est parce qu'on ne comprend pas « le mystère, » et ce qu'est vraiment l'Eglise, que le système papiste ou opposé à l'Eglise, a surgi. Mais ce n'est pas tout; les Protestants aussi se sont écartés de la Parole de Dieu sur ce sujet, en conséquence de l'incrédulité par rapport à notre relation céleste avec Christ, et par suite de l'amour de ce monde -- l'amour de l'honneur de ce siècle, et de la grandeur mondaine. Ils n'ont ni la foi, ni la patience, pour attendre le jour de Christ. Un chrétien est appelé à souffrir maintenant, jusqu'à être rejeté comme mauvais, en attendant d'être glorifié avec Christ, non pas seulement *par* Christ, mais *avec* Christ, d'être avec Christ Lui-même où Il est. Ceci suppose que notre place est « hors du camp, » c'est-à-dire hors de toutes les formes de la religion mondaine. Le monde ne s'arrogé-t-il pas maintenant d'être l'Eglise de Dieu? C'est la part de Babylone; et quoique l'expression la plus forte de Babylone et son centre, si vous voulez, soient trouvés dans le Papisme, ce système de confusion n'est pas limité à Rome. Nous faisons bien de regar-

der plus près de chez nous — d'examiner ce que nous faisons nous-mêmes, de voir si nous ne sommes pas entraînés dans une idée extrêmement fautive du but en vue duquel Dieu nous a sauvés. Les chrétiens en général réalisent-ils en aucune façon qu'ils sont sauvés? Sont-ils simplement, entièrement, constamment heureux, dans la conscience d'avoir part au salut de Dieu? Regardez les hymnes que l'on chante — pensez aux prières qui sont offertes. Ce sont les aspirations d'âmes inquiètes et troublées, qui prennent le nom de misérables pécheurs, parce qu'ils n'ont pas la conscience de posséder la bénédiction, mais seulement le désir de la posséder. Est-il possible que l'on en vienne là; que les âmes regardent comme de l'humilité de douter de Dieu? que c'est une partie convenable du culte de Dieu, et même une chose dont on peut se vanter, d'exprimer la misère et l'esclavage d'âmes rachetées, le jour même qui proclame que leurs péchés sont effacés et que leur paix est faite? Où est, dans tout ceci, le repos simple et heureux de l'âme dans la connaissance de la rédemption, comme une chose accomplie, dans la connaissance que les péchés sont entièrement effacés pour le chrétien en tant qu'il s'agit du jugement de Dieu? Assurément il reste toujours pour nous la nécessité de confesser nos péchés, et de nous juger nous-mêmes; mais c'est tout à fait une autre sorte de jugement et

de confession, — la confession d'âmes qui se condamnent d'autant plus qu'ils n'ont aucun doute qu'ils soient Fils de Dieu — de cœurs qui sont parfaitement en paix, et qui expriment leur bonheur dans les chants de louanges, et d'actions de grâces au Dieu qui les a sauvés pour toujours.

Sur le fondement du salut, comme une chose complète, le Saint-Esprit nous amène à comprendre l'Eglise. Si vous ne connaissez pas la rédemption de Christ comme accomplie, et même si vous ne la connaissez pas comme une chose acceptée de Dieu pour nous, et si vous ne vous reposez pas sur cette rédemption, vous ne pouvez pas avoir une seule idée vraie de l'Eglise. Ceci montre la sagesse infinie de l'Esprit de Dieu en introduisant ici la doctrine de l'Eglise, après que la question du salut a été pleinement réglée et arrêtée. « C'est pour cela que moi, Paul, le prisonnier du Christ Jésus pour vous nations. » Il souffrait même jusqu'à être lié de chaînes à cause des Gentils. Toutes les fois qu'une personne prend vraiment sa place comme membre du corps du Christ, comment peut-elle recevoir de l'honneur dans le monde, ou y échapper à l'opprobre et à l'épreuve? La vraie demeure de l'Eglise est dans le ciel; mais sur la terre, celui qui présentait cette vérité bénie, est content d'être un prisonnier. « Si du moins vous avez entendu parler de l'administration de la

grâce de Dieu qui m'a été donnée pour vous. » Ici le mot administration signifie le service à l'égard duquel il était tenu pour responsable envers Dieu. L'apôtre Paul était l'instrument choisi de Dieu pour faire connaître la nature, la vocation, le caractère et les espérances de l'Église. Remarquez bien les voies de Dieu. Il ne voulait pas développer cela parmi les Juifs, ni le révéler par Pierre ou par Jacques. Cela *leur* fut révélé sans doute, mais non pas *par* eux. L'apôtre Paul était le seul des écrivains inspirés, par lequel Dieu le fit connaître. Ainsi donc, s'il y avait la moindre vérité dans la succession apostolique, Paul devrait être la source ou le canal par où la succession se continue, et non pas Pierre qui était expressément un apôtre de la circoncision. L'apostolat de Paul venait directement du Seigneur, et l'incirconcision en était la sphère. Il était le grand témoin de cette vérité que tout vrai ministère doit venir directement de Christ. Le Seigneur peut se servir de moyens. Il peut appeler une personne à prêcher, et il peut y avoir des personnes dont le don soit développé par le moyen de l'enseignement. Le même apôtre qui avait reçu son don du Seigneur, et qui insista là-dessus si fortement, avait l'habitude d'enseigner les autres. Il communiqua la vérité à Timothée, auquel il fut ensuite ordonné d'enseigner aux autres ce qu'il avait lui-même reçu. Le Seigneur opère par ceux qui

comprennent bien la vérité, pour communiquer la vérité à ceux qui la comprennent moins. Mais encore le principe reste, que tout don vient immédiatement de Christ, et ne dérive pas de l'homme. Il y avait des charges extérieures et locales comme les « anciens » et les « serveurs, » ou « diacres, » mais c'était là tout à fait une autre chose. L'ancien pouvait enseigner ou non, et il pouvait le faire formellement et publiquement, s'il était docteur; mais sa position d'ancien était simplement une certaine charge qui était communiquée par l'autorité des apôtres, chose distincte de la question des dons. Je ne fais allusion qu'au caractère immédiat du don, proprement dit, que l'Esprit distribue dans l'Eglise. Il vient directement de Christ qui est en haut, (Eph. iv), et non par le moyen d'un canal humain, excepté dans un exemple exceptionnel et miraculeux, comme lorsque l'apôtre imposa les mains à Timothée, et lui donna un *χάρισμα* selon la prophétie.

Dans ce nouvel exposé, l'apôtre Paul dit : « Comment, par révélation, le mystère m'a été donné à connaître (ainsi que je l'ai déjà écrit en peu de mots; d'où vous pouvez comprendre en le lisant, quelle est mon intelligence dans le mystère du Christ). » Il y avait touché dans le chap. II, mais maintenant il entre plus pleinement dans le sujet. « Lequel n'a pas été donné à connaître aux fils des hommes dans d'autres

génération. » Ici vous avez une déclaration positive que le secret était quelque chose qui n'avait pas été révélé dans d'autres générations — non pas, qu'il était obscurément donné à entendre, ou mal compris, mais il n'avait pas été révélé du tout. C'était un secret à l'égard duquel le silence avait été gardé, comme l'apôtre nous le fait connaître dans Romains xvi. « Or à celui qui est puissant pour vous affermir selon mon évangile et la prédication de Jésus-Christ, selon [la] révélation du mystère à l'égard duquel le silence a été gardé dès les temps éternels, mais qui a été manifesté maintenant. » C'était maintenant seulement qu'il était dévoilé. Ce n'était pas que la chose avait été prédite par les prophètes, et que maintenant seulement elle était saisie par la foi. En réalité, il était maintenant manifesté, maintenant publié et enseigné; il ne l'avait jamais été auparavant. « Mais qui a été manifesté maintenant; et qui, par des écrits prophétiques, a été donné à connaître à toutes les nations, selon le commandement du Dieu Éternel pour (l') obéissance de (la) foi. » Il n'y a aucun doute que les « écrits prophétiques, » auquel il est fait allusion ici, soient les Ecritures du Nouveau Testament. C'est à proprement parler « des écrits prophétiques » sans allusion aucune aux prophètes de l'Ancien Testament; et pour cette raison : « *Maintenant* a été manifesté et par des écrits prophétiques..... a été donné à connaître

à toutes les nations. » Si la signification avait été, les prophètes de l'Ancien Testament, qu'est-ce qui aurait pu être plus extraordinaire qu'une telle expression ? Il aurait pu dire que cela avait été révélé aux prophètes, mais maintenant la chose est comprise. Mais il dit : Qui a été « manifesté » maintenant ? « Lequel n'a pas été donné à connaître aux fils des hommes dans d'autres générations, comme il a été révélé maintenant par l'Esprit à ses saints apôtres et prophètes. » Il y avait des hommes inspirés qui n'étaient pas apôtres, mais qui étaient prophètes. Cela était maintenant révélé à ces deux classes de personnes : mais nous ne pouvons pas dire que les mots : « des écrits prophétiques, » dans Romains xvi, s'étendent au-delà des écrits de Paul, qui dévoilent ce précieux secret de Dieu. Le développement de l'Eglise eut lieu lorsque le Saint-Esprit fut donné d'une manière nouvelle. « L'Esprit Saint n'était pas encore, parce que Jésus n'avait pas encore été glorifié. » Le Saint-Esprit avait opéré auparavant, mais il allait être répandu personnellement ; et cela s'identifie avec la vocation de l'Eglise. A la Pentecôte, pour la première fois, nous avons une assemblée qui est appelée l'Eglise de Dieu. « Le Seigneur ajoutait tous les jours à l'assemblée ceux qui devaient être sauvés. » Ici nous trouvons ce qui est appelé l'Eglise ou l'assemblée : un corps dans lequel Dieu s'est proposé d'avoir et Juif et Gen-

til sans distinction; or un tel état de choses n'exista jamais avant le jour de la Pentecôte. Et maintenant nous avons et Juifs et Gentils introduits dans ce nouvel ordre de choses, nouveau pour tous les deux, -- un ordre auquel les précédentes révélations de Dieu ne s'appliquaient plus comme une description directe de leurs privilèges.

Et ici, permettez-moi de vous avertir, afin que vous vous gardiez d'interpréter les Ecritures comme si tout ce que Dieu y dit, était dit de vous, de moi, ou de l'Eglise. L'Eglise est comparativement une chose nouvelle sur la terre; c'est un sujet propre au Nouveau Testament exclusivement. Si je disais que les *saints* étaient une chose nouvelle, ce serait faux; mais si vous dites que l'Eglise embrasse les saints de l'Ancien Testament, vous négligez la Parole de Dieu et vous vous y opposez : car elle limite l'Eglise de Dieu à ce qui commença par Christ assis à la droite de Dieu, et par le Saint-Esprit envoyé du ciel, pour baptiser tous ceux qui maintenant croient pour être un seul corps. Que signifie « l'Eglise » ? L'assemblée des âmes rassemblées par la connaissance de Christ mort et ressuscité, et qui par le Saint-Esprit sont unies à Christ en sa qualité d'homme glorifié à la droite de Dieu. Un tel état de choses n'existait point avant la Pentecôte. Il n'y avait pas de rédemption accomplie avant la croix. Christ demeure seul, comme

Fils de Dieu de toute éternité — une personne divine, égale au Père. Mais Il devint homme afin de mourir pour les hommes sur la croix; et étant ressuscité d'entre les morts, Il prend sa nouvelle place, comme Chef pour l'Eglise, qui est son corps, comme l'Époux de l'Épouse. L'expiation a été accomplie, et le péché a été ôté par le sacrifice de Lui-même; et il ne pouvait y avoir une telle chose, que de devenir membre du corps de Christ, jusqu'à ce que cela fût accompli. L'Eglise est fondée sur la rémission des péchés par le sang de Christ déjà répandu, et elle se compose de ceux qui sont unis à Christ pour partager toute sa gloire, excepté celle qui est essentiellement et éternellement la sienne, en sa qualité de Fils unique du Père.

Alors vient cette partie spéciale du mystère : — « Que les nations seraient cohéritières, et d'un même corps, et coparticipantes de sa promesse dans le Christ par l'évangile. » Les promesses de Dieu à Abraham, et cette promesse de Dieu dans le Christ, sont deux choses non-seulement différentes, mais même mises en contraste. Car si je considère la promesse à Abraham dans Genèse xii : « Je te ferai devenir une grande nation, » est-ce là l'attente de l'Eglise? Quand les Chrétiens deviennent grands sur la terre, c'est lorsqu'ils ont quitté leur propre place de bénédiction en communion avec Christ : mais lorsqu'Israël sera fait une grande nation, dans la

vraie signification du mot, ils seront bénis, et ils deviendront une bénédiction, comme ils ne l'ont jamais été auparavant. La promesse fut donnée à Abraham, et sera accomplie dans sa semence sur la terre bientôt. « Je te ferai devenir une grande nation.... et toutes les familles de la terre seront bénies en toi. » Ici il est laissé de la place pour que la bénédiction parvienne jusqu'aux nations ; mais remarquez-le bien, elles doivent être bénies en Abraham, et ensuite en sa semence. En Genèse xxii, la promesse est renouvelée à Isaac ; et c'est à cela qu'il est fait allusion dans l'épître aux Hébreux. « J'ai juré par moi-même, dit l'Éternel.... certainement Je te bénirai, et Je multiplierai très-abondamment ta postérité comme les étoiles des cieux et comme le sable qui est sur le bord de la mer : et ta postérité possédera la porte de ses ennemis. » Est-ce là ce que nous attendons ? Je crois que non. Nous désirons être dans le ciel avec Christ, et nous y serons par le moyen de son amour, et par la faveur de notre Dieu. Mais Israël doit posséder la porte de ses ennemis, et être élevé au-dessus de tous les peuples de la terre. Dans les psaumes nous trouvons une sorte de commentaire sur cette attente des hommes pieux en Israël. Ainsi dans le psaume lxxvii nous avons la prière : « Que Dieu ait pitié de nous, et nous bénisse, et qu'il fasse luire sa face sur nous ! Sélah. Afin que ta voie soit connue en la terre,

et ta délivrance parmi toutes les nations. » La chose préliminaire de la bénédiction pour les autres nations, c'est la réponse au cri d'Israël : « Que Dieu ait pitié de nous, et nous bénisse. » Toute espérance pour le monde, comme monde, dépend de la bénédiction des Juifs.

Il n'en est pas ainsi quant à l'Eglise, que Dieu appelle maintenant. Sa bénédiction ne repose point sur les promesses ou sur la bénédiction d'aucun peuple. Dès-lors ces psaumes ne la concernent point; et pourtant il y a des personnes qui persistent à les détourner de leur vrai sens, pour les appliquer aux circonstances présentes. Il n'est pas étonnant qu'elles s'embrouillent. La faute est en ceci, qu'elles pervertissent la Parole de Dieu. « Les peuples te célébreront, ô Dieu ! tous les peuples te célébreront. » Maintenant la chose s'étend aussi aux autres peuples. « Les peuples se réjouiront et chanteront de joie; parce que tu jugeras les peuples en équité, et que tu conduiras les nations sur la terre. » Quand ce jour-là poindra, au lieu de soupirer et d'être en travail, ce qui dure encore, « la terre produira son fruit; Dieu, notre Dieu, nous bénira. » De telles choses sont bien loin d'avoir lieu maintenant. C'est l'état millénial qu'on attend ici, quand la puissance de Dieu sera exercée triomphalement, et que Dieu reconnaîtra son peuple d'Israël, et que les autres nations seront bénies en eux. Maintenant les nations sont « cohéritières

et du même corps. » Avec qui sont-elles cohéritières? Avec Christ, et avec tous ceux qui sont en Christ. Soit Juifs, soit Gentils, ils sont cohéritiers. La grâce les a mis sur un terrain commun. Ce n'est pas maintenant que les Juifs sont élevés au faite de la bénédiction terrestre. Au contraire, comme nation, il sont dispersés, et Dieu les juge, n'usant pas de miséricorde envers eux; il y a une oblitération complète des vieilles limites. Et voici pourquoi : les Juifs étaient réellement les conducteurs dans l'inimitié du monde contre Christ, et dans la crucifixion de leur propre Messie. La croix de Christ mit fin aux distinctions entre Juif et Gentil; et sur le fondement de cette croix, Dieu édifie l'Eglise. Les plus vils pécheurs sur la face de la terre, soit Juifs, soit Gentils, Dieu les prend et les tirant hors de leur condition de péché, et d'éloignement de Dieu, Il les met sur un niveau commun et céleste, comme membres du corps de Christ. C'est ce que Dieu fait maintenant, et il est d'une importance immense qu'on le comprenne, afin de jouir de la communion avec ses voies. Outre cela, toute la Bible devient pratiquement un livre nouveau, et encore plus précieux, lorsque cela est compris. La vérité ne peut admettre aucun compromis, quelque convenable qu'il soit que nous cherchions à être patients; la pensée révélée de Dieu exclut nécessairement l'idée qu'on puisse suivre son jugement propre et particulier. Ni vous, ni

moi, nous n'avons droit à une opinion sur des matières de foi — Dieu seul a le droit de parler à l'égard de ces choses; et Il en a parlé si clairement, que c'est notre péché si nous ne l'écoutons pas. Mais vous ne pouvez pas séparer la vérité d'avec les affections spirituelles. Dès lors si on ne maintient pas en pratique la vérité de l'Eglise, on la perd et on s'aigrit contre elle. La pensée de Dieu à l'égard de l'Eglise, attire toujours l'inimitié du monde sur celui qui la connaît, et spécialement l'inimitié des Chrétiens qui ne la comprennent pas. — Il en était ainsi de Paul, d'une manière prééminente, et depuis ce temps-là, c'est toujours la même histoire, lorsque les âmes ont saisi son témoignage : et il faut qu'il en soit ainsi. La doctrine que tenait Paul, si elle est enseignée par l'Esprit de Dieu, ne peut jamais admettre de parti, parce que son centre même, c'est Christ dans le ciel.

L'apôtre poursuit son exposé; et voici la phase particulière du mystère qu'il dévoile ici : — « Que les nations seraient cohéritières et d'un même corps, et coparticipantes de sa promesse dans le Christ par l'évangile; duquel je suis devenu serviteur, selon le don de la grâce de Dieu, qui m'a été donné selon l'opération de sa puissance. » Quel est l'effet de cette vérité? l'effet le plus humiliant possible. « Cette grâce m'a été donnée, à moi qui suis moins que le moindre de tous les saints, d'annoncer parmi les nations les

richesses insondables du Christ. » Cela fait ressortir la valeur de Christ, comme rien autre ne le fait. Il ajoute encore : « Et de mettre en lumière devant tous, quelle est l'administration » (non pas « la communication ») « du mystère. » Il montre ainsi qu'outre l'aspect du mystère en ce qui regarde les saints, il a aussi son application à tous les hommes, sans distinction — à ceux qui sont en dehors de l'Eglise. Les personnes qui prêchent l'évangile, nécessairement prêchent Christ : mais il y en a peu qui comprennent le caractère de la grâce qui unit l'âme à Christ dans la relation de membre de son corps, de sa chair et de ses os. C'était là une partie principale de l'œuvre de Paul ; et c'est pourquoi il ajoute : « L'administration du mystère, qui était caché dès les siècles en Dieu, qui a créé toutes choses. » Remarquez-le bien ; il n'est pas dit, caché dans les Ecritures, mais, « caché en Dieu. » « Afin que la sagesse de Dieu, si diversifiée dans ses formes, soit maintenant donnée à connaître aux principautés et aux autorités, dans les lieux célestes, par l'assemblée. »

Considérons quelle place merveilleuse est celle-ci ; savoir, que Dieu fait maintenant connaître aux anges en haut, une nouvelle sorte de sagesse, par ses voies envers nous ; et quand je dis : nous, j'entends tous les saints de Dieu maintenant sur la terre. Car, de quelque nom qu'il soit appelé, tout saint de Dieu est un

membre du corps de Christ : tous appartiennent réellement et également à l'Eglise de Dieu. On ne peut qu'être affligé en voyant que si peu de gens comprennent ce qu'est l'Eglise de Dieu, ou même se soucient de le savoir, ou d'agir d'après cette connaissance. Nous devrions connaître ce que Dieu veut, et comment Il veut que son Eglise marche. Christ est également possédé par tous : mais tous ne comprennent pas également quelle est la volonté de Dieu à l'égard de son Eglise ; comment Il veut que nous l'adorions, et que nous agissions ensemble d'après sa Parole ; comment Il veut que nous nous aidions l'un l'autre à manifester pratiquement cette vérité glorieuse, que Dieu donne à connaître par l'Eglise « la sagesse de Dieu si diversifiée dans ses formes. » Est-ce que nous marchons d'une manière si conforme à la volonté de Dieu pour son Eglise, que Dieu puisse nous signaler comme une leçon aux anges de Dieu ? C'est là (rien au-dessous de cela) l'intention de Dieu. Vous ne pouvez pas assurément vous dégager de la responsabilité qui y est attachée, en vous refusant à agir selon cette intention ! Ce n'est pas bientôt, quand nous serons arrivés au ciel, que Dieu fera connaître par l'Eglise, sa sagesse si diversifiée dans ses formes, aux armées célestes ; mais maintenant sur la terre, pendant que les membres de l'Eglise sont appelés : « Afin que la sagesse de Dieu, si diversifiée dans ses formes,

soit *maintenant* donnée à connaître aux principautés et aux autorités, dans les lieux célestes, par l'assemblée. » Est-ce que cela ne produit pas de sérieuses considérations ? Il n'est pas question de ce que les hommes pensent de nous, ou si nous sommes aimés ou non ici-bas. Je suis bien sûr que si nous marchons selon Christ, nous ne pouvons être autrement que haïs par le monde : et cela montre que nous estimons le monde, si nous voulons qu'il en soit autrement. C'est une chose des plus pénibles, que de sentir qu'il doit en être ainsi ; mais, si je crois Christ, il faut que je croie cela, et je dois me réjouir d'être estimé digne de souffrir au moindre degré. Mais en outre, l'Eglise est appelée à être comme un livre d'enseignement pour les anges de Dieu. Lorsque nous considérons que Dieu a l'œil sur nous avec les anges qui L'entourent ; qu'Il est occupé avec des objets tels que nous sommes ; qu'Il avait en eux les objets les plus chers de ses affections ; qu'Il leur a donné Christ pour être leur vie ; et qu'Il a envoyé le Saint-Esprit, cette Personne bénie de la Trinité, pour faire sa demeure en eux, et les former pour être son temple, pendant qu'ils sont dans ce monde, quelle vocation que celle-là ! Si un ange veut savoir où est son grand amour, il faut qu'il regarde en bas, dans ce monde, et qu'il voie les choses ainsi. Vous ne pouvez pas séparer Christ de l'Eglise. Mais la chose merveilleuse, c'est que, devant les anges

de Dieu, le conflit étonnant continue — Satan et toutes ses armées tâchent de les détourner, en les mettant sur un faux terrain, en prêchant la justice sous mille formes, afin de les détourner de la grâce et de la croix de Christ. D'un autre côté, vous avez Dieu qui opère par sa Parole et par l'Esprit pour produire dans son peuple la conscience de leurs privilèges. Mais que les enfants de Dieu soient fidèles ou non, l'amour parfait repose sur eux et agit envers eux (peut-être en discipline); Dieu est occupé d'eux; Il a soin d'eux; et Il a toujours dans sa pensée, qu'Il veut les avoir parfaitement semblables à Christ. Rien ne peut jeter un nuage là-dessus. La faiblesse peut pour un temps déshonorer le Seigneur, et détruire notre propre consolation, et aider à l'illusion du monde. Tout cela peut être; mais quant au dessein de Dieu, il demeurera ferme: ce que Dieu a dit, doit nécessairement être accompli. Notre faiblesse peut être manifestée, mais Dieu, dans son puissant amour, accomplira son dessein. Et c'est par ce moyen qu'Il fait connaître aux principautés et aux autorités, dans les lieux célestes, une nouvelle sorte de sagesse, qui n'avait jamais été vue dans ce monde auparavant. On avait vu les voies de Dieu dans la création, et au temps du déluge, et en Israël. Mais voici quelque chose à quoi même les Ecritures données de Dieu n'avaient fait aucune allusion, une chose qui n'avait pas

été promise à l'homme — une chose entièrement cachée entre le Père et le Fils.

Maintenant elle est dévoilée. Le Saint-Esprit est la personne qui dévoile cette vérité glorieuse de l'Eglise de Dieu, et qui la réalise. Jusqu'à quel point nos âmes y sont-elles entrées? Jusqu'à quel point nous contentons-nous de faire de vagues conjectures à ce sujet, pensant que ce n'est pas d'une grande importance? Une ignorance volontaire de cette vérité procède d'un amour secret pour le monde. Il y a ce sentiment dans celui qui la laisse de côté, que vous ne pouvez pas l'accepter dans le cœur et marcher avec le monde. Il vous faut rompre tout à fait avec tout ce que la chair estime sous le soleil. Vous avez une place au-dessus du soleil avec Christ, et la conséquence en est que vous êtes appelés à vous soumettre à la sentence de mort qui frappe toutes choses ici-bas, à glorifier le nom de Christ, à vous réjouir en Lui, quelle que soit la volonté de Dieu à notre égard. Car nulle circonstance ne peut nous soustraire à la responsabilité d'être les témoins d'une gloire qui est au-dessus de ce monde. Le monde devrait voir dans l'Eglise le reflet de Christ. Vous pouvez trouver un moine ou une religieuse qui soit moralement convenable, mais tout cela peut n'être que la nature, et non Christ. Je ne dis pas que Christ ne puisse s'y trouver également, dans des cas isolés, en dépit d'un système excessivo-

ment pernicieux. Cependant pour la foi, il s'agit de faire la volonté de Dieu et de glorifier Christ dans le lieu où l'opprobre abonde sur la terre. Dieu attend de nous la confession du nom de son Fils, aux dépens de tout ce qui nous est cher. Si le monde n'y fait pas attention, est-ce en vain pour les principautés et les autorités dans les lieux célestes ?

Sur un ou deux des derniers versets de la portion que nous avons maintenant devant nous, je n'ai pas fait de remarque. Nous dirons donc maintenant quelques mots sur les versets 12 et 13. L'apôtre ayant fait allusion à Christ, comme celui dans Lequel (élevé en haut), le propos arrêté de Dieu a maintenant été révélé par l'Esprit, ajoute, que dans cette même personne « nous avons hardiesse et accès en confiance, par la foi en Lui. C'est pourquoi je vous prie de ne pas perdre courage à cause de mes afflictions pour vous, ce qui est votre gloire. » Or, il est très-doux de trouver comment, même dans un sujet aussi vaste que celui qui occupait son cœur, et sur lequel il désirait insister auprès des saints, il peut lier avec les conseils de Dieu les plus élevés et les plus profonds, la plus simple des vérités fondamentales sur laquelle le croyant se repose. Cela est très-instructif : parce que, pendant que, d'un côté, nous avons déjà vu que c'est tout à fait en vain que l'on cherche à entrer dans la nature de l'Église si on n'a pas une

conception simple, claire et entière, de la paix que Christ a faite, et *qu'Il est* pour nous dans la puissance de Dieu ; d'un autre côté, lorsque nous saisissons en quelque mesure le caractère de l'Eglise, lorsque nous voyons les privilèges étonnants qui sont à nous, comme étant faits un avec Christ, nous regardons avec une jouissance plus profonde, les premiers éléments, et nous réalisons la stabilité étonnante des fondements sur lesquels nous avons le privilège d'être établis. Ainsi nous voyons que Dieu veut prendre garde que la paix de la conscience, et celle du cœur aussi, soit maintenue — il n'y a rien qui soit donné seulement pour remplir notre esprit d'admiration. Je ne dis pas qu'il n'y a pas un sujet perpétuel d'admiration, ou qu'il n'y a pas une infinité de choses à apprendre ; mais chaque pas que nous faisons, et même les plus grands progrès dans la connaissance des voies de Dieu en Christ, est intimement lié avec la confiance de nos âmes dans son amour. Ainsi, tandis que nous ne pouvons pas saisir comme il faut la nature de l'Eglise, jusqu'à ce que nous ayons connu la simple paix avec Dieu, une fois que nous y entrons, cette paix brille d'autant plus dans la lumière céleste des privilèges dans lesquels le Saint-Esprit a conduit nos âmes. Nous revivons avec une intelligence renouvelée et une jouissance plus profonde de la grâce illimitée qui est à nous en Christ. C'est pourquoi

après nous avoir introduits dans cette merveilleuse sphère de l'amour et des desseins de Dieu, il jette un coup-d'œil sur certaines conséquences pratiques en nous. « En qui, » dit-il, « nous avons hardiesse et accès en confiance, par la foi en Lui. » Ce n'est pas seulement la paix, mais « nous avons hardiesse, » ce qui a rapport plus particulièrement à notre langage, lorsque nous nous adressons à Dieu; pouvant, en quelque sorte, lui dire tout, à cause de notre confiance en son amour. Et « accès en confiance, » ce qui n'est pas seulement ce que nous exprimons, mais nous nous approchons de lui, même lorsqu'il n'y a aucune expression du cœur sous la forme d'une prière formelle; mais il y a une jouissance de notre proximité, « accès en confiance par la foi en Lui. » « C'est pourquoi je vous prie de ne pas perdre courage à cause de mes afflictions pour vous, ce qui est votre gloire. » Voici un autre fruit pratique de cette vérité bénie. Nous avons vu auparavant comment il introduit le développement de l'Eglise, en même temps que le fait qu'il était prisonnier de Jésus-Christ. Au moment même où il était sous la main de la puissance de ce monde, et avec la possibilité de la mort devant lui, le Seigneur trouve bon de dévoiler, par le moyen de l'apôtre, la glorieuse vocation de l'Eglise. Et il le leur rappelle encore une fois. Ils avaient pu être découragés par ses afflictions; il dit, au contraire, vous ne devez

pas perdre courage; la tribulation doit plutôt être ce qui exercera et fortifiera votre foi. Dans 2 Corinthiens 1, l'apôtre parle d'être « chargés excessivement, au-delà de [notre] force, de sorte que nous avons désespéré même de vivre. » Mais lorsque les Corinthiens avaient besoin de consolation, il l'avait reçue de Dieu, et pouvait la leur communiquer. — Maintenant il était sous la puissance du monde et en prison, et là Dieu dévoile la gloire de l'Église. Ils seraient, sans doute, appelés à souffrir aussi; et ils auraient à apprendre ce qu'était la tribulation. De sorte que l'apôtre, dans la plénitude de sa propre jouissance de la vérité, laquelle le rendait capable de se réjouir même dans ses afflictions, les exhorte à ne pas perdre courage. L'Esprit de Dieu a uni si complètement les saints, non-seulement avec Christ, mais aussi les uns avec les autres, que ce que Paul souffrait, était *leur* gloire, et non la sienne seulement. Ils y avaient un intérêt commun, comme étant membres du même corps.

(à suivre.)

Maintenant l'esprit de Dieu dirige toujours nos pensées et nos affections *vers le ciel*, à cause de la réjection de Christ. Ici-bas tout est ruiné et sous le jugement; mais ce n'est pas seulement comme serviteur que je regarde en haut (voir le Psaume cxxiii) mais comme un membre, comme quelqu'un uni à Celui qui est là.

LES VOIES DE DIEU.

III. — LES TEMPS DES GENTILS, ET LEUR JUGEMENT.

Nous avons brièvement esquissé l'histoire passée du peuple d'Israël jusqu'à la captivité babylonienne où fut prononcée sur lui la sentence « Lo Hammi » (pas mon peuple), où la présence de Jéhovah, ou la gloire, lui fut retirée, et où le gouvernement du monde fut transféré aux Gentils : c'est-à-dire, où « les temps des Gentils » commencèrent (1). Nous avons aussi suivi l'histoire du résidu de Juda et de Benjamin qui retourna dans le pays pour que leur Messie leur fût présenté, la sentence « Lo Hammi » n'étant pas encore ôtée, et ne devant l'être qu'après leur complète dispersion et la destruction des cités du pays (Esaïe vi, 10).

Peu avant l'époque où Juda fut finalement emmené en captivité, nous trouvons Dieu envoyant Son prophète à Sédécias occupé à comploter avec les nations voisines en vue de secouer le joug du roi de Babylone, qui exigeait que tant elles que lui se soumissent à son autorité. Voici

(1) Les prophètes qui prophétisèrent après la captivité, comptent les années par les années des oppresseurs Gentils, et aucun ne s'adresse au peuple comme à un peuple reconnu de Dieu, sinon dans l'avenir.

ce qu'il déclare : « J'ai fait la terre, les hommes et les bêtes qui sont sur la terre, par ma grande force, et par mon bras étendu, et je l'ai donnée à qui bon me semblait. Et maintenant j'ai livré tous ces pays entre les mains de Nébucadnetzar, le roi de Babylone, mon serviteur, et même je lui ai donné les bêtes de la campagne, afin qu'elles lui soient asservies..... Soumettez votre cou au joug du roi de Babylone, et rendez-vous sujets à lui et à son peuple, et vous vivrez. » Jérémie xxvii, 5—12. C'est avec cette puissance gentile et celles qui lui succédèrent jusqu'à la fin de leurs temps que nous avons maintenant à faire.

Nous ouvrons le livre de Daniel, et nous y voyons un des captifs hébreux, rendu capable, de par Dieu, de rappeler et d'interpréter le songe du roi gentil qui l'avait oublié (Dan. ii, 31—45). Le songe parlait d'une grande statue dont la tête était d'or; la poitrine et les bras étaient d'argent, le ventre et les cuisses d'airain, les jambes de fer, et les pieds moitié de fer, moitié de terre. L'interprétation montre que cette statue typifiait le pouvoir gentil depuis le jour du premier roi, Nébucadnetzar, jusqu'à sa fin. Dans son dernier *état*, une pierre, « coupée sans main, » un royaume élevé par Dieu, frappe la statue sur les *pieds*, c'est-à-dire à la fin de son existence. En conséquence, les parties composées de la statue, alors pleinement formée, sont brisées et consumées

par un acte écrasant de jugement, infligé par la pierre. Elles deviennent comme la paille de l'aire d'été que le vent transporte çà et là, en sorte qu'il ne se trouve plus aucun lieu pour elles. C'est ainsi que la pierre qui exécute cet acte de jugement devient une grande montagne et remplit la terre tout entière. La vision est claire, et n'exige que peu de paroles. La puissance gentile existe sous différentes phases dont chacune est successivement inférieure à la précédente, à mesure qu'elle s'éloigne de la source de sa première autorité, jusqu'à ce qu'un acte de jugement, des plus complets et des plus destructeurs, soit exécuté sur son dernier état, par un pouvoir qui n'est pas confié à des mains humaines, de sorte que tout vestige de la statue disparaît de la scène, et que le pouvoir qui donne le coup s'étend, est exalté, et demeure à toujours.

Babylone était la tête d'or; sa source était un don de Dieu, comme nous l'avons vu; son pouvoir absolu et incontestable. « Et à cause de la grandeur que Dieu lui avait donnée, tous les peuples, les nations et les langues, tremblaient devant lui et le redoutaient, car il faisait mourir ceux qu'il voulait, et sauvait la vie à ceux qu'il voulait, et élevait ceux qu'il voulait et abaissait ceux qu'il voulait » (Dan. v, 19).

Après elle, vint l'empire Médo-Perse : la poitrine et les bras d'argent, pouvoir composé de

deux pouvoirs unis (deux bras), inférieur au premier dans son autorité absolue, en tant que celui qui faisait la loi était lui-même, comme un autre, soumis à cette loi ; « car la loi des Mèdes et des Perses est irrévocable. »

La troisième puissance, d'airain, l'empire grec, était plus inférieure encore, ainsi que la quatrième qui était de fer, et le fer mêlé de terre dégénère davantage encore.

Le grand point qu'il s'agit pour nous de comprendre, c'est que la grande puissance donnée au roi Gentil, à laquelle succèdent les autres puissances, telles qu'elles sont typifiées dans la grande statue, (qui va se détériorant à mesure que son existence se prolonge) se continue jusqu'à ce que le grand acte de jugement, écrasant, complet, qui a encore à être exécuté, emporte toute cette puissance, n'en laisse pas le moindre vestige, la remplace, et ensuite remplit toute la terre. Je dis, « qui a encore à être exécuté, » parce que, communément, on entend, mal à propos, de l'Évangile, ce royaume qui doit détruire tous les autres et puis remplir toute la terre. La grâce, ou l'Évangile, n'est jamais représentée dans l'Écriture comme opérant une œuvre pareille. En premier lieu, la statue n'existait pas dans l'état typifié par les *pièdes*, au commencement du jour de l'Évangile. Ensuite, c'est sur *eux* que le coup est frappé, ce qui est un acte écrasant de jugement et non

pas de grâce. Et en troisième lieu, c'est le *premier* acte de la pierre, un acte de jugement, *avant* qu'elle commence à grandir et à remplir toute la terre. Ceci n'est dit qu'en passant, comme le but de ces articles est plutôt d'établir la vérité, en suivant ces puissances gentiles jusqu'à leur fin, que de combattre l'erreur.

Nous arrivons maintenant à Daniel vii, où ces quatre grandes puissances sont représentées sous la forme de quatre bêtes féroces. De la vaste mer des passions et des rusés humaines qui flottaient sans ordre dans le monde, montèrent, sous l'action des luttes que se livraient les quatre vents des cieux, quatre bêtes féroces, ou quatre royaumes. La première, semblable à un lion, roi parmi les animaux de la terre, avec des ailes d'aigle, chef des oiseaux : puissance rapide dans son vol, et s'élevant au-dessus des autres puissances de la terre. Nous savons que c'était la première des quatre grandes monarchies : — Babylone (Dan. i, 1; ii, 37-38).

Suit une autre bête féroce — l'empire Médo-Perse qui succéda à Babylone (Voir chapitre v, 28, 30, 31).

Puis une troisième — l'empire grec formé par Alexandre-le-Grand, qui suivit le royaume Médo-Perse et qui fut divisé ensuite en quatre têtes (chap. viii, 21, 22).

La quatrième, différente de toutes les autres, et pourtant participant des qualités ou matériaux

de toutes (Apoc. xiii, 2), excessivement forte, dévorant, brisant et détruisant tout ce qui restait, et ayant aussi dix cornes. C'est avec ce quatrième empire que nous avons tout particulièrement à faire. Le chapitre que nous méditons s'en occupe spécialement. La quatrième grande puissance était Rome qui remplaça l'empire grec après qu'il fut divisé en quatre têtes (chap. vii, 6; viii, 21, 22). Cette puissance impériale est introduite dans le chap. xi par l'ancien nom de ce qui l'entourait, de son centre, Rome. Nous lisons : « Les navires de Sittim viendront, » etc. Nous citons cela tout simplement pour prouver que les quatre royaumes sont nettement et distinctement désignés dans les Ecritures, soit par leur nom, soit par les circonstances les concernant respectivement. Cette puissance existait dans toute son étendue et toute la force de son unité dans les jours de Christ, comme nous le lisons dans Luc II, 1 : « Et... un édit fut publié de la part de César Auguste, portant que *tout le monde* fut enregistré. » Et c'est avec cette puissance que nous, en tant que chrétiens, appelés d'entre les Gentils, avons surtout à faire.

Dans la deuxième vision du chapitre vii, nous trouvons que la quatrième bête avait dix cornes, et que du milieu des dix cornes sortait une autre corne, devant laquelle il en tomba trois; et cette corne avait des yeux, expression d'une intelligence et d'un dessein actifs, et une bouche

qui disait de grandes choses. Elle prononce de grandes paroles contre le Souverain, harasse les saints du Souverain en combattant contre eux, pense à changer les temps (fêtes juives) et les lois (cérémonies) jusqu'à un temps, des temps et la moitié d'un temps (trois ans et demi.) Des trônes sont élevés, et l'Ancien des jours s'assied : la domination de la petite corne est ôtée (elle personnifie la bête à la fin de son existence, prenant la fête parmi les autres cornes, et ainsi devient l'expression du tout) et son corps détruit, et livré aux flammes. Le jugement est alors donné aux saints du Très-Haut (les saints célestes « ne savez-vous pas que les saints jugeront le monde » 1 Cor. v, 1, 2), et les saints possèdent le royaume terrestre. « Venez les bénis de mon Père hériter le royaume réservé pour vous depuis la fondation du monde » (Mat. xxv). Nous trouvons ensuite dans une autre vision le royaume du Fils de l'homme substitué à celui de la quatrième bête (l'Ancien des jours est le Fils de l'homme Lui-même, voyez verset 22) personnifié dans la petite corne qui monte la dernière parmi les autres cornes.

Ces questions s'élèvent maintenant : 1° Le quatrième royaume n'a-t-il pas cessé d'exister depuis longtemps dans sa vaste puissance de fer ? 2° A-t-il jamais revêtu les traits présentés par les dix cornes ? 3° A-t-il jamais fait ce qui lui est attribué au verset 25 ?

Ces questions seront résolues d'une manière satisfaisante par d'autres passages des Écritures. Nous ouvrons Apocalypse XIII, et, nous y voyons une bête sauvage que le prophète voit s'élever de la mer. Elle participait aux traits caractéristiques des trois bêtes précédentes de Daniel VII ; mais un autre trait est ajouté aux autres, savoir, que le dragon lui donna son pouvoir, son siège et une grande autorité. Elle n'avait pas cela auparavant. Elle avait sept têtes et dix cornes — sept formes de gouvernement, et dix divisions dans son pouvoir administratif. Jean vit une de ces têtes blessée, lui semblait-il, à mort, mais la blessure mortelle fut guérie. Il n'y a aucun doute que cette tête était sa forme impériale qui a longtemps cessé d'exister : quelques-uns croient, pour toujours, que la blessure était mortelle. Mais la blessure, mortelle en apparence, fut guérie, et toute la terre en est dans l'admiration, et ils l'adorent, et, par elle, Satan qui lui a donné son pouvoir, son siège et une grande autorité, et ils disent : « Qui est semblable à la Bête ? et qui pourra combattre contre elle ? » C'est là évidemment la petite corne de Daniel VII, car les mêmes faits lui sont attribués. Mais, dans l'Apocalypse ceci est ajouté : que, lorsque elle revient à la vie, elle est la pleine expression et l'instrument de Satan, car nous lisons (comme en Daniel VII) qu'il lui fut donné une bouche qui prononçait de grandes choses et des blasphèmes, et que le pou-

voir lui fut donné pour faire la guerre durant 42 mois (trois ans et demi). Elle blasphème contre Dieu et contre Son tabernacle, et contre ceux qui habitent dans les cieux; « les saints des lieux célestes, » et fait la guerre aux saints qui sont sur la terre et les surmonte. — Daniel vii nous fait savoir jusqu'à quelle époque.

En allant à Apocalypse xvii; dans l'explication donnée au prophète de la vision nous trouvons la même bête qui « était et qui n'est pas. » Elle avait existé dans sa vaste unité impériale, le quatrième royaume de Daniel vii; elle avait cessé d'exister et sortira du fond de l'abîme; elle apparaîtra de nouveau, mais, en apparaissant, elle sera la pleine expression de Satan. — Le dragon lui donna sa « puissance, son siège et une grande autorité » (chap. xiii, 2).

Mais passons à sa description sous sa dernière forme. « Il y a sept rois, » sept formes de gouvernement dans l'empire latin. « Cinq sont tombés, » cinq avaient disparu quand le prophète écrivait : « Un est, » elle existait alors. Une autre forme, encore à venir, devait s'élever et subsister peu de temps. Puis la bête qui était et pourtant avait cessé d'exister — serait une huitième forme et toutefois des sept Il y aurait maintenant un trait expliqué quant aux dix cornes, n'appartenant pas à son précédent état d'existence. Les dix cornes sont dix rois; ils n'avaient pas alors reçu de royaume, ils n'appartenaient

pas à ses antécédents de vaste unité impériale, mais apparaîtraient et recevraient la puissance à la même époque que l'empire, lorsqu'il existerait de nouveau sous sa forme finale. Ils seraient d'un même sentiment et donneraient leur pouvoir et leur force à la bête; chacun aurait son existence distincte, et pourtant ils reconnaîtraient la bête, comme leur chef — l'expression du tout. Ceux-ci font la guerre contre l'Agneau et Il les vainc. Nous trouvons leur fin dans le chapitre xix. Le cavalier monté sur le cheval blanc s'avance avec les armées célestes, au dernier défi, audacieux et blasphématoire, jeté à son autorité; et la bête et ces rois sont rassemblés pour faire la guerre contre Celui qui est assis sur le cheval et contre Ses armées; et la bête fut prise et « jetée vivante dans le lac ardent de soufre et de feu; » ses armées aussi sont judiciairement tuées.

Nous avons un point à remarquer pour expliquer la présence de Satan sur la terre lors de cette dernière scène, quand il donne son pouvoir à la dernière forme de l'empire latin, trois ans et demi avant l'exécution du jugement qui introduit le royaume du Fils de l'homme. Pour cela, nous recourons à Apocalypse xii. Là, nous trouvons le Fils mâle (Christ et Son corps, l'Eglise) enlevé vers Dieu et Son trône, ce qui est immédiatement suivi de la guerre dans le ciel. Satan est jeté sur la terre, des réjouissances s'en sui-

vent dans le ciel ; malheur est prononcé sur les habitants de la terre, « car le diable est descendu vers vous étant en grande fureur, sachant qu'il a peu de temps » (1). Il tourne alors sa malice contre les saints juifs d'en bas, qui sont alors les objets de l'attention de Dieu ; il donne son autorité et son pouvoir à la bête pour les 1260 jours ou 42 mois, ou un temps, des temps et la moitié d'un temps, avant la fin de l'existence de la bête.

Résumons brièvement ce que nous avons recueilli des Ecritures, c'est-à-dire, l'histoire des puissances gentiles, depuis son commencement jusqu'à sa fin.

Nous avons vu s'élever quatre grands royaumes commençant par celui de Babylone qui tenait son pouvoir directement de Dieu, et suivi par celui des Médo-Perses, celui des Grecs et celui des Romains ; ce dernier existait quand Jean écrivait son livre, et continua pendant quelques centaines d'années avec plus ou moins de son autorité de fer. Il fut ensuite brisé en plusieurs royaumes, et continua ainsi pendant un

(1) Ce rejet de Satan des lieux célestes est important. Il est parlé de Satan et des malins esprits comme étant dans les lieux célestes à notre époque. Il est appelé « le prince de la puissance de l'air, » et l'Eglise de Dieu est dite dans Ephés. vi « avoir à combattre non contre la chair et le sang, mais contre les puissances spirituelles de méchanceté qui sont dans les lieux célestes. »

temps assez long. Trois ans et demi avant la fin de la puissance des Gentils, Satan est jeté hors du ciel. Puis l'empire Latin, en apparence détruit et oublié pendant si longtemps, est restauré, mais sous une forme nouvelle; non pas sous celle de son ancienne imposante unité de pouvoir de fer, mais sous celle de sa division en différents royaumes qui s'unissent pour reconnaître pour chef un homme d'entre eux, auquel ils donnent leur pouvoir et leur force. Satan fait de lui son facile instrument, et le monde est dans l'admiration et adore. Ce chef blasphème contre Dieu; et comme Satan ne peut plus accuser les saints dans les lieux célestes, il fait blasphémer contre eux ses instruments. Il tourne sa rage, par le moyen de ce chef, contre le peuple Juif, alors rassemblé dans son pays; et finalement il le conduit à tourner son cœur en rébellion ouverte contre Christ qui vient prendre possession de son royaume terrestre et mettre fin à l'empire Gentil. Ce chef et ses rois se rassemblent contre le Roi des rois et contre Ses saints célestes, et la fin de la bête est l'étang de feu et de soufre.

Nous avons suivi, sans nous écarter beaucoup de notre sujet, l'histoire des empires gentils jusqu'à leur fin, nous arrêtant surtout aux traits que revêtira le quatrième empire quand il reviendra à la vie comme puissance impériale, trois ans et demi avant la fin de son existence,

lorsque, dans la personne de son chef, il sera l'expression claire et complète du pouvoir diabolique. Possédé par Satan, il sera incité à la rébellion contre Dieu et Son Christ, et ainsi sera détruit.

Mais, chers amis, rappelons-nous qu'en considérant l'histoire passée d'Israël, nous avons vu que, lorsque Jésus fut présenté aux Juifs à Jérusalem, Il fut rejeté et reçu seulement par une petite troupe de disciples, et qu'Il leur dit qu'Il était venu au nom de Son père, et qu'ils *ne* voulaient *pas* le recevoir, et que si un autre venait en son propre nom ils le *recevraient*. Maintenant, pendant le temps de la crise de l'histoire du monde, synchronique, comme nous l'avons vu, avec les trois ans et demi du plein développement de l'iniquité, de la malice de la Bête, les Juifs auront été de nouveau réunis dans leur pays dans un état d'apostasie. Les Ecritures nous montrent pleinement qu'un faux Christ se présentera à eux à cette époque, et qu'il sera reçu par la masse du peuple et rejeté par un résidu de fidèles — le contraire précisément de ce qui arriva dans les jours du Seigneur Jésus. Ce personnage est le lien d'union entre la puissance gentile dans un état d'apostasie et de révolte et les Juifs dans un semblable état. Christ fut présenté à Pilaté comme au représentant de la quatrième monarchie, et à Caïphe qui représentait, à cette époque, la nation juive. Tous deux s'unirent

pour le crucifier. A la même époque il fut rejeté par la masse des Juifs et reçu par une petite troupe de disciples. A la fin de l'existence de la quatrième monarchie dans son état ravivé, ce faux Messie apparaîtra; la masse des Juifs, de retour dans le pays, le recevra, et il sera reconnu par la tête impériale de l'empire Latin restauré dans la dépendance de laquelle il jouera son rôle; mais il sera rejeté par un petit résidu de fidèles dont Dieu forme le cœur, à travers une tribulation sans exemple, pour le royaume prêt à être substitué à celui de la Bête quand le jugement aura été exécuté.

Après avoir ainsi brièvement introduit ce faux Messie nous suivrons, par ordre, les passages des Ecritures qui parlent de lui. Il est introduit en Daniel xi, 36—39, et nous ferons remarquer qu'il est dit au prophète dans le chap. x, 14, que l'ange lui était apparu pour lui faire comprendre ce qui arriverait aux Juifs dans les derniers jours. Les chapitres x—xii sont une seule vision et s'occupent de ce sujet; et le Seigneur Lui-même dans Ses directions aux Juifs en Mat. xxiv fait allusion à cette prophétie (Dan. xii) comme encore à venir; et après leur avoir dit, que lorsqu'arriverait l'abomination de la désolation ce serait un signe pour le résidu de fuir, Il ajoute: « *Immédiatement après ces jours... apparaîtra dans le ciel le signe du Fils de l'homme... venant... avec grande puissance et grande gloire.* »

Nous ne pouvons donc l'appliquer à une autre époque, que l'heure de la grande tribulation ou les 1260 jours de la fin, avant l'apparition de Christ, avant le jugement exécuté par Lui et avant l'établissement du royaume (Voyez aussi Dan. xii, 11 où 30 jours sont ajoutés) et sa substitution à celui de la Bête.

Le roi est introduit tout à coup dans le chap. xi, 36—39, comme quelqu'un qui possède ce titre aux yeux des Juifs. Il agit selon sa volonté, s'exalte et s'élève au-dessus de tout dieu, profère des choses étranges contre le Dieu des dieux, et prospère jusqu'à ce que l'indignation soit accomplie. Il ne se soucie point du Dieu des Juifs, ni du Messie, ni d'aucun autre Dieu, s'exaltant au-dessus de tous. Il est parlé de « l'indignation, » dans Esaïe x, 5, 24, 25 où nous trouvons qu'il y a un temps assigné à sa durée.

Nous allons à Apocalypse xiii, 11, et nous y trouvons ce personnage présenté de nouveau, comme la seconde bête qui monte de la terre, ayant deux cornes comme un agneau — quelque imitation de Christ, mais sa voix est semblable à un dragon ! Il ne peut écarter la puissance du roi gentil, la bête — cela est réservé à Christ, mais il l'assiste et « exerce devant lui le pouvoir de la première bête » — le pouvoir de Satan, mais subordonné à celui de la bête. « Et il fait de grands miracles, jusqu'à faire descendre le feu du ciel sur la terre, à la vue des hommes, »

etc. Il imite ainsi le grand pouvoir de Dieu. Sans doute il n'en est pas ainsi, mais seulement à la vue et dans l'opinion de l'homme.

Lisez maintenant Apocalypse xvi, 13, 14, où nous trouvons les trois grands associés en méchanceté : le dragon, la bête et le faux prophète, desquels procèdent des esprits impurs pour rassembler les rois de toute la terre habitable, pour la bataille du grand jour du Dieu Tout-Puissant,

Dans Apocalypse xix, 20, nous trouvons les deux grands instruments de Satan, la Bête et le faux prophète. La Bête avec ses rois vassaux, comme nous l'avons déjà vu, réunis pour faire la guerre à l'Agneau, le Seigneur des seigneurs et le Roi des rois. La Bête et le faux prophète trouvent ici leur arrêt. Alliés dans la méchanceté et le blasphème, ils sont alliés dans le jugement. « Ils furent tous deux jetés ensemble dans l'étang de feu embrasé par le soufre. »

Il manque maintenant, bien-aimés, un chaînon dans cette triste et affligeante histoire. Triste et affligeante, en effet, parce que dans le jugement de ces deux personnages nous voyons la fin, d'abord, de celui qui personnifie, à la fin de la domination gentile, l'abus du pouvoir qui avait été remis par Dieu entre les mains de l'homme : rempli de folie morale et d'un impuissant orgueil, il devient le facile instrument de Satan dans les derniers actes de sa méchanceté prodigieuse, jusqu'à ce qu'il soit lié par Christ, dont

il avait meurtri le talon, lorsqu'il était ici-bas et qui maintenant déploie, dans le monde, si longtemps le théâtre de l'action de Satan, les bénédictions qu'il réussit à procurer à l'homme quand il descendit dans les sombres domaines de celui qui avait la puissance de la mort. Triste et affligeant aussi quand on pense que les esprits des hommes, toujours prêts à recevoir le plus grossier mensonge de Satan, et toujours prêts à douter de l'amour de Dieu, à la fin deviennent tellement abrutis par la méchanceté et l'aveuglement moral jusqu'à recevoir un tel individu pour leur Christ. Mais il y a, comme nous l'avons fait remarquer, un chaînon qui manque encore; je veux dire celui qui fait voir comment cette consommation de méchanceté spirituelle, ce faux Messie devient le lien, comme nous pouvons dire, entre l'histoire de la chrétienté professante et celle des Juifs, à la fin et lors de la crise finale de l'histoire de ce siècle, avant l'introduction d'une économie de bénédiction et de paix. Nous reviendrons encore là-dessus; mais avant cela nous devons considérer un autre sujet qui intervient durant la grande parenthèse des Gentils, qui remplit l'espace entre l'époque où Israël était le peuple terrestre de Dieu, reconnu et avoué, et celle où ils le seront de nouveau. Ce sujet est « l'appel de l'Eglise. » Il comprend la seconde venue de Christ *pour* les siens avant Sa manifestation *avec* eux, au monde dans

le jugement que nous avons considéré en partie ; il comprend ainsi la première résurrection, la résurrection d'entre les morts (dont Christ était les prémices), des saints, « enfants de la résurrection. » Ce sujet, chers amis, est un sujet béni, proche du cœur de Christ — le secret caché en Dieu, le dessein éternel qu'il s'était proposé dans le Christ Jésus notre Seigneur.

IV. — APPEL DE L'ÉGLISE ET SA GLOIRE.

Voici ce que nous lisons dans le Psaume II : « Pourquoi se mutinent les nations, et pourquoi les peuples projettent-ils des choses vaines ? Les rois de la terre se trouvent en personne, et les princes consultent ensemble contre l'Éternel et contre Son Oint (ou Christ). Rompons, disent-ils, leurs liens, et jetons loin de nous leurs cordes. » Nous trouvons là une confédération entre les Gentils et le peuple d'Israël, les rois et les gouverneurs, pour rejeter l'autorité de l'Éternel et de Son Christ. Ce passage est cité Actes iv, 24—26, où le Saint-Esprit, par la bouche de l'apôtre, le fait suivre de ce commentaire : « Car, en effet, dans cette ville, contre Ton saint Fils Jésus que Tu as oint, se sont assemblés, et Hérode et Ponce-Pilate, avec les nations et le peuple d'Israël pour faire toutes les choses que Ta main

et Ton conseil avaient à l'avance déterminé devoir être faites. » Il fut présenté aux Juifs et aux Gentils, aux gouverneurs et aux rois comme Roi en Sion et fut rejeté. L'Eternel est présenté dans ce Psaume comme se riant de leur rage impuissante : « Celui qui habite dans les cieux se rira d'eux ; le Seigneur s'en moquera. » Et malgré toute leur rage et leur réjection de Christ, Dieu dit : « J'ai sacré mon Roi sur Sion, la montagne de ma sainteté. » Ils avaient beau faire, ils ne pouvaient empêcher Son dessein. Maintenant tout en étant pleinement convaincus que ce fut à la croix que les Juifs rejetèrent entièrement le Christ comme leur Messie, quand ils dirent : « Nous n'avons pas d'autre roi que César, » pourtant, lorsque nous examinons les récits évangéliques, nous trouvons que l'esprit qui se montra si pleinement hostile à la croix, s'était manifesté de différentes manières, spécialement parmi les gouverneurs et les principaux de la nation, pendant le ministère du Seigneur au milieu d'eux. C'est ce qui L'engagea, après avoir annoncé la nouvelle économie qu'introduirait Sa réjection, à défendre à Ses disciples de dire encore qu'Il fût le Christ, (il n'y avait plus aucun bien à retirer de ce témoignage parmi le peuple, c'est-à-dire, de Ses droits comme Messie). Il ajoute immédiatement : « Il faut que le Fils de l'homme souffre beaucoup, et qu'Il soit rejeté des anciens, et des principaux sacrificateurs, et

des scribes, et qu'Il soit mis à mort, et qu'Il ressuscite le troisième jour. » Consultez Mathieu xvi, 20, 21; Luc ix, 20—22 qui contiennent, je n'en doute pas, la vérité qui nous occupe. En considérant le Psaume viii, en connexion avec d'autres sujets, nous avons vu qu'il y avait un Fils de l'homme à qui fut dévolue sur toute la terre la domination qu'Adam avait perdue par le péché. Nous avons vu que ce Fils de l'homme était le Seigneur Jésus Lui-même, selon que Hébr. ii nous avertit qu'Il jouira de Son héritage dans un âge à venir. Le Seigneur se donne à Lui-même ce titre conformément à ce Psaume, après sa réjection comme Roi en Sion conformément au Psaume ii, le prenant dans la résurrection. Il prend la domination et l'héritage avec son fardeau de péché et de culpabilité, et Il en hérite, non-seulement comme lui appartenant de droit, mais aussi en vertu de la Rédemption. Il le prend comme l'Héritier — Rédempteur. « Nous ne voyons pas encore, dit Hébr. ii, toutes choses sous Lui, mais nous voyons Jésus... couronné de gloire et d'honneur. » Les hommes disent : « Nous ne voulons pas que cet homme règne sur nous. » Dieu dit : « Assieds-toi à ma droite jusqu'à ce que j'aie mis tes ennemis pour ton marchepied.

Nous allons à Ephés. i, et là nous voyons que le Dieu de notre Seigneur Jésus-Christ (regardé ici comme Homme exalté et glorifié) avait res-

suscité Jésus d'entre les morts et « l'a fait asseoir à Sa droite, dans les lieux célestes, au-dessus de toute principauté, et autorité, et puissance, et domination, et au-dessus de tout nom qui se nomme, non-seulement dans *ce* siècle, mais aussi dans *celui* qui est à venir. Et Il a assujetti toutes choses sous Ses pieds; et l'a donné pour être chef *sur* toutes choses à l'Eglise, qui est Son corps, et la plénitude de Celui qui remplit tout en tous. » Ici, nous Le trouvons ressuscité et assis dans les lieux célestes comme Homme glorifié, toutes choses n'étant pas encore visiblement mises sous Ses pieds; mais Son titre est déclaré; et, tandis que comme Héritier présomptif, Il est assis là, nous apprenons qu'une œuvre se poursuit pour vivifier, ressusciter et faire asseoir ensemble en Lui, le second Adam, dans les lieux célestes, les cohéritiers de Sa gloire. Plus nous méditons sur la profondeur et la magnificence de cette œuvre et plus nous la sondons, plus nous sommes humiliés jusque dans la poussière à la vue des « richesses immenses de Dieu. » Des paroles humaines ne peuvent que faiblement exprimer des pensées justes sur une œuvre qui prend les Madeleines, les rejetés, les méprisables, perdus et dégradés par le péché, et les place dans la même gloire que le Fils de Dieu! Non-seulement Il les bénit *par* Lui et par Son œuvre divine sur la croix, mais *avec* Lui, leur conférant toute la dignité, toute la gloire,

tout l'honneur conférés à Christ Lui-même, comme Fils de l'Homme ressuscité, exalté et glorifié! Et pourtant une œuvre dans laquelle Dieu est glorifié, et dans laquelle Il montre aux armées célestes, les fruits de Sa propre précieuse grâce!

Cela est bien propre à renverser toute prétention de l'homme à raisonner sur ces choses! Regardant à ce que nous sommes, nous sommes prêts à nous écrier : « Comment ces choses se peuvent-elles faire? » Mais, si nous regardons à Dieu et à Son dessein pour la gloire de Son Fils, nous voyons que nous servons à manifester aux principautés et aux puissances, dans les lieux célestes, et à leur enseigner la signification du mot « Grâce! » Pussions-nous apprendre à nous taire et à soumettre nos cœurs à Celui qui fait toutes choses bien!

L'Épître aux Ephésiens est la portion de l'Écriture qui fait ressortir pleinement ces choses. Nous trouvons là le dessein de Dieu et l'exécution de ce dessein; Ses propres conseils et le bon plaisir de Sa volonté nous y sont révélés; Lui-même étant *la source* des bénédictions, Son Fils Jésus-Christ *la mesure* de ces bénédictions, et nous-mêmes, par nature morts en fautes et en péchés, les *objets* de ces bénédictions.

Mais continuons. Nous nous sommes arrêtés quelques instants sur cette œuvre qui se poursuit, tandis que la Tête est assise dans les cieux — vivifiant et unissant à Lui les cohéritiers. Cela

est l'œuvre du Saint-Esprit depuis sa descente à la Pentecôte. Maintenant, il est pleinement reconnu que la régénération a été la même dans tous les âges et dans toutes les dispensations. Des pécheurs, depuis la chute de l'homme, ont été vivifiés par le Saint-Esprit, et amenés à se confier dans les promesses de Dieu pour le salut, par un Rédempteur futur, faiblement aperçu dans les types et les ombres de l'ancienne alliance. Toutefois, les saints étaient vivifiés ; ils espéraient et mouraient dans la foi, et ils étaient sauvés. Mais le salut individuel, n'est pas l'Eglise de Dieu. Tout membre de cette Eglise, sans doute, est un sauvé ; pourtant, collectivement, ils occupent une place, comme nous le verrons, au-delà de tout ce qui avait précédé, et particulière à la dispensation dans laquelle nous vivons. Il était réservé au jour où le Seigneur Jésus, — rejeté, crucifié, mort, enseveli, ressuscité, élevé et assis à la droite de Dieu non-seulement comme Fils unique et éternel de Dieu, mais comme homme glorifié — aurait pleinement accompli la rédemption dans Sa propre personne, aurait aboli le péché par le sacrifice de Lui-même, aurait glorifié Dieu parfaitement quant au péché, se serait substitué à Son peuple sur la croix, et se serait assis bien au-dessus de tous les cieux ; il était réservé, dis-je, à une telle époque de faire ressortir le mystère qui était caché dès les siècles en Dieu — le mystère de Christ et de l'Eglise.

Nous trouvons la première mention de cette œuvre en Mathieu xvi, où le Seigneur en annonce la fondation en Lui-même comme Fils du Dieu vivant. Il parle de l'Eglise comme d'une chose future. Il dit, lorsque Pierre Le confessa comme le Christ, Fils du Dieu vivant : « Sur ce Rocher, je *bâtirai* mon assemblée. » L'apôtre apprend, plus tard, la vraie signification du fondement déclaré ici, quand, par l'Esprit, il dit : « Duquel vous approchant comme d'une pierre vivante..... vous aussi, comme des pierres vivantes, êtes édifiés pour être une maison spirituelle, etc. » Ceci toutefois est en passant, car c'est au ministère de Paul, et à son ministère seul, qu'est confiée la révélation du mystère de Christ et de Son corps. Le Seigneur Lui-même ne le révèle pas. Il avait des disciples pendant Son ministère ici-bas, mais non des disciples rassemblés en un corps et unis par le Saint-Esprit à un Homme glorifié dans le ciel.

Dans les jours du Judaïsme, c'était une chose contraire à la loi, qu'un Juif eût des relations avec ceux d'aucune autre nation. Il était séparé de toutes les nations de la terre, pour Dieu. « Je vous ai connus vous seuls de *toutes* les familles de la terre, » dit Dieu par la voix de Son prophète.

Quand il nous arrive de considérer la vie du Seigneur et Son ministère ici-bas, nous trouvons qu'Il allait constamment au-delà du mur

mitoyen de clôture qui entourait l'enceinte juive, dans l'effusion de Sa propre grâce bénie envers ceux qui n'avaient aucune relation avec Dieu, même d'une manière extérieure. Témoins la femme Cananéenne dans Math. xv, et la femme de Samarie dans Jean iv. Il était le serviteur de la circoncision pour la *vérité* de Dieu, afin de confirmer les promesses faites aux pères, et afin que les nations glorifient Dieu pour la *miséricorde* (Rom. xv, 8, 9). Pourtant le mur mitoyen de clôture ne fut réellement détruit qu'à la croix, quelle que fût d'ailleurs la manière dont le Seigneur témoigna, par Ses actes, de ce qui allait arriver. Nous trouvons les positions respectives du Juif et du Gentil mises fortement en contraste dans les passages suivants : « Qui sont Israélites, auxquels sont l'adoption, et la gloire, et les alliances, et le don de la loi, le service divin et les promesses ; auxquels sont les pères, et desquels, selon la chair, est descendu le Christ, qui est Dieu sur toutes choses béni éternellement. Amen ! » Et encore : « C'est pourquoi, souvenez-vous qu'autrefois vous, les nations dans la chair, qui étiez appelées incirconcision par ce qui est appelé la circoncision faite de main dans la chair, vous étiez en ce temps-là sans Christ, sans droit de cité en Israël, et étrangers aux alliances de la promesse, n'ayant pas d'espérance, et sans Dieu dans le monde. » (Eph. ii, 11, 12).

Nous trouvons dans cette dernière épître que l'apôtre parle dans le premier chapitre du dessein et des conseils de Dieu et de la rédemption de Son peuple comme fait accompli, y adjoignant Son dessein ultérieur qui doit être accompli dans « la dispensation de la plénitude des temps, » quand toutes choses auront été réunies en un dans le ciel et sur la terre sous Sa domination, et quand ceux qui croient auront obtenu héritage avec Lui et en Lui dans ces choses. Il continue en montrant que la Tête qui avait été dans la mort (il ne Le voit qu'ainsi) était de nouveau vivante, ressuscitée et glorifiée, Chef de toute principauté, etc., donnée comme Tête sur toutes choses, à l'Eglise qui est Son corps. Dans le chap. II, il voit tant les Juifs que les Gentils, morts dans les transgressions et dans les péchés, comme enfants du premier Adam. Dans les versets 1 et 2, il montre ce qu'étaient les Gentils ; puis, se tournant vers les Juifs favorisés, il écrit : « Parmi lesquels *nous* aussi et..... étions des enfants de colère comme les autres. » Telle était la portion, par nature, tant du Juif que du Gentil. Nous continuons et nous voyons que Christ « des deux en a fait un, ayant détruit le mur mitoyen de clôture, et ayant aboli dans Sa chair l'inimitié, la loi des commandements, qui consiste en ordonnances, afin qu'Il créât les deux en Lui-même, pour être un seul homme nouveau en faisant la paix, et qu'Il les réconciliât

tous les deux en un corps à Dieu par la croix, ayant tué *en elle* l'inimitié. »

Il pouvait y avoir, et il y avait, comme nous l'avons vu, salut pour les individus avant la croix et en vertu de ce qu'accomplirait le Christ; mais la croix elle-même est le fondement de cette unité de Juifs et de Gentils en un même corps. « Et étant venu, Il a annoncé la bonne nouvelle à vous qui étiez loin, et à ceux qui étaient près. Car, par Lui, (Christ) nous avons (Juifs et Gentils) accès auprès du Père par un seul Esprit » (Eph. ii, 17, 18). Ici nous apprenons la puissance de cette unité dont la croix était la base. Le Saint-Esprit donc est la puissance par laquelle cette unité est formée. Maintenant nous admettons tous que tout ce qui a jamais été fait de bien et selon Dieu dans ce monde, provenait du Saint-Esprit. Mais, chers amis, cette unité était réservée pour le jour où les saints de Dieu, en vertu d'une rédemption accomplie, auraient leurs consciences si parfaitement purifiées que Dieu pourrait venir et habiter par le Saint-Esprit le corps du croyant, et où le Saint-Esprit serait pleinement donné comme Il l'a été dans cette dispensation depuis le jour de la Pentecôte.

Nous ne trouvons pas dans l'expérience — même d'un David, la possession d'une conscience purifiée. Il y avait un abandon et une confiance en Dieu des plus bénis et des plus parfaits, mais

une conscience purifiée ne s'y trouve jamais. Cette bénédiction était réservée pour le jour où le péché, aboli à la croix, en rendrait la jouissance possible.

Nous lisons, dans Jean XIV, que le Seigneur, avant Son départ, promet à Ses disciples le Saint-Esprit comme Consolateur. Il dit : « Et je prierai le Père et Il vous donnera un autre Consolateur (Christ l'était tant qu'Il resta avec eux) pour demeurer avec vous éternellement..... Il..... sera en vous. » « En ce jour-là (quand Il sera venu) vous connaîtrez que je suis en mon Père, et vous en Moi et Moi en vous. » Telles étaient la connaissance et l'expérience que devait communiquer la présence personnelle du Saint-Esprit. En Jean VII, 36--38, nous apprenons que Sa présence comme tel était une chose nouvelle, et que, quoiqu'il y eût des croyants avant Sa descente, pourtant c'était à des croyants comme tels, qui avaient été constitués tels, par Sa puissance vivifiante, que le Saint-Esprit devait être accordé : « Et en la dernière journée, la grande journée de la fête, Jésus se tint là, et cria, disant : Celui qui croit en moi, selon ce qu'a dit l'Écriture, des fleuves d'eau vive couleront de son ventre. (Or Il disait cela de l'Esprit qu'allaient recevoir ceux qui croyaient en Lui; car l'Esprit Saint n'était pas encore, parce que Jésus n'avait pas encore été glorifié.) » Nous en trouvons un exemple dans Actes XIX. Longtemps

après le don du Saint-Esprit, au jour de la Pentecôte, nous voyons Paul qui trouve à Ephèse certains disciples. Il leur demande : « Avez-vous reçu le Saint-Esprit après avoir cru ? » Ils répondent : « Nous n'avons pas même ouï dire si l'Esprit Saint est. » (Comparez Jean VII, 38 où le mot donné n'a que faire.) Il demande encore : « De quel baptême avez-vous donc été baptisés ? » Ils répondent : « Du baptême de Jean. » Paul dit : « Jean a baptisé du baptême de la repentance, disant au peuple qu'ils crussent en Celui qui venait après lui, c'est-à-dire dans le Christ Jésus. » Il trouve là une compagnie de disciples, croyants, pour autant du moins qu'ils avaient entendu la vérité, mais qui n'avaient pas encore reçu le Saint-Esprit. Loin du centre où le don de l'Esprit avait été accordé à la Pentecôte, ils n'avaient pas encore ouï dire s'il était venu ; non pas « s'il y en avait un. » La version française ordinaire est fautive ici, et pourrait conduire à de fausses conclusions. « Aussitôt qu'ils eurent ouï ces choses, ils furent baptisés au nom du Seigneur Jésus ; et lorsque Paul leur eut imposé les mains, le Saint-Esprit vint sur eux. »

Nous cherchons à montrer que le grand trait distinctif entre l'état du croyant individuel sous la dispensation du Saint-Esprit, et du saint sous l'ancienne dispensation, c'est que maintenant il reçoit le Saint-Esprit en lui, pour y habiter ; que, être « dans l'Esprit » est l'état propre de son

existence comme chrétien, et le lien qui l'unit avec Christ ressuscité : nous reviendrons sur les bénédictions collectives.

Dans l'exemple cité, il y eut l'imposition des mains par l'apôtre; mais, sans aucun doute, Dieu nous montre qu'il y a une chose double — la *puissance vivifiante* et la *demeure dans le croyant* du Saint-Esprit, la dernière appartenant spécialement à l'époque actuelle.

Bon nombre d'enfants de Dieu ne voient pas cela, et c'est ce qui explique en grande partie la faiblesse de leur état. Ils pensent que le Christianisme est une espèce de Judaïsme spiritualisé, et que l'état des saints est le même qu'avant la descente du Saint-Esprit. En conséquence, vous trouvez sur les lèvres d'un grand nombre la prière de David : « Ne m'ôte pas ton Saint-Esprit; » tandis que d'autres prient constamment pour que le Saint-Esprit soit répandu sur eux. Mais le moins intelligent des saints à qui le Christianisme *comme tel* a été enseigné ne pourrait plus employer de telles prières. Il sait que maintenant il reçoit le Saint-Esprit, de même qu'il reçoit la vie éternelle, par la foi et comme conséquence de la rédemption, ainsi que l'apôtre demande aux Galates qui se mettaient sous la loi : « Avez-vous reçu l'Esprit par des œuvres de loi, ou par la prédication de la foi? » et encore, « Afin que nous reçussions la promesse de l'Esprit par la foi. » Sans doute qu'un chrétien,

et c'est triste à dire, peut par son infidélité contrister entièrement le Saint-Esprit, et même le contrister tellement qu'il en vienne presque jusqu'à croire qu'il ne L'a jamais reçu du tout; mais il ne saurait dire avec la moindre intelligence du Christianisme : « Ne m'ôte pas ton Saint-Esprit. » Dans Romains VIII, l'Esprit est le principe de notre relation avec Dieu; Il constitue le lien entre le croyant et Christ, et c'est là seulement qu'est la vie chrétienne (la vie dans l'Esprit) qui dépend de la rédemption accomplie.

Ceci est un fait reconnu, comme étant le cas dans tout l'enseignement apostolique à l'Eglise. Dans Ephés. I, 14, Il est donné comme le sceau de la rédemption et les arrhes de l'héritage promis, jusqu'à sa rédemption hors des mains de l'ennemi, le prix de son rachat ayant été payé. Dans aucune autre épître les gloires officielles du Saint-Esprit ne sont aussi vivement dépeintes que dans celle-ci qui révèle l'appel céleste de l'Eglise de Dieu. Dans le chapitre I, 14, Il est le sceau de la rédemption. Dans le chapitre II, 18, Il est le moyen d'accès du Juif et du Gentil, constitués en un corps, auprès du Père par Jésus-Christ. Verset 22, Dieu habite dans l'assemblée, sur la terre, par Son Esprit. Au chapitre III, 16, Il fortifie les saints dans l'homme intérieur, les rendant capables de se saisir et de jouir de leurs positions et de leurs privilèges. Dans le chapitre IV, les préceptes sont fondés sur les doctri-

nes; il est recommandé aux saints de ne pas contrister le Saint-Esprit de Dieu, par lequel ils ont été scellés pour le jour de la rédemption. Dans le chapitre v, il leur est dit d'être remplis du Saint-Esprit. Dans le chapitre vi, Il est la puissance du combat dans les lieux célestes; et la prière des saints doit être « par l'Esprit. » Il est inutile de multiplier les exemples.

Cela étant établi, nous considérerons les passages qui parlent du corps et de l'unité de l'Esprit. Nous avons vu que le Seigneur, pendant Son propre ministère ici-bas, parle de l'Eglise comme d'une chose future. Il eut des disciples, mais non des disciples unis en un corps, constituant la « plénitude » d'un homme glorifié dans le ciel, par la puissance de l'Esprit les unissant en un. Telle, et uniquement telle, est l'Eglise de Dieu. Il était réservé au ministère de l'apôtre Paul de faire ressortir cette grande vérité centrale de l'unité de l'Eglise. Il nous dit qu'il l'avait reçue « par révélation, » et non, par conséquent, d'aucun homme.

Après la réjection du Seigneur et la descente du Saint-Esprit, le jour de la Pentecôte, nous voyons l'Eglise rassemblée à Jérusalem, et principalement composée de Juifs, offrant un merveilleux spectacle au monde qui l'entourait, unis en un cœur et une âme, un temple de Dieu par le Saint-Esprit. Le Seigneur, dans Son amour miséricordieux, s'arrêtait encore auprès de Son

peuple bien-aimé, quoique rejeté maintenant, pour voir si le témoignage du Saint-Esprit à un Christ ressuscité et glorifié ne toucherait pas leurs cœurs. Mais l'inimitié des Juifs et des chefs religieux de la nation ne fit que grandir d'heure en heure, jusqu'à ce qu'elle fût arrivée à son plein développement, quand le Sanhédrin (le grand conseil de la nation) grinça des dents sur le témoignage du Saint-Esprit à un Christ ressuscité et exalté, dans la personne d'Étienne qui, rempli du Saint-Esprit, voit le ciel ouvert, et, lapidé par ses meurtriers, est reçu par le Fils de l'Homme « se tenant à la droite de Dieu. » L'église de Jérusalem est rompue dans sa manifestation extérieure et dispersée. Saul de Tarse, le jeune homme aux pieds duquel les meurtriers avaient déposé leurs habits, sur sa route de Jérusalem à Damas, avec l'ordre du souverain sacrificateur dans sa robe, et dans son cœur le dessein d'effacer de la terre, si c'était possible, le nom même de Jésus, est renversé au milieu du jour par la vision de Jésus glorifié et exalté. Il entend proclamer pour la première fois cette vérité merveilleuse, que les pauvres chrétiens persécutés sur la terre, étaient les membres du corps de Christ ! « Saul, Saul, pourquoi me persécutes-tu ?... Je suis Jésus que tu persécutes. » Il se lève, et, sur-le-champ, prêche que Jésus est « le Fils de Dieu. »

La courte période de sa manifestation à Jérusalem

rusalem ayant pris fin, l'Eglise prend pleinement sa position céleste dans la pensée de l'Esprit. Tant qu'elle est sur la terre, en quelque endroit qu'elle soit localement représentée par des saints réunis au nom du Seigneur par la puissance du Saint-Esprit, elle est le tabernacle de Dieu par l'Esprit.

A l'apôtre Paul est commis le témoignage du mystère caché en Dieu dans les âges passés, mais manifesté dans ces temps-ci. Il nous dit qu'il l'a reçu par révélation (Ephé. iii, 3). Nous donnerons succinctement quelques-uns de ses témoignages à cet égard. L'épître aux Romains ayant principalement pour but la révélation du Christianisme, et de la relation individuelle des saints avec Dieu, et la sagesse de Ses dispensations dans Ses voies envers les Juifs, il n'y est fait qu'une rapide allusion à l'Eglise, dans le chapitre xii, 4, 5, où Paul écrit : « Car comme nous avons plusieurs membres en un seul corps, et que tous les membres n'ont pas la même action, ainsi, nous qui sommes plusieurs, sommes un seul corps en Christ, et chacun réciproquement des membres l'un de l'autre. » Dans I Cor. xii, 12—27, ce sujet est présenté d'une manière plus complète. La seule lecture de ce passage serait suffisante : « Car de même que le corps est un et a plusieurs membres, mais que tous les membres de ce seul corps, quoiqu'ils soient plusieurs, sont un seul corps, ainsi aussi est le Christ. Car

aussi nous avons tous été baptisés d'un seul Esprit pour être un seul corps, soit Juifs, soit Grecs, soit esclaves, soit libres; et nous avons tous été abreuvés pour l'unité d'un seul Esprit, » etc. Rien ne peut être plus clair pour l'esprit soumis aux Ecritures. Le Saint-Esprit est le centre et la puissance vivante de l'unité du corps; les chrétiens sont « membres de Christ » et membres « les uns des autres. » Comme cela renverse totalement les idées des hommes qui parlent d'être membres de telle ou telle église (comme on dit), ou association religieuse! L'unité du corps est la seule qu'un chrétien soit tenu de reconnaître, d'avouer et de s'efforcer d'observer de tout son cœur, en témoignant ainsi de l'unité opérée par le Saint-Esprit, et qui constitue chaque chrétien membre d'un même corps, et les rassemble pour être soumis à Christ comme Seigneur. Le Saint-Esprit, nous pouvons le dire, est la vie qui anime le tout, habitant non-seulement dans le croyant individuel, mais collectivement dans le corps. Et, quand les saints sont ainsi rassemblés ensemble, reconnaissant cette unité, et celle-là seule, ils forment la sphère pour la manifestation de Sa présence dans le ministère de Sa parole « distribuant à chacun en particulier Ses dons comme Il lui plaît; » prenant et employant selon son divin plaisir, ceux qui ont été doués et placés dans l'Eglise pour la construction et l'édification du

corps, et pour le perfectionnement des saints. « Dieu a placé les membres — chacun d'eux — dans le corps, comme Il l'a voulu » (1 Cor. xii, 18). De même Christ quand Il est monté en haut, Il a emmené captive la captivité, « et a donné des dons aux hommes... Et, Lui, a donné les uns, apôtres, les autres, prophètes, les autres, évangélistes, les autres, pasteurs et docteurs, en vue de la perfection des saints, » etc.

L'assemblée est ainsi sur la terre le tabernacle de Dieu par l'Esprit : « Ne savez-vous pas que vous êtes le temple de Dieu et que l'Esprit de Dieu habite en vous ? » (1 Cor. iii, 16.) Encore Ephésiens ii, 22 : « En qui aussi vous êtes bâtis ensemble pour une habitation de Dieu par l'Esprit. » Nous considérons maintenant, cela va sans dire, les passages de l'Écriture qui se rapportent à l'assemblée ici-bas ; d'autres portions, comme nous l'avons fait remarquer, l'envisagent comme Corps de l'Homme élevé dans le ciel. Les uns et les autres sont vrais. Ephésiens i traite du Corps de Christ dans le ciel, le chapitre ii de l'assemblée sur la terre.

Tel étant l'appel des saints, l'apôtre fonde là-dessus son exhortation en Ephé. iv, 1—6. Il place d'abord leurs privilèges devant eux, puis envisage leur responsabilité. « C'est pour cela que moi, Paul, le prisonnier de Jésus-Christ pour vous Gentils.... je vous exhorte à marcher d'une manière digne de l'appel dont vous

avez été appelés... vous appliquant à garder l'unité de l'Esprit par le lien de la paix. Il y a un seul corps, un seul Esprit... un seul Seigneur. »

C'est à dessein que nous avons passé par-dessus le chapitre III. Le lecteur peut remarquer dans sa Bible que depuis le verset 2 du chap. III jusqu'au milieu du verset 1 du chap. IV, le passage en entier est une parenthèse.

Voilà donc ce qu'est l'Eglise de Dieu — voilà l'unité que nous devons garder : non pas *faire* une unité pour nous-même, entre les nombreuses fractions qui nous entourent, ni en choisir une qui convienne à notre éducation, à nos pensées, à nos sentiments, à nos circonstances, etc., mais nous appliquer, avec des cœurs soumis à Christ, comme Seigneur, à garder une unité qui a été formée par le Saint-Esprit depuis le jour de la Pentecôte — le corps de Christ.

Nous avons dans le même chapitre (Eph. IV), le soin de Christ pour Son corps. Quand Il monta en haut, « Il emmena la captivité captive. » Il était entré dans le domaine de Satan, et avait lié l'homme fort ; mais avant de manifester les résultats de sa victoire au milieu des hommes dans la bénédiction de la terre millénaire, Il le fait dans Son corps, distribuant des dons aux hommes pour l'affranchissement de ceux que Satan retient captifs, et pour l'édification de ceux qui ont été délivrés » jusqu'à ce que nous

parvenions tous à l'unité de la foi et de la connaissance du Fils de Dieu, à l'état d'homme fait, à la mesure de la stature de la plénitude du Christ. » Quand cette plénitude sera atteinte — le complément du corps pour la Tête, il sera enlevé pour être uni, de fait et réellement, à la Tête dans les cieux. Alors viendra la résurrection des saints endormis, et leur enlèvement avec les saints vivants, quand tous seront enlevés à la rencontre du Seigneur en l'air.

Les Écritures abondent en déclarations concernant cette espérance bénie de l'Église. Dans la première des épîtres (1 Thessaloniens) nous trouvons que, quelque faiblement qu'elle fût comprise, les saints, pourtant, avaient été convertis pour cette espérance bénie. « Vous vous êtes tournés des idoles à Dieu, pour servir le Dieu vivant et vrai, et pour attendre du ciel Son Fils. » Ce fut l'espérance placée devant les disciples attristés, comme ils regardaient au ciel après la disparition du Seigneur, en Actes 1, savoir, qu'« Il reviendrait de la même manière. » Les Corinthiens « ne manquaient d'aucun don pendant qu'ils attendaient la manifestation de notre Seigneur Jésus-Christ » (1 Cor. 1, 7). L'épître aux Ephésiens envisage les saints comme déjà assis dans les lieux célestes en Christ, attendant là le rassemblement de toutes choses lors de la plénitude des temps. Leur bénédiction est dans les lieux célestes, chap. 1, 3; pareille-

ment leur position, chap. II, 6 ; leur témoignage, chap. III, 10 ; et leur combat, chap. VI, 12. En Philip. III, 20, 21, la bourgeoisie des saints est dans les cieux d'où ils attendent, « comme Sauveur, le Seigneur Jésus-Christ qui transformera notre corps vil, » etc. En Colossiens III, 4, la vie des saints est tellement liée à celle de Christ, que, lorsqu'Il est manifesté au monde, ils sont manifestés avec Lui. En 1 Thessaloniens, l'épître entière est pleine de cette espérance. Dans le chap. I elle est rattachée à leur conversion ; au chap. II, aux travaux du serviteur de Christ ; dans le chap. III, à la justice pratique et à la sainteté ; dans le chap. IV, tout le sujet et la manière dont il s'accomplira se trouvent présentés d'une manière détaillée ; le chap. V, montre le dessein de l'apôtre pour leur sanctification pratique, et pour qu'ils fussent conservés sans tache pour la venue du Seigneur Jésus-Christ. 2 Thessaloniens rectifie dans le cœur des saints tout ce qui concerne l'espérance à l'égard de laquelle ils avaient été troublés par une fausse épître, et distingue la venue de Christ *pour* les saints, et leur rassemblement auprès de Lui (leur vraie espérance), de Sa manifestation au monde en jugement, manifestation dans laquelle nous savons par d'autres passages qu'Il est accompagné de Ses saints.

Je m'abstiens de faire d'autres citations sur ce sujet. C'est presque chose triste d'être forcé

d'insister ainsi sur une espérance si bénie, auprès du peuple du Seigneur — une espérance dont les livres du Nouveau Testament sont tellement remplis. Chose triste à dire, cela est devenu nécessaire. Même les saints de Dieu se sont imprégnés du mal et de l'esprit mondain du serviteur infidèle qui dit en son cœur : « Mon maître tarde à venir, » et des moqueurs des derniers jours qui disent en leurs cœurs : « Où est la promesse de Son avènement ? »

En considérant notre premier sujet — le grand dessein de Dieu — nous avons indiqué les endroits du Nouveau Testament où le Psaume VIII est cité. Le premier était Hébreux II, où « le Fils de l'homme », à qui toute autorité fut donnée, est vu dans le ciel « couronné de gloire et d'honneur, » toutes choses n'étant pas encore mises sous Lui, l'autorité suprême devant être goûtée dans la terre habitable à venir. Le second était Ephé. I, II, où le corps se préparait pour la Tête glorifiée. Le troisième reste encore à citer (I Cor. XV) : « Car Il a mis toutes choses sous Ses pieds. » Ceci arrivera, comme l'indique le chapitre, au jour où les paroles d'Ésaïe XXIV—XXVI seront accomplies, au jour de la première résurrection. « Voici, je vous dis un mystère : Nous ne nous endormirons pas tous, mais nous serons tous changés : en un instant, en un clin d'œil, à la dernière trompette, car la trompette sonnera et les morts ressusciteront incorrupti-

bles, et nous, nous serons changés..... Or quand ce corruptible aura revêtu l'incorruptibilité, et que ce mortel aura revêtu l'immortalité, *alors* la parole qui a été écrite s'accomplira : « La Mort a été engloutie en victoire » (Esaïe xxv, 8). Le chapitre tout entier traite de cette résurrection dont Christ fut les prémices ; c'est une résurrection en puissance et en gloire. « Il est semé en déshonneur, il ressuscite en gloire ; il est semé en faiblesse, il ressuscite en force. » Il n'y a aucune allusion dans ce chapitre à la résurrection des méchants. Nous avons déjà fait remarquer brièvement que la restauration de la nation d'Israël aurait lieu à cette époque — le voile sera ôté de dessus toutes les nations. Et ce sera une période de jugement universel tant à l'égard des puissances qui sont sur la terre que de celles qui sont dans les lieux célestes, une période qui introduit au royaume de Dieu en Sion et en la terre renouvelée, royaume dont les saints de la première résurrection hériteront, régneront dans les lieux célestes comme cohéritiers avec Christ. En un mot, c'est le temps du « rétablissement de toutes choses. » Cette période du jugement universel est, comme nous pouvons le voir, identique avec ce dont nous avons parlé en considérant « les temps des Gentils » et leur jugement.

L'INTERCESSION DE CHRIST.

Il semble y avoir dans l'esprit de plusieurs quelque obscurité quant à la doctrine de l'intercession de Christ, et je sens qu'il serait utile de chercher à la dissiper.

Quelques-uns, et c'est assez ordinairement le cas, la placent mal, c'est-à-dire en font le moyen d'obtenir la justice et la paix, et affaiblissent ainsi (et cela à cause qu'ils l'ignorent) le véritable caractère de la rédemption. D'autres, voyant que la rédemption est complète et parfaite, mettent l'intercession de côté comme incompatible avec cette perfection, comme si elle l'affaiblissait ou la niait.

Ils ont tort les uns et les autres et méconnaissent également la nature de l'intercession de Christ. L'intercession de Christ n'est pas le moyen d'obtenir la justice et la paix. C'est fatal de la faire servir à cette fin; et ainsi employée elle fait obstacle à ce que nous comprenions que nous sommes faits justice de Dieu en Christ. Mais c'est fatal aussi de nier son usage quand nous connaissons Christ comme notre parfaite justice; car on fait ainsi de cette justice une froide et lâche sécurité qui détruit le tendre et profond sentiment de son constant amour pour

nous et de notre dépendance de l'exercice journalier de cet amour.

Les premiers, n'étant pas assurés de l'amour parfait de Dieu, s'exerçant à leur égard en justice, vont à Christ pour obtenir de Lui qu'Il se charge de leur cause et intervienne auprès de Dieu en leur faveur, et, pour ainsi dire, règle les choses. Au fond, bien qu'ils ne voudraient pas parler ainsi, ils voient l'amour en Christ et le jugement en Dieu; et ils vont à Christ pour émouvoir Dieu à la compassion, à la miséricorde et au pardon. C'est très-naturel de passer par cet état, surtout avec l'enseignement qui a cours; mais ce n'est pas réellement le terrain chrétien. L'amour de Dieu est la source de toutes nos bénédictions et de toutes nos espérances quant au salut; et cet amour s'exerce pleinement en justice à cause de l'œuvre de Christ par laquelle Il a glorifié Dieu. La grâce règne par la justice; nous sommes la justice de Dieu en Christ; nous n'avons pas à la chercher. Christ est notre justice, toujours et constamment. Elle est aussi parfaite qu'elle est constante et perpétuelle, et aussi constante et perpétuelle qu'elle est parfaite. Dieu a été, est parfaitement glorifié sous ce rapport, et Son amour se produit librement et justement envers le chrétien, comme envers Christ lui-même. C'est une position établie devant Dieu, une position et une relation qui ne changent pas. L'intercession de Christ

est fondée sur cela. Jusqu'à quel point l'acte qui a complété cette base de notre place devant Dieu était l'acte du sacrificateur, c'est ce que j'examinerai en parlant de l'Épître aux Hébreux.

Mais alors il est également vrai que nous sommes de pauvres faibles créatures sur la terre et qui manquons souvent. Notre place, notre *seule* place avec Dieu est dans la lumière comme Il est Lui-même par la justice divine dont j'ai parlé, et nous sommes pleinement acceptés là dans cette justice. Toutefois notre place actuelle est dans un monde de tentation, dans un corps qui n'est pas racheté, qui est faible et dépendant, manquant aussi, dans un monde où la grâce est nécessaire, de la grâce et de la miséricorde pour secourir au moment opportun. Or, ce qui attire et met en jeu les meilleures affections ce sont les besoins, la confiance de chaque jour et le sentiment journalier de la fidélité du Seigneur, et non le sentiment de notre sécurité, bien que celui-ci soit le fondement et la base de l'autre, qu'il lui soit nécessaire, et qu'il provoque par lui-même l'action de grâce et la louange. Mais il est évident que le sentiment de dépendance et tout ce qui s'y rattache, n'est pas mis en jeu par le fait que nous sommes accomplis, et que nous le sommes toujours et pour toujours. Si je perds ce dernier sentiment, mes craintes sont des craintes serviles, et je ne regarde à Christ que pour ma sécurité, lorsque Dieu est un juste juge.

Si je perds l'autre, je suis satisfait d'être à l'abri. C'est mon aspiration la plus haute, et après tout je ne la réalise jamais, et les meilleures affections, les meilleures grâces restent endormies.

Considérons maintenant en quoi consiste réellement l'intercession, quelle place elle occupe dans le système chrétien. L'intercession de notre Seigneur revêt un double caractère : elle est l'acte du Sacrificateur à l'égard de Dieu ou de l'Avocat auprès du Père. Dans l'un et l'autre cas, Il paraît pour nous devant Dieu ou devant le Père afin que nous recevions la bénédiction dont nous avons besoin, mais son intercession comme Sacrificateur est d'une nature plus générale. Il est devant Dieu, de sorte que nous nous approchons, et que nous pouvons le faire; de plus Il intercède en vue de nos besoins. Comme Avocat auprès du Père, il s'agit plutôt du rétablissement de la communion.

Mais ici il y a quelques difficultés préliminaires à lever. Quelques personnes nient la force du mot intercession comme impliquant une intercession ou intervention active pour nous; elles prétendent que le terme *entunkanó* signifie simplement la présence, la comparution personnelle du Seigneur là pour nous. Mais il n'en est pas ainsi. *Entunkanó* est employé pour une intervention ou une intercession active. C'est ainsi que nous lisons dans l'Écriture qu'Il est toujours vivant pour faire cela : sûrement Il n'est pas

toujours vivant pour être simplement toujours présent entre Dieu et nous. Ainsi encore en Rom. viii : « Qui aussi est à la droite de Dieu ; qui aussi intercède pour nous. » Et ce qui est dit du Saint-Esprit dans le même chapitre montre clairement que ce mot est employé dans le simple sens ordinaire d'activité en intercession pour nous. Il intercède pour nous par des soupirs inexprimables. Le Saint-Esprit ne paraît nullement (*entunkano*) en la présence de Dieu pour nous, mais Il intercède, plaide *en* nous, par des soupirs inexprimables. Cet emploi du terme *entunkano* ne saurait être contesté.

Mais, quelque étrange que cela puisse paraître, on a même été assez hardi pour ravir aux Chrétiens l'Épître aux Hébreux et l'appliquer au résidu Juif. J'accorde qu'il s'y trouve en effet des déclarations dont ce résidu pourra faire son profit et retirer de la bénédiction, comme des branches d'un arbre fertile qui dépasse le mur, mais c'est aux Chrétiens que l'Épître est adressée. Permettez-moi de demander, argument qui suffit par lui-même puisque c'est d'une lettre qu'il s'agit et non d'une prophétie, à qui elle fut adressée alors — j'entends, *lorsqu'elle fut écrite* — est-elle à des chrétiens ou non ? Personne ne peut hésiter un moment : c'est à des chrétiens. Il n'y avait pas alors de résidu juif, sauf les chrétiens, à qui l'adresser. Ce qui a donné lieu à cette méprise c'est que l'Épître ne part pas du principe propre

de l'Eglise, l'union des saints avec Christ. Elle ne présente pas cela. Elle considère les saints comme sur la terre, et Christ comme dans le ciel pour eux, à part d'eux, en présence de Dieu pour eux individuellement; non pas pour eux comme assis dans les lieux célestes, mais comme éprouvés, exercés dans le désert. Mais elle était adressée aux frères saints d'alors, participants alors de la vocation céleste, Christ étant l'Apôtre et le Souverain Sacrificateur de leur profession. Cela ne s'appliquait alors qu'aux chrétiens et ne saurait jamais s'appliquer *directement* à d'autres. Dieu était occupé à amener plusieurs enfants à la gloire, et Christ est le capitaine ou le chef de leur salut. Nous pouvons voir cela distinctement tout le long de l'Épître.

Elle se rapporte à des gens qui étaient devenus *alors* participants du Saint-Esprit, et avaient goûté le don céleste — ils avaient servi *alors* les saints, avaient accepté avec joie *alors* l'enlèvement de leurs biens, sachant qu'ils avaient dans les cieux des biens meilleurs et permanents. Je suppose que c'est des chrétiens que cela était vrai *alors*; c'est-à-dire que l'Épître était adressée directement aux chrétiens, et rien qu'à eux. Leur espérance était en dedans du voile; Christ y était entré comme le précurseur de l'auteur de l'Épître, et de ceux à qui elle était adressée. Est-ce que l'auteur n'était pas un chrétien? Ils s'approchaient de Dieu *alors*, en tant que

croyants, je suppose, c'est-à-dire en tant que chrétiens, et un Souverain Sacrificateur plus élevé que les cieux leur convenait parce qu'ils allaient là en esprit. Le chapitre neuvième tout entier suppose une rédemption éternelle, un héritage éternel, les choses célestes elles-mêmes, tout cela comme effectué, comme acquis *alors*, et la comparution de Christ dans le ciel, *alors*, *quand* l'Épître était écrite, pour ceux auxquels elle était adressée en ce moment-là. Leurs consciences étaient purifiées; celles du résidu juif ne le seront pas jusqu'à ce qu'ils voient Christ apparaissant de nouveau. Christ est assis d'une manière permanente à la droite de Dieu, et l'accès dans le lieu très-saint était ouvert pour eux alors par le chemin nouveau et vivant. Ils devaient retenir ferme le commencement de leur profession sans chanceler. Ils étaient des croyants, c'est-à-dire ceux qui avaient accès dans le lieu très-saint.

L'Épître tout entière repose donc sur le fait que ceux auxquels elle est adressée étaient des croyants *alors*, avaient une part connue dans les lieux célestes, que c'était là leur appel. Ce n'était point que quelques-uns, étant mis à mort, pouvaient arriver là, mais le ciel était la *vocation* de *tous* ceux auxquels l'auteur s'adressait; c'est-à-dire, que c'étaient des chrétiens, des chrétiens juifs, sans doute, mais des chrétiens. Et ce n'est qu'à des chrétiens que l'Épître s'adresse, lors

même qu'elle puisse s'étendre dans son langage à ceux qui seront épargnés sur la terre; car il reste un repos pour eux.

C'est réellement incroyable que quelqu'un puisse lire l'Épître et ne pas voir qu'elle est adressée à des chrétiens: je ne veux pas dire que ceux du résidu ne pourront pas tirer du profit de ce qui s'adressait à d'autres, comme nous faisons des Ecritures de l'Ancien Testament, mais que l'Épître était adressée à des chrétiens et à des chrétiens seulement; rien qu'à des personnes appelées au ciel *alors*, et dont c'était là la profession. J'admets volontiers que ce n'est pas l'Eglise *comme telle* qui y est présentée; s'il en était autrement nous perdriions toute la valeur de l'Épître et de l'Eglise, par la raison que l'Eglise est unie à Christ dans le ciel, et que les chrétiens ne sont pas considérés ici sous ce point de vue; et l'Épître n'aurait pas de place parce que le sujet de son enseignement est ce que Christ est pour nous dans le ciel pendant que nous marchons dans le combat sur la terre. Ici notre condition terrestre devient l'occasion de la grâce céleste. C'est notre vocation céleste et non notre présence là-haut en union avec Christ. Mais la grâce céleste qui s'exerce envers nous dans une condition terrestre pendant que notre vocation est au ciel, mène à la connaissance de l'amour, de la tendresse, de la sympathie, de la fidélité qui se trouvent en

Christ, de l'intérêt qu'il prend à tout notre état et à toutes nos circonstances — ce que ne fait pas notre perfection en Lui. Elle nous mène à la dépendance de Lui, à la confiance en Lui ; nous apprend à compter sur Sa fidélité, à comprendre l'intérêt qu'il prend en nous à chaque moment, et à regarder au temps où nous Le verrons tel qu'il est — toutes choses que ne fait pas notre présence avec Lui dans le ciel.

Quant au passage de l'Épître de Jean et à celui de l'Épître aux Romains, ils s'appliquent incontestablement aux chrétiens sans possibilité de la plus légère incertitude. La communion avec le Père et le Fils est assurément la part des chrétiens, et le chap. viii de l'épître aux Romains n'a pas besoin de commentaire sur ce sujet. Si 1 Jean ii, 2 s'appliquait à d'autres qu'à des chrétiens, c'est à des incrédules qu'il s'appliquerait, ce qui est une vue complètement fautive de l'intercession. Aussi l'intervention du Seigneur comme avocat est-elle fondée sur le fait que c'est Jésus-Christ le juste qui est l'Avocat, et qu'il est la propitiation pour nos péchés. C'est là une divine et parfaite justice et la parfaite propitiation pour nos péchés, ce qui nous a placés dans la lumière comme Dieu y est, pour que nous y marchions ; et comme nous manquons — si quelqu'un a péché — cette justice et cette propitiation étant toujours devant Dieu, il n'y a, il ne peut y avoir aucune pensée d'imputation,

c'est impossible, car les péchés ont été portés et la justice subsiste : toutefois les péchés ne doivent pas être soufferts en ceux que Dieu aime, et en conséquence, en vertu de son œuvre et du fait qu'il est notre justice devant Dieu, Christ intercède pour nous et l'âme est restaurée.

Ce fondement de l'action de Christ comme Avocat me conduit à parler du fondement analogue, ou plutôt réellement le même, de Sa sacrificature. Sur la terre Il ne pouvait pas être sacrificateur : mais il y avait une œuvre que le Souverain Sacrificateur faisait, non pas dans l'exercice, à proprement parler, de la sacrificature, qui avait lieu dans le sanctuaire, mais qui en posait le fondement, et dans laquelle il était le substitut et le représentant du peuple, fondement de son service sacerdotal propre durant l'année — je veux dire le sacrifice du grand jour d'expiation, le sang placé sur le propitiatoire et les péchés du peuple confessés sur la tête du bouc Hazazel : il était fait réconciliation ou propitiation pour les péchés du peuple. Tout l'exercice de la sacrificature était fondé sur cela, et c'est à cela aussi bien qu'à la sacrificature que se rapporte l'Épître aux Hébreux. Sa vie terrestre mettait Christ à même de sympathiser, bien qu'il soit maintenant dans le ciel, et le sacrifice accompli sur la terre (en ôtant pour toujours, quant à la culpabilité, les péchés qu'Il avait portés,) formait la base de l'intercession

pour la bénédiction journalière et l'accès auprès de Dieu par Lui. En conséquence, à côté de la déclaration positive que s'Il était sur la terre Il ne serait pas sacrificateur, nous lisons Héb. II, 17 : « Il a dû en toutes choses être semblable à ses frères, afin qu'il fût un souverain sacrificateur miséricordieux et fidèle dans les choses qui concernent Dieu, pour faire propitiation pour les péchés du peuple. » C'est sur cela que sont fondées sa miséricordieuse et constante sacrifice et son intercession. Il devient impossible, à cause du sacrifice de Christ, que le péché nous soit imputé; et Sa vie de souffrance et de tentation Le rend capable en grâce, sachant ce que c'est que la douleur et l'épreuve, de secourir ceux qui sont tentés. Aussi, dans le chap. IV sommes-nous exhortés, nous chrétiens, à tenir ferme notre profession (1); « car nous n'avons pas un souverain sacrificateur qui ne puisse sympathiser à nos infirmités, mais nous en avons un qui a été tenté en toutes choses comme nous, à part le péché. » Nous avons donc un Sacrificateur auprès de Dieu, et un Avocat auprès du Père — et nous L'avons là, en vertu d'un sacrifice dans lequel Il a porté nos péchés une fois pour toutes, et a apparu pour abolir le péché par le sacrifice de Lui-même; et Il s'y trouve dans une

(1) Et remarquez ici, comme toute l'Épître le montre, que c'est en contraste avec le retour au Judaïsme, tant c'est éloigné d'être directement applicable au résidu.

parfaite acceptation dans laquelle nous avons part : Jésus-Christ le juste, propitiation pour nos péchés — capable de sauver jusqu'à la fin ceux qui s'approchent de Dieu par Lui, étant toujours vivant pour intercéder pour eux — qui aussi est à la droite de Dieu où Il s'est assis après avoir fait la purification de nos péchés, grand Souverain Sacrificateur, assis à la droite de la Majesté dans les cieux.

Maintenant ceci nous amène à un autre point. Nous n'allons pas au Souverain Sacrificateur, nous venons à Dieu par Lui, à un trône de grâce. Je ne doute pas que la miséricordieuse bonté de Dieu n'ait supporté la faible foi qui, en sincérité de cœur, est allée à Christ comme sacrificateur, mais ce n'est point là l'enseignement de la parole de Dieu. Il paraît devant la face de Dieu pour nous, nous allons à Dieu par Lui. Il n'y a pas d'incertitude, ni d'exception dans l'Écriture quant à cela. Et ce n'est pas non plus à la suite et en conséquence de notre retour ou de notre repentance qu'Il intercède, mais pour nos infirmités, notre besoin et nos péchés. C'est l'activité de Sa grâce, ayant cette grâce, Son amour et Sa grâce sacerdotale pour nous comme sa source — et Son œuvre et Sa position avec Dieu en justice, ainsi que nous avons vu, comme sa base.

Quand nous allons ainsi à Christ, c'est un signe que nous n'avons jamais encore appris l'amour

de Dieu, non plus que notre place et notre relation avec Dieu dans la lumière comme Il y est, pour parler le langage de Jean : ni la liberté d'entrer dans le lieu très-saint par le voile déchiré, pour parler comme l'Épître aux Hébreux ; nous n'avons pas encore appris le « aucune condamnation » pour ceux qui sont en Christ, ni le « point de séparation » du chap. viii des Romains.

La sacrificature de Christ, Son intercession et Son œuvre comme Avocat supposent ceci : que nous avons notre place dans le ciel, et que nous avons été, ou sommes en danger d'y être inconséquents sur la terre. Or, d'un côté, Dieu ne peut souffrir de péché en ceux qui sont en relation avec Lui, quelque acceptés qu'ils soient. Il doit vouloir qu'ils aient leurs pieds et leurs cœurs nets, à cause de ce qu'ils sont : et d'un autre côté, Il les exerce ici-bas ; et Christ particulièrement entre dans toutes leurs souffrances et leurs infirmités, cherchant leurs progrès, les aidant dans leur faiblesse, et leur obtenant dans leurs fautes ; miséricorde, purification et restauration. Cette action bénie n'a pas trait à notre acceptation ; c'est en vue de nous maintenir dans la jouissance actuelle de notre communion avec Dieu dans cette relation où nous sommes vis-à-vis de Lui, ou bien de nous y restaurer, qu'elle s'exerce. La sûreté des croyants n'est pas la fin du christianisme, elle n'en est au contraire que

le commencement. Le christianisme a pour fin notre relation et notre communion avec Dieu tel qu'Il est, notre Père, et avec Son Fils Jésus-Christ notre Seigneur. La sacrificature et l'œuvre de l'Avocat maintiennent la relation et la communion, y aident, les restaurent, quand notre relation, selon la justice divine, existe déjà, mais que nous sommes dans une scène de tentation et d'épreuve, qui tend, par notre faiblesse et par nos exercices, dans lesquels nous devons croire en elle, à interrompre la communion. Ce n'est point *nous* qui obtenons que notre grand Souverain sacrificateur intervienne pour nous. C'est Lui qui le fait de Sa propre grâce. C'est ainsi que, dans un cas où il y a sans doute anticipation de Sa sacrificature, mais où elle est déployée dans les principes, la chute de Pierre, nous voyons Christ priant pour lui avant même qu'il eût commis le péché, priant exactement selon ce dont Pierre avait besoin, non pour qu'il ne fût pas criblé, mais afin que sa foi ne défailût point, et qu'il ne tombât pas dans le désespoir. Au moment convenable, par la propre grâce et l'action de Christ, le cœur de Pierre est touché et il pleure amèrement sur sa faute. Mais ceci est l'effet et non la cause de l'action de Christ : plus tard Il restaure pleinement son âme. Pareillement dans son intervention comme notre avocat en Jean, c'est, « si quelqu'un a péché, » et non si quelqu'un se

repent, « nous avons un avocat auprès du Père. » De même en Jean XIII, où l'application est enseignée, où Christ, déjà reconnu Fils de Dieu, Fils de David, Fils de l'homme, prend désormais Sa place en haut, et montre qu'Il est encore notre serviteur pour nous rendre purs, pour que nous ayons part avec Lui là, comme il ne pouvait pas rester avec nous ici — c'est Son action à Lui qui nous est présentée, et non quelque chose qui soit recherché par les disciples, nets en tant que lavés par la parole — Il purifie leurs pieds (mû par Sa propre grâce) de la boue qui s'y est attachée durant la marche. Et remarquez de plus que Son intercession est pour ceux qui sont en relation avec Lui : je ne fais pas de demandes pour le monde, mais pour ceux que tu m'as donnés : et de même pour d'autres qui croiraient par leur parole. Dans l'épître aux Hébreux, il est également clair que Christ est Sacrificateur pour ceux qui sont en relation avec Dieu, seulement c'est plus basé sur la profession ou le peuple, que dans l'épître aux Romains ou celle de Jean ; cependant elle parle de nous. Pour ce qui est de l'activité de Christ pour nous, elle y est présentée moins en rapport avec nos manquements qu'en Jean. Le grand sujet qu'y traite l'apôtre, c'est la nature distincte et le caractère de la sacrificature comme faisant contraste avec celle à laquelle se rattachait la loi, la disparition de la sacrificature terrestre, et

l'établissement de la sacrificature céleste. Toutefois il n'y a nulle trace de la pensée que c'est au sacrificeur qu'il s'agit d'aller. Nous allons à Dieu par Lui. Nous venons hardiment au trône de la grâce, en vertu du fait qu'il est là, mais pas la moindre trace de l'idée que nous allons à Lui: je le répète, nous allons hardiment à Dieu Lui-même. Nulle trace non plus de l'idée que la justice s'obtient par la sacrificature, ou qu'il y ait quelque incertitude quant à cela. Par une seule offrande Il a rendu parfaits à perpétuité ceux qui sont sanctifiés, et ils sont sanctifiés aussi par l'offrande. Il s'est offert lui-même une fois pour toutes. Sa sacrificature est pour ceux qui sont tentés. Il est à même de les secourir, étant toujours vivant pour intercéder pour eux; Il est touché du sentiment de nos infirmités, ayant été tenté comme nous, à part le péché. C'est un secours pour ceux qui sont sanctifiés (rendus parfaits par l'offrande de Christ faite une fois pour toutes,) durant leur passage à travers le désert, et Il est Celui par lequel ils s'approchent de Dieu. Sa sacrificature s'exerce donc afin que nous trouvions miséricorde et secours au trône de la grâce. Ce besoin de miséricorde pour les individus est montré d'une manière remarquable dans le fait bien connu que les épîtres adressées à des individus en font mention, tandis que celles qui sont adressées à des églises n'en parlent pas. Cela rend très-simple pour nous le

caractère de l'intercession de Christ, de Sa sacrifice, de Son intervention comme Avocat. Elles s'exercent en faveur de personnes qui sont déjà en relation avec Dieu, et non pour les y mettre; en faveur de ceux qui sont déjà justice de Dieu en Christ, assis en Lui dans les lieux célestes. Christ agit comme avocat pour ceux dont la marche est dans la lumière comme Dieu est dans la lumière. Son intercession s'exerce pour ceux pour lesquels Dieu est — à la charge desquels nul ne peut rien mettre. Elle s'emploie pour leurs manquements et leurs infirmités dans leur sentier ici-bas, non pas en vue de nous obtenir une place dans les lieux célestes, mais quand nous sommes là pour faire face à toutes nos inconséquences dans notre marche dans le désert, nous y secourir dans nos infirmités, et nous rendre capables, êtres pauvres et d'une conduite tant mélangée que nous sommes de fait ici-bas, d'aller avec assurance au trône de la grâce, pour trouver miséricorde et secours au moment opportun. Et c'est ainsi qu'est gardé vivant le sentiment de dépendance, et en même temps d'une entière confiance. Si Christ n'était pas là, nous ne pourrions pas avoir cette confiance pour y aller. S'il s'agissait dans l'exercice de la sacrifice d'obtenir la justice, il s'agirait de culpabilité et d'acceptation et non de secours. S'il s'agissait d'aller à Christ, cela impliquerait que nous ne pouvons pas aller à Dieu, le contraire,

précisément, de ce qu'enseigne le christianisme. Mais il ne s'agit de rien de cela. Nous allons hardiment à Dieu, parce que Christ est là comme notre Souverain sacrificateur. Nous n'avons pas la pensée que quelque péché nous soit imputé; mais pour être, comme nous le sommes, justice de Dieu en Christ, nous ne considérons pas comme chose légère nos inconséquences dans la poursuite du sentier dans lequel nous marchons. Il en prend connaissance et est notre avocat en vertu de ce qu'il est le Juste, et une propitiation pour nous. C'est ainsi qu'est maintenu le sentiment personnel de la faute, renforçant, bien loin de l'affaiblir, le sentiment de la grâce; et toutefois notre acceptation dans la justice n'est jamais touchée de manière que nous soyons jamais ramenés sous la loi, ou que la justice divine soit mise en question, ou que la conscience de notre relation avec Dieu soit jamais le moins du monde affaiblie : tout est basé sur ces choses. Toutefois, pour ce qui regarde notre conduite, la sainteté de Dieu est pleinement maintenue, ainsi qu'un esprit de confession lorsqu'il nous arrive de manquer; notre estimation intérieure du bien et du mal est conservée vivante et en croissance sans la moindre trace de crainte servile, et nous demeurons sous ce rapport dans un état d'heureuse confiance : j'ai déjà signalé la différence entre l'action de Christ comme Avocat en vue de la restauration et de la

communions avec le Père, et son intercession comme sacrificateur en vue de notre privilège de nous approcher de Dieu et pour nous secourir dans nos infirmités comme hommes. Mais pour ce qui est de la base et de la nature de leur exercice, elles sont les mêmes, ayant pour fondement le fait que nous sommes en relation avec Dieu dans la justice et s'appliquant à notre marche dans la faiblesse ici-bas quand nous sommes dans cette relation. Si Jean nous montre l'avocat auprès du Père, lorsque nous avons péché, l'épître aux Hébreux nous présente quelqu'un qui peut sympathiser avec toutes nos infirmités, en éprouver en quelque sorte le sentiment, bien que maintenant toute puissance Lui appartienne dans le ciel et sur la terre : Il est constamment occupé de nous et de notre état. De là sont maintenus, non-seulement le saint jugement du péché, le sentiment de la grâce demeurant toutefois intact, mais aussi une pleine confiance dans cet infatigable amour qui s'est fait semblable en toutes choses à ses frères pour être un souverain sacrificateur miséricordieux et fidèle : ainsi les affections, fruits précieux de la dépendance et de la confiance, sont maintenues et cultivées ; et cela, non comme si nous allions au sacrificateur dans une difficulté, comme si nous accourions pour obtenir du secours, mais dans la libre activité bénie et l'exercice incessant de son propre amour. Ce n'est pas qu'il se ralentisse

lorsque nous sommes dans un juste état d'humiliation ; car, au contraire, un pareil sentiment est le *fruit* de Sa précieuse activité en grâce. Je ne sais ce que j'aurais à ajouter encore. Mon but n'était pas de m'étendre sur cette grâce et ses fruits en nous, mais uniquement de présenter, d'après l'Écriture, la place de la sacrificature de Christ et Son intervention comme Avocat, comme fondées sur l'établissement de la justice divine et l'accomplissement de la propitiation, et sur la position que nous avons par elle devant Dieu, — cette intercession dans son double caractère ne jetant pas un nuage sur notre position, mais au contraire étant fondée sur elle et ayant pour objet de concilier notre faiblesse actuelle et nos manquements ici-bas avec cette position même, de telle sorte qu'il n'y ait pas d'incertitude à son sujet par grâce, et qu'il ne soit rien toléré d'incompatible avec elle, bien que rien ne puisse être imputé, et qu'au lieu d'une froide et sèche certitude quant au salut, les sentiments de dépendance, de confiance et d'affection s'unissent dans le cœur à ceux d'une pleine sécurité en Celui qui en est l'objet, jusqu'à ce que nous soyons arrivés là où son exercice ne sera plus nécessaire.

MÉDITATIONS SUR LE PSAUME XXIII.

(Suite de la page 508 du Tome VIII^e).

Vers. v : « Tu dresses la table devant moi, en face de mes adversaires. » Le pèlerin chagrin et brisé par la douleur entre maintenant dans un nouveau sentier de l'expérience. Il commence à sortir des épaisses ténèbres de la vallée; la lumière d'en haut perce les nuages et répand sur sa route sa clarté. Il va seulement maintenant réaliser ce qui s'est passé et découvrir où il en est. Le départ de sa compagne n'est plus un songe de la nuit, mais une réalité sévère sous la main du Seigneur; elle le poursuit partout et sous toutes les formes. Jamais auparavant il n'a parcouru ce sentier solitaire; mais les empreintes de plusieurs s'y découvrent et celles aussi de Celui qui connaît par expérience chaque pas du chemin et qui sait ainsi secourir tous ceux qui traversent ces sombres régions (Héb. II, 17, 18).

Pensée bénie ! La sombre vallée avec ses jours obscurs et ses nuits profondes introduit le pèlerin épuisé dans toutes les riches provisions préparées par les soins du Berger et l'amène aussi à une connaissance plus intime de Lui-même. « Tu dresses la table devant moi, en face de mes adversaires. » Il est encore dans le désert et en

présence de ses ennemis, mais le rafraîchissement divin est procuré afin de le fortifier sur sa route; et, dans la présence du Seigneur, nous le savons, les ennemis sont sans puissance. Voilà comment, lorsque la première ardeur de l'épreuve est passée, le bon Berger attire auprès de lui ses chères brebis fatiguées, les fait asseoir sous sa protection et leur distribue une nourriture riche et abondante préparée par Ses propres mains. Maître béni! oui tes soins sont prévoyants et ton amour est tendre pour les tiens. Au jour de l'extrême faiblesse de la nature, alors qu'il ne reste pas assez de force et de courage pour s'entretenir avec un ami, bien moins encore pour rencontrer un ennemi, tu penses à nous, tu t'occupes de nous. D'autres peuvent faire des reproches, mais tu n'en fais jamais. Abrisés par ta présence, nous nous asseyons avec sécurité à ta table, nous nous nourrissant des trésors de ton amour, et mis à couvert sous l'ombre de ton aile de toutes les poursuites de nos ennemis.

Dis-tu, mon âme, peux-tu dire comme beaucoup d'autres, qu'un pareil repas, qu'une semblable expression des sympathies intimes du Seigneur te dédommage de tous les arides labeurs de la vallée? Je ne cherche pas à équilibrer ainsi les choses; je ne puis — je n'ose pas proposer au Seigneur de recommencer un autre voyage pareil à travers le désert: et cependant, s'il ouvre la marche, mon âme ne peut qu'épreu-

ver une bénédiction infinie à Le suivre. Il n'est pas de raison pour que le chrétien ne soit pas parfaitement heureux avec le Seigneur, bien que dans les profondeurs de l'affliction.

« L'Éternel est mon berger, » peut-il dire en tout temps « je n'aurai point de disette. » Mais ici il peut être profitable d'observer, en considérant cette nouvelle phase de l'expérience, que le bon berger ne fait pas pour le moment reposer l'âme auprès des eaux tranquilles et des pâturages d'herbe tendre. Non, il a fait cela déjà et maintenant Il la conduit dans une vérité plus élevée et plus avancée et sur le chemin d'une expérience plus riche. De même que les jeunes enfants du deuxième chapitre de la première épître de Jean connaissent *Abba, Père; et le pardon des péchés*, de même aussi dans notre magnifique psaume les brebis du bon Berger se mettent en route dans la connaissance de ce qu'Il est Lui-même, de ce qu'Il est pour elles, et dans la conscience de Son amour et de Sa grâce dans leur salut. Mais comme il est question aussi dans le même chapitre des « jeunes gens et des pères, » ici également nous sommes amenés à considérer un caractère plus avancé de bénédiction individuelle. « Tu dresses la table devant moi..... tu oins d'huile ma tête, ma coupe est comble. »

Prenons pour exemple la femme qui vint à Jésus dans la maison de Simon, accablée sous le

poids d'une conviction profonde de ses péchés. Il l'introduisit aussitôt auprès des verts pâturages et des eaux tranquilles et réjouit son cœur en lui accordant un *plein* pardon — un entier salut et une paix profonde. Il la conduisit ainsi, sans soulever la moindre question quant au passé ou au présent, dans toute la grâce et l'amour de Son cœur et dans toute la valeur et la puissance de Sa croix. Il l'amena, pour ainsi dire, à se reposer auprès des pâturages d'herbe tendre et des eaux tranquilles de son infinie miséricorde pour y trouver la paix. Telles sont les voies pleines de grâce du Seigneur en faveur de toutes les âmes qui viennent à Lui. Et tel est aussi l'inaliénable héritage de chacune des brebis et de chacun des agneaux de son heureux troupeau. Quant à ces choses, il n'existe aucune différence entre les enfants, les jeunes gens et les pères. L'un peut les connaître mieux qu'un autre ou en jouir davantage, mais elles sont les mêmes pour tous. Remarquez de plus qu'il n'a jamais besoin de revenir sur ce précieux message. La parole est sortie de Ses lèvres et *la parole de Dieu demeure éternellement*. Lorsqu'il a dit une fois : « Tes péchés sont pardonnés, ta foi t'a sauvée, va-t'en en paix, » ces paroles *demeurent à jamais*. Il en est de cela comme du sang placé sur les poteaux et sur le linteau des portes ; il n'eut jamais besoin d'être renouvelé.

Mais, pour avoir une illustration plus frap-

pante de la vérité qui s'offre à nous, tournons nos regards vers les sœurs affligées de Béthanie. Elles aussi étaient angoissées, mais d'une manière bien différente de cette femme qui était assise aux pieds de Jésus, les baignant de ses larmes. Le pardon et la justification n'étaient pas du tout en question pour Marthe et Marie : ce dont elles avaient besoin, c'était de consolation et de force pour le moment de leur profonde douleur et de l'impuissance complète de la nature. Et quels trésors nouveaux Il leur découvre alors ! Les trésors inépuisables de Son amour, de Sa tendresse, de Ses sympathies, de Sa puissance et de Ses consolations. Oh ! quelles scènes elles contemplèrent, quelles paroles elles ouïrent et quelles bénédictions elles reçurent ! *N'eût été la mort de leur frère*, comme l'a dit admirablement quelqu'un, *elles n'auraient jamais vu les larmes du Rédempteur*. Mais ce n'était pas tout, bien que ces larmes doivent faire l'admiration des cieux et la plus profonde consolation de tous les bien-aimés de Jésus dans l'épreuve, en quelque temps que ce soit. Les deux sœurs goûtèrent au milieu de leur deuil non-seulement le privilège d'être témoins de la plus touchante expression de l'humanité du Seigneur, mais aussi celui de voir manifester en puissance Sa divinité. « Jésus pleura » — « Lazare, sors dehors. » Et ce fut à elles, au milieu de leur douleur profonde, que Jésus révéla cette vérité bénie — « Je suis la

résurrection et la vie : celui qui croit en moi, encore qu'il soit mort, vivra. Et quiconque vit et croit en moi ne mourra jamais. »

Quelle gloire pour Dieu, nous pouvons bien le dire — quelle expression de ce qu'est notre Jésus — quel baume pour l'affligé — quelle bénédiction pour Marie découlèrent de la mort de Lazare ! Dans un sens élevé et béni l'âme n'a à faire, dans ce moment, qu'avec le Seigneur Lui-même. L'expérience devient de plus en plus une chose personnelle. Maintenant le langage de l'âme n'est pas tant ce que le Seigneur *a fait* pour moi que ce qu'il *est Lui-même* pour moi. La communion n'est pas simplement une chose vraie, elle est surtout une chose personnelle. « *Tu* dresses la table devant *moi*. » « Tu » — « moi. » Les douces consolations que le Seigneur procure dans ces temps-là, surpassent de beaucoup tout ce que l'on peut exprimer ou décrire ; elles portent l'empreinte de Sa propre main.

Celui qui connaît la fin depuis le commencement et qui voit ce qui va arriver, peut seul préparer des provisions. Rien ne Le prend par surprise. La nuée qui obscurcit les cieux et qui désole la terre a été vue de Lui avant qu'elle fût grande comme la main d'un homme. Elle peut avoir fondu sur le pèlerin comme la foudre, et l'avoir jeté dans une prostration telle qu'il ne savait que dire ni que faire. Il était comme anéanti et son âme recouverte des eaux profon-

des : mais il y avait un ceil qui voyait ce qui allait survenir et qui y pourvoyait d'avance. Et quelle préparation que la sienne ! C'est avec étonnement et admiration que l'âme se prosterne en présence d'un amour qui a pensé à tout et a pourvu à tout jusque dans les plus petits détails. Adorable Sauveur, quelle grâce que la tienne, quels soins tu prends de tes rachetés ! Mais pourquoi s'en étonner ? Aucun événement, aucune circonstance ne peut être trop petite pour Celui qui compte les cheveux de notre tête et qui ne souffre pas qu'un seul passereau tombe à terre sans sa permission.

« *Tu oins ma tête d'huile.* » Quelle douce conscience ce pèlerin possède de la proximité du Seigneur ! C'est là qu'est la force de son cœur. L'honneur conféré est immense et mérite sûrement d'être hautement estimé, mais ce que le cœur affectionne le plus, c'est la présence du Seigneur. Et véritablement peu importe qui peut être éloigné de nous, ou même peut nous être contraire, lorsque le Seigneur est près. En Sa présence nous goûtons, quant à tout ce qui nous entoure, un repos que nous ne pouvons trouver nulle autre part et qui est, nous n'en doutons pas, de la nature même de celui du ciel.

Est-ce là, ô mon âme, ta propre expérience ? Connais-tu la douce paix et la tranquille confiance que donne la conscience de la proximité du Seigneur ? Sûrement ceux qui ont expéri-

menté la puissance de cette présence au jour de la faiblesse et de l'épreuve ne l'oublieront jamais. Il y a une manière d'apprendre ces choses que ni le temps, ni les circonstances ne peuvent détruire, et que durant l'éternité entière nous nous rappellerons pour notre profit. Mais avant que le Seigneur nous enseigne ainsi il faut que l'âme ait été dépouillée de sa volonté propre et de tout ce qui tient à la nature. Il nous faut voir dans un profond et complet dénûment — un dénûment qui regarde au Seigneur seul, et qui se réjouit dans les ressources, comme venant directement de Lui-même ; et alors assurément les bras qui ont accueilli et soutenu la brebis défaillante — la puissance qui a relevé celle qui était comme jetée par terre et la plénitude qui a rempli le cœur dénué et vide, occuperont à toujours une place dans notre souvenir et le feront en réveillant chez nous une adoration pleine de gratitude.

Mais une âme ne peut-elle pas jouir de la présence intime du Seigneur sans avoir premièrement traversé l'épreuve ou connu les difficultés de la vie présente ? Ces choses ne forment sûrement pas la base de notre proximité, mais elles peuvent être une occasion pour en produire la conscience. C'est l'heureux privilège de tous ceux qui croient, de jouir d'une intimité spirituelle avec Dieu en Christ et cela par la puissance du Saint-Esprit. C'est là un droit de naissance.

« Notre communion est avec le Père et avec Son Fils Jésus-Christ. » Nous n'avons pas seulement reçu le pardon, mais nous sommes aussi réconciliés; quoique, chose étrange à dire, j'en aie rencontré beaucoup qui avaient connaissance du pardon tout en demeurant étrangers à la réconciliation. Ceux-là ne connaissaient évidemment rien de cette proximité personnelle avec Christ dont nous avons parlé plus haut. Le doux, l'heureux, l'intime sentiment de la réconciliation est inconnu.

Mais pourquoi cela? demandera-t-on peut-être. Parce que la vérité n'est pas pleinement reçue. Quelle est donc cette vérité? pourra-t-on ajouter encore. Comme nous faisons simplement allusion à ce fait pour le moment, nous ne pouvons pas maintenant entrer pleinement dans le sujet, mais la réception du fils prodigue peut être considérée comme une réponse à cette question et une illustration divine de la doctrine de la réconciliation. La première chose que l'enfant prodigue reçut de son Père, ce fut le baiser de paix — de réconciliation. Il est l'image vivante d'une âme vivifiée, *pardonnée*, scellée, acceptée, réconciliée et prosternée dans l'adoration. Dites-le, se trouvait-il dans la maison du Père une personne qui eût plus que lui le sentiment du chez-soi? Oh! pas une. Il s'y trouvait dans toute la valeur de Christ — resplendissant de Sa beauté — exalté dans Sa dignité et paré des joyaux du

ciel. Le Père, dans Son amour, ne savait comment faire assez de cas de lui, mais hélas combien il en est peu parmi nous qui savent s'abreuver à la fontaine de l'amour du Père! — amour invariable et qui surpasse de beaucoup toutes les robes, les anneaux et les veaux gras. Oh! notre Père, — Père du Seigneur Jésus, donne-nous de connaître davantage de cet amour qui reçoit et qui accueille si joyeusement les prodigues humiliés et repentants! Oh! donne-nous de goûter cette paix parfaite — cette entière réconciliation — cette heureuse et joyeuse adoration!

Mais tout pécheur réellement converti maintenant peut-il lire sa propre réception dans celle du fils prodigue? Oui certes, et même il le doit, car le Père n'est pas changé. Il peut aussi rattacher à l'amour qui reçoit, l'amour qui *cherche*, de sorte qu'il a tout lieu de se réjouir dans l'amour du Père, du Fils et du Saint-Esprit. Et avec la nouvelle lumière que nous donnent les épîtres, nous avons quelque chose de plus encore que ce qui est contenu dans ce précieux chapitre xv de Luc. *Le nouveau terrain*, c'est-à-dire la mort et la résurrection de Christ et son exaltation à la droite de Dieu est révélé et développé dans les épîtres. C'est là le terrain tout à fait nouveau sur lequel le croyant est placé dans sa *réconciliation* avec Dieu. De là la doctrine si clairement enseignée dans les épîtres de

notre union avec Christ comme l'Homme ressuscité et élevé en gloire. C'est là que nous lisons que le Chrétien est *dans le Christ Jésus* — qu'il est uni au Seigneur et qu'il est assis ensemble dans les lieux célestes dans le Christ Jésus. (Rom. VIII, 1; 1 Cor. VI, 17; Eph. II, 6.)

Mais revenons à la question de la jouissance de notre proximité avec le Seigneur. Il est très-vrai que notre privilège béni est de connaître notre position de proximité spirituelle avec Lui, Sa présence avec nous en tout temps et dans toutes les circonstances; mais qui est suffisant pour en parler? Méditons plutôt sur les expériences faites par l'homme de foi, telles qu'elles sont décrites par le Saint-Esprit. La plupart de ces expériences s'appliqueront à Christ Lui-même dans son sentier ici-bas, et à tous ceux qui, dans tous les âges, ont marché sur Ses traces. C'est le sentier de l'homme craignant Dieu placé sous le regard et les soins infatigables de Jéhovah. La souffrance et l'humiliation, l'honneur et la gloire s'y rencontrent. Celles-là pour un temps, ceux-ci pour toujours.

Mais, bien que le Seigneur puisse être connu et apprécié dans la simplicité de la foi, c'est à travers les eaux amères de Mara et les ombres épaisses de la mort que notre pèlerin arrive à la table du roi et qu'il devient un convive honoré dans sa maison de festin. Passer d'abord par les souffrances pour arriver ensuite à la gloire est

beaucoup meilleur que de jouir premièrement de la gloire pour endurer plus tard les souffrances.

Tandis que le pèlerin est assis à la table que le Seigneur a dressée pour le restaurer, de nouveaux honneurs et de plus riches bénédictions se préparent pour lui. Nous pouvons dire que, selon les coutumes orientales, l'hôte se lève de sa place pour répandre l'huile de parfum sur la tête de son convive. Les peuples orientaux regardent cela comme un témoignage de haute considération ordinairement réservé pour les étrangers et les convives les plus distingués. L'huile est mélangée avec les parfums les plus coûteux, de sorte que la salle du festin est remplie d'une odeur suave. Il n'est pas rare de voir, en de certaines occasions, le serviteur oindre la tête de tous les convives; mais lorsque c'est le maître lui-même qui accomplit ce service sur un être particulièrement favorisé, quel honneur en ressort pour lui! Et cependant la foi peut dire de Celui qui est le Roi des rois et le Seigneur des seigneurs : « Tu oins ma tête d'huile. » Aucun serviteur n'est employé en cette circonstance, l'Hôte Royal prend Lui-même la place de serviteur.

Il est bien évident, d'après les paroles que le Seigneur prononce dans la maison de Simon, que cet usage était adopté parmi les Juifs : « Tu n'as pas oint ma tête d'huile, mais elle a oint

mes pieds avec un parfum. » Ce que l'homme plein de propre justice avait gardé pour lui, était libéralement et joyeusement offert par l'humble et pauvre pénitente. Le Pharisien ne l'avait pas jugé digne d'un peu d'eau pour se laver les pieds, bien moins encore d'un parfum de grand prix pour Sa tête. Mais qui, du reste, a jamais entendu dire que la propre justice ait eu de l'huile pour la tête, de l'eau pour les pieds, ou un baiser d'heureuse bienvenue pour l'humble Fils de l'homme ? Mais la pauvre pénitente pourvoit à tout cela. Les fontaines de son cœur sont toutes rompues, de sorte que ses larmes inondent les pieds de Jésus. Cela me rappelle ce que me dit quelqu'un que la Parole venait d'atteindre et dont l'émotion étouffait presque la voix. « Il me semble, dit-il, qu'une source jaillit au-dedans de moi et remplit, à la fois, mon cœur et ma tête. » Notre femme aussi avait au-dedans d'elle une source qui jaillissait dans son cœur et lui fournissait les moyens de se procurer un parfum de grand prix et de payer tout autre tribut d'honneur au Sauveur de son âme. Oh ! quelle scène ! quelle leçon ! Une pauvre pécheresse dégradée et ruinée, qui avait ouvertement violé la loi, entre dans la demeure de *la justice de l'homme* pour se prosterner aux pieds du Fils de David, et c'est de là, du centre même de la vaine gloire pharisaïque, qu'elle emporte la bénédiction. Elle est enrichie du plus noble prix que

l'âme ait jamais reçu, tandis que les chefs du peuple qui refusaient de reconnaître la seigneurie de Jésus demeurent pauvres, misérables, aveugles et nus. « Celui qui s'élève sera abaissé et celui qui s'abaisse sera élevé. »

LA DOCTRINE DU NOUVEAU TESTAMENT

SUR LE SAINT-ESPRIT.

MÉDITATION II.

« UNE SOURCE D'EAU. » — JEAN IV.

Le chapitre précédent nous a présenté, en rapport avec le sujet qui nous occupe, l'opération du Saint-Esprit sur l'homme — cette nouvelle naissance, non pas de la nature de l'homme, comme on dit fausement, mais de Dieu, quoique dans l'homme, cette naissance d'eau et de l'Esprit, sans laquelle personne ne peut voir le royaume de Dieu ou y entrer. Il faut pour le royaume de Dieu une nature qui soit de Dieu. Une nature divine est seule capable de connaître Dieu et d'en jouir; et nulle bénédiction accordée à l'homme, qui serait sim-

plement une bénédiction extérieure, nulle œuvre (tout infiniment précieuse qu'elle pût être), qui serait accomplie pour lui, ne sauraient par elles-mêmes uniquement suffire pour la présence de Dieu. Elles pourraient bien justifier Dieu à l'égard du péché et même Le glorifier infiniment, comme cela a été réellement le cas, nous le savons, dans l'œuvre de notre précieux Seigneur Jésus-Christ ; mais j'ose affirmer que rien de simplement extérieur à l'homme ne saurait mettre l'homme, qui est pécheur, en état soit de connaître Dieu maintenant, soit d'en jouir plus tard. Mais cette même grâce de Dieu, qui donne Christ pour l'accomplissement de l'œuvre de la rédemption, révèle Christ par le Saint-Esprit au moyen de la Parole ; et par là l'âme est née d'eau et de l'Esprit. Il y a plus : maintenant, depuis la rédemption, l'homme a droit de la connaître dans sa forme pleinement révélée, dans son expression la plus élevée, celle qui convient au Fils de Dieu Lui-même. C'est-à-dire, que ce n'est pas seulement qu'il est converti ou né de nouveau, mais qu'il a la vie éternelle. Je ne veux pas nier le moins du monde qu'être né de nouveau c'est en réalité avoir la vie éternelle : je ne fais qu'expliquer, dans le sens qu'à mon avis nous devons lui donner, le langage du Seigneur, qui, au lieu de s'en tenir à l'expression la plus générale, ou à l'affirmation de l'absolue et universelle nécessité d'une nouvelle

naissance, daigne nous présenter la bénédiction depuis la croix énoncée dans ce caractère qui Lui convient à Lui-même ; car Il est la vie éternelle, savoir, cette vie éternelle qui était auprès du Père et qui nous a été manifesté. Ainsi la grâce a opéré d'une manière digne du Fils de Dieu.

Mais nous arrivons maintenant à une autre partie de notre sujet. Il ne s'agit pas simplement des besoins de l'homme, ni de la nécessité d'une nature qu'il n'a pas, et qui vient de Dieu seul. Quand Dieu envoie son Fils bien-aimé dans un monde tel que celui-ci, Il ne prend jamais pour limites ce qui est indispensable à Sa présence. Il agit comme Dieu ; Il ne communique pas seulement la nature elle-même, mais aussi une puissance propre à opérer en elle ; Il donne ce qui constitue la force de Son action, et la source de joie propre à la nature divine. En un mot, ce n'est pas seulement la vie éternelle, toute précieuse qu'elle est, et, comme nous avons vu, la plus riche forme d'expression de la nouvelle naissance ; mais Il donne le Saint-Esprit. Or les circonstances étaient, comme elles sont toujours, appropriées à ce que Dieu voulait révéler.

Dans le chapitre précédent, l'homme était appelé d'une manière extraordinairement pressante, en dépit des difficultés qui semblaient être grandes et l'étaient, sans aucun doute, pour autant que son esprit pouvait en juger. Mais à

présent il y avait un pas de plus dans le sentier de grâce du Fils de Dieu : Il était virtuellement rejeté. Au lieu de ce qui s'était passé au commencement où on croyait en Lui à cause des miracles qu'Il faisait, la jalousie des Pharisiens était excitée, et le Fils de Dieu quitte avec douleur cette Judée vers laquelle Il était venu de la part de Dieu. Il ressentit cela profondément, comme Il fit toujours. Il ne pouvait en être autrement; il ne devait pas en être autrement. L'amour ne pouvait que ressentir douloureusement ce rejet, car ce n'était pas simplement Son rejet à Lui : pour Son cœur, c'était, comme c'était le cas en effet, l'abandon de leurs propres gratuités, le rejet de Dieu Lui-même — le rejet, en Lui, de leur Messie; mais cette réjection même Le conduisit à une manifestation de grâce comme on n'en avait jamais entendu parler en Judée. Une femme de Samarie, peu faite, pouvait-on penser, pour la compagnie du Messie, une pauvre femme de la ville de Sichar, manifestement dégradée même au jugement de l'homme, Le rencontre tout seul au puits de Jacob où Il s'était assis, fatigué de Son voyage, et Jésus s'ouvre bientôt un chemin vers son cœur.

Jésus demande de l'eau à boire. Il s'approche toujours, non pas comme le Messie, bien qu'Il le soit, mais comme le Fils de Dieu qui n'avait pas besoin de gloire, mais qui avait besoin de montrer de la grâce; car l'homme était perdu et

Dieu était ému de compassion envers l'homme perdu; et il n'y en avait qu'un seul qui pût satisfaire à ce besoin — c'était Lui. Aussi, mu par Son propre amour, Il s'arrête et adresse une demande à la femme : que ne ferait-Il pas pour atteindre son cœur? La femme fut toute surprise; car les Juifs n'avaient pas de relations avec les Samaritains. Pour elle Il n'était qu'« un Juif », et elle-même qu'« une femme de Samarie. » Quelle erreur à l'égard de l'un et de l'autre! Mais Jésus lui dit : « Si tu connaissais le don de Dieu, et qui est celui qui te dit : Donne-moi à boire, tu lui eusses demandé, et il t'eût donné de l'eau vive. » Elle ne le connaissait pas. On pouvait à peine dire qu'elle connaissait la loi de Dieu, quoiqu'elle en parlât; mais pour ce qui est du don de Dieu — qui avait jamais entendu parler d'une telle pensée? qui, en Israël tant favorisé, s'était jamais arrêté à cette vérité que Dieu donne? Tout ce à quoi cette femme était attachée donnait une idée toute contraire de Dieu : la religion de l'homme Le considère comme un Etre qui reçoit. Il est vrai qu'elle n'était qu'une femme pécheresse et perdue; mais dans une condition pareille on peut avoir l'orgueil religieux et partager la jalousie de ce qui avait des droits supérieurs. Dans tous les cas, pour elle — et même pour ceux qui auraient dû avoir une bien meilleure connaissance — Dieu est toujours un être qui exige, et non pas quel-

qu'un qui donne comme Dieu seul peut donner. L'esprit de l'homme ne s'élève jamais au-dessus de cette notion de Dieu, et jamais moins que dans ce qu'il cherche pour son âme. Il peut bien arriver à connaître les effets de la sagesse et de la puissance divines, mais Dieu Lui-même demeure inconnu, et on ne saurait jamais Le connaître sauf en Christ, c'est-à-dire en Son Fils. Ceci elle ne l'avait pas appris encore : elle ne se doutait pas le moins du monde qui ce pouvait être qui lui avait dit : Donne-moi à boire. Si elle eût connu qui Il était, elle aurait eu distinctement et glorieusement devant son âme Dieu, comme donateur.

Mais la grâce était loin de ses pensées ; c'était un Juif qui lui demandait de l'eau à boire. Elle ne connaissait pas la dignité de la personne de celui qui était maintenant un homme sur la terre parmi les hommes ; elle ne savait pas qu'Il était le Fils, le Fils unique ; elle ne connaissait pas la gloire de Celui qui ne prouva jamais mieux Sa gloire que lorsqu'Il s'abaissa ainsi pour des pécheurs et pour leur nécessité ; car qu'y a-t-il de plus profond de la part de Dieu, ou du Fils de Dieu, que cette expression de grâce, cet abaissement en amour — non pas en condescendance, mais en réelle bonté ? La condescendance n'est qu'une sorte de patronage, quelque chose d'humain, de mondain ; l'idée même m'en répugne, sauf pour la petite scène

de l'homme. Il n'y avait, ni ne pouvait y avoir, rien de pareil en Celui qui est la vraie, la seule manifestation de l'amour divin, — d'un amour qui n'avait pas de motif en dehors de lui-même, qui était amour dans sa propre nature. Et Jésus était cela, et Il était maintenant sur la terre pour le manifester. Qu'y avait-il dans une pauvre créature pareille de propre à attirer en quelque manière ou à quelque degré que ce soit? C'était Dieu donnant; c'était le Fils s'humiliant; quant à la forme extérieure, sans doute, demandant, mais demandant afin de pouvoir donner, ne faisant du don d'un peu d'eau qu'il lui demande, que l'occasion de ce don de l'eau vive de laquelle si quelqu'un boit, il n'aura plus soif à jamais. C'était certes pour elle un son bien nouveau que cette expression « de l'eau vive. »

Avant tout j'appelle votre attention sur l'expression elle-même. Etre né de l'Esprit est une chose entièrement différente du don de l'Esprit. Ce sont deux pensées sans connexion quelconque entre elles, bien que, naturellement, l'une soit tout aussi vraie que l'autre. La première de ces choses avait toujours été. L'Esprit de Dieu avait toujours travaillé, sûrement et sans faillir, dans les âmes depuis que le péché était entré dans le monde; mais l'Esprit de Dieu ne fut jamais donné jusqu'à ce que le Fils de Dieu fût manifesté, jusqu'à ce que Dieu Lui-même eût pris la position de donateur, et que le Fils eût pris

celle d'humiliation en amour pour les pécheurs, et eût demandé à la plus nécessiteuse des âmes de lui donner à boire, éveillant sa confiance par sa grâce parfaite. C'est là la grande vérité qui rayonne de toute part dans cet évangile. Et vous le remarquerez, Christ est le donateur. Il ne s'agit pas de Lui-même, non plus que de la vie éternelle simplement; nous avons eu déjà cela pleinement et l'Écriture ne se répète pas. Quoique toutes les parties de la vérité de Dieu soient très-certainement en parfaite harmonie, toutefois nous sommes ici sur un nouveau terrain, en présence d'une tout autre nature, de besoins plus profonds donnant lieu à une plus profonde grâce. Ce n'est pas un docteur d'élite qui est devant nous, mais une misérable femme, repoussée de tous, de nulle valeur aux yeux de qui que ce soit dans ce monde. Tel était l'être à qui les profondeurs de la grâce dans le Fils de Dieu furent plus ou moins révélées. Cette femme, il est vrai, prouva de la manière la plus évidente qu'elle n'était nullement préparée pour le don inestimable. Et nous n'avons pas lieu de nous en étonner. Je ne pense pas que si on lit comme il faut le chap. iii et le chap. iv de Jean, il y ait plus sujet de s'enorgueillir du savant Nicodème que de la femme ignorante de Samarie. La vérité sur laquelle le Seigneur insiste dans la première de ces deux scènes était, si possible, plus indispensable à connaître pour l'homme : combien

eût-elle dû être connue du docteur d'Israël ! Jusqu'à quel point la saisit-il alors ? C'est ce que nous ne saurions dire. Dans le dernier incident, le don de l'eau vive était une vérité qu'antérieurement à ce moment-là personne n'eût pu connaître. Bien loin que ce fût une chose d'une nécessité générale et dont on fût tenu d'avoir connaissance, comment pouvait-on la concevoir ? Quand avait-il jamais été donné une révélation de Dieu et de Sa grâce telle que celle que Jésus avait présentée à cette femme en Jean iv, 10 ? Où y avait-il jamais eu un pareil déploiement de la grâce divine, Dieu donnant de la sorte, le Fils s'abaissant ainsi en amour jusqu'à un être en dehors de toute justice, et le Saint-Esprit source vive de rafraîchissement pour le cœur ? La femme se rejette cependant sur ce qui est la ressource constante de la nature dans ce monde, c'est-à-dire la tradition — « le puits de notre père Jacob. » C'était un effort pour échapper à ce qui était trop vaste, trop profond, trop divin pour qu'elle y entrât. Jésus avait quitté le lieu où Son peuple habitait à l'ombre d'ordonnances divinement imposées. Des desseins d'un ordre plus élevé étaient en voie de s'accomplir. Notre évangile ne Le présente pas comme venu pour mettre à effet les destinées en réserve pour le pays de la promesse ; car, après tout, qu'est-ce que la promesse ? C'est la grâce mesurée. Jésus était venu dans une grâce sans mesure.

car tout était perdu, là où il n'eût pas dû y avoir un objet servant de cachette pour l'âme. Mais où un pécheur n'en trouvera-t-il pas une ? Elle se retire derrière cet abri de l'orgueil, même pour une femme de Samarie — « le puits de son père Jacob ? » Il en avait bu, et son bétail, aussi bien que ses enfants : qu'était-ce donc que Jésus se faisait Lui-même ? Oh ! la flétrissante incrédulité du cœur, si prompte à obscurcir la riche grâce de Dieu ! Toutefois Jésus use de patience envers sa folie et lui dit : « Quiconque boit de cette eau-ci » — quoique puits de Jacob — aura de nouveau soif ; mais celui qui boira de l'eau que je lui donnerai, moi, n'aura plus soif à jamais. » Et plus que cela, « l'eau que je lui donnerai sera en lui une fontaine d'eau jaillissante jusque dans la vie éternelle. »

Cela suppose la vie éternelle, mais suppose une source divine de joie que la vie éternelle en elle-même n'est pas, ni ne saurait jamais être. Au contraire, on détruirait toute la vérité de cette nouvelle et divine nature si on maintenait que la vie elle-même est une source. Telle n'est pas la nature de la vie ; elle est essentiellement dépendante ; mais ici je trouve une source, une source continuelle de secours. C'est-à-dire, qu'il ne s'agit pas simplement d'une nouvelle créature qui, par le simple fait qu'elle est une créature nouvelle et aussi de Dieu, s'appuie sur celui d'où elle vient, et trouve son appui et sa

force dans un autre ; mais ce que nous trouvons ici c'est une source vivante de joie. La figure même du puits emporte parfaitement cela et même beaucoup plus, lorsque nous pensons à ce qui est entendu sous ce terme « eau vive » : car nous ne devons pas y voir quelque condition absolument indispensable pour être en relation avec Dieu. Hélas ! quelle eût été dans ce cas la triste vérité de tout ce qui a jamais vécu jusqu'à ce temps-ci ? C'était un privilège nouveau ; c'était une plénitude de joie qui, dans les voies et les conseils de Dieu, ne trouvait son temps et son application propres qu'à la venue du Fils. Il était impossible que Dieu ne signalât pas, d'une manière qui fût en proportion avec elles, la venue de Son Fils et Sa propre manifestation dans la présence de Son Fils ici-bas en grâce, aussi bien que l'accomplissement de l'œuvre infinie de la rédemption. Non que cette œuvre soit mentionnée ici ; mais elle est cependant impliquée dans l'humiliation du Fils. C'était impossible, je le répète, que Dieu ne signalât pas par quelque nouvelle bénédiction, quelque nouvelle source de joie pour le croyant, la mise-au-jour, la réalisation du plus grand des desseins de Sa pensée et de Son cœur. Pour peu qu'on Le connaisse on confessa qu'il ne pouvait en être autrement. L'homme peut éprouver le désir de faire passer le niveau sur les magnifiques scènes des voies de Dieu, et de supprimer les monu-

ments glorieux qu'il y a dressés — toujours éclatants témoignages de Sa bonté dans ce monde, toujours pleins de sagesse et de bénédiction ; mais que l'homme nivelle tant qu'il voudra, que sa volonté s'ingère même dans les choses concernant la révélation de Dieu, la parole de Dieu demeure et demeurera éternellement. Le dessein de Dieu est de faire toutes choses pour la gloire de Son Fils. Et ainsi quand le Fils est venu, il y a eu plus que simplement le don d'une nouvelle nature ; ceci avait toujours été en grâce, que les âmes séparées pour Son nom fussent nées de nouveau, propres pour Sa présence. Mais maintenant, outre la communication de cette nouvelle nature et le fait que Dieu regardait à l'œuvre puissante qui Le justifierait dans le pardon des péchés, maintenant, dis-je, la nouvelle naissance pour le croyant est manifestée dans sa véritable nature et sa véritable valeur, comme la vie éternelle dans le Fils.

Mais nous avons vu qu'il y a davantage encore. Il y a une puissance divine pour celui qui reçoit la vie éternelle, une fontaine d'eau en lui, comme il est dit ici, jaillissant jusque dans la vie éternelle. Ainsi, évidemment ce n'est pas seulement le fait, mais la puissance de la vie éternelle ; et cela non pas tant dans une nature communiquée, que dans un flux intarissable se rattachant à la source. J'admets qu'il n'est point question encore ici de la personnalité du Saint-

Esprit : ce point sera traité au moment convenable. Cette vérité se trouve plus loin, et elle nous sera présentée à sa place, j'espère, dans une autre occasion. Mais ici tout nous est présenté exactement selon la pensée de Dieu et l'exactitude de la sagesse divine. Il n'est pas encore question d'une personne : quand le Saint Fils de Dieu s'en va, et que cette question est pleinement présentée, alors une autre personne arrive et prend la place de Christ; et de cette manière tout le sujet est présenté admirablement et dans l'ordre. Ce que nous avons présentement, c'est la puissance, plutôt qu'une personnalité; mais une puissance intérieure pour celui qui a la vie éternelle, afin que son âme puisse sentir la pleine joie de la grâce. C'est donc de ceci que parle le Seigneur quand Il dit : « Celui qui boira de l'eau que je lui donnerai, moi, » etc.

Maintenant considérons un moment ce que l'homme est depuis la chute, et ce que Dieu est comme celui qui s'est révélé dans et par le Fils à une pauvre créature déchue, s'il en fut jamais. Quel fut le changement qui survint lors de la chute de l'homme? Quand Adam fut créé, éprouva-t-il quelque soif dans le sens spirituel de ce mot? Absolument aucune. Pour un être sans péché il ne pouvait être question de soif. C'eût été dans la création un défaut que notre Dieu n'y attacha point ni ne pouvait y attacher.

puisque tout était très-bon. Je ne pense pas que tel ait été le cas même sous le rapport physique ; mais je suis sûr que, dans le sens dans lequel parlait notre Seigneur, Adam n'éprouvait pas le besoin d'une nourriture qu'il ne possédait pas ; il était incapable de la soif en question parce qu'elle suppose que le cœur n'est pas satisfait, qu'il n'y a rien autour de lui pour le satisfaire, qu'il goûte un désir incessant après ce qu'il n'a pas trouvé, ni ne peut trouver. Telle n'était pas la condition d'Adam dans l'état d'innocence, créé droit par la main de Dieu. Sa satisfaction de créature éclatait, sans aucun doute, non pas certainement en culte spirituel, mais au moins en actions de grâces rendues à Dieu. Il jouissait de la bonté et de la sagesse de Dieu dans les innombrables excellentes choses répandues autour de lui et au-dessous de lui. Il pèche, tombe, et, en même temps que la connaissance du bien et du mal qu'il avait acquise, il voit naître en lui ce désir après ce qui ne pouvait jamais satisfaire. Et telle est en conséquence la condition de tout être déchu. Sous sa forme la meilleure, c'est l'espérance, car l'homme espère et ne peut qu'espérer : de fréquents et amers désappointements à l'égard des choses de ce monde peuvent écraser l'esprit ; toutefois, même quand il en est ainsi, qui ne sait comme l'espérance survit toujours, espérant contre toute espérance ? Mais c'est ce qui est venu avec la chute ; car la meilleure forme que

vous puissiez donner à cela, au point de vue qui nous occupe, c'est celle de l'espérance, en tant qu'impulsion constante à l'activité. L'homme, comme il a été dit dans l'Écriture, est devenu comme Dieu. Et ainsi il y a eu en lui ce désir d'être quelqu'un — quelque chose — dans ce monde; en fait, de prendre virtuellement la place de Dieu lui-même. Naturellement l'audacieuse aspiration est tenue en échec par Dieu, et même elle ne s'est pas encore pleinement manifestée; mais elle existe dans le cœur et se donnera certainement pleine et libre carrière lorsque Dieu retirera tous les obstacles et que Satan mènera à bout tous ses desseins. Le temps approche, et approche rapidement; mais depuis le jour où le péché est entré jusqu'à aujourd'hui, ç'a été précisément ce désir de ce qu'il n'a pas obtenu qui a poussé l'homme à l'activité dans un monde perdu.

* Contrairement à cela, Jésus vient et donne, non-seulement la vie éternelle, mais « l'eau vive »; et tout aussitôt il y a un objet parfait pour le cœur, ce qui n'avait jamais eu lieu auparavant, avec une puissance nouvelle pour en jouir. Jadis, même ce qui éveillait le cœur prenait encore le caractère de l'espérance pour ce qui était dans l'avenir. Il y avait confiance en Dieu et en Ses promesses, pour ainsi dire. Mais maintenant un changement immense avait lieu. Christ était venu; celui qu'on attendait était

présent. Dieu lui-même était ici, dans la personne de cet Homme assis fatigué près du puits de Sychar, le plus humble des hommes, le plus effacé, mais se montrant d'autant plus, du sein même des profondeurs de Son abaissement, être le vrai Dieu dans Son amour ; car dans Son don Dieu ne voulait donner rien moins que Dieu. Non-seulement Il voulait donner la nature qui est de Dieu, mais Il voulait qu'il y eût dans l'homme une puissance divine de jouir de cette nature et des relations qui lui sont propres, de l'objet qui lui est approprié, du culte et du service en rapport avec elle. En ceci nous trouvons sur-le-champ ce qui répond, selon Dieu, à la chute et à ses conséquences ; ce qui y répond, non pas à la maigre façon d'une simple accommodation à la ruine humaine, pauvre stérile remède, vaine réparation, mais d'une manière telle qu'elle prouve et manifeste Dieu lui-même en donnant toute leur riche et vaste portée aux ressources qui sont en Lui. C'est la révélation de la grâce du Fils dans la puissance du Saint-Esprit. C'est le christianisme dans quelques-uns de ses éléments les plus simples, les plus élevés, les plus importants : une personne divine descendue ici-bas dans un amour parfait, si c'est un Juif en dehors du Judaïsme, ayant devant Lui une femme samaritaine coupable, lui adressant une demande, non pas pour Lui, mais pour elle, lui demandant la plus petite chose qu'elle pût

donner en vue de fixer son attention, afin qu'Il pût la bénir de sa plus grande bénédiction à Lui, d'une bénédiction impérissable, et cela dès à présent et pour toujours. Ce n'est pas seulement d'une nature nouvelle qu'il est question, mais d'une puissance actuelle pour l'homme et dans l'homme, mais de la part de Dieu, et en elle-même très-formellement divine. Et c'est là précisément ce que nous possédons maintenant pour la joie de nos âmes. Il nous a donné l'Esprit de Dieu; Il a accompli Sa parole. Dieu a envoyé l'Esprit de Son Fils, comme il est dit, dans nos cœurs, criant : « Abba, Père; » « l'amour de Dieu est répandu dans nos cœurs par le Saint-Esprit qui nous a été donné. »

Il n'y a pas simplement la vie éternelle, mais en outre et par-dessus le don de cette vie, le Saint-Esprit Lui-même nous est donné. Et, remarquez-le, c'est alors que nous trouvons que le croyant « n'aura plus soif à jamais. » Cela n'est pas dit de celui qui est simplement né de nouveau, ni même quand il est fait mention de la vie éternelle seule; et, de fait, ce n'était pas vrai non plus lorsque les âmes étaient nées de nouveau et rien de plus, car jusqu'au temps où Dieu a donné en Christ et par Christ le Saint-Esprit de grâce, il y avait dans les âmes un certain désir des choses du monde; et Dieu lui-même ne condamnait pas absolument cela dans une certaine mesure, mais le permettait — peut-

être à cause de la dureté de leur cœur. Un homme pouvait, pour ainsi dire, avoir ce monde-ci, et avoir aussi le monde à venir — cela même que ceux qui sont tristement aveuglés quant à la vérité et ignorants du vrai christianisme estiment être possible même aujourd'hui, comme nous le savons. Alors les croyants n'étaient pas traités comme absolument morts à la chair et au monde. Dans l'Ancien Testament nous ne rencontrons pas un pareil langage, même chez les saints de Dieu, pas plus chez les pères que parmi les enfants d'Israël; nous trouvons tout l'opposé plus particulièrement dans la forme tout entière de la condition juive — une espérance tout premièrement en quelqu'un qui devait venir, mais en même temps pas de délivrance actuelle du cours du monde comme système jugé. Il y avait des fruits de la foi pleins d'intérêt pour nous, dans lesquels les saints s'élevaient par la grâce de Dieu bien au-dessus de tout ce qui les entourait; et c'est ainsi que Dieu nous donne de précieuses instructions par ce qui nous est dit d'Abel, d'Enoch, de Noé, d'Abraham, d'Isaac, de Jacob, de Joseph, de Moïse, et des autres. Mais malgré tout cela, c'est un fait manifeste au milieu de toutes ces choses que, concurremment avec une espérance à qui son objet n'avait pas encore été révélé, et pour laquelle l'œuvre infinie de la rédemption était encore moins accomplie et posée comme une

base pour la foi, il y avait aussi une certaine mesure d'attachement pour ce qui se trouvait ici-bas sur la terre qui n'était pas encore entièrement une chose jugée.

Maintenant, si Christ ne suffit pas au cœur, comment cela se fait-il? C'est parce que le Saint-Esprit ne nous est pas donné; c'est parce qu'Il ne remplit pas mon cœur jusqu'à le faire déborder de la grâce de Jésus; c'est parce que, tout en étant divinement attiré à Christ, je ne me repose pas en Lui et suis encore occupé de moi-même, rampant dans la boue de ma nature, au lieu d'être emporté par la puissance de l'Esprit avec ce Christ qui est ma vie. De cette manière Il ne me suffit pas à Lui tout seul, et je soupire aussi ardemment après ce qui est sans valeur, ce qui est mondain, ce qui est charnel. Quelle en est la conséquence? Ce peut être, et c'est certainement très-triste qu'il faille qu'il en soit ainsi; car Dieu en Christ dans la plénitude de Sa grâce ne suffit pas au cœur! La possession et la connaissance d'un privilège constituent un accroissement de responsabilité, mais la première chose pour la foi c'est d'y entrer et de le posséder; et Dieu ne permettra pas non plus que nos cœurs soient occupés de ces choses simplement comme affaire de témoignage, mais il veut que notre âme y prenne ses délices par la puissance qu'Il nous a donnée. Toutefois ce que j'affirme maintenant c'est que le christianisme

est parfaitement manifesté, et qu'il est manifesté aussi selon la sagesse de Dieu ; car, avant tout, la nature divine est révélée dans la personne qui en est la plénitude et la complète expression, et, de plus, la puissance pour en jouir est donnée. Il en résulte que, en même temps que le cœur trouve dans l'objet révélé ce qui seul peut satisfaire, parce que c'est une personne divine, et de plus le Fils de Dieu qui m'a aimé, la puissance de l'espérance n'est pas perdue. Car j'ai aussi une espérance — non pas à présent une simple espérance, comme c'était le cas jadis quand il n'y avait rien d'autre, mais dans un monde tel que celui-ci, étant encore dans le corps, Dieu ne nous en laisse pas manquer, nous qui avons besoin d'un pareil excitant. Il n'y a pas encore soit lorsque dans l'Esprit nous jouissons de Christ, mais il y a encore espérance ; mais alors Celui qui en est l'objet est Celui-là même que je possède. Le Christ après lequel je soupire est le Christ que j'ai actuellement, et je ne trouverai jamais dans Ce bien-aimé la plus légère différence. Je Le connaîtrai mieux et Le louerai davantage, car je serai dans une condition où c'en sera fini de mes infirmités, où mon corps lui-même sera incorruptible et glorieux, et où ne se trouvera rien de nature à nuire, à détruire, ou à produire de l'obscurité, mais je Le trouverai, Lui, le même Christ qui m'aime aujourd'hui parfaitement. N'est-ce pas précieux de savoir que cela

est vrai même maintenant pour nos âmes — que nous Le possédons ici aussi certainement que nous Le posséderons dans le ciel? Ainsi pendant qu'il nous reste en un sens le bénéfice de la recherche, de l'espérance de quelque chose, dans un autre tout aussi vrai nos cœurs goûtent un repos réel pour autant qu'il s'agit de leur objet. Nous n'avons pas perdu l'espérance comme énergie d'activité justement excitée et exercée dans un monde ruiné. Ce serait-là certainement une perte pendant que nous sommes ici-bas. Mais il faut que l'espérance passe. Dans le ciel il n'est plus question, nous le savons, ni de foi, ni d'espérance, car elles supposent toujours une condition imparfaite, déçue, pour ce qui concerne le milieu dans lequel elles ont à s'exercer; mais alors la manière selon laquelle nous avons l'espérance c'est, que nous possédons en Christ révélé à notre foi l'objet parfait pour un cœur renouvelé, et que nous sommes nous-mêmes bénis selon la perfection de l'œuvre qu'il a accomplie, de sorte que la conscience aussi bien que les affections jouissent d'un repos parfait. Et comme en même temps la vieille création est encore là, et nous dans le corps au milieu d'elle, nous possédons dans l'espérance un précieux aiguillon pour nous exciter à l'activité de l'amour. Tout cela, je le demande, n'est-il pas digne d'un Dieu tel que le notre? Et n'est-ce pas Dieu agissant selon son amour parfait avec ses

enfants qu'Il a ainsi bénis avec Christ Son propre Fils et en Lui ?

Mais il y a plus que cela. Je n'ai pas besoin d'entrer dans ce que nous avons souvent considéré et sur quoi nous serions heureux d'insister s'il s'agissait des besoins d'une âme inconvertie. Je laisse donc de côté ce qui démontre la nécessité d'atteindre l'esprit par le réveil de la conscience. C'est précieux, sans doute, qu'il y ait eu avant cela la preuve de l'amour, car je comprends que la conscience ne saurait supporter d'être atteinte à moins qu'il n'y ait eu préalablement un témoignage d'amour ; mais qui voudrait maintenir qu'un témoignage d'amour serait par lui-même suffisant pour un pécheur ? Il faut qu'il y ait réveil et mise en exercice de la conscience ; et c'est ce que nous trouvons ici.

Mais le point sur lequel il importe maintenant d'attirer très-rapidement l'attention, c'est le rapport de cette précieuse puissance de l'Esprit — la source divine de la joie dans l'âme — avec ce culte sur lequel la femme, sachant peu ce qu'elle allait dégager, adresse une question au Sauveur : affaire de pure spéculation pour elle, certainement, peut-être même, palliatif pour une conscience qui était blessée et qui ne se prosternait pas encore complètement devant Dieu ; mais quel que puisse avoir été le motif de sa question, quelque mélangé que fût ce motif, comme je présume qu'il l'était réellement (chose hélas !

que nous connaissons trop bien), cette femme est l'occasion de nous faire entendre du Seigneur pour notre édification un précieux enseignement sur une très-importante portée du don de l'Esprit. Car nous ne sommes pas seulement les objets de l'amour divin; nous ne sommes pas seulement en possession de la vie éternelle et du Saint-Esprit, mais tout cela est en vue de fins excellentes selon Dieu; et ce qui réclame ici notre attention, est nécessairement la fin la plus élevée — ce qui monte, non pas ce qui descend. Nous avons notre place de culte, nous avons notre place de service; et le culte et le service sont précisément les deux directions dans lesquelles, agissant en nous comme l'eau qui jaillit jusque dans la vie éternelle, le Saint-Esprit conduit nos âmes. Le culte de Dieu lui-même, de notre Père, est la première chose, la chose suprême. Il faut qu'il soit cela : comment pourrait-il être convenable autrement? Mais nous sommes encore dans ce monde où sont des âmes qui périssent ou qui, si elles ne périssent pas, sont dans une extrême nécessité et réclament notre service! Je parle ici des enfants de Dieu et je répète cette expression dans l'état actuel de la chrétienté — c'est pour eux un état de profonde pénurie. Et en conséquence le ministère de la grâce a sa juste application ici-bas.

Ce qui se présente ici en tout premier lieu pour le saint, et c'est le seul point sur lequel je

désire m'arrêter en terminant notre méditation de ce soir, c'est donc cette connexion de l'Esprit avec le culte tel qu'il est expliqué par Christ. « Nos pères, » dit la femme, « ont adoré sur cette montagne-ci » (car elle avait son opinion, et une opinion très-décidée) « et vous dites qu'à Jérusalem est le lieu où il faut adorer. Jésus lui dit : Femme, crois-moi : l'heure vient que vous n'adorerez le Père, ni sur cette montagne, ni à Jérusalem. » Ainsi, devant la présence du Fils disparaissent non-seulement les faux systèmes mais même ce qui, comme révélation partielle, avait été sanctionné de Dieu : non-seulement la montagne de Samarie, mais Jérusalem elle-même. Comment cela se fait-il ? Il en était pourtant ainsi. Comment Jérusalem pouvait-elle garder sa place en présence du Fils de Dieu rejeté ? La ville du grand Roi ! Si le grand Roi eût été reçu comme tel, Il aurait pris son siège dans cette cité conformément aux termes de l'ancienne promesse. Mais c'est là précisément ce qu'on avait refusé de faire ; et maintenant le Roi lui avait tourné le dos, comme Il était Lui-même méprisé par ceux qui se donnaient en elle pour les meilleurs et les plus sages. Cela ne sert qu'à faire ressortir la plénitude de la grâce divine, et atteste, en outre, qu'ici, comme toujours, la plénitude de la grâce est attachée à la plénitude de la gloire. Un péché aussi flagrant touchait à la gloire et donnait occasion à la grâce

de Dieu. Ne vous y trompez pas. Il n'y a pas d'indifférence en Dieu qui s'oppose à tout péché commis contre Christ, dans l'amour même qu'Il porte à son peuple coupable, aussi bien qu'Il ne peut souffrir le déshonneur fait à Son Fils; pareillement, lors même qu'il ne s'agisse que de l'intérêt de l'Eglise ici-bas, Il ne veut pas laisser passer la plus petite tache, la moindre souillure, ni qu'on tolère un affront fait à Christ. Outre cela, l'homme religieux avait éprouvé et éprouverait encore davantage l'entière vanité des ordonnances quant à satisfaire à ses besoins ou à la gloire de Dieu.

Cette femme avait entendu parler de ce qu'on pensait attendre du Messie à Sa venue. Elle savait peu que c'était Lui qui parlait avec elle. Il n'était entouré d'aucune pompe, et Il n'exerçait pas le jugement. Comme Roi, Il eût pu naturellement envoyer ses armées et brûler Jérusalem. Mais comme le Fils, Il n'avait besoin maintenant que de dire ces seules paroles : « L'heure vient, et elle est maintenant, » etc. Celui qui avait tout créé par une parole effaçait de la terre par une parole, d'un mot, comme il était convenable qu'Il le fit, la place de Jérusalem comme centre du culte divin. Je le répète, non-seulement les faux systèmes, mais même la révélation partielle qui en agissait simplement avec l'homme sur la terre — ce qui était approprié plus justement, si on peut parler ainsi, au

premier homme — recevait sa sentence et disparaît, afin que le Fils demeure — le Fils de Dieu. « Vous adorez, » dit-Il, « vous ne savez quoi : nous adorons ce que nous connaissons ; car le salut vient des Juifs. » Il y avait dans la Samarie présomption et ignorance ; et le Seigneur ne dissimule pas non plus les avantages qu'Israël possédait en toute manière. Mais une chose à remarquer, c'est que Jésus ne parle jamais ainsi sauf de dehors : Il défend les Juifs quand Il se trouve au milieu de leurs rivaux, et qu'Il est Lui-même rejeté. Quelle grâce ! Mais le temps n'était pas venu pour qu'Il fit davantage ; et vous trouvez toujours quelque chose d'équivalent dans les voies merveilleuses de Dieu. Le Seigneur rejeté ne méconnaît pas ce qui avait été institué avec gloire, lors même que cette institution fût active contre Lui-même. Il ne méprise pas la ligne de la promesse ; Il n'oublie pas, dans le plus petit degré, le grand fait capital et profondément intéressant duquel dépendait la bénédiction de tout ce qui avait jamais été béni sur la terre — « Le salut vient des Juifs. » Mais Il dit : « L'heure vient » — Il insiste même et appuie sur le fait qu'à ce moment-là, pour ainsi dire, elle était arrivée — « et elle est maintenant que les vrais adorateurs adoreront le Père en Esprit et en vérité, car aussi le Père en cherche de tels qui l'adorent. » Quand Dieu donna sa loi, Il donna ce qui était en harmonie

avec la relation dans laquelle Son peuple était avec Lui-même, aussi bien que tout à fait convenable, d'autant qu'il s'agissait de voies morales avec la chair en des hommes qui, comme peuple, n'avaient rien d'autre. Mais c'est là précisément le changement immense, maintenant que le Messie est venu et a été rejeté, et que le Père appelle et forme des fils par Lui, le Fils — et même, plus que cela, leur donne l'Esprit d'adoption, l'Esprit de fils, afin que les vrais adorateurs L'adorent en Esprit et en vérité; car le Père en cherche de tels qui L'adorent. Qu'est-ce donc que signifie tout cet ensemble de choses, tableaux pour les yeux ou sons pour les oreilles, qui montent maintenant de cette terre devant Dieu avec la prétention d'être son culte? Qu'est le culte de la multitude maintenant, d'une nation, quelle qu'elle soit, et où que ce soit? Une flagrante et audacieuse contradiction, à la face de Dieu, du Fils de Dieu; et non pas seulement de Lui, bien que sûrement c'en fût assez pour affliger profondément le cœur qui L'aime et qui craint Son nom. Mais la parole de Dieu montre combien c'est une chose sérieuse de jouer avec ce qui concerne de si près le Saint-Esprit. Il est le témoin du Fils de l'homme, rejeté des hommes, mais exalté par Dieu, et, en conséquence, Il attache d'autant plus de prix à son nom qu'Il est méprisé pour sa grâce et pour son humiliation; et l'Esprit est méprisé parce qu'Il rend

témoignage d'un Fils de l'homme méprisé des hommes. Quelle démonstration de ce que Dieu est, et quelle manifestation de l'homme! Et maintenant ce jour dans lequel nous est échu notre lot voit les hommes s'élançant follement, comme s'ils étaient remplis d'esprits malins, n'ayant qu'un seul désir, celui de frapper de nouveau le Fils de Dieu et d'outrager l'Esprit de la grâce. La superstition dans ses formes les plus grossières et les plus outrageantes trouve des sectateurs et des défenseurs dévoués, non pas simplement parmi les ignorants, mais parmi ceux qui se glorifient de leur savoir, de leur culture, et même de leur connaissance de la Bible elle-même. Toutefois, en présence d'un témoignage tel que notre chapitre — les paroles de Jésus lui-même, — ces marchands de légendes s'arrogent la position de peuple de Dieu, et avec cela rendent culte à Dieu d'une manière qui prouve qu'ils ne sont que des sectes mondaines faisant la guerre à l'Esprit de Dieu et allant audacieusement en avant dans leur aveugle et entier mépris de tout ce que notre Seigneur affirme ici.

Personne que celui qui a la vie éternelle n'est capable d'adorer; même alors, c'est dans la puissance du Saint-Esprit donné que le culte est rendu. Ainsi l'adorateur est quelqu'un qui, ayant le Fils, a la vie; c'est quelqu'un qui a le Saint-Esprit comme source de joie au dedans,

et qui connaît le Père. Il n'y a pas d'autre culte acceptable aujourd'hui. Le Père ne cherche pas d'autres adorateurs. Il cherche ceux-là. Permettez-moi de m'adresser à vous qui êtes assis autour de moi en ce moment : Êtes-vous ainsi de vrais adorateurs? La joie cherche toujours la communion. La douleur peut s'épancher toute seule dans la seule oreille qui soit capable de sympathiser, de secourir comme nul autre ne le peut, et de délivrer comme Lui seul délivre; mais la joie se trouve d'autant plus riche qu'elle en trouve d'autres pour prendre part avec elle-même. Et quand découvrez-vous cela pour la première fois? Jamais avant que le Saint-Esprit soit donné! Vous voyez par là comment la vérité fait un tout. Aussi longtemps que les âmes étaient simplement nées de nouveau, l'une pouvait être ici, et l'autre là; et ainsi dans l'espérance de leurs cœurs, et dans le désir de la venue de Christ, elles répandaient souvent une lamentation devant Dieu, faisaient monter des soupirs et des gémissements sur le long délai, et hâtaient de leurs larmes ardentes le temps où apparaîtrait le Sauveur promis. Mais Il est venu dans la grâce divine, Il a ôté nos péchés, et en même temps qu'Il a fait cela, Il nous a donné la vie éternelle; et, de plus, il y a puissance selon le don de Dieu, la puissance de s'approcher du Père par l'Esprit; car c'est par l'Esprit que Juifs et Gentils qui croient maintenant ont accès au-

près de Lui. C'est en harmonie avec le caractère nécessaire de la vérité qu'il y ait communion de joie, et, en conséquence, communion de culte. C'est ainsi, par conséquent, qu'en même temps que cette vérité bénie, (comme nous le verrons, et comme j'espère l'exposer un autre fois,) il y a ample provision pour la louange en commun. Il y a le rassemblement des âmes ensemble; non pas seulement la bénédiction de chaque âme où elle se trouve; mais maintenant, (et maintenant pour la première fois dans l'histoire de ce monde,) il y a la recherche individuelle dans ce monde, et le rassemblement ensemble, la recherche, comme il est dit ici, des vrais adorateurs, afin que ces adorateurs puissent eux-mêmes répandre leurs actions de grâce et leurs adorations en commun. Pourquoi? Parce qu'ils ont un seul et même Esprit, qui, par conséquent, les unit pour la célébration de la grâce de Dieu, les sépare de tous ceux qui ne sont pas de vrais adorateurs.

Jusqu'à ce moment le culte avait été mélangé. Les Samaritains adoraient ils ne savaient quoi. Pour les Juifs c'était Dieu, Jéhovah le Dieu d'Israël, c'était le Tout-puissant, l'Eternel Dieu des armées qu'ils adoraient; mais encore les adorateurs se trouvaient l'un ici et un autre là, et rien n'était tenté pour les distinguer de la masse du peuple et les réunir ensemble, et cela ne pouvait pas être jusqu'à ce que le Fils fût

venu, que la grande œuvre de la rédemption eût été opérée, et que le Saint-Esprit eût été donné! Le mur mitoyen de clôture était encore debout. Mais à présent Christ est venu, et qu'est-ce alors que de revenir en arrière? Qu'est-ce que se défier du Saint-Esprit? Qu'est-ce que d'apostasier de la grâce et de la vérité? Oh! tenez pour sûr qu'elle approche à grands pas cette effrayante apostasie; et je vous y exhorte de la façon la plus solennelle, ô vous qui en avez d'autres sous votre responsabilité, ne laissez jamais vos enfants, lors même qu'ils soient encore inconvertis, avoir rien de commun avec les adorateurs de ce monde. Je ne dis pas que les hommes comme tels soient capables d'adorer, mais qu'ils sont incontestablement sous la responsabilité de sentir qu'ils ne sont pas de vrais adorateurs. Je dis que vous avez tort de permettre à vos enfants, parce qu'ils sont inconvertis, de se mêler avec le monde et d'en suivre la marche religieuse. Veillez à cela soigneusement, je vous en supplie, et ne permettez rien sous prétexte de curiosité ou pour quelque motif que ce soit que puisse alléguer la nature, car rien n'égale l'habileté du diable à fournir de bonnes raisons pour de mauvaises choses; mais, chers amis, traitez toujours comme une imposture de celui qui séduisit Eve, si vous êtes sollicités de faire quelque chose qui ne soit pas la volonté de Dieu, qu'on cherche à vous y induire par le motif du bien qui en

résulte, ou qu'on mette en avant toute autre raison. « L'heure vient, et elle est maintenant, que les vrais adorateurs adoreront le Père. » Existe-t-il quelqu'autre culte que celui que Dieu approuve ?

J'admets que Sa grâce entre là où vous ne pouvez ni ne devez aller ; je reconnais qu'elle peut opérer partout ; bien plus, je ne vois pas pourquoi elle ne pourrait pas opérer même quand le sacrifice de la messe est offert pour les vivants et les morts ; car ce n'est pas le péché qui pourrait empêcher la grâce de Dieu. Certes, si le péché avait pu faire obstacle à l'action du Fils, il y avait un cas ici ; mais c'était parce que le péché était là, c'était pour en délivrer les pécheurs que le Fils de Dieu était ainsi venu. Et je n'en ai aucun doute, il en est de même, ou au moins il en doit être de même dans l'Esprit de grâce. Mais, je vous en supplie, gardez-vous bien de supposer que grâce signifie tolérer le mal ou le traiter légèrement : il n'y a rien, au contraire, qui le condamne d'une manière aussi sévère, aussi absolue. Et en même temps il n'y a rien autre qui puisse délivrer ; car pendant qu'un autre porte le jugement, le coupable est sauvé dans l'amour divin réel — et ce n'est pas un salut en mort seulement, mais dans la puissance de la vie de Christ comme ressuscité des morts. Ainsi le Saint-Esprit fortifie pour le bien, comme Il est l'énergie de la bénédiction et fait

qu'on y prend ses délices. De cette manière Il est la seule puissance réelle contre le mal dans ce monde. Nous trouvons ici ce qui peut bien agir sur la conscience d'un saint. Avez-vous jamais adoré Dieu votre Père en esprit et en vérité? Ou bien vous êtes-vous contentés jusqu'ici d'être mêlés au monde et de prendre part à sa musique, à son architecture, à son rituel? Vous savez bien que qui que ce soit peut faire sa partie dans ces choses. Un instrument de l'invention de l'homme, qui n'a ni cœur ni conscience, fait une partie et une partie très-animée; et ainsi naturellement le monde est bien-venu, et, de fait, adore. C'est absolument ramener de nouveau la substance même et les pratiques de l'idolâtrie. A la vérité l'apôtre discernait cela chez les Galates (chap. iv) lorsqu'ils reprenaient les formes juives. Mais qu'eût-il pensé et dit de l'état de choses actuel, — de ce qui se poursuit activement? Et ce qui rend la chose plus particulièrement solennelle en ce moment-ci, c'est que cela avance de jour en jour. Et cela ne cessera point jusqu'à ce que le Seigneur Jésus soit révélé du ciel, en flammes de feu exerçant la vengeance contre ceux qui ne connaissent pas Dieu, et contre ceux qui n'obéissent pas à l'évangile de notre Seigneur Jésus-Christ. Ne sommes-nous pas sauvés pour adorer maintenant et adorer en esprit et en vérité?

D'un autre côté, je supplie mes frères en

Christ que ce soit la joie de leur cœur, quand ils s'assemblent dans ce but, de s'élever en adoration, dans l'esprit du culte, et de ne pas se contenter tout simplement d'en parler. Il semble quelquefois qu'il y a trop de ceci lorsque nous venons pour adorer le Seigneur. Ce sont plutôt des exhortations ou des prières concernant le culte que l'adoration réelle. Bien-aimés, parler du culte, de l'adoration, ce n'est pas adorer, rendre culte. Nous ne nous réunissons pas en un tel moment pour exposer le sujet ou y insister avec force : cela peut être parfaitement convenable en une autre occasion. Si nous sommes réunis pour adorer, montrons-nous engagés dans la chose devant Celui que chaque âme devrait avoir devant elle pour Le célébrer, L'exalter et se réjouir en Lui. Le culte chrétien est l'effusion devant Dieu de cœurs qui ont vu et trouvé, par le Saint-Esprit, leur joie et leur satisfaction dans le Fils et dans le Père. Le cœur qui n'a pas un besoin qui n'ait été pleinement satisfait dans le Christ que nous avons trouvé (donné de Dieu maintenant au milieu d'un monde tel que celui-ci) désire louer, et ne peut que louer, en communion avec tous ceux qui sont bénis de la même manière. Il refuse de s'associer avec ce qui, étant ignorant de la grâce ou même du péché, ne peut avoir de communion avec le Fils et avec le Père; il demande que la puissance qui conduit le culte soit selon

la volonté de Dieu qui a envoyé le Saint-Esprit du ciel ici-bas dans ce but. Et qui, ayant connaissance d'une telle puissance pour bien conduire les enfants dans le culte, pourrait se contenter de quelqu'autre conducteur que le Saint-Esprit agissant souverainement dans l'assemblée par qui Il veut? La conséquence en est que le culte chrétien a toujours pour son objet central le Fils de Dieu révélant le Père, et suppose nécessairement le don spécial du Saint-Esprit comme la puissance en nous pour jouir de Dieu et Le célébrer convenablement; il n'est que pour les vrais adorateurs qui connaissent le Père. C'est un culte d'une nature inférieure, que d'être simplement occupés de nous-mêmes et les uns des autres, et que de nous étendre toujours sur nos propres privilèges. L'édification elle-même, toute précieuse qu'elle est, n'est pas le culte : elle a pour objet les saints et non le Père et le Fils. Naturellement elle est admirable à sa place et à sa manière; et je ne nie pas que, si nous sommes réellement occupés en adoration du Père de notre Seigneur Jésus, il y aura rafraîchissement et édification; mais il demeure toujours vrai que le but propre du culte c'est notre commune louange montant vers Dieu, comme celui du ministère c'est la grâce et la vérité de Christ descendant ici-bas, et ainsi édifiant les saints. L'action de grâce elle-même, tout en en faisant réellement partie, me semble la forme la

plus inférieure du culte chrétien; et pour cette raison, qu'elle n'est pas tant l'expression de notre joie en Dieu qu'en ce qu'il nous donne. Or, quoique ceci reste toujours vrai, et qu'il soit très-convenable que nous gardions toujours le sentiment de ce qu'il a fait pour nous et nous a donné, nous avons titre et position comme Ses enfants, et sommes si richement bénis comme chrétiens que nous pouvons laisser nos cœurs s'abandonner aux révélations de l'Esprit sur ce que notre Dieu est en Lui-même, et ainsi nous réjouir en Sa présence. Tout a sa place, et lieu est laissé pour l'état des âmes et la conduite réelle du Saint-Esprit.

Une autre chose que je puis aussi faire remarquer en passant, c'est que le Sauveur ne parle pas simplement d'adorer. « le Père. » Il nous dit que « Dieu est esprit et qu'il faut que ceux qui L'adorent, L'adorent en esprit et en vérité. » Assurément le culte chrétien n'est pas un culte de formes, mais pour être spirituel il n'est pas moins réel. Il y a des occasions où le Saint-Esprit fait que le culte ait spécialement Christ pour objet; et il y a des occasions, je n'ai pas besoin de le dire, où le Père est plus particulièrement devant l'assemblée. D'autres fois aussi c'est la seigneurie ou la grâce de Jésus qui occupe la première place, et d'autres fois encore c'est de notre repos en Dieu lui-même comme tel que nos cœurs sont le plus fortement frappés!

Je ne veux pas dire que le culte se caractérise jamais par l'une ou l'autre de ces variétés exclusivement, mais je dis qu'on peut sentir que quelque-une de ces manières ou d'autres encore dont se présente notre bénédiction a donné au culte son ton et son caractère. Naturellement le formalisme est aveugle à ces différences, et les effacerait; et certainement, là où on n'est pas entré dans le don et la présence du Saint-Esprit, les âmes ne sont pas en état de comprendre ou d'apprécier cela. Certainement aussi, tout est parfaite grâce; et c'est à peine si je connais quelque chose qui démontre mieux combien nous sommes bénis, que le fait que nous pouvons non-seulement nous réjouir en notre Père, mais nous réjouir en Dieu comme il est dit en Rom. v, 11. Réconciliés avec Lui, et connaissant Son amour par le Saint-Esprit qui nous a été donné, nous avons notre sujet de gloire en Dieu comme Dieu, et pour cette simple raison, que toute la nature de Dieu, son caractère moral tout entier, a été si parfaitement justifiée et satisfaite quant à notre bénédiction éternelle dans le Christ Jésus notre Seigneur, que nous savons qu'il n'y a rien en Lui qui ne se déclare justement pour nous maintenant et à toujours. Il a été, Lui qui hait le mal et en a par Sa nature une horreur parfaite, qui ne saurait aucunement supporter ce que Lui et nous savons en exister encore de fait en nous, Il a été, dis-je, si abso-

lument glorifié en Christ en notre faveur, qu'il ne peut s'arrêter à notre égard en rien que dans l'amour, et que nous pouvons nous avancer vers Lui le cœur sans cesse rempli de joie et débordant de louangé. Ce n'est pas qu'Il nous épargne la discipline nécessaire; ce serait-là certes une perte, et une chose dangereuse pour nous, puisque nous sommes dans nos corps, et ici-bas; aussi en sommes-nous les objets de Sa part dans le caractère de Père. Le châtement dont nous sommes visités maintenant vient de notre Père. (Comp. Hébr. xii et 1 Pierre I, 17.) Incontestablement notre Père est Dieu, mais il est bon de distinguer la nature et les relations; et telle est la voie de l'Écriture. Il importe extrêmement que nous connaissions cette étroite relation de Père qui, comme Jean nous le déclare, caractérise les tout jeunes enfants de la famille de Dieu. Mais c'est de la plus haute importance aussi de savoir que c'est le triomphe de la rédemption de nous établir dans la paix avec Dieu comme tel, et de nous faire glorifier en Lui, maintenant que toute Sa nature peut se reposer pour nous en Jésus et en nous par Jésus.

Nous pouvons donc nous réjouir de ce qu'Il est notre Père, et cela justement; seulement il y a danger de se limiter à cela et de perdre de vue notre profond et parfait repos en Dieu comme tel (1 Pierre I, 21). Or, je dis que là où le cœur ne s'est pas soumis à la justice de Dieu, ne con-

nait pas pleinement la profondeur de la rédemption, il y a plus de confiance dans la relation de « Père, » que dans le fait d'avoir à faire avec « Dieu » ; il y a un manque d'appréciation de l'œuvre de Christ, et peut-être aussi un sentiment trop disproportionné de Sa gloire. Et comme il y a défektivité dans la foi et l'état du cœur, cela se trahit aussi dans le défaut de liberté et de plénitude dans le culte, comme aussi, naturellement, dans la marche pratique ; car toutes ces choses vont ensemble. « C'est pourquoi, recevant un royaume qui ne peut pas être ébranlé, retenons la grâce par laquelle nous servons Dieu d'une manière qui lui soit agréable, avec révérence et avec crainte : car aussi notre Dieu est un feu consumant. » (Héb. xii, 28, 29.) Car « Jésus aussi, afin qu'Il sanctifiât le peuple par son propre sang, a souffert hors de la porte : sortons donc vers Lui hors du camp, portant son opprobre : car nous n'avons pas de cité permanente, mais nous recherchons celle qui est à venir. Offrons donc par Lui, sans cesse à Dieu un sacrifice de louanges, c'est-à-dire le fruit des lèvres qui confessent son nom. » (Héb. xiii, 12—15.)

Je ne veux pas me justifier pour ces remarques générales d'une nature pratique quant à la chrétienté et aux chrétiens, pas plus que pour quelques autres d'une nature analogue relativement au culte. Elles tendent toutes à montrer

comment nos bénédictions et nos responsabilités se rattachent au don du Saint-Esprit — non pas simplement à la nouvelle naissance, mais au don du Saint-Esprit par suite de la manifestation du Fils et de Sa présente réjection. Cette bénédiction que nous avons vue être dépendante de la présence du Fils en humilité et en amour ici-bas, est donnée par Lui en vertu de Sa gloire et de Son humiliation à la fois. Dans le chapitre précédent, la nouvelle naissance n'avait absolument rien à faire avec un temps particulier quelconque, et est pleinement décrite par notre Seigneur comme la chose d'une nécessité absolue et universelle pour le royaume de Dieu, avant qu'Il dise un mot de Sa présence dans ce monde, et bien moins encore de la rédemption. De fait, aucun croyant intelligent ne doute que ce ne fût vrai depuis la chute, et que les saints de l'Ancien Testament ne fussent nés d'eau et de l'Esprit tout aussi bien que ceux du Nouveau Testament; mais ici nous nous trouvons en présence d'une bénédiction qui attendait la venue de Christ et qui est accordée dans la pleine grâce de Dieu; car véritablement notre communion est avec le Père et avec Son Fils Jésus-Christ. Elle était aussi subordonnée à la rédemption; mais la rédemption n'est pas introduite directement dans le passage, par la raison, je suppose, qu'il a pour but de présenter, de manière à les rapprocher étroitement, la gloire de Dieu, tel qu'Il est

connu maintenant, la gloire du Fils (quelle que soit Son humiliation, et dans Son humiliation même), et le don de l'Esprit au croyant qui en a été la conséquence bénie.



FRAGMENT.

Je ne crois pas que nous ayons autre chose à faire que d'aller paisiblement en avant dans le témoignage que nous avons, cherchant, avant tout, à le réaliser dans un véritable dévouement et dans une séparation pratique du monde. Aucune partie du témoignage de Dieu n'est plus importante que cela, ni une plus grande démonstration que nous suivons Christ. Je redoute ceci, que les saints se lassent de la non-conformité au monde. Ce fut là le premier déclin dans le christianisme, et c'est toujours notre danger. C'est là souvent ce qui donne au mensonge sa puissance sur la conscience du monde; l'homme voit des motifs qui dominent ce qui le domine. Le christianisme peut être imité pour propager l'erreur, mais ce qui est vrai et bon doit naturellement avoir tout du Seigneur. J'ai de la sollicitude à ce sujet pour les frères. Je ne doute pas que la vérité et la grâce, pleines et entières, soient les armes que Dieu fournit;

mais le vaisseau qui les porte devrait, dans son dévouement, être l'effet de la grâce et de la vérité dont il parle. Il faut aussi que la Parole soit retenue fermement dans toute son intégrité. Il y a une foule de personnes (je n'en doute pas, et même j'en ai eu connaissance) qui rejetteraient les vues stupides et vaines des Essais et Revues et de Colenso, mais qui, pourtant, lâchent la bride à leur incrédulité naturelle, en sorte que la Parole de Dieu a perdu son autorité absolue. Cela produit l'un ou l'autre de ces deux effets : ou bien la raison, c'est-à-dire la volonté humaine, est placée au-dessus de tout — l'homme peut croire ceci ou cela, mais il ne croit pas Dieu ; ou bien, les hommes, lassés du manque de quelque autorité, de quelque chose sur quoi ils puissent se reposer, ont recours à l'autorité de l'Eglise, et se dégradent jusqu'à abandonner la confiance en un Dieu saint, pour placer leur confiance dans l'homme qui est corrompu. Reconnaître Dieu maintenant et la sécurité que nous possédons par le moyen de la révélation d'un Dieu personnel, en qui nous nous confions, connu par le moyen de Jésus, c'est la vie éternelle et la bénédiction pour l'âme.

J. N. D.

CANTIQUE.

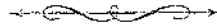
O Jésus! mon Rocher, mon Fort!
Toi qui souffris pour moi la mort,
Ma bouche Te proclame.
Oui, par Toi qui m'as racheté,
J'ai la vie et la liberté,
Et dans Ta parfaite bonté
Se réjouit mon âme.

Te posséder, c'est tout avoir,
Car que pourrait-on recevoir
Qui Te fut comparable?
Je n'ai que Toi dès ici-bas,
Toi seul pour diriger mes pas,
M'encourager quand je suis las,
O Sauveur adorable!

Mais tandis que Tes tendres soins
Comblent déjà tous mes besoins
Sur cette étroite voie,
J'approche du moment heureux,
Où je monterai, radieux,
Vers Toi qui me diras des cieux :
« Viens, entre dans ma joie! »

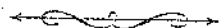
Oui, mon Sauveur, Tu vas venir
Chercher les tiens, les réunir
Près de Toi dans la gloire;
Et déjà dans ce bas séjour
Nous savourons Ton grand amour,
En attendant cet heureux jour
De la pleine victoire!

P. C.



LA DOCTRINE DU NOUVEAU TESTAMENT

SUR LE SAINT-ESPRIT.



MÉDITATION III.

« DES FLEUVES D'EAU VIVE. »

(Jean VII, 1-39.)

Le sujet sur lequel doit en ce moment se porter notre attention ne peut être séparé du contenu des chapitres qui précèdent. Il se rattache étroitement aux incidents racontés dans le chapitre VII, et surtout à l'aspect spécial sous lequel le Seigneur se présente à nous. C'est là le secret de toute connaissance certaine de la vérité divine ; et cet enseignement ne nous est pas donné d'une manière sèche et formelle, mais avec amour. Il fait partie de ces révélations de Dieu qui ont Christ pour leur premier objet, car Dieu veut que Christ soit le centre de toutes choses. Il est vrai que les pro-

grès d'une âme que la grâce a déprisée d'elle-même, qui ne force pas la vérité, qui ne la découvre pas ailleurs qu'à la place qu'elle occupe dans les plans divins, qui ne sépare pas tout ce qu'a fait Christ d'avec tout ce qu'il est à la gloire de Dieu, peuvent paraître lents à première vue, mais en réalité elle se trouve dans les seules conditions où il est possible d'avancer, car une âme ne peut recevoir de bénédictions solides et durables que de Dieu directement. Au lieu d'acquérir la connaissance par des moyens purement humains, nous recevons la vérité par l'action de la grâce divine, nos cœurs sont formés sur la Parole et nous entrons ainsi dans le courant des pensées de Dieu. En examinant à ce point de vue le chapitre que nous venons de lire, nous reconnaissons dans la déclaration du Seigneur Jésus touchant le Saint-Esprit un caractère autre que celui que nous avons trouvé dans les enseignements renfermés dans les chapitres III et IV de cet Évangile. Il y a ici un progrès évident qui dépend comme toujours d'une manifestation plus complète de Christ. Car la connaissance du cœur s'accroît en raison du degré de cette manifestation, aussi bien que la force qui est puisée dans la Parole de Dieu. Nous avons eu premièrement l'exposition de la vérité fondamentale élémentaire, considérée sous son double aspect; savoir, ce qui est commun aux saints de toutes les époques, et ce qui a été spé-

cialement révélé depuis la venue du Christ, bien-fait général lorsqu'il s'agit du fond, de la substance elle-même, spécial quant à la forme qu'il revêt maintenant que Dieu a révélé son Fils.

Cette vérité fondamentale a été posée au chapitre III, et ici je dois appeler l'attention sur l'ordre admirable observé dans l'Évangile de Jean. Nous y contemplons Christ, la Parole, seul de toute éternité avec Dieu, et nous pouvons le suivre jusque dans le royaume à venir, où sera pleinement manifestée sa gloire, non-seulement dans les rapports avec Dieu et avec les saints, mais aussi avec ce monde, ainsi que l'effet de ce déploiement de sa puissance s'étendant jusqu'à l'économie millénaire. Alors Il répandra la joie là où régnaient la désolation et la stérilité, et fera disparaître tout ce qui peut offenser Dieu, par le jugement qu'Il exercera là où l'homme avait corrompu et souillé la maison du Père, savoir à Jérusalem.

Nous sommes ainsi amenés jusqu'au royaume durant lequel Christ établira la gloire de Dieu ici-bas. Et c'est alors que se pose cette question : Quel homme pourra avoir sa part dans ce royaume de Dieu ? Le 3^{me} chapitre de Jean nous donne la réponse et démontre que, de tout temps, Dieu avait par devant Lui des âmes qu'Il préparait pour le royaume à venir. Il révèle la forme particulièrement sous laquelle cette nouvelle nature est communiquée quand le Fils

de Dieu Lui-même est manifesté. Il n'y a pas un des attributs divins, ni une grâce accordée aux hommes qui ne resplendisse avec un éclat jusqu'alors inconnu, quand Christ apparaît. Il était la vraie lumière, et quelles qu'eussent été les bénédictions goûtées avant sa venue, et certes elles étaient nombreuses, mais le seul contact avec la lumière de Christ les revêt d'une forme nouvelle, forme riche, harmonieuse et bénie, qui pour ainsi dire, sans rien changer à la substance de la vérité qui a été révélée, la transforme et l'illumine. Dès le commencement, tous les saints de Dieu participaient nécessairement de cette nouvelle et divine nature, capable d'entrer en communion avec Dieu; mais maintenant ils savent qu'elle n'est autre que la Vie Eternelle, leur portion actuelle dans son Fils.

Mais il y a plus encore, car comme nous l'avons vu au chapitre iv, le Fils de Dieu abaissé (dans l'heure qui vient et qui est maintenant), donne le Saint-Esprit; non pas seulement une nouvelle naissance qui provient du Saint-Esprit, mais le Saint-Esprit pour être en nous une puissance de communion avec le Père et le Fils. Christ était Celui qui avait été annoncé, mais Il fut rejeté, et c'est pourquoi les promesses, toutes précieuses qu'elles étaient, firent place à des révélations touchant l'indicible et éternelle gloire de sa Personne. Ainsi cette réjection et cette

gloire inférieure ont eu pour résultat de faire ressortir la gloire plus élevée — je puis dire toute la gloire du Fils de Dieu, mais du Fils de Dieu manifesté sur la terre dans sa grâce indicible et parfaite. Il ne s'agit pas ici de quelque grand Docteur juif venant à Jésus, mais du Seigneur allant au-devant d'une pauvre pécheresse Samaritaine et développant cette grâce ineffable du Saint-Esprit donné afin que le croyant puisse entrer dès maintenant en communion avec le Père et son Fils Jésus-Christ. Le fait de la nouvelle naissance avait toujours été vrai et le sera tant qu'il y aura des âmes à appeler. L'homme est souillé, mort dans ses fautes et dans ses péchés, et par sa nature, incapable d'hériter du royaume de Dieu. Mais ici nous avons un privilège transcendant qui est au-dessus et au-delà de ce royaume, et dont rien ne nous sépare. La raison en est évidemment que le Fils de Dieu étant là, et rejeté par Israël, Dieu voulait l'honorer. Il faut que toutes choses soient soumises au Fils, et rien n'est trop grand pour être donné par Lui. Le fait de la venue du Fils dans l'abaissement n'était qu'une raison de plus pour hâter ce don du Saint-Esprit. C'est pourquoi le cœur par cette perception de la gloire du Fils, peut savourer l'amour du Père par la puissance du Saint-Esprit que Jésus donne, et qui révèle tant d'amour et de gloire. C'est pourquoi ce bienfait inestimable est la source de tout culte réél. Il

met de côté les choses anciennes, naguère ordonnées de Dieu, ainsi que la « dévotion volontaire » de l'homme.

Nous abordons un sujet tout différent. Le Seigneur Jésus ne voulut plus demeurer en Judée parce que les Juifs cherchaient à le faire mourir. Le peuple aussi bien que les chefs étaient jaloux de Jésus. Leur haine était arrivée à son comble, et ils n'attendaient pour la satisfaire qu'une occasion favorable. Autant que cela dépendait d'eux, ils voulaient éteindre cette lumière de Dieu, et rien que l'accomplissement de ce dessein ne pouvait les contenter. Quand l'époque de la Fête des Tabernacles fut proche, ses frères le pressèrent de se rendre en Judée, afin que ses disciples vissent les œuvres miraculeuses qu'il opérait. Le Seigneur Jésus avait été peu à peu chassé de Jérusalem, le centre de la grandeur, de l'antiquité, de tout ce qui se vantait d'être religieux parmi les Juifs. C'était dans la Galilée qu'il avait fait le plus grand nombre de ses miracles, et il leur semblait impossible qu'un homme capable d'opérer ces prodiges ne cherchât pas la publicité. « Si tu fais ces choses, montre-toi au monde. » C'était une pensée toute humaine, et d'autant plus blâmable qu'elle vint au cœur des frères de Jésus selon la chair, et s'exprima par leur bouche.

Mais qu'avait été l'enseignement de Jésus au chapitre précédent? Il avait frappé à la racine

de toutes ces espérances, car les Juifs avaient voulu le faire Roi. Le Seigneur en multipliant les pains leur avait fait du bien ; et, comme les Juifs s'entretenaient souvent de ces choses, il se peut que ce miracle leur eût rappelé l'attente du Messie d'après le Psaume cxxxii. Ils désiraient hâter le royaume, car certainement le Roi était parmi eux. Le Seigneur répond par un refus absolu, et lorsque le peuple persiste à s'adresser à Lui, Il se sert du miracle qu'Il vient de faire, pour montrer le but de sa mission qui dans cet Evangile n'est pas d'être reçu comme le Christ. Il va sans dire que dès le commencement Dieu savait que les Juifs rejeteraient le Messie, et les prophètes l'avaient clairement prédit. L'offre fut faite et l'homme ainsi mis à l'épreuve ; mais si l'homme faillit, Dieu ne faillit pas à faire de plus grandes choses. Ce n'est pas que Jésus ne donna pas les preuves les plus convaincantes qu'Il était le Messie, mais l'Evangile de Jean le considère dans sa divine nature et dans sa gloire éternelle et inhérente. Il était le Rejeté. Des desseins d'une portée plus profonde s'accomplissaient alors, savoir, la rédemption par Son sang.

L'homme ne comprend pas, ne veut ni ne peut reconnaître ce qui peut manquer si le Roi est sur la terre, si c'est bien le pays, si les Juifs sont bien le peuple. Tous les éléments voulus sont là, le vrai Roi, le vrai peuple, le vrai pays,

si l'on regarde aux circonstances extérieures. Mais qu'arrive-t-il? Dieu n'est pas dans les pensées des Juifs, et le péché n'a pas été jugé en sa présence. Jésus au contraire ne cherchait que la volonté et la gloire de Celui qui l'avait envoyé. C'est pourquoi l'établissement prématuré du royaume eût été une offense à Dieu, le royaume avec l'homme dans son péché et sans que l'honneur de Dieu fût sauvegardé. Il ne se pouvait pas que Jésus acceptât un pareil royaume. Et voilà pourquoi le point capital du discours de notre Seigneur était celui-ci : qu'au lieu de s'élever pour prendre possession du royaume, Il était descendu pour faire la volonté de Celui qui L'avait envoyé, et cette volonté était de sauver, de recevoir tous ceux qui venaient à Lui, abstraction faite de tout sentiment personnel. Car Il ne vint pas ici-bas pour faire Sa propre volonté, ni pour choisir les personnes qui lui étaient agréables. C'était une question de vie éternelle et de résurrection au dernier jour. Quand les hommes furent atterrés en entendant ces vérités étonnantes, Jésus en exprima une plus grande encore. Il était venu afin de mourir, afin de « donner Sa vie pour le monde; » et à moins de « manger Sa chair et de boire Son sang, » on ne pouvait avoir la vie. C'est donc le Fils de l'homme apparaissant dans l'abaissement et dans la souffrance qui prend la place du Roi que les Juifs attendaient, et qui devait amener

avec Lui la prospérité, l'abondance et le bien-être ici-bas.

Remarquons que dans Jean v, Jésus est considéré comme le Fils de Dieu travaillant de concert avec le Père et donnant ainsi la vie. Ceux qui ne voudront pas recevoir Jésus auront en Lui leur juge, car Il est aussi le Fils de l'homme auquel le Seigneur remet tout jugement. Dans Jean vi, nous avons une vérité plus profonde encore. Le Fils de l'homme n'est plus considéré comme juge, mais comme Fils de l'homme qui venait mourir, donner Sa chair à manger et Son sang à boire. Rien ne manifeste aussi pleinement ce qu'est Dieu, ce qu'est Christ dans sa complète abnégation, dans un amour qui se montre divin au moment même où l'humanité de Jésus est le plus clairement manifestée. Quel autre que Lui est venu mourir? Toute cette gloire royale du Messie si longtemps attendue disparaît et s'efface pour la mort, parce qu'il fallait avant tout que Dieu fût exalté, que le péché fût jugé, et que l'homme béni selon les desseins de Dieu pût entrer dès-lors dans la pensée divine, et en communion avec Christ Lui-même dans son amour et dans son renoncement. Ces paroles « manger la chair » de Jésus et boire son sang impliquent non-seulement le sacrifice offert par Jésus, mais encore la communion de Sa mort, la reconnaissance de cette sentence de mort qui en est le résultat et qui pèse

sur tout ici-bas, car même la gloire du Messie s'éclipse pour un temps. Nous savons que cette gloire sera bientôt manifestée et que le règne de Jésus sera fécond en bénédictions, étant fondé sur des bases immuables. Mais maintenant c'est la mort qui est devant Jésus, et c'est ce fait avec les résultats qui en découlent qu'il expose à la multitude. La mort du Christ, le Fils de l'Homme, nous ayant donc été présentée comme la base de toute communion véritable avec ceux qui sont à Lui, car il faut pour avoir la vie en soi-même manger sa chair et boire son sang, nous avons au chapitre VII la Fête des Tabernacles qui était une figure de la glorieuse perspective de la promesse de Dieu.

Les frères du Seigneur le pressaient de se manifester. Il leur semblait que le moment favorable était arrivé. Le Seigneur annonce cette solennelle vérité que « leur temps est toujours prêt. » Ils étaient du monde, ils parlaient du monde, et le monde les écoutait; mais quant à Lui son temps n'était pas encore venu. Quelle grâce infinie nous découvrons dans ces paroles « mon temps n'est pas encore venu », si nous nous rendons compte de la gloire de Celui qui les a prononcées, si nous nous rappelons que c'est Lui qui a créé le monde, qu'il était l'héritier légitime de toutes les promesses, qu'il avait le droit de tout prendre, de tout posséder! Et aussi quelle condamnation du pécheur dans ces

mots « votre temps est toujours prêt ! » Quelle sentence de mort sur toutes les notions de l'homme, car le temps de l'homme c'est le présent, et par conséquent il est toujours prêt. C'est là sa principale préoccupation, car il aime à s'exalter lui-même. C'est là la vie dans laquelle il se meut, le mobile de toutes ses activités. Ce qui doit nous faire admirer le plus la voie du Seigneur, c'est que sa puissance n'était pas en question. Ses frères, nous est-il dit, « ne croyaient pas en Lui, » mais ils ne doutaient pas de cette puissance. Croire n'est pas la même chose qu'admettre que Jésus fût capable de faire ce qu'il voulait ; mais l'incrédulité de ces hommes se trahissait par le fait qu'ils n'avaient aucun sentiment de ce qui est dû à Dieu, aucune intelligence de sa gloire, aucune notion juste de la condition de l'homme, de la grâce qui demeurait en Jésus ou de la contradiction qui existait entre Lui et tout ce qui l'entourait. Mais Celui qui possédait toute puissance pour changer en un clin d'œil la face des choses, attend l'heure convenable. Son temps n'était pas encore pleinement venu.

Ses frères montent à la fête, et là nous voyons les pensées des hommes se manifester quant à Jésus, et les Juifs montrer à leur tour leur incrédulité. Ils murmurent, ils raisonnent, mais leurs pensées sont purement les pensées d'hommes qui n'ont aucune connaissance de Dieu. L'intel-

ligence de l'homme ne peut jamais s'élever jusqu'à l'amour de Dieu. Les idées humaines sont les idées humaines et rien de plus. Elles n'ont aucune valeur réelle; elles sont aussi impuissantes que l'être qui les conçoit, et elles portent l'empreinte de la sécheresse et de la mort. En Jésus il y avait la puissance, nous le savons, mais il y avait quelque chose d'incomparablement plus précieux encore. Il était divin dans son amour. Il vint dans la pleine prescience de l'humiliation suprême qui l'attendait, et quand les hommes cherchèrent à le faire mourir, sa pensée creusa sans doute toutes les profondeurs de ce qu'il devait endurer. Rien ne pouvait se dérober à son regard; tout était mesuré, tout était prévu : mais cependant Jésus ne hâta pas le dénouement. Il s'attend avec calme et sérénité à Dieu; il ne court pas au devant des événements qui doivent faire éclater le danger qui le menace et consommer la ruine de l'homme; il ne considère pas avec mépris ce que le monde veut faire, car, hélas! c'était le triomphe éphémère de Satan et la plus insigne de toutes les folies de l'homme, supposant qu'on pouvait se défaire ainsi de Celui qui jetait le trouble partout ici-bas. Mais l'amour, Dieu Lui-même qui est amour, était dans toutes les pensées de Jésus, dans tous ses sentiments. C'est pourquoi il attend que la fête soit commencée, et alors coûte que coûte, il s'y présente.

Premièrement Il annonce son prochain départ. J'attire votre attention sur ce fait, car il a une grande importance considéré comme base de l'action du Saint-Esprit dont je veux vous entretenir. Le don du Saint-Esprit suppose la mort et le départ de Jésus, suppose qu'Il allait là où l'homme ne pouvait le suivre, où les Juifs ne devaient pas venir. C'est pourquoi « en la dernière journée, » la grande journée de cette fête « qui était la dernière de l'année parmi les Juifs, » Jésus se tint là, et cria, disant : « Si quelqu'un » a soif, qu'il vienne à moi, et qu'il boive. »

Occupons-nous pendant quelques instants de la signification de cette fête. Elle avait été instituée en commémoration du fait que le peuple de Dieu, après avoir séjourné dans le désert, était maintenant recueilli dans la Terre promise. Cette fête avait lieu après la moisson et la vendange qui préfiguraient dans ces deux actes l'exécution du jugement de Dieu. Il y a un jugement qui sépare tout d'abord les bons des mauvais : c'est la moisson. Ensuite, vient un autre jugement terrible, inexorable, qui atteint tout ce qui est impie et rebelle envers Dieu ; c'est la vendange. Dieu montrait ainsi à Son peuple quand et comment il pouvait attendre la délivrance. Attendre la gloire selon Dieu avant l'exécution du jugement était une folie. Il faut d'abord que le jugement ait un libre cours avant que la gloire resplendisse. Mais cette fête des tabernacles ne

ressemblait pas aux autres fêtes juives. Elle offrait une particularité qui mérite notre attention ; savoir, qu'elle n'était pas limitée à sept jours, division ordinaire du cours du temps, ici-bas. Il y avait un jour surnuméraire, en plus de la semaine entière qui marque le cercle habituel de la vie humaine, et ce temps de repos lénifère vers lequel, d'après la Parole, se tournent les conseils de Dieu concernant son peuple et la terre, car le Seigneur ne perd jamais de vue dans ses desseins et dans sa pensée « le repos qui reste pour le peuple de Dieu. » Ce ne fut pas le septième, mais le huitième jour que Jésus se montra ; le jour non de l'amour créateur, mais de la gloire de la résurrection. « Jésus se tint là, et » cria, disant : Si quelqu'un a soif, qu'il vienne » à moi et qu'il boive. »

Un esprit divinement éclairé saisira la portée de ce passage que j'ai cherché à développer comme il se présente à nous dans ce chapitre. Il est évident qu'il ne s'agit pas ici de l'Esprit de Dieu comme opérant jadis sur les âmes même avant la venue de Christ, ni du don du Saint-Esprit comme établissant la puissance de la communion avec Jésus venu comme Fils de Dieu. L'heure n'était pas venue, ne pouvait pas venir jusqu'à ce que Jésus eût quitté ce monde, de recevoir un bienfait dont aucune âme humaine ne pouvait jouir dans quelque mesure que ce fût avant la mort de Jésus, plus encore,

avant sa résurrection et son ascension dans la gloire. Mais le point que le Seigneur met en évidence avec tant de sagesse et de puissance dans tous les détails de ce chapitre est celui-ci, que le fait de la gloire de Jésus, non pas de celle qui lui appartiendra dans le royaume, mais de celle qu'Il a dès maintenant dans le ciel, détermine l'introduction immédiate sur la scène du Saint-Esprit répandu ici-bas sur tout croyant, comme un fleuve irrésistible et abondant en bénédiction. C'est quelque chose de tout différent de ce que nous avons eu précédemment. Et il n'y a rien d'étonnant, car quelle n'est pas la pensée de Dieu touchant la mort de Jésus ! Quel témoignage Dieu rend ainsi à la valeur de l'insondable abaissement où descendit son Fils.

La grâce du Fils se complait dans le don gratuit du Saint-Esprit au croyant, afin qu'il puisse jouir de la communion avec le Père et le Fils qui s'est offert Lui-même. Et sans ce don ineffable, qui pourrait comprendre l'amour de Christ, ou apprécier la majesté de sa Personne ? Pré-tendre entrer en communion avec le Fils par quelque chose qui existe en nous, serait nous placer sur le même niveau, car même la nouvelle nature que nous avons reçue ne suffirait pas. C'est au Saint-Esprit seul qu'il appartient de le faire.

Ici Jésus n'est pas présenté en sa qualité de Fils de Dieu, mais expressément comme Fils de

l'homme, comme Celui qui avait été rejeté tant et plus, comme Celui qui est mort, qui est ressuscité des morts, et qui est maintenant glorifié dans les cieux. Et remarquez que ceci se passe avant que le jugement de Dieu s'exécute, avant qu'un seul châtement ne tombe sur l'homme, soit qu'il s'agisse de prendre à Lui les bons, en laissant les mauvais, ou d'exercer une vengeance inflexible sur ces religions de convention qu'Il a en abomination. Mais avant ces actes juridiques de la part de Dieu, le Fils de l'homme quitte cette terre qui demeure insouciant et paisible. Il monte au ciel, et de ce ciel où il a pris place, Il envoie le Saint-Esprit pour être comme un lien divin entre l'Homme ici-bas, et l'Homme glorifié à la droite de Dieu. C'est ainsi que le cœur trouve ses délices par la puissance du Saint-Esprit, d'abord en se réjouissant de l'élévation du Sauveur, ensuite en rendant son témoignage au près et au loin. Voilà Celui que je possède et que je sais être ma vie. Pour me racheter et me nettoyer de mes souillures, Il mourut. Et maintenant, Il a rompu avec cette scène terrestre, ayant été rejeté par le peuple même qui aurait dû le recevoir. Les promesses terrestres ont été différées pour un temps ; mais Celui qui en est le centre, l'objet et l'auteur attend le jour où elles seront pleinement accomplies ; car ce que Dieu a garanti ne peut ni échouer ni faillir. La ruine de l'homme a été évitée.

sommée dans la croix de Jésus. Mais Dieu se sert de l'intervalle qui sépare sa mort de l'accomplissement des promesses, pour introduire un état de choses incomparablement plus élevé. Au lieu de Christ, le Fils de l'homme établissant son règne universel; au lieu de la manifestation d'une gloire terrestre, un ordre de choses est introduit auquel l'homme n'aurait jamais songé. Il envoie le Saint-Esprit du ciel pour faire connaître d'avance aux siens le lieu où ils vont, afin qu'ils apprennent dès maintenant à s'y habituer, si je puis ainsi parler. Il veut que j'aie le Saint-Esprit qui connaît si bien ce séjour de gloire, afin qu'il puisse élever toutes les pensées, toutes les aspirations, toutes les affections de mon cœur vers Celui qui m'y attend.

C'est là ce que le Seigneur met devant nous dans ce passage : « La dernière journée, la » grande journée de la fête, Jésus se tint là et » dit : « Si quelqu'un a soif, qu'il vienne à moi. » Il ne s'agit pas de ce que feront les autres, mais du dénûment et de la misère de chaque homme individuellement. Qu'y a-t-il de plus dangereux que les théories dans les choses de Dieu, que les combinaisons et les systèmes de vérité contre lesquels nous devons nous tenir sur nos gardes ? Nous avons à songer non-seulement à notre intelligence, mais aussi à nos âmes. Toutefois, si nous avons été amenés à Dieu pleinement, sincèrement, il nous est permis de nous dilater

dans les choses précieuses de Dieu. Mais il faut la réalité : « Si quelqu'un a soif, qu'il vienne à moi, et qu'il boive. » Cette invitation suppose que l'homme se place quant au dénûment de son âme au point de vue de Dieu, qui lui donne en Christ la réponse à tous ses besoins réels; car s'il produit le sentiment de ces besoins, c'est afin de les satisfaire dans la grâce infinie « qu'il vienne à moi et qu'il boive. Celui qui croit en moi, selon ce qu'a dit l'Écriture, des fleuves d'eau vive découleront de son ventre. » Ainsi l'âme qui a soif se désaltère, et trouve sa joie dans tout ce que le Saint-Esprit accorde. Mais il y a plus encore, car Christ mort dans la réjection, mais aussi en expiation, est maintenant ressuscité d'entre les morts et glorifié dans les cieux d'où Il est la source de la puissance, puissance de l'Esprit qui triomphe de tous les obstacles. Ce monde est sans doute un désert aride et désolé — mais cela ne rend ce don ineffable que plus merveilleux. La scène n'est pas changée. Le monde loin d'être amélioré, a été jugé pour ce qu'il est réellement. L'iniquité de l'homme subsiste; l'inimitié du monde contre Dieu n'a subi aucune modification; l'absence complète de tout sentiment selon Dieu a été pleinement prouvée par la mort de Christ. Cependant, dans un tel état de choses, le Saint-Esprit est donné pour être non-seulement une source d'eau pour le croyant, mais des fleuves

d'eau vive qui se répandront sur tous ceux qui l'ontourent. Que les voies et les paroles de Dieu sont admirables ! Comme Il combat d'une manière digne de sa gloire avec le mal qui est dans le monde, et remédie au triomphe apparent de Satan ! L'adversaire n'est jamais aussi complètement vaincu que lorsqu'il semble être arrivé à ses fins. La chute apparente du Fils de l'homme était justement le moyen par lequel Il devait accomplir l'œuvre de la rédemption, et par là prendre une position nouvelle. Dès-lors Il établit un lien entre le croyant et Lui-même par le Saint-Esprit envoyé des cieux et se répandant en fleuves d'eau vive pour rafraîchir le monde désert et desséché.

Souffrez que je vous adresse quelques questions solennelles : Comment Jésus vous apparaît-il, et quelles sont vos relations avec Lui maintenant qu'Il est dans le ciel ? N'avez-vous rien de plus que l'espoir que vous y serez aussi ? Assurément, c'est là une espérance aussi précieuse qu'elle est certaine ; et plus encore, nous serons avec Lui éternellement. Mais n'y a-t-il qu'une simple espérance ? N'y a-t-il pas dès maintenant quelque chose pour le cœur ? N'y a-t-il pas une puissance actuelle nous unissant à Jésus là où Il est. Il me semble que c'est ce que le Seigneur voulait révéler aux siens. Jésus ne veut pas que nous nous contentions seulement de désirer avec ardeur le jour de la gloire ; Il veut en donner à

nos cœurs l'avant-goût, et faire que, dès à présent, la force et la joie du ciel nous appartiennent; Il veut nous conduire à travers le monde, non-seulement comme ceux qui reçoivent, mais aussi comme ceux qui dispensent selon la riche miséricorde de Dieu. Les croyants qui dans leur dénûment vinrent à Christ, qui burent l'eau vive quand tout en eux n'était que lassitude et tourment, reconnurent que Jésus les avait comblés des vraies richesses, bien qu'il eût quitté ce monde et que leur position fut de plus en plus précaire et isolée. Ainsi le partage actuel des croyants offre un contraste frappant avec tout ce que les saints ou les prophètes connaissaient ou attendaient ici-bas. Prenez par exemple les saints de l'Ancien Testament et voyez comme la différence est fortement marquée. Ecoutez les soupirs et les aspirations des Psaumes. Etudiez les prophéties de Jérémie, d'Ezéchiel ou tout autre : la condition de ces écrivains sacrés est-elle la même que celle des disciples? Ce n'est pas certes qu'ils ne fussent pas bénis ou honorés de Dieu, car plusieurs d'entre les saints de cette époque étaient des vaisseaux d'inspiration. Et cependant, quand il s'agit de leur propre expérience, ces saints de Dieu, malgré leurs visions ineffables de l'avenir ne jouissaient pas quant au présent de cette puissance d'adoration et de témoignage.

Rien n'est plus éloigné de ma pensée que de nier que les souffrances des Chrétiens peuvent

être plus poignantes encore que celles de Jérémie ou d'Ezéchiel, ou de supposer que l'Homme de douleur, l'affligé des affligés, épargne aux siens cette association avec Lui. Non, assurément, et nous ne consentirions pas à être privés de cette faible part dans les souffrances que nos pauvres cœurs sont capables de porter. Mais croyons-le bien, nous jouirons pleinement de Christ et de notre union avec Lui dans la mesure où le peuple de Dieu sera rejeté par le monde, où nous serons les objets d'un mépris inconnu dans les anciens temps, car aucun Juif n'a dû subir ce qui assaillit le Chrétien. Et ce qu'il y a de plus pénible, c'est que plus on prend la place qui convient au Chrétien, c'est-à-dire la place de Christ — (car après tout le christianisme est notre association par le Saint-Esprit avec Christ) — plus on est uni à Christ par la puissance de l'Esprit, plus on est rejeté par le monde.

Mais, d'un autre côté, quelle gloire, quelle joie, quelle bénédiction ! Pourquoi les Chrétiens sont-ils si souvent abattus ? Je n'entends pas écrasés par les épreuves et par les fatigues du chemin ; mais découragés en présence de Dieu par leurs pensées à l'égard du Seigneur et oublieux des liens qui les attachent au ciel ? Pourquoi y a-t-il chez eux des nuages, de l'incertitude, l'absence de cette joie abondante de Celui auquel ils appartiennent, et de là d'où ils sont ? Parce que n'ayant pas appris à contempler le

ciel par l'Esprit, ils ne regardent pas la terre comme un désert, bien que les fleuves d'eau vive puissent découler d'eux. Ils oublient ce que Jésus leur a donné ; ils considèrent la terre comme un lieu désirable. Pourquoi Christ ne serait-il pas exalté ici-bas ? Pourquoi n'aurions-nous pas, Lui et nous, un nom glorieux dès à présent ? Non — son heure n'est pas encore venue ; ni la nôtre non plus, puisque nous sommes un avec Lui. Ici, l'heure de l'homme fut pour Christ le mépris ; le rejet et la mort, ce sont là son partage. Le nôtre est de n'être rien, d'être méprisés, haïs des hommes. Telle fut la portion de Christ sur la terre. Y a-t-il quelque chose de meilleur dans ce monde ? Y a-t-il quelque chose qui puisse soutenir la comparaison avec ce que Christ a connu Lui-même ? Il l'a expérimenté comme nul ne le pourra jamais, mais du moins par sa grâce nous pouvons nous attacher fortement à Lui, et ainsi en prendre notre part et l'apprécier dans une certaine mesure.

C'est pour cela que le Saint-Esprit a été donné. Examinez dans cet ordre d'idées l'expression « fleuves d'eau vive. » La puissance du Saint-Esprit remplit le cœur de la gloire dans laquelle Christ est maintenant. Quelle puissance peut mieux convenir au désert, quand il est le plus aride, quand tout est stérilité autour de nous, et qu'il n'y a pas une seule source où nous puissions puiser, un point verdoyant où reposer

notre regard, ni un palmier sous l'ombre duquel nous puissions nous abriter? Quand le sentiment du vide de ce monde a pénétré notre cœur, il prépare et fortifie notre âme selon Dieu. Voici donc la question qui se présente. Si dans Jean iv nous avons le Saint-Esprit mettant le croyant en rapport avec le Fils et le Père, ce qui constitue un culte véritable, quelle est la bénédiction nouvelle et spéciale qui est promise ici? Elle s'applique plutôt au service qu'au culte, car l'expression «des fleuves d'eau vive couleront de son ventre» suggère la pensée d'une effusion abondante. Mais aussi elle suppose que par la grâce, le croyant est élevé dans une atmosphère supérieure à celle du désert qu'il traverse. Le croyant sans cesse rempli de Christ, qui est Lui-même dans le repos, et qui accorde son repos au cœur, reçoit une puissance communicative du Saint-Esprit, et le ciel devient un séjour bien rapproché, duquel la grâce lui a ouvert l'entrée à cause de Christ qui y est déjà. Ainsi le Saint-Esprit l'unit si étroitement au Seigneur Jésus, que tout ce que le monde peut lui présenter ne lui semble plus qu'un hochet misérable. D'un autre côté, nous savons qu'il y a d'inépuisables richesses telles que le cœur de l'homme ne saurait imaginer, et nous reconnaissons que, s'il nous est donné de nous les approprier, c'est uniquement par la grâce du Sauveur. En somme, ce qui nous est présenté

dans ce passage n'est pas tant l'Esprit du Fils nous donnant de nous réjouir dans sa Personne et dans sa grâce aussi bien que dans l'amour du Père, mais plutôt la puissance du Saint-Esprit dépeinte par Celui qui est maintenant élevé dans la gloire de Dieu, afin de nous donner l'assurance que cette gloire est nôtre en Lui, et de nous remplir tellement de sa plénitude, que nous communiquions des bénédictions à autrui.

Bien que le sujet ne soit pas identique, il me semble que la différence que nous trouvons dans 1 Pierre II, entre la sacrificature sainte et la sacrificature royale, peut jeter quelque lumière sur le passage que nous étudions. L'apôtre Pierre nous représente comme étant revêtus de cette double sacrificature, une « sacrificature sainte » (verset 5), une « sacrificature royale » (verset 9); assurément ce n'est pas une répétition inutile. Ce ne sont pas des épithètes sonores, accumulées sans intention, mais une appréciation claire et distincte de notre position comme « rapprochés » de Dieu. Quelles sont les fonctions de la « sainte sacrificature » ? Offrir des sacrifices spirituels. Ainsi consacrés, nous nous approchons de Dieu, et en conséquence il s'agit de ces sacrifices qui ont rapport au culte du Seigneur. D'autre part nous sommes appelés une « sacrificature royale », et alors il n'est plus question de sacrifier à Dieu les louanges et les actions de grâces, mais d'annoncer les vertus de

Celui qui nous a appelés des ténèbres à sa merveilleuse lumière. Ainsi l'une de ces sacrifices s'exerça en louant Dieu par notre Seigneur Jésus-Christ, tandis que l'autre a pour objet de manifester parmi les hommes l'excellence de Celui qui a agi avec nous comme Dieu seul pouvait en former ou en exécuter le dessein. Que le Chrétien ne perde jamais de vue la dignité de cette vocation; pour lui, chercher la gloire terrestre c'est en réalité s'avilir.

Bien des Chrétiens pendant le cours de leur pèlerinage ici-bas sont dans l'obligation de gagner pour eux et pour leurs familles le pain quotidien. Et cela est bon, car peu d'entre nous seraient capables de supporter qu'il en fût autrement. Et pourquoi ce travail manuel nécessaire m'empêcherait-il de rendre un témoignage vivant d'amour et de fidélité à notre adorable Sauveur? Mais pour le croyant ce travail est un gagne-pain — rien de plus. Aussitôt qu'on veut y attacher l'importance d'une vocation, ou le regarder comme une chose honorable selon le monde, le témoignage rendu à la gloire de Christ devient impossible. Nul doute que la grâce de Dieu puisse appeler des individus activement engagés dans des professions honorables selon le monde. Nous avons connu des hommes ainsi appelés de Dieu au moment même où ils entraient dans une de ces carrières chères au cœur naturel, et nous en avons vu quel-

ques-uns faire preuve d'une grande simplicité de cœur. Je ne dis pas qu'on ait tort de suivre ce qu'il est convenu d'appeler une profession ; mais au nom de la gloire céleste de Christ, je juge l'esprit dans lequel tout ce qui appartient au monde est organisé, et je vous mets en garde contre la vaine gloire des hommes, contre le désir des grandeurs terrestres, contre l'entraînement, pour nous et pour les nôtres, de l'opinion du monde. L'heure de Christ n'était pas venue ; la nôtre ne l'est pas non plus. Si nous Lui appartenons, nous n'avons que faire de la gloire de ce monde. Soyez convaincus que ces honneurs-là sont un déshonneur pour l'enfant de Dieu. Peu importe les biens que le monde nous offre ? Quel besoin en avons-nous ? Toutes choses sont à nous. Nous jugerons le monde, et même les anges. Je ne tiens pas à montrer que les choses terrestres portent si souvent l'empreinte de leur futilité, que les sages de ce monde admettent que le plaisir consiste plutôt à poursuivre qu'à atteindre.

Souffrez donc que j'insiste sur l'importance pour le Chrétien (qu'il s'agisse de lui ou des siens) de se tenir constamment sur ses gardes quant au monde, le regard attaché sur Christ dans le ciel. Loin de moi la pensée que le christianisme impose à tous les croyants une uniformité d'occupations, ni que la foi se manifeste par l'abandon de la vocation où l'on se trouve, si

l'on peut y demeurer avec Dieu; ou par la recherche d'un état qui soit en dehors de nos aptitudes. Ce n'est pas de la foi, mais de la folie. Mais malgré ces réserves, souffrez que je vous redise qu'il n'y a qu'un seul mobile digne d'un Chrétien, c'est de tout faire en vue du Seigneur, que notre occupation journalière soit de faire des souliers ou de rédiger des actes. Et si nous savons que nous savons que nous accomplissons la volonté de Dieu, nous pouvons faire quoi que ce soit avec une bonne conscience et un cœur joyeux. Ce qui perd le Chrétien, c'est d'oublier qu'il est sur la terre pour faire la volonté de Dieu et pour être un fidèle témoin d'un Christ rejeté par le monde, mais glorifié dans le ciel.

Quelle est au contraire l'ambition de l'homme du monde? C'est de faire son chemin, d'accomplir quelque chose de grand — et ce qu'il a pu acquérir aujourd'hui devient un marchepied pour obtenir de nouveaux honneurs demain. Tout cela n'est que la négation de la position que doit occuper le Chrétien, et montre combien les désirs du cœur se trouvent dans le courant du monde. Il est naturel peut-être de souhaiter d'avoir une position plus brillante ou plus facile; mais alors, où est l'attachement du cœur à Christ; et se pourrait-il, après tout, qu'on Lui préférât le premier Adam? Toute la question est là. Si mon cœur appartient au second Adam, ne dois-je pas le montrer dans ma vie de chaque

jour? Ne faut-il honorer Christ que le dimanche? Assurément ce n'est pas là la loyauté que nous devons à notre Chef. Avez-vous été amenés par la grâce de Dieu à la connaissance de son amour pendant que vous occupiez une position regardée par le monde comme basse et méprisable? Soit. Quelle admirable occasion d'exercer la foi qui sait juger par Christ dans la gloire si vous pouvez, en conservant cette position, demeurer avec Dieu! Je ne vous demande nullement de suivre tel ou tel homme; mais de sonder la Parole, et de déterminer dans quelle mesure il vous sera possible d'honorer Dieu là où vous êtes? Car ne devons-nous pas être ses épîtres lues et connues de tous les hommes? Et n'est-ce pas ainsi que par sa grâce des fleuves d'eau vive couleront de nous? Nous ne manifestons pas Christ quand nous étreignons avec force les biens que nous possédons, quand nous maintenons rigoureusement nos droits, quelque fondés qu'ils puissent être selon le monde; quand nous résistons avec raideur à tout empiètement qui nous semble injuste. De même l'esprit de Christ n'est pas manifesté par celui de « basse condition » qui profite avec avidité de toutes les occasions d'avancement qui peuvent se présenter. Que votre condition soit élevée ou basse, comme on dit dans le monde, l'occasion ne vous manquera pas de montrer ce que vous pensez de Christ.

La Parole de Dieu peut nous diriger d'une manière infaillible; notre sagesse n'est que folie. La volonté du Seigneur est tout. Il faut que la conscience chrétienne reconnaisse que, quelle que soit la position du croyant, chacun de nous peut faire la volonté de Dieu, peut être son serviteur, peut manifester que nous l'estimons infiniment au-dessus du monde. La bénédiction pour moi consiste à être satisfait du service quel qu'il soit que le Seigneur me donne à faire. Quant aux circonstances qui doivent le glorifier, et qui conviennent à son serviteur, c'est à Lui à en juger. Que je les regarde simplement comme autant de moyens de publier ses louanges, en estimant par-dessus tout ce que le monde hait. Pour ce qui concerne notre profession, qu'elle soit honorée ou méprisée par les hommes, elle ne doit être pour nous qu'un gagne-pain. Ce point de vue n'est pas celui du monde. Traiter une profession honorable de gagne-pain? Oui assurément; un Sauveur crucifié ici-bas, et élevé dans la gloire fait peu de cas du monde et de ce qui s'y trouve. Prenez un exemple. Je dois travailler comme cordonnier; ai-je le désir d'être le premier cordonnier de Paris? Supposé que je sois médecin. Mon ambition me porte-t-elle à vouloir avoir la plus nombreuse clientèle? De semblables désirs proviennent-ils de Christ? Est-ce ainsi que nous honorons de fait Jésus glorifié? Est-ce de sa main que j'accepte mon

travail, et pour Lui que je le fais? Nos cœurs savent combien — si le Seigneur nous donnait réellement quelque chose à faire pour Lui, notre amour se montrerait à le bien faire. Loin de nous la pensée que les Chrétiens doivent être négligents ou insoucians dans la manière de vaquer à leurs occupations. Ce qu'il faut pour la foi, c'est la ferme conviction que Christ est le but de notre travail, qu'il soit important ou humble.

C'est ainsi que nous manifestons, même dans notre vie journalière, que nous ne vivons pas pour nous-mêmes en ce monde, mais pour Celui qui est mort et qui est ressuscité; et nous aurons certainement pour nous la puissance du Saint-Esprit. Précieux témoignage, bien qu'il soit rendu au milieu des choses transitoires de ce monde; mais témoignage qui ne passera jamais. Nous ne faisons que traverser un pays étranger; notre patrie est avec Christ; mais nous ne sommes que pour un temps là où le Seigneur Lui-même nous a placés. Nous séjournons ici aussi longtemps qu'il nous donne à travailler pour Lui. Nous campons au commandement de l'Éternel, et au commandement de l'Éternel nous partons. C'est à Lui à disposer de nous. Nous sommes au désert, mais, en attendant, au lieu de boire de l'eau d'un rocher, nous avons une source au dedans de nous, d'où découlent des sources d'eau vive. C'est la joie de Jésus qui se

reproduit ici-bas — la puissance du Saint-Esprit qui donne dès à présent au cœur de se dilater en celui qui est là-haut. Nous savons que nous Lui appartenons, et ainsi les vanités de ce monde sont jugées pour ce qu'elles sont, l'appât dont se sert Satan pour séduire un monde condamné.

Bien-aimés, dans quelle mesure vos âmes cherchent-elles ce but? Je me pose la même question. Je désire, par la grâce de Dieu, que les vérités qu'il a placées devant nous, ne dégènerent pas en une connaissance stérile. Plus que d'autres Chrétiens, nous avons à nous méfier de ce piège. Dieu dans sa miséricorde a réveillé ses enfants en leur rappelant cette vérité, et plus encore en ravivant la foi qui a été « une fois enseignée aux Saints. » C'est là, sans doute, un grand privilège, mais il entraîne avec lui une sérieuse responsabilité et de graves périls. Qui sont ceux qui sont le plus exposés à perdre de vue cette vérité et à en devenir les adversaires déclarés? Ceux-là mêmes qui l'ayant connue ont cessé de la réaliser et par conséquent de l'apprécier. Et comment peut-on la réaliser, à moins que Christ et non le *moi* soit notre premier objet? Mettez à la place du Seigneur dans nos cœurs des préoccupations personnelles, touchant notre renommée ou notre bien-être, et tout se corrompt jusqu'à la source. Dieu seul sait où s'arrêterait cette folie sans la grâce qui, après

nous avoir pris quand il n'y avait pas dans nos cœurs une seule étincelle d'amour pour Dieu, nous a gardés malgré toute notre misère, et qui peut encore empêcher les funestes conséquences de notre indécision et de notre infidélité. Dieu qui a toujours Christ en vue et qui veut qu'Il soit glorifié en nous, nous laisse assez de liberté d'action et de responsabilité morale pour montrer jusqu'où l'incrédulité peut nous entraîner. Mais Il peut relever une âme, et c'est ce qu'Il fait. Pussions-nous compter sur cette grâce pour nous garder aussi bien que pour nous relever, aussi bien que pour discerner la manière dont Il jugé les personnes et les choses, et traiter avec sévérité tout ce qui peut tendre à amoindrir la Parole, ou à abuser de la grâce pour diminuer la gloire du Seigneur Jésus-Christ.

Veuille le Seigneur nous rendre humbles et nous tenir dans l'humilité. Qu'Il nous donne si constamment de Le contempler dans la gloire, que tout ce qui est de ce monde soit jugé comme devant subir l'heure de la moisson, et celle de la vendange qui ne sont pas encore venues. Mais en attendant, notre joie est venue dans la glorification de Christ et dans le Saint-Esprit qui nous a été donné avant cette heure. Nous connaissons Jésus dans la gloire céleste, et nous savons qu'Il a déjà envoyé le Saint-Esprit pour nous faire participer dès maintenant à la richesse de cette gloire. Pussions-nous être ses fidèles

Témoins, dussions-nous être brisés afin que les fleuves d'eau vive se répandent plus librement à la louange de la grâce et de la gloire de Dieu.

MÉDITATIONS SUR LE PSAUME XXIII.

(Suite de la page 106.)

L'onction est d'un usage fréquent dans les Ecritures, et nous voyons aussi que dans leurs pratiques et leur culte les Juifs faisaient un grand emploi de l'huile sainte. Les prophètes, les sacrificateurs et les rois étaient oints et consacrés par ce moyen ; et elle formait un ingrédient important dans les offrandes. Les ustensiles mêmes du tabernacle devaient être oints avec cette « huile de l'onction sainte. » Composée d'après les directions divines contenues en Ex. xxx, elle était évidemment une figure expressive du Saint-Esprit dans Ses opérations nombreuses et variées ; son écoulement silencieux dans les tuyaux d'or (Zach. iv) peut représenter son travail tranquille et inaperçu dans l'âme.

Mais l'onction de la tête que signale notre magnifique psaume, est plutôt l'emblème d'une

bénédictio personnelle qu'une observance cérémonielle. Au commencement du psaume, l'homme de Dieu présenté sous la similitude d'une brebis avec son berger, parle de sa confiance parfaite en Jéhovah, et cette confiance ne l'abandonne pas un instant; elle caractérise le psaume entier. « L'Éternel est mon berger, je n'aurai point de disette. » Il est conduit par les soins de son berger dans de verts pâturages et auprès des eaux tranquilles; mais un jour d'épaisses ténèbres survient et la scène entière est obscurcie. Le pèlerin doit traverser l'épreuve et la souffrance, bien que la main qui dispense les coups soit invisible. La mort passe sur son sentier laissant derrière elle une ombre terrible. La scène, naguère si paisible, si douce et si heureuse, est transformée en une vallée de larmes, et cependant le Seigneur est là et Sa présence est goûtée. « Tu es avec moi, ton bâton et ta houlette sont ceux qui me consolent. » Maintenant la figure change — nous passons de l'emblème d'une brebis reposant tranquillement sous les soins du berger à l'emblème d'un convive assis à la table du Roi.

« Tu dresses la table devant moi, en face de mes adversaires; tu oins ma tête d'huile, ma coupe est comble. » « *La table* » peut être considérée comme le symbole de la communion de l'âme avec le Seigneur Lui-même, et elle est sans doute, présentée ici comme développant

d'une manière plus riche et plus entière le caractère d'une intime communion avec Lui. Il l'exprime ailleurs en disant : « Voici, je me tiens à la porte, et je frappe : si quelqu'un entend ma voix et qu'il ouvre la porte, j'entrerai chez lui, et je souperai avec lui et lui avec moi. » (Ap. III, 20.)

L'onction de la tête semble être l'expression d'une faveur plus extérieure, plus publique, et cette bénédiction signalée amène celui qui en est l'objet dans une communion bénie avec le Maître Lui-même. Lui fut oint, non avec l'huile du sanctuaire, mais avec le Saint-Esprit descendu du ciel. « Et Jésus ayant été baptisé, s'éloigna aussitôt de l'eau et monta; et voici, les cieux lui furent ouverts, et il vit l'Esprit de Dieu, descendant comme une colombe, et venant sur lui. » (Mat. III, 16.) Ailleurs nous lisons que « Dieu a oint Jésus de Nazareth de l'Esprit Saint et de puissance. » Et encore : « Tu as aimé la justice et haï l'iniquité; c'est pourquoi, ô Dieu, ton Dieu t'a oint d'une huile de joie au-dessus de tes compagnons. » (Act. X, 38; Hébr. I, 9.)

Elle est merveilleuse, en vérité, pour nos âmes cette vérité qui resplendit à travers l'emblème de l'onction. Ici, nous sommes appelés les « *compagnons* » de Christ; et nous savons que, comme homme, Il est désigné par le nom de « *compagnon* » de l'Éternel des armées. (Zach. III.) Quel lien! tu as bien raison de l'écrier, ô mon

âme, quel lien entre nous et le Dieu vivant ! Il est dit de tous les chrétiens : « Vous avez l'onction de la part du Saint ; » et aussi : « Celui qui nous lie fermement avec vous à Christ et qui nous a oints, c'est Dieu. » (1 Jean II, 20 ; 2 Cor. I, 21.) Il est parfaitement vrai qu'il est oint d'une huile de joie *au-dessus* de ses « compagnons » ; mais il est vrai aussi que *nous sommes* Ses « *compagnons*. » L'Esprit de vérité le déclare, nous le croyons et bientôt le jour manifestera la chose.

Comme rois et sacrificateurs de notre Dieu et Père, nous serons prochainement associés avec notre glorieux Seigneur dans Sa domination et dans Sa gloire. Nous serons alors publiquement reconnus comme les compagnons de Celui qui aura en Sa main le gouvernement des cieux et de la terre. « Et je vis des trônes ; et ils étaient assis dessus, et le jugement leur fut donné..... ils seront sacrificateurs de Dieu et du Christ et ils régneront avec lui mille ans. » (Apoc. xx.) Mais ne pensons pas qu'à la fin des mille ans nous devons cesser de régner avec Christ ou d'être ses compagnons. Il est vrai que cette époque sera celle où Christ remettra le royaume à Dieu le Père et où Il déposera l'autorité et la puissance. « Car il faut qu'Il règne jusqu'à ce qu'Il ait mis tous Ses ennemis sous Ses pieds. » (1 Cor. xv.) Mais notre règne avec Christ commencera, pour ainsi dire, seulement alors ; car

nous *réguerons en vie par un seul, Jésus-Christ.* (Rom. v, 17.) Notre vie éternelle et notre règne avec Christ doivent co-exister à jamais.

Adorable Seigneur! quel amour que le tien! quelle perspective tu places devant nous! Que dire en face de telles choses? Oh! donne-nous de marcher d'une manière digne de l'huile sainte que notre Dieu a répandue sur nous! Pour le moment, nous ne pouvons que nous prosterner pour adorer en présence d'une semblable grâce, et c'est avec vérité que nous nous écrions: *«Ma coupe est comble.»*

«Ma coupe est comble.» Heureux état! La bénédiction du convive du Roi ne connaît plus de mesure. Celui qui vient de traverser les sombres profondeurs de la vallée est maintenant introduit dans une scène de joie des plus élevées, et c'est là qu'il reçoit publiquement l'assurance de la faveur du Seigneur. Cependant nous ne devons pas perdre de vue que la vallée peut être un témoignage aussi expressif que le banquet de la faveur du Seigneur, bien que les résultats soient dans notre expérience si différents. Pour le moment, la coupe de joie est comble, mais cette joie est exclusivement dans le Seigneur. La scène en bas peut être aussi sombre que jamais. Ces deux choses sont parfaitement conséquentes dans l'expérience chrétienne et connues pratiquement de la plupart d'entre nous. Désormais les scènes terrestres peuvent

être dépourvues de joie, bien que traversées par des témoignages nombreux de miséricorde, tandis que le cœur nage dans les joies immenses de son Seigneur. Il se peut que tout ce qui nous entoure porte l'empreinte de la déception et du deuil ou que nous soyons placés sous le poids de la plus cuisante épreuve, tandis que tout en haut demeure calme, serein, joie sans mélange. Etre placés devant Dieu dans la pleine valeur de Christ et dans le précieux sentiment que nous sommes les enfants de Son amour, cela suffit pour faire déborder de nos cœurs la plus franche et la plus heureuse louange.

C'est là, ô mon âme, la conséquence naturelle du festin royal. Et comment pourrait-il en être autrement ? Etre assis à la table du Roi — participer au repas que Lui-même a préparé — avoir la tête ointe d'une huile odoriférante et la coupe débordant de Son meilleur vin, je le demande, quelle autre exclamation convient mieux à l'âme que celle-ci : « Ma coupe est comble ? » Ma joie, ma bénédiction, mon bonheur est en son entier, oui, il jaillit même tellement au-dessus de sa mesure que je ne puis qu'aimer et louer.

Apprends, ô mon âme, de cette image si frappante ce qu'est *l'adoration*. Rien, sois-en sûre, n'est d'une importance plus grande pour le chrétien, car rien n'honore Dieu davantage. Sa gloire Lui est enlevée lorsque Ses enfants négligent de L'adorer. Le caractère vrai du culte et le

seul principe sur lequel il puisse être rendu sont vus ici. Oh ! combien ce psaume est plein d'instruction et de beauté ; et en combien de points il s'applique à notre Seigneur Lui-même. Oh ! comme Sa coupe était pleine de joie, et de douleur aussi, lorsqu'Il était ici-bas comme l'Homme parfaitement dépendant, se confiant dans les soins de Jéhovah ! Mais chez le pécheur sauvé par grâce, combien elle est merveilleuse cette expérience qui le rend capable de s'écrier au milieu des plus profondes eaux : « Ma coupe de joie est comble, ma coupe de larmes l'est aussi. » Telle fut toujours la mesure de la coupe du Seigneur comme l'Homme de douleurs. Mais Il connut parfaitement les deux choses, cela est vrai. Quelle faveur d'avoir communion avec Lui ! Quel privilège, bien qu'il soit goûté maintenant dans les larmes, de participer à Sa coupe de souffrance aussi bien qu'à Sa coupe de joie — de connaître quelque chose de Ses angoisses terrestres aussi bien que de Ses délices célestes. Jamais nous ne pourrons toucher à la coupe de colère qu'Il but à notre place ; elle fut vidée jusqu'à la lie. « Tout est accompli. » Mais nous boirons à Sa coupe de joie durant toute l'Eternité. Alléluia ! « Entre dans la joie de ton Seigneur. » Voilà quelle va être l'heureuse bienvenue que nous recevrons de Sa part prochainement. Et remarque, ô mon âme, qu'il ne s'agit pas seulement de la joie du ciel, ou de la joie des anges, mais de la joie de ton Seigneur.

Mais demanderas-tu peut-être, ô mon âme, quelle est la signification spirituelle de cet emblème? Nous croyons qu'il dépeint une âme entrée dans le véritable esprit du culte. Nous ne nous souvenons pas d'avoir rencontré dans les Ecritures quatre autres paroles qui donnent aussi clairement

LA VÉRITABLE IDÉE DU CULTÉ.

Le Maître a tellement rempli le vaisseau qu'il déborde. Lorsque le cœur est plein de la vérité, « de la vérité telle qu'elle est en Jésus, » et que le Saint Esprit y habite, ce cœur déborde bientôt en actions de grâce et en louanges — il adore Dieu, qui est Esprit, en esprit et en vérité. Le cœur du convive répond, osons-nous dire, à la bonté de l'hôte, mais il est clair que c'est ce que Dieu répand dans l'âme par Sa grâce qui remonte de l'âme vers Lui en expressions de reconnaissance. C'était la fumée montant de l'autel comme un encens d'agréable odeur.

Il est évident qu'un vase plein ne peut rien contenir de plus. Tout ce qui lui est donné ensuite ne fait qu'augmenter son débordement. Mais de quelle nature, je le demande, sont les sentiments spirituels d'une âme qui répond à cette figure? D'une nature et d'un caractère célestes — ils sont le fruit du Saint-Esprit. Rien sur la terre ne se rapproche autant de l'occupation céleste que l'adoration. Ce sera notre heu-

reux emploi durant les âges de l'Éternité. Mais il faut que l'âme habite en esprit le ciel — oui le saint des saints, avant d'atteindre cette condition, et c'est là que le chrétien devrait toujours se trouver. Il est en Christ, et Christ remplit le ciel de Sa gloire. Pour Dieu, il n'existe pas maintenant de culte se rattachant à un parvis extérieur; il faut qu'il soit offert *par des sacrificateurs et en dedans du voile*. Lorsque le cœur de l'adorateur répond au débordement de la coupe, il est évidemment rempli — rempli de manière à ne laisser aucun vide. Il éprouve spirituellement un parfait rassasiement quant à tous ses désirs; chaque souhait est réalisé et tous les soupirs de l'âme sont satisfaits. Il est vrai que l'adorateur n'est pas encore entré dans la gloire de la résurrection, mais il possède tout excepté la gloire et il en a conscience. Il est vrai que, pour *cela*, il est dans l'attente, mais sans aucune espèce d'incertitude. « Car nous par l'Esprit, sur le principe de la foi, nous attendons l'espérance de la justice. » (Gal. v, 5.) *L'espérance* qui appartient proprement à la justice, c'est *la gloire*. Nous avons maintenant la justice en Christ et nous attendons la gloire, et cependant toutefois dans un sens, nous la possédons déjà, car le Seigneur dit Lui-même : « Et la gloire que tu m'as donnée, je la leur ai donnée. » Il est même un sens plus particulier encore dans lequel nous pouvons dire que nous la possédons déjà d'après

ce qu'exprime l'apôtre dans l'épître aux Colossiens : « Christ en vous l'espérance de la gloire. » Mais nous attendons, cela est vrai, la gloire de Dieu dans sa *pleine manifestation*.

Il peut être à propos de signaler ici la différence qui existe entre *la prière* et *l'adoration*, quelque rapport qu'il y ait entre les deux choses et quelque convenable même que soit parfois leur mélange comme nous le lisons en 1 Tim. II : « des supplications, des prières, des intercessions, des actions de grâces. » Nous avons toujours d'abondants sujets d'être reconnaissants ; néanmoins les deux choses sont en elles-mêmes parfaitement distinctes. Nous apportons nos vaisseaux vidés à une réunion de prières, suppliant notre Dieu et Père de les remplir ; cela montre notre connaissance de Dieu et notre confiance en Lui, de telle sorte que si la prière est faite avec foi, l'huile pourra couler jusqu'à ce que chacun des vaisseaux soit rempli (2 Rois IV). C'est ainsi que la prière peut conduire au culte comme le font aussi l'évangélisation et l'entretien ou l'enseignement des enfants de Dieu. Mais avec cela il est essentiel de comprendre la différence qui existe entre la prière, la prédication, l'enseignement et le culte. Toutes ces choses sont d'une importance très-grande en elles-mêmes, elles sont toutes de Dieu et ne doivent pas être confondues. Dans la prédication de l'évangile Dieu s'adresse au monde ; dans l'enseignement Il parle

à Ses saints; mais dans le culte c'est nous qui nous adressons à Dieu, nous Lui rendons adoration. Le ministère s'exerce de la part de Dieu en faveur de l'homme, tandis que le culte part de l'homme pour monter vers Dieu. Il n'est peut-être pas deux choses qui soient plus distinctes; et cependant il en est peu qui soient aussi ordinairement confondues. Une adoration vraie peut être produite par l'un des services dont nous avons parlé, et même l'esprit d'adoration peut être goûté (et c'est heureux s'il en est ainsi), tandis que nous sommes employés à l'un de ces services; mais dans le culte chrétien, nous nous approchons de Dieu comme de notre Père en Jésus et nous nous adressons à Lui. Lorsque nous connaissons Dieu tel qu'Il s'est révélé dans la Personne et dans l'œuvre de Christ, nous éprouvons une sainte liberté en Sa présence et nous lui rendons la louange, l'adoration et les actions de grâces d'un cœur reconnaissant.

L'Écriture emploie fréquemment et d'une manière très-variée le mot de « coupe. » Parfois, il symbolise la joie; parfois, il exprime la douleur; mais dans le verset qui est placé devant nous, *la coupe comble* dépeint une joie qui dépasse toute mesure et qui s'harmonise parfaitement avec la position du croyant qui participe au privilège béni de l'onction. La table que Jéhovah avait dressée pour son pèlerin fatigué faisait plus que subvenir à tous ses besoins; rien ne manquait.

La provision était entière et divinement appropriée à sa condition. Nulle nécessité de rappeler à l'Hôte quelque chose à quoi il eût oublié de pourvoir. Réclamer ou désirer ceci ou cela à une pareille table, serait contraire à tous les sentiments que peut éprouver le convive rassasié, à moins pourtant que son cœur ne soupirât après une gratitude plus entière et des actions de grâces plus convenables. Ne devrions-nous pas tous être animés de cet esprit lorsque nous nous asseyons à la Cène du Seigneur? Oh! bien certainement, et dans le sens le plus élevé. Et n'est-il pas vrai que dans ce magnifique verset nous possédons au moins une *illustration* de la Cène du Seigneur, de la présence du Saint-Esprit, et du culte rendu par l'assemblée de Dieu? Assurément, car l'idée du culte est plutôt en rapport avec l'assemblée qu'avec un Chrétien individuellement. La joie des autres augmente la nôtre et fortifie notre culte.

Cette vérité est placée devant nous d'une manière si admirable et si touchante dans le xxvi^{me} chap. du Deut., que je me sens pressé de le considérer un instant. L'adorateur déjà introduit dans le pays promis aux pères, présente sa corbeille de prémices — fruits de la terre sainte; et le sacrificateur la place devant l'Eternel son Dieu. Il adore *dans le pays* et ne présente à Jéhovah que *les fruits du pays*. Canaan est le type du ciel et nous ne pouvons adorer Dieu que

lorsque nous y sommes en esprit et que nous présentons les prémices de cet heureux pays. L'amour, la joie, la sainteté, la louange, l'adoration et les actions de grâces croissent en abondance dans notre céleste Canaan. Mais la joie qu'éprouvait dans le pays l'Israélite racheté était partagée par d'autres. Il n'oubliait pas la misérable condition dans laquelle il était autrefois en Egypte bien qu'il en eût été retiré. « Mon père était un pauvre, misérable Syrien ; il descendit en Egypte. » Dans la joie nouvelle qui était désormais son partage, il invite le Lévite, l'étranger, l'orphelin et la veuve à partager son abondance. Mais ce n'était pas tout : il maintenait une marche de sainteté pratique sans laquelle il ne saurait y avoir de culte. « Je n'en ai point mangé dans mon affliction, et je n'en ai rien ôté pour l'appliquer à quelque usage souillé, et je n'en ai point donné pour un mort ; j'ai obéi à la voix de l'Éternel mon Dieu ; j'ai fait selon tout ce que tu m'avais commandé. » Son cœur s'élargit ensuite et il embrasse tout Israël. « Regarde de ta sainte demeure, regarde des cieux, et bénis ton peuple d'Israël et la terre que tu nous as donnée comme tu avais juré à nos pères, qui est un pays décollant de lait et de miel. » La vraie bonté et la largesse de cœur accompagnent toujours un véritable esprit céleste d'adoration. « Offrons donc, par lui, sans cesse à Dieu un sacrifice de louanges, c'est-à-dire le fruit des lèvres qui confessent

son nom. Mais n'oubliez pas la bienfaisance et de faire part de vos biens, car Dieu prend plaisir à de tels sacrifices. » (Héb. xiii, 15, 16.)

Le sacrifice de Christ commémoré dans la fraction du pain est le seul *fondement* d'un culte vrai, et la présence du Saint-Esprit dans l'assemblée est l'unique puissance par laquelle une adoration acceptable peut être offerte à Dieu. M'approcher de Dieu comme adorateur sans savoir que mon péché est ôté et que je suis une nouvelle créature dans le Christ Jésus, serait une présomption des plus audacieuses. Mais, lorsque nous savons que notre adorable Seigneur a, par le sang de sa croix, pleinement glorifié Dieu, effacé tous nos péchés et nous a purifiés de toutes nos souillures, nous avons une sainte hardiesse pour nous approcher de Dieu comme de notre Père. Sans la croix, tout doit être jugement; mais par le moyen de la croix tout est grâce, grâce illimitée. Le voile déchiré du haut en bas est pour nous un témoignage divin que Christ a aboli le péché par le sacrifice de Lui-même et nous a ouvert le chemin du Lieu très-saint. En vertu de son sacrifice expiatoire, il n'est plus maintenant question de péché, que Dieu en soit loué, entre l'adorateur et Dieu. Cette question fut pleinement réglée à la croix: réglée et mise de côté pour toujours. Le même coup qui frappa l'Agneau déchira le voile et fraya un chemin jusque dans la présence de la

sainteté infinie où l'adorateur se tient maintenant sans conscience de péché et où il se réjouit dans la présence de l'Éternel son Dieu.

Arrête-toi encore un moment ici, ô mon âme, pour que ton adoration puisse s'élever et s'approfondir à la vue de cette croix merveilleuse qui est le grand centre de l'univers moral de Dieu ! C'est vers ce centre que se dirigèrent toujours Ses regards, et c'est sur ce point aussi que se porta par anticipation l'œil de la foi jusqu'à ce que vint le Sauveur. Et maintenant, n'est-ce pas la croix qui doit fixer notre attention à jamais comme étant le centre de toute notre bénédiction et la base de tout notre culte sur la terre et dans les cieux, pour le temps et à travers les âges de l'Éternité ? Le « cantique nouveau » n'eût jamais été chanté dans le ciel et l'hymne de la louange n'eût jamais pu être entonné sur la terre par des hommes déçus et ruinés, sans la croix de Jésus ; et sans cette croix aussi notre coupe eût été à jamais une coupe de terreur et de souffrance au lieu d'une coupe débordant de joie.

Ayant considéré brièvement l'unique *fondement* du culte — le sacrifice de Christ, nous nous arrêterons maintenant sur la seule *puissance* du culte — le Saint-Esprit. Lorsque nous *naissions de nouveau* nous recevons une nouvelle nature qui est sainte et appropriée à la présence de Dieu. Elle est aussi capable de jouir de Lui,

vérité bénie qui sûrement nous donne l'idée la plus élevée du bonheur que peut posséder une créature; et pourtant ce bienheureux état peut être connu, déjà maintenant, comme l'apôtre nous le dit: « Mais nous nous glorifions même en Dieu par notre Seigneur Jésus-Christ. » (Rom. v, 11.) Sans cette nouvelle nature il ne pourrait y avoir de culte. Le Père recherche l'adoration de Ses *enfants*. Etre enfant, voilà la condition essentielle au culte; mais le Père prend Ses délices dans le culte de Ses enfants; Il ne l'accepte pas seulement, Il le *recherche*. O mon âme, qu'elle est étonnante et admirable cette vérité! Notre Dieu et Père *recherchant* des adorateurs! « Car aussi le Père en recherche de tels qui l'adorent. »

Mais en outre de l'œuvre de la rédemption, de la nouvelle naissance et de notre union avec un Christ ressuscité, *le don du Saint-Esprit* est une chose indispensable au culte chrétien. Rien ne peut être plus simple que l'enseignement adressé à ce sujet par le Seigneur Lui-même à la femme de Samarie. « Mais l'heure vient et elle est maintenant, que les vrais adorateurs adoreront le Père en esprit et en vérité; car aussi le Père en cherche de tels qui l'adorent. Dieu est esprit, et il faut que ceux qui l'adorent, l'adorent en esprit et en vérité. » Ici notre Seigneur insiste sur la nécessité morale de la présence et de la puissance du Saint-Esprit dans le culte chrétien.

n'est-ce pas Lui, en effet, qui connaît le mieux ce qui convient au Père, lui qui était « au sein du Père? » (Jean I, 18.) Bien qu'enfants, ce n'est que par l'Esprit que nous comprenons Dieu, que nous jouissons de Lui et que nous L'adorons. Dieu étant Esprit, il lui faut un culte rendu dans Sa nature à Lui — « en Esprit. » Un fils est de la même nature que son père.

Comme enfants, nous sommes faibles et dépendants; mais nous sommes « fortifiés en puissance par Son Esprit dans l'homme intérieur. » Comme enfants, nous sommes ignorants et légers; mais le Saint-Esprit nous communique la pensée de Dieu et nous donne de l'intelligence dans les choses divines, de sorte que nous pouvons nous approcher de Lui dans des pensées et des sentiments qui conviennent à Sa sainte présence. C'est le Saint-Esprit habitant en nous qui nous donne *conscience* de notre union avec Christ et de notre proximité de Dieu. Il est le sceau de la rédemption et les arrhes de l'héritage. L'onction de la tête avec de l'huile est comme cette « onction » que nous recevons de Dieu et par laquelle nous connaissons toutes choses (Voyez 1 Jean II, 20; 1 Cor. II, 12). Et c'est par le même Esprit que l'amour de Dieu est répandu dans nos cœurs, (Rom. V, 5.) amour qui est, pouvons-nous dire, la source de toute notre bénédiction et l'élan de toute notre adoration. Si donc le Saint-Esprit est si absolument

nécessaire au culte des Chrétiens, il devient de la plus haute importance qu'il ait la place qui Lui convient dans les assemblées des saints. « Car aussi nous avons tous été baptisés d'un seul Esprit pour être un seul corps, soit Juifs, soit Grecs, soit esclaves, soit libres; et nous avons tous été abreuvés pour l'unité d'un seul esprit. » (1 Cor. XII, 13.) Comment rendre à Dieu la gloire due à Son Nom si l'Esprit est en quelque sorte éteint ou mis pratiquement de côté? C'est là une question solennelle qui nous rappelle, dans une certaine mesure, le contraste si fermement établi par l'apôtre lorsqu'il s'adresse aux Philippiens. (Chap. III, 3.) « Car nous sommes la circoncision, nous qui servons Dieu en Esprit, et qui nous glorifions dans le Christ Jésus et n'avons aucune confiance en la chair. »

Dans ce cas, ce n'est pas contre le *péché* de la chair, mais contre la *religion* de la chair que l'apôtre met en garde. Les deux sont également mauvais aux yeux de Dieu. Les vrais adorateurs sont connus par ces deux caractères, *servir Dieu en Esprit* et *se glorifier dans le Christ Jésus*. La chair peut être très-pieuse à sa manière et se dépenser beaucoup en bonnes œuvres, mais elle ne sera jamais capable de *se glorifier dans le Christ Jésus*. Elle ne connaît rien de Christ comme méprisé du monde et honoré dans le ciel; elle ne sait rien non plus de ce que c'est que d'avoir ses affections aux choses qui sont en

haut. Mais même lorsque Christ a sa juste place dans le cœur, et que le Saint-Esprit est reconnu comme seule puissance du culte, nous avons à veiller contre le mélange des pensées de la chair avec les directions de l'Esprit. Ce sera toujours le but de l'ennemi, s'il ne parvient pas à substituer la chair à l'Esprit, de chercher au moins à les mélanger.

Mais *est-ce que je me glorifie dans le Christ Jésus seul?* C'est là une question solennelle et qui peut servir de pierre de touche à chacun de nous — c'est la pierre de touche du culte spirituel. O mon âme, est-ce que tu atteins à ce niveau? Christ est-il ton tout, en tous? T'approches-tu de Dieu et te tiens-tu en Sa sainte présence *te glorifiant en Jésus-Christ seul?* Il fait les délices du cœur du Père, Il est l'objet du témoignage de l'Esprit et c'est en Lui que les siens se réjouissent et se glorifient. Heureux, trois fois heureux, ceux qui dans ce jour de piété charnelle *« servent Dieu en Esprit, se glorifient dans le Christ Jésus et n'ont aucune confiance en la chair. »*

Avant de terminer notre méditation sur la coupe de joie, il sera bon peut-être de nous arrêter un instant sur ce qui forme avec elle un contraste, c'est-à-dire sur *la coupe de souffrance*. Dans l'expérience chrétienne celle-ci précède et accompagne souvent l'autre. Comme l'une est naturelle et que l'autre est spirituelle, toutes deux

peuvent être remplies à la fois ; mais ce n'est que pendant notre séjour temporel que nous pouvons avoir à faire avec la coupe de souffrance. Dans le ciel nous goûterons une joie pure et sans mélange et nous serons accueillis à l'entrée par ces paroles : « Entre dans la joie de ton Seigneur. » Nous boirons et pour jamais à la coupe même de notre Maître ; nous nous abreuverons à la même fontaine que Christ Lui-même. Possédant la même vie nous aurons le même goût pour les joies, les occupations et les bénédictions du ciel, quoique pas au même degré bien certainement.

En dehors de cette *nature divine*, il ne peut exister aucune disposition pour les *choses divines*. La nature purement humaine trouverait la lumière du ciel plus intolérable que les ténèbres de l'enfer. Oh ! quelle pensée ! Une âme immortelle amenée à un tel désespoir par le sentiment du péché, en présence de la sainteté, qu'elle cherche un abri dans les profondeurs des ténèbres et qu'elle crie « aux montagnes et aux rochers : *Tombez sur nous*, et nous cachez de devant la face de Celui qui est assis sur le trône, et de devant la colère de l'agneau ! » (Apoc. vi, 16.) Déjà maintenant, l'évangile de la grâce de Dieu est prêché aux pécheurs en ces termes : « Or c'est ici le sujet du jugement, que la lumière est venue au monde et que les hommes ont mieux aimé les ténèbres que la lumière, car leurs cu-

vres étaient mauvaises. » (Jean III, 19.) Oh ! pourquoi ne sont-ils pas tous attirés *maintenant* à cette lumière — la lumière de l'amour éternel — la lumière de la croix de Jésus — la lumière de la grâce illimitée de Dieu ? Viens, oh ! viens pécheur ! Ne vaut-il pas mieux être manifesté à la lumière du glorieux évangile de grâce et d'amour où tes nombreux péchés te seront pardonnés et où tu recevras la vie éternelle comme un don de Dieu, que d'être révélé devant la face du Juge alors que la porte des compassions aura été fermée ? Pourquoi donc ne pas venir ? Le péché ne porte-t-il pas déjà maintenant avec lui un aiguillon terrible, alors que la jouissance en est passée ? N'en as-tu pas fait l'expérience, ô mon infortuné compagnon de péché ? Combien j'en ai vu se porter à des actes de violence et de folie à la suite de l'amertume et des remords laissés par le péché, après que ses jouissances s'étaient changées en fiel et en ver rongeur ! Mais quelle doit en être l'amertume dans ce lieu où le sombre et éternel désespoir s'empare de l'âme dans toute sa sinistre réalité ! Là, il ne reste que le péché et son aiguillon terrible, avec la conviction épouvantable qu'aucun soulagement ne pourra y être apporté.

Pourquoi donc ne te laisserais-tu pas convier, chère âme pécheresse, à venir à Jésus maintenant, oui précisément à ce moment même ? Si tu es assez coupable, assez descendue dans l'échelle

sociale pour rougir de toi-même en présence d'autrui, tu peux cependant t'approcher en toute confiance de Jésus. Là, tu seras la bienvenue; sois assurée d'un pardon immédiat, d'une acceptation et d'un salut parfaits au moyen de Son précieux sang. Ce fut l'expérience bénie de la femme pécheresse et du brigand converti sur la croix; et elle peut devenir la tienne à l'instant. Celui qui mourut sur la croix pour toi et pour moi est bien digne de notre confiance. Et, dis, serait-Il mort pour nous s'Il ne nous eût pas aimés? Oh! lève les yeux sur cette croix et vois Son amour intarrissable se donnant Lui-même et répandant-là son sang. Chercherai-tu un autre prodige que le prodige de la croix? Dieu t'en préserve! La plus grande réalité de l'univers, c'est l'amour de Jésus. Les cieux, la terre et l'enfer s'élevèrent une fois tous ensemble contre le Substitut du pécheur. *Tout refuge Lui manqua.* (P^s cxlii, 4.) Mais c'est alors que Son amour éclata, brisant tous les obstacles, pour se montrer dans toute Sa gloire et Sa puissance. Beaucoup d'eaux ne pourraient point éteindre Son amour et les fleuves mêmes ne le pourraient noyer, bien qu'Il ait pu dire en Esprit: « Les eaux m'ont environné jusqu'à l'âme; l'abîme m'a environné tout à l'entour, les roseaux se sont entortillés autour de ma tête. » (Jonas ii, 5.) Encore, et encore, je te le demande: Veux-tu apprécier, apprécies-tu cet amour qui a volontai-

rement enduré toute cette souffrance pour les plus grands pécheurs? Et, dis-le, dans quel but penses-tu qu'il le fit? Afin qu'ils pussent un jour partager avec Lui Son trône et Sa gloire. Décharge-toi de tout ton fardeau sur Jésus — confie-toi en Lui. Son œil ne s'obscurcit jamais, son bras ne peut s'affaiblir, et Son cœur est incapable de se refroidir. Pour le temps et pour l'éternité tu trouveras le bonheur et la sécurité en te reposant sur Lui.

Mais regarde, ô mon âme, combien tu t'es écartée du sentier du troupeau — de ses joies et de ses peines. Eh bien, soit! Le bon Berger se plaisait à laisser les quatre-vingt-dix-neuf dans la bergerie, pour aller dans le désert chercher la brebis perdue, jusqu'à ce qu'il l'eût trouvée.

Nous parlions tout à l'heure des deux faces de l'expérience chrétienne — la coupe des souffrances de la nature, et la coupe des joies spirituelles. Toutes deux peuvent déborder à la fois. Il arrive parfois que le pauvre cœur humain est tellement brisé par la douleur, qu'il ne peut regarder en haut; sa force, sa vigueur, son objet quant à sa vie, tout semble disparu. Dans de pareils moments, il est comme affaissé et renversé sous le poids de l'épreuve, au point qu'il ne paraît plus pouvoir se relever. Et sûrement, sans la main miséricordieuse du Seigneur, il tomberait dans un état désespéré. Voilà quel est le poids accablant de la souffrance humaine —

souffrance que les bien aimés du Seigneur ont quelquefois expérimentée; mais, plus qu'aucun des siens ne pourra le faire, notre Seigneur Lui-même est entré dans toute la profondeur de cette souffrance comme Homme de douleurs. Et maintenant, comme la Tête vivante et le Grand Souverain Sacrificateur de Son peuple, Il est capable de secourir et de relever l'âme affligée et abattue.

C'est précisément alors que le Seigneur peut se révéler à l'âme et attirer les regards sur Lui de manière à les détourner de l'épreuve et à la rendre ainsi moins cuisante. Ce n'est pas que l'affliction soit retirée ou rendue moins profonde; non, elle le devient peut-être davantage, et ce qui était seulement redouté peut même s'être transformé en une sombre réalité; aussi, pouvons-nous dire, que l'âme occupe, à la fois, deux régions et qu'elle se trouve dans deux états différents. Dans la nature, elle traverse les désolations de la terre; mais, par la foi, elle entre au milieu des réalités immuables du ciel. Les deux choses sont vraies, mais les joies spirituelles changent le caractère des afflictions terrestres et donnent la force de les supporter. Le repos étant goûté de nouveau, l'âme se rappelle que le bien-aimé qui nous a devancés attend auprès du Seigneur, dans une jouissance paisible avec Lui, que vienne le jour de la manifestation publique de Sa gloire. Mais quelle expérience et

combien elle est vraie ! Les deux coupes sont comblés au même moment, l'une de joie et l'autre de douleur. Celle-ci ne tardera pas à disparaître pour jamais, mais celle-là demeurera dans notre souvenir durant toute l'éternité, comme un témoignage des plus doux et des plus puissants de la compassion de l'amour et des tendres sympathies de notre Sauveur.

En Rom. v, 1—11, cette page de l'expérience chrétienne est tracée devant nous d'une manière très-claire et il nous sera profitable, je n'en doute pas, d'y jeter un coup d'œil. Posséder une intelligence spirituelle et personnelle de ces versets, est une riche portion pour notre âme. « Ayant donc été justifiés sur le principe de la foi, nous avons la paix avec Dieu par notre Seigneur Jésus-Christ, par lequel nous avons eu accès aussi par la foi à cette faveur dans laquelle nous sommes, et nous nous glorifions dans l'espérance de la gloire de Dieu. » La pleine bénédiction de l'âme en rapport avec le passé, le présent et l'avenir, est résumée dans ces deux versets. L'œuvre de Christ en est la base : « lequel a été livré pour nos offenses et a été ressuscité pour notre justification. »

Quant au *passé*, il est aboli pour tous les croyants — tout ce qui était en rapport avec le vieil homme a pris fin aux yeux de Dieu, à la croix. Le péché, dans sa racine et dans ses fruits, y a été jugé ; et ainsi tout ce qui devait être

effacé, l'a été selon les exigences de la gloire de Dieu et selon les besoins du pécheur. Désormais le Chrétien est un avec Christ en résurrection. La mort, le jugement, le monde, le péché et Satan sont derrière lui. Sur ce terrain — le terrain de la mort et de la résurrection, il y a paix parfaite pour le Chrétien — paix avec Dieu. « Etant justifiés par la foi, nous avons la paix avec Dieu. » Quant au *présent*, nous sommes introduits dans la pleine faveur de Dieu; notre position est une position de faveur. « Nous avons eu accès aussi par la foi à cette faveur dans laquelle nous sommes. » Et quant à l'*avenir*, « nous nous glorifions dans l'espérance de la gloire de Dieu. » Nous sommes placés entre la croix et la couronne. Notre hier a été le Calvaire, notre demain sera la gloire.

C'est là, la vraie *condition* du chrétien; non pas dans son *expérience*, mais par la *foi*. Ayant été justifiés, possédant la paix, nous tenant dans la grâce, nous attendons la gloire. Sûrement, l'expérience découlera de cette condition. L'Esprit de Dieu ayant amené le chrétien au faite de sa position comme homme nouveau en Christ, et lui ayant donné un aperçu de la gloire à travers le voile, Il le ramène, pour ainsi dire, à goûter par expérience les difficultés de la vie au milieu desquelles pourtant il peut encore se glorifier. Il se glorifie dans les profondeurs aussi bien que sur les hauteurs. Personne n'est capa-

ble de se réjouir dans les tribulations, comme celui qui se glorifie dans l'espérance immédiate de la gloire de Dieu, et c'est ce que nous trouvons chez le plus grand des apôtres, lorsqu'il fut « ravi jusqu'au troisième ciel. » Là, il ne put se glorifier qu'en Christ seul ; et lorsque descendu de nouveau au milieu des tribulations, il eut à supporter « l'écharde dans la chair, » il rencontra le même Christ avec lui dans ces profondeurs. « Je me glorifierai donc très-volontiers, » dit-il, « plutôt dans mes infirmités, afin que la puissance de Christ repose sur moi. » Nous rencontrons la même expérience dans les onze versets placés devant nous. « Et non-seulement cela, mais nous nous glorifions aussi dans les tribulations, sachant que la tribulation produit la patience, et la patience l'expérience, et l'expérience l'espérance, et l'espérance ne rend point honteux, parce que l'amour de Dieu a été répandu dans nos cœurs par le Saint-Esprit qui nous a été donné. » Les cordes de son âme sont ainsi mises en vibration, et après être descendue jusque dans les profondeurs elle atteint de nouveau les sommets, car il possède la douce jouissance de l'amour de Dieu répandu dans son cœur, et puis le don du Saint-Esprit. Quel état béni pour l'âme, même pour celle qui se trouve sous l'ombre de la mort ! Mais ce n'est pas tout ; il y a plus encore à apprendre dans cette vallée de larmes ; il reste une autre expérience à faire

Le chrétien est ramené, non pas à la tribulation, mais à une connaissance expérimentale de sa propre ruine morale. Il faut qu'il apprenne qu'il a été *sans force, impie, pécheur et ennemi*, mais ces vérités humiliantes sont apprises à la lumière de l'amour parfait de Dieu, de l'œuvre accomplie du Sauveur et de la présence du Saint-Esprit. Mais remarque, ô mon âme, quel est le terme de cette progression ! Impossible d'en atteindre un plus élevé : « Nous nous glorifions même en Dieu par notre Seigneur Jésus-Christ. » Sûrement, la joie que nous trouvons en Dieu Lui-même surpasse de beaucoup celle que nous goûtons dans les choses qu'Il nous donne.

Quels sujets de ravissements, ô mon âme, dans ce qui peut être connu, expérimenté, savouré par le pauvre pèlerin dans le désert ! Il peut paraître aux yeux des hommes un être insensible, sans cœur et sans joie, en un mot, une créature indéfinissable ; mais dans quelles profondeurs il pénètre, sur quelles hauteurs il s'élève, quels coups d'œil il envisage, quelle puissance il possède et quelle gloire illumine son sentier ! Pour lui, c'est la gloire au ciel, et dans la vallée d'humiliation. Il connaît l'histoire de l'avenir mieux que celle du passé, et la lumière divine répand ses rayons sur le présent. Ah ! pauvre monde, monde aveugle et mort, tu ne connais pas cet homme mystérieux ! Oh ! si tu voulais seulement venir à Celui qui est la lumière de la

vie et la lumière des hommes. La grâce est généreuse; ce qu'elle possède, elle désire ardemment le partager avec toi. Elle te prie, te supplie de connaître et d'aimer le seul Ami des pécheurs. Une chandelle qui en allume une douzaine ne perd par cela rien de sa clarté à elle, mais le faisceau de lumières brille d'un éclat beaucoup plus resplendissant. Prends dès maintenant ta portion parmi ceux qui marchent à la lumière du Seigneur, et que ton sentier puisse être comme la lumière resplendissante qui augmente son éclat jusqu'à ce que le jour soit en sa perfection.

« *Oui, le bien et la grâce m'accompagnent tous les jours de ma vie, et mon habitation est dans la maison de l'Eternel pour toute la durée des jours.* » Nous venons de voir que dans la richesse de l'expérience chrétienne, le pèlerin apprend à connaître intimement la joie et la souffrance. Ces choses nous ont été enseignées à la fois à l'école de Dieu et par Sa parole écrite.

Considère soigneusement, ô mon âme, que le pèlerin n'est pas vu ici avec une coupe dans chaque main, mais avec un ange gardien de chaque côté. « *Oui,* » ou plutôt *Sûrement* (vers. angl.) « *le bien et la grâce m'accompagnent tous les jours de ma vie.* » Remarque le premier mot qui échappe de son cœur « *Sûrement.* » N'y a-t-il pas dans cette note de la foi quelque chose de triomphant, surtout après l'expérience profonde et variée qui vient d'être faite? Pas de doutes,

pas de craintes, pas d'incertitude ici ; une confiance heureuse et tranquille remplit l'âme, c'est la pleine assurance de la foi. Cela ne nous rappelle-t-il pas la dernière parole de notre Seigneur à Son Epouse avant son départ ? « Oui, » (ou *Sûrement*, vers. angl.) « je viens bientôt. » Oh ! pourquoi cette parole n'est-elle pas tombée dans son cœur et n'y est-elle pas demeurée à sa place jusqu'à Son retour ? La parole du Seigneur dans le cœur et Sa Personne présente à l'esprit, voilà ce qui seul peut produire l'expérience, la foi et le triomphe du xxiii^{me} Psaume.

Comme l'homme de Dieu a conscience durant son pèlerinage de la dignité de sa suite ! Il est entouré d'honneurs royaux : non pas, il est vrai, de l'éclat qui accompagne les puissants de cette terre et qui fascine l'œil de l'homme, mais il est environné du *bien* et de la *grâce* du Dieu vivant. Voilà, pouvons-nous dire, ce qui compose la garde du pèlerin durant sa traversée du désert. Et que peut ajouter la foi, lorsqu'elle s'est exprimée ainsi ? Le ciel lui-même ne saurait fournir un secours plus convenable pour la scène de deuil que nous venons de traverser. Oh ! impossible. Ce sont des compagnons toujours disponibles, toujours prêts, toujours à la hauteur du besoin, capables de rencontrer les ennemis les plus redoutables ; leur origine est céleste, ils sont nobles et invincibles ; et cependant ils sont aussi doux et paisibles que l'amour pur du ciel.

Ce tableau n'est pas imaginaire, il n'existe rien de plus réel pour la foi. « Oui, le bien et la grâce m'accompagnent tous les jours de ma vie. »

Penses-y, ô mon âme; arrête un instant tes pensées et ta méditation sur cette vérité bénie. Mais prends garde de considérer trop longtemps ta propre condition — tes propres circonstances; songe plutôt à tes champions célestes, « *le bien et la grâce* »; et surtout à Celui qui te les a envoyés pour demeurer avec toi si longtemps — *tous les jours de ta vie*. Peux-tu parler encore d'être solitaire dans ce monde? La foi te présente ces deux messagers d'amour, descendus du ciel pour te garder et t'accompagner tous les jours de ton pèlerinage. Mais pourquoi, demandes-tu peut-être, ces deux-là sont-ils choisis de préférence à d'autres? Parce que « le bien » (ou la bonté) pourvoit à tous nos besoins, et que « la grâce » pardonne tous nos manquements. Sans eux, comment poursuivre notre course? Le bon Berger a Lui-même parcouru le premier le chemin que suivent les brebis; aussi connaît-Il ce qui vaut le mieux pour elles. Ce n'est pas qu'Il eût besoin, sous tous les rapports, des choses dont nous avons besoin, car Il était « *sans péché* »; mais comme homme Il a marché sous les soins de Jéhovah dans le sentier que traversent ses brebis. Il marche devant elles et elles Le suivent.

Il y a trois choses en rapport avec le Seigneur, notre Berger que nous devrions connaître, en tant que le troupeau de Sa pâture : 1° Qu'Il a fait l'expérience des épreuves les plus cuisantes du désert, de sorte qu'Il connaît chacun des pas, chacune des difficultés, chacun des dangers du chemin, parce qu'Il y a marché Lui-même; 2° Il mourut pour les brebis. Ayant d'abord suivi le chemin qu'elles devaient parcourir, Il laissa sa vie pour elles; 3° Il ressuscita ensuite d'entre les morts, afin de conduire ce troupeau pour lequel Il mourut, afin de veiller sur lui et de le nourrir, de sorte qu'Il est qualifié de toutes manières pour être le Berger du troupeau de Dieu. De là cette doxologie admirable : « Or le Dieu de paix, qui a ramené d'entre les morts le grand pasteur des brebis dans la puissance du sang de l'alliance éternelle, notre Seigneur Jésus, vous rende accomplis en toute bonne œuvre pour faire sa volonté, faisant en vous ce qui est agréable devant lui par Jésus-Christ, auquel soit gloire aux siècles des siècles ! Amen ! »

Dans ce magnifique et dernier verset de notre psaume, le pèlerin que nous avons suivi d'une manière si intime dans ses joies et dans ses douleurs, atteint, pouvons-nous dire, une éminence de laquelle il contemple le passé, le présent et l'avenir. Il est placé, pour ainsi dire, au centre du cercle. S'il s'agit de la position chrétienne, nous savons que le chrétien et en Christ, et que

lui, Il occupe le centre de la bénédiction et de la gloire. Du haut de cette place privilégiée, le croyant ne parle plus que *du bien* et de *la grâce* comme étant le résumé de la traversée du désert. Il connaît les joies et les larmes; il en a fait une longue expérience. Il connaît les verts pâturages et les eaux tranquilles, mais il a goûté aussi les eaux amères de Mara, et il est entré dans leurs profondeurs. Les ombres de la mort ont obscurci son sentier et répandu leur lugubre obscurité sur tous les objets de la vallée. Il connaît aussi les riches provisions de la table du Roi — le banquet royal — l'onction de la tête et le débordement de la coupe. Cependant, en jetant un coup d'œil rétrospectif sur les jours d'autrefois, et en envisageant le présent, il peut s'écrier en toute vérité : « *Le bien et la grâce m'ont accompagné tous les jours de ma vie.* » Puis, en anticipant sur l'avenir, l'affection filiale et l'amour du chez-soi ne découvrent plus que la maison du Père : « *Mon habitation est dans la maison de l'Éternel pour toute la durée des jours.* »

« Grâce et bonté, force et puissance
S'unissent en toi pour bénir;
Aussi l'Église en assurance
Attend l'Éternel avenir. »

Le cher compagnon de pèlerinage duquel nous allons nous séparer, attend avec calme et

triomphe sa dernière transformation. Son cœur, dans cette perspective, déborde de joie et de louanges. Tout est brillant; mais le moment même du départ surpasse tous les autres; il est certainement le plus heureux et le plus triomphant. Il devrait en être ainsi de tous les chrétiens, mais d'une manière particulière de tous ceux qui ont été enseignés de Dieu à « ATTENDRE DES CIEUX SON FILS. » Voilà quelle est la vraie espérance de l'Eglise et non pas la mort, bien que quelques-uns la placent avant la venue du Seigneur. Lorsque la grande et glorieuse vérité du retour de Jésus a sa propre place dans le cœur, le désir du départ est produit par la puissance de l'affection plutôt que par la simple connaissance d'une doctrine. Le Seigneur Lui-même est personnellement connu et aimé, et le cœur soupire après le moment où il sera avec Lui. Peu importe qu'il faille passer par les portes de la mort ou être enlevé avec tous les saints sur la nuée au-devant du Seigneur (1 Thes. I, 9, 10; IV, 13—18). Ceux qui ont atteint la maison du Père avant l'enlèvement des saints, possèdent l'avantage de connaître le Seigneur dans cette nouvelle position. Expérience précieuse et toute particulière !

La position d'attente, occupée par le Chrétien dans ce monde, peut être d'un intérêt profond et d'une grande utilité, et il se peut que les liens qui l'y retiennent soient nombreux et puissants.

mais lorsque l'œil de la foi franchit la distance et pénètre jusque dans le ciel pour contempler *ceux* qui y sont et pour considérer *ce* qu'ils y font, le cœur désire instinctivement se joindre à ces heureuses multitudes. Le bien-aimé ou les bien-aimés qui nous ont devancés sont présents à notre esprit, bien que là-haut la joie de l'un soit la joie de tous. Il y aura, cela est vrai, *l'individualité* — une identité parfaite, mais il y aura aussi une bénédiction commune à tous.

Mais quelle grâce, avons-nous lieu de dire, que malgré nos murmures et nos manquements, la dernière scène de notre pèlerinage soit heureuse, calme et brillante ! Ici l'âme est près du Seigneur et la grâce resplendit — la foi triomphe, la gloire brille, les louanges abondent. Placée, pour ainsi dire, sur la limite des deux mondes, l'âme voit tout à la lumière de la présence de Dieu et la bonté divine, la bonté sans mélange, couronne tout son sentier ; ses sombres journées mêmes ne sont plus pour elle que des témoignages de la bonté et de la miséricorde de Dieu. Tout est perdu de vue si ce n'est les soins constants et invariables du Seigneur notre Berger. L'âme ne parle que du bien qui a pourvu si admirablement à ses besoins journaliers, et de la grâce qui a pardonné ses chutes continuelles.

Mais maintenant la fin est venue — la scène se clôt et déjà la maison du Père est en vue. Un seul œil brille dans le cercle de famille, un seul

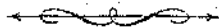
cœur est dans la joie. « *Mon habitation est dans la maison de l'Éternel pour toute la durée des jours.* » Cela me rappelle les dernières paroles d'une chère jeune fille de dix-neuf ans, adressées à un père tendrement affectionné, qui paraissait brisé de douleur sous le poids d'une séparation qui devait être prochaine : « Cher père..... ne peux-tu pas — me laisser partir?..... Je vais seulement..... auprès de Jésus..... et tu me rejoindras..... bientôt. » Qu'ils sont doux et consolants ces mots, n'est-ce pas ? Mais elle, elle seule était calmée et heureuse dans cette touchante scène. Plusieurs autres paroles semblables exprimèrent encore le repos et le bonheur de son âme, mais celles-ci furent accompagnées du plus tendre regard de sympathie dirigé vers son père bien-aimé qui venait de se jeter sur une chaise, dans un coin de la chambre, pour y donner un libre cours à ses larmes. Et maintenant c'est elle qui cherche à consoler celui qui a si souvent lu et prié près de son lit. Quelle grâce ! Quelle miséricorde accordée à un père, à une famille ! A Dieu en soit toute la louange. Oh ! ne sont-ce pas là les tendres et profondes sympathies du Bon Berger envers l'agneau qu'il porte sur son sein ?

Et maintenant, après avoir longtemps arrêté notre méditation sur le magnifique Psaume xxiii, et cela dans des sentiments profonds et mélancoliques, nous nous voyons contraints de le laisser pour d'autres thèmes, mais les leçons que nous y

avons apprises de notre Père demeureront. Il sait graver sur les tables du cœur de manière à ne laisser ni au temps, ni aux circonstances, la puissance d'effacer. Le souvenir du passé peut jeter une ombre sur le présent, mais il n'est pas capable d'obscurcir notre brillant avenir. La pensée dominante des dernières paroles de ce psaume, c'est *la maison — le chez-soi*. Toutes les vicissitudes du désert sont passées, et maintenant la seule pensée qui remplisse l'esprit, c'est *la maison — l'éternelle et heureuse maison*. « Mon habitation est dans la maison de l'Éternel pour toute la durée des jours. » C'est là que le pèlerin fatigué et épuisé trouve un parfait repos; celui qui était étranger sur la terre y trouve une céleste patrie, et c'est là aussi que le serviteur qui a achevé son travail entre dans la joie de son Seigneur.

Que le Seigneur accorde, tant à celui qui lira ces lignes, qu'à celui qui les écrit, de pouvoir, au temps convenable, atteindre cet heureux chez-soi! Quelle pensée est plus douce à nos cœurs que celle de nous trouver bientôt chez-nous? Oh! puissent tous ceux qui nous ont suivis dans nos méditations sur ce psaume, faire l'heureuse expérience du sixième verset et être ainsi capables de s'écrier avec nous: « Oui, le bien et la grâce m'accompagnent tous les jours de ma vie, et mon habitation est dans la maison de l'Éternel pour toute la durée des jours. »

RÉFLEXIONS PRATIQUES SUR LES PSAUMES



PSAUMES LV-LVIII.

Le Psaume LV est l'expression d'une grande détresse d'esprit. Il y avait des ennemis au dehors. Telle était la difficulté, dans laquelle il se trouvait, cependant cette circonstance n'était que l'occasion de ce qui pesait réellement sur son esprit. La véritable cause était la haine de ceux qui se tenaient dans la plus intime relation avec lui. Ceci l'amène en présence de la mort et du jugement divin, parce que, comme instruments de Satan, ses ennemis veulent charger l'effet du péché sur son âme entre Dieu et lui. Le Seigneur Lui-même (quoique ce Ps. ne soit pas proprement une prophétie du Seigneur), a entièrement passé par là, je n'ai pas besoin de le dire. Ils essayèrent de charger le péché sur Lui, et ils triomphèrent en ce que Jésus, l'abandonné de Dieu, fut regardé comme l'homme frappé de Dieu et affligé. Proprement, c'est le résidu des derniers jours, comme nous l'avons vu; dans toute leur affliction Il fut Lui-même affligé. Cette charge de l'iniquité sur l'âme, par des hommes méchants, instruments de Satan (à travers laquelle le Seigneur a marché si profondément que qui que ce soit, parce que l'esprit notre iniquité) est une chose bien solennelle.

Christ ne porte pas précisément le courroux et nous ne le porterons jamais, mais Il en subit le poids sur son âme; comme puissance de Satan, de méchants hommes l'ont chargé sur Lui. Le Seigneur peut trouver que c'est une épreuve nécessaire pour les Chrétiens. Alors on se confie en Dieu, on espère que son oreille sera attentive au cri d'un cœur qui se confie en Lui. Mais jusqu'à ce qu'on cherche le Seigneur, la puissance du mal et le mal lui-même désolent et abattent l'âme. L'existence et la puissance du mal opposé à Dieu, pèsent sur l'âme. Ceci est uni à la confiance profondément outragée dans l'homme, non par un ennemi, mais par un intime ami. En quoi peut-on se confier en l'homme, si nos plus proches nous trahissent? Cela procure l'isolement du cœur. Rien n'est digne de confiance. Or le Seigneur a traversé cette puissance du mal. Nous le sentons seulement lorsque la chair n'est pas brisée et qu'elle doit l'être. Cette puissance existe, mais elle est brisée par Christ, par la foi. En tant que nous sommes pécheurs, cette espèce de puissance de Satan apporte avec elle un caractère de jugement. Nous pouvons, par la grâce, surmonter ce jugement et avoir confiance; car c'est pour cela aussi que Christ a intercédé pour Pierre, et tout en tombant sous la puissance de Satan, il fut gardé du doute et du désespoir. La plus terrible chose ici, est la méchanceté venant comme puissance du mal. L'es-

prit lui-même tremble devant ce manque
 cœur et voudrait fuir ; un esprit de grâce,
 contraire, resterait en paix lorsque le mal l'en-
 vironne. Le cœur sent cependant qu'il n'a
 aucune association avec cela et voudrait seulement
 fuir et être seul, en paix, car il est dans la situa-
 tion de ne pouvoir se confier en personne. Cela
 amène enfin l'esprit au Seigneur, car, après le mal
 dans ce monde, il n'a pas les ailes de la colombe.
 L'effet en est de présenter la méchanceté
 devant le Seigneur, dans Sa pleine lumière. Cela
 amène nécessairement (au point de vue où l'on est
 est considéré dans les Psaumes, de patience sur le mal
 et de justice qui doit voir le mal comme tel ; car
 quoique les souffrances de Christ sur ce mal, même
 jusqu'à la colère, aient été introduites, et qu'ainsi
 la grâce, en jugement, soit intervenue, il est en-
 visagé cependant, en général (au point de vue du
 gouvernement de Dieu), et dis-je, amène nécessairement
 la pensée du jugement ; car le jugement du mal et
 la délivrance de l'oppressé sont dans la nature de
 Dieu comme gouvernant et voyant toute chose. Le
 cœur se laissait sous l'oppression et souffrait auparavant
 en pensant avec horreur et contrition d'être exposé
 au mal qu'on cherchait à lui imputer, mais à présent,
 en regardant au Seigneur, il peut, en considérant
 le mal plus calmement quant à son caractère et
 quant au jugement qui doit suivre. Et il en ressort
 une pleine confiance en Dieu.

en Dieu dont l'alliance est connue. Alors, avec liberté d'esprit, l'on peut depuis le v. 19 regarder calmement toute chose et en considérer la fin. La conclusion pleine et bénie, lorsque le mal est arrivé à son comble, est renfermée dans ces mots : « Remets ton souci sur l'Éternel et Il te soutiendra ; Il ne permettra jamais que le juste soit ébranlé. » Ici se terminent les exercices qui sont toujours le fondement de notre foi, et lors même que ce Psaume, en prenant ses déclarations en principe, parle de jugement, on y trouve aussi le précieux soutien de la foi dans toutes ses épreuves. Il y a deux points à remarquer ici : « Remets ton souci sur l'Éternel. » Quelle que soit l'épreuve ou la difficulté, jette-la sur le Seigneur. Cela ne signifie pas que l'épreuve soit toujours enlevée — ici il fallait attendre le jugement ; mais « Il te soutiendra. » C'est encore mieux que si les épreuves sont enlevées. C'est l'arrivée directe de Dieu au devant de notre âme, c'est le sentiment de son intérêt pour nous, c'est sa faveur, sa proximité ; Il vient pour nous aider dans nos besoins. C'est une divine condition de l'âme, meilleure que l'absence du mal. Dieu est en sa forme appui pour nous soutenir. Le second point est la fidélité infailible de Dieu. Il ne permettra point que le juste soit ébranlé. Le juste peut être éprouvé, mais le Seigneur ne peut et ne veut pas permettre que le mal dans le monde soit le dessus. Par le moyen du mal nous pou-

vous apprendre à avoir confiance, et, en ayant confiance, nous savons que le Seigneur ne nous abandonne pas. Le comble du mal montre d'autant plus que Dieu doit intervenir, que son secours est nécessaire.

Ps. LVI. L'âme est sortie de la profondeur de la détresse intérieure, dans laquelle elle se trouvait au Ps. LV. Quoique les ennemis du saint se tiennent aux aguets, ce n'est plus l'infidélité et la trahison de ses amis, ce sont des ennemis qui tâchent de lui faire tort. Il est effrayé plus que désolé, et regarde à Dieu à travers les difficultés. La foi est en activité. Dans le Psaume précédent, l'esprit était intérieurement, profondément abattu. Ici, il est seulement éprouvé. De là vient qu'il peut de suite se confier en Dieu, et que la parole de Dieu est le témoignage d'une confiance certaine. Dans le Ps. LV, c'est seulement au v. 19 et à la fin que Dieu est introduit. Ici Dieu est immédiatement devant l'âme. En vérité, des épreuves extérieures sont peu de chose, comparées avec les déchirements intérieurs de l'esprit : « L'âme de l'homme supporte ses souffrances ; mais une âme abattue qui la relève ».

La confiance du saint est donc en Dieu. Mais cette confiance en Dieu ne reste pas sans que Dieu révèle de sa part. Or, quand l'âme peut regarder à Lui et avoir confiance, le témoignage qu'il nous a donné dans Son amour, et par lequel Il a révélé ses pensées, devient invariablement

le guide et l'espérance de l'âme. Cette possession est une chose bénie, Dieu ne peut faire autrement que de la justifier. Ces deux points sont les pivots de la pensée dans ce Psaume. Dieu Lui-même et Sa Parole : « En l'Eternel je célébrerai Sa Parole. » Sa Parole nous donne le témoignage certain de ce qu'Il sera, de ce qu'Il est pour nous.

Mais si Dieu est là, que peut faire la chair ? Telle est la conclusion à laquelle l'âme arrive. Elle a des ennemis, peut-être forts et puissants, et elle n'y est pas insensible. Ils se cachent et complotent contre le fidèle ; il n'a aucune ressource en la chair. Tout cela est bon pour lui. Cela lui fait connaître le monde dans lequel il est, et le sèvre de la chair. Que peut-il faire ? Rien. Il se jette alors dans les bras de Dieu, chose aussi utile que bénie. En vérité, si Dieu est pour nous, que peut faire la chair ? L'homme du monde peut avoir des ressources mondaines contre la chair. Le chrétien ne peut avoir aucun recours en celles-là ; elles le détourneraient de Dieu au moment où Dieu l'amène complètement à Lui. Il ne peut pas dire, « alliance » à tout ce qu'il voit, « quoi le peuple, faible en la foi, dit : « Alliance. » Mais il ne doit pas être effrayé et craindre leurs craintes ; il doit sanctifier le Seigneur des armées qui lui sera un sanctuaire. Ici le fidèle est amené à regarder à Dieu par le moyen de ses frayeurs. Alors il s'écrie : Que peut faire la chair ? Dieu

dispose de toute chose, Il a ses plans qu'Il exécutera certainement. Une autre bénédiction profonde accompagne cette pensée. L'âme est à l'épreuve, les méchants complotent contre elle, mais Dieu est avec elle dans la douleur et Il prend note. Il enregistre les mouvements du saint, qui est considéré ici comme dépourvu de tous les privilèges extérieurs, seul avec le peuple de Dieu et dans Sa maison. Dieu enregistre tout cela et le fidèle peut voir, selon cette expression, que chacune de ses larmes est recueillie dans son urne. Chaque peine du fidèle est enfermée dans son livre. C'est une pensée bénie. Ainsi le cœur se confie en Lui, et il sait que, lorsqu'il crie à Lui, tous ses ennemis seront repoussés en arrière; c'est pourquoi il loue la Parole de Dieu avec foi au milieu de ses frayeurs et de ses chagrins, regardant à elle, soutenu par elle et comptant sur elle. Oh! si les saints pouvaient le faire! Ici l'âme compte sur la délivrance par l'intervention infailible de Dieu. On trouve encore un autre principe dans ce livre (sous une forme juive naturellement), en rapport avec ces exercices du cœur, principe qui se trouve toujours dans ces différents exercices, c'est, en effet, un de leurs principaux effets, comme venant de Dieu, le sentiment d'appartenir, d'avoir été donné, consacré à Dieu. « Tous mes vœux sont sur moi. » Ce sentiment est exprimé par la louange et exprimé par des louanges et par

ment de la délivrance, et le cœur apprend par ces épreuves, ce que nous sommes facilement portés à oublier, « que nous ne nous appartenons pas à nous-mêmes. » Dans son état le plus bas ce sentiment est lié avec le désir de la délivrance, à son apogée avec la joie de ce que Dieu nous reconnaît pour siens. Le fondement est la rédemption, qui nous a, de fait, rendus entièrement siens, comme Israël était extérieurement racheté hors d'Égypte. De là les louanges sont déjà dans le cœur de l'opprimé; par la foi, sa prière est exaucée; et il se sert de ces gratuités et de ces délivrances pour demander encore davantage. Puisqu'il a été délivré de la mort, il désire d'être préservé de chute. Il était sous la puissance et l'oppression de l'ennemi, du Diable qui a empire sur la mort — il est mis en liberté; mais à présent il doit marcher sans broncher et sans tomber sur le chemin, et comme il a appris à reconnaître la dépendance dans l'épreuve, il a confiance en Dieu pour sa marche. Ne préserveras-tu pas mes pieds de chute? L'âme a appris plus encore dans sa détresse : la jouissance de marcher devant Dieu à la lumière de sa faveur et dans la sûreté de sa présence. Elle regarde à cela comme à l'objet pour lequel elle doit être gardée. Elle cherche, il est vrai, sa propre paix et son bonheur, mais c'est devant Dieu. La lumière des vivants était la lumière de la faveur divine envers Israël. Ici ce n'est pas l'ordre le

plus élevé de la joie, mais c'est l'âme dans la détresse et l'oppression, regardant à la bonté de Dieu qui lui aidera à marcher de Lui en paix et en sécurité.

Dans le Ps. LVII, il y a les mêmes épreuves avec plus de confiance. Comme l'œil voit le plus clairement la puissance de Dieu et son secours, il voit davantage le mal et l'iniquité de ses ennemis, et moins aussi sa propre oppression, ce qui restera toujours vrai. Nous avons à veiller là-dessus; car notre cœur est trompé s'il sort de son propre état de crainte et d'oppression, il est tenté de s'occuper beaucoup trop de la méchanceté de ses ennemis. Regardant plus à Dieu, il Le reconnaîtra toujours davantage. La faute est de s'occuper du mal. C'est dangereux de plonger dans le mal et de continuer tranquillement son chemin, mais il est également dangereux aussi de s'occuper du mal. Cela ne nourrit pas l'âme — comment cela se peut-il ? — et un esprit contraire à l'Évangile s'éveille peu à peu. Nous verrons le mal, si nous sommes près de Dieu, mais nous nous occuperons au plus tôt de Dieu et non pas du mal. Dieu est au-dessus du mal tout entier.

Ainsi il y a progression dans ces trois Psaumes. Entre le LVI^e et le LVII^e, le premier verset en montre la différence; le premier commence par ces mots : « Car des hommes cherchent à m'engloutir, » le second par ceux-ci : « Car »

en toi que se réfugie mon âme. » Là il se connaît en la Parole de Dieu, ici il en recherche l'accomplissement par la main de Dieu, et se confie en lui sous l'ombre de ses ailes, jusqu'à ce que la tyrannie soit passée. De là il est capable d'en avoir d'avance que « Dieu s'élèvera sur les cieux et que toute la terre sera remplie de sa gloire. » Cela ne signifie pas que la puissance du péché n'existe pas autant qu'auparavant. Elle existe, et l'âme est abattue sous elle, mais l'esprit s'appuie davantage sur Dieu. Remarquez, de plus, qu'il n'y a aucune idée de résister au mal et de s'en débarrasser par sa propre force. L'âme s'attend à Dieu, et il le faut pour que son sentier soit parfait. Christ a fait cela. Le premier Psaume montrait davantage Dieu prenant part au chagrin; au contraire, dans celui-ci, l'âme cherche à y échapper, mais par la délivrance que Dieu enverra du ciel. Elle voit, de plus, les méchants pris dans leurs propres filets, mais elle ne cherche aucunement à les contrecarrer; au contraire, s'abandonnant entièrement à Dieu, elle voit dans leurs plans leur propre ruine, et ceci est frappant pour le jugement et pour la confirmation de la foi. Elle reçoit, pour ainsi dire, par la foi, la louange toute prête; et voit dans les Ammim et les Leummim — des peuples et des tribus : non pas spécialement des païens comme adversaires et persécuteurs. Ses épreuves sont parmi le peuple, parmi des hommes, ses

associés ; elle ne cherche pas le triomphe sur ses adversaires, mais la délivrance dans l'humanité. Le résultat est la louange parmi les hommes dans une sphère plus étendue que celle de laquelle elle a été éprouvée ; il en est toujours ainsi, car Celui qui délivre est puissant. De là elle entrevoit au loin la gloire millénaire, dans laquelle tous seront rassemblés en un, en Christ. Mais je ne montre à présent que les voies de Dieu.

Quelque peu de mots suffiront sur le Ps. 107. La force du Psaume est en ceci : Le pécheur, comme tel, est sans espoir d'amendement, mais Dieu le jugera ; de sorte que les hommes verront qu'il y a une récompense pour le juste, et un Dieu qui jugera la terre. Y a-t-il un jugement droit et juste parmi les hommes ? — Voilà la question. La méchanceté est dans leurs cœurs ; leurs plans et leurs complots sont selon leur nature et leur volonté ; la fausseté les caractérise. Ils tiennent au serpent, diabolique de sa nature, et ils refusent à toute influence, quelle qu'elle soit. Dieu intervient, et Jéhova juge, quand sa puissance est comme celle des lions. Ils se réduisent à rien, lorsque Sa main s'interpose. La vengeance arrive, (c'est ce qui explique la joie.) Elle justifie le juste et met sa droite en évidence, malgré son dénûment et son exil. Dieu est prouvé juste, et il y a un Dieu malgré le dépit de la persécution.

NOTES SUR L'ÉPITRE AUX ÉPHÉSIENS.

CHAPITRE III.

(Suite de la page 31.)

« C'est pour cela que je fléchis mes genoux devant le Père de notre Seigneur Jésus-Christ, duquel toute famille dans les cieux et sur la terre est nommée ; afin que, selon les richesses de Sa gloire, Il vous donne d'être fortifiés en puissance par Son Esprit dans l'homme intérieur » (vers. 14-16). Ici nous sommes sur un terrain sensiblement différent, et je puis dire, un terrain plus élevé que celui du chap. I. C'est une des deux grandes relations dans lesquelles Dieu est placé envers Christ, et par conséquent envers nous. Car Dieu agit maintenant envers Christ, non-seulement en vue de Sa personne, mais aussi en vue de Son œuvre. La conséquence en est que l'œuvre nous met efficacement, devant Dieu, dans la place qui appartient à Christ comme homme ; oui, à Christ comme homme ressuscité d'entre les morts et glorifié dans le ciel. Je me garde soigneusement de dire que nous sommes tout ce que Christ est, car cela ne serait pas vrai. Nous ne pouvons pas partager ce qui Lui appartient comme le Fils du Père, de toute éternité. Ce serait impossible ; la concep-

tion même d'une telle chose serait irrévérencieuse. Nulle créature ne peut dépasser les bornes qui la sépare de Dieu; et une créature raisonnable ne le désirerait même pas. Car en vérité, c'est la joie de la créature la plus élevée de rendre l'hommage le plus humble à Celui qui est au-dessus d'elle. C'est pourquoi je ne doute point que, dans le ciel, parmi les anges de Dieu, le plus élevé est celui qui montre la révérence la plus profonde. De même, dans les choses terrestres, c'est clairement le devoir de chacun de porter du respect au souverain; mais celui qui a la place la plus rapprochée du souverain a la plus fréquente occasion et la plus forte obligation de montrer ce que le souverain est à ses yeux. Il en est ainsi de nous maintenant à l'égard des choses spirituelles.

Dans cette portion donc, nous avons le second des deux grands titres de Dieu en relation avec Christ et avec nous. Ce n'est pas ici, comme dans le Chap. I, « le Dieu, » mais « le Père de notre Seigneur Jésus-Christ. » Le *Dieu* qui présente d'avantage Christ comme l'homme le plus glorieux, comme Il l'est, l'homme glorieux dans la présence de Dieu, le centre de tous les conseils de la puissance de Dieu, qui est maintenant élevé à la place la plus haute dans le ciel, et toutes choses sont assujetties sous ses pieds — mais il est clair que Christ a une estime plus que tout ce qui est assujetti.

domination — l'amour de Son Père, et la satisfaction de Son Père en Lui. Nos cœurs mêmes sont capables de comprendre cela, et d'en jouir dans le Saint-Esprit. Et même le temps arrive dans l'histoire de la plupart des hommes, même lorsque le monde les a regardés comme arrivés à un haut degré de grandeur et de bonheur, qu'ils trouvent un vide que rien ne peut satisfaire. Mais dans le cas de Christ, la gloire ne sera pas la plante prête à se faner que la main de l'homme l'a rendue. Nous savons que dans ses mains elle sera également éclatante et sainte, parce que Dieu en sera entièrement l'objet; et tout contribuera conséquemment à sa louange; comme il est dit, que tout genou se ploie..... et que toute langue confesse que Jésus-Christ est Seigneur à la gloire de Dieu le Père. » Mais alors aucune possession de l'univers, aucune expression du mal, ni jugements justes, ni le gouvernement béni de toute la création pour la gloire de Dieu, ne pourraient jamais satisfaire le cœur. Il y aura le sel de l'alliance éternelle de Dieu : le maintien continuel de la volonté et de la gloire de Dieu sera senti. Mais il y a quelque chose de plus doux que toute la puissance, quelque glorieuse qu'elle soit, et de quelque manière qu'elle soit administrée; et c'est ce que nous avons ici. C'est l'amour du Père qui est au-dessus de tout. L'effet de la première prière est, que vous abaissez vos regards sur la scène immense qui

est assujettie à Christ; et Dieu veut que vous le fassiez. Mais l'effet de la seconde est plutôt que vous regardiez en haut, dans la jouissance de l'amour qui est le secret de la gloire; la gloire étant l'effet et le fruit de l'amour, et ce qui prouve ce que l'amour a dû être pour avoir donné une telle gloire. Mais quelque bénie que soit la gloire, l'amour qui donne la gloire est encore meilleur et plus profond. C'est ainsi, quand notre Seigneur (dans Jean xvii) prie pour les saints, quand il dit: « La gloire que Tu m'as donnée, je la leur ai donnée, » quel est son but? « Afin..... que le monde connaisse que Tu m'as envoyé, et que Tu les as aimés comme Tu m'as aimé. » C'est là le but de sa demande. Tous sont consommés en un dans cette gloire; mais le but de cette manifestation de gloire c'est afin que le monde connaisse combien le Père les a aimés. Ainsi la gloire qui est vue, quelque bénie qu'elle doive être, n'est pas ce qui couronne tout. L'amour existait avant qu'il y eût de la gloire. Et quoique je ne voudrais pas affirmer que l'amour existera après qu'il y aura eu gloire, néanmoins je dis que, ce qui produit et donne, et maintient la gloire, est meilleur que la gloire elle-même. De plus, il n'y a rien dans les pensées de Dieu de plus étonnant que ceci que Dieu puisse aimer de telles créatures, que nous soyons aimés du même amour dont Il aime ses Fils. Et c'est en effet ainsi qu'Il nous aime.

sais pour moi-même, et je déshonore sa Parole si je ne le sais pas. S'il le dit, n'est-ce pas pour que je le croie, que je le reçoive dans mon cœur, et que j'en jouisse maintenant dans ce monde? — pour que je m'en serve comme de mon bouclier constant contre tout ce que la chair, le monde et Satan peuvent insinuer contre moi? Il nous aime comme Il L'a aimé. Ne dites pas que c'est là une pensée trop élevée. Je ne connais rien de si humiliant — rien qui nous convainque si fortement que nous ne sommes rien — que ce fait, qu'étant tellement aimés, nous le sentions si peu; qu'étant tellement aimés, notre retour soit si faible; qu'étant tellement aimés, nous cédions aux soucis, aux vanités, aux pensées, aux occupations; en un mot, à une chose quelconque, qui n'est pas selon un tel amour. C'est la satisfaction, et, si nous pouvons ainsi dire, le désir de Dieu, que ceux qui sont à lui, entrent dans la grandeur de son amour; car nulle gloire, ni aucun sentiment de cette gloire, ni confiance en elle, ni l'attente de cette gloire, ne devrait même suffire pour des cœurs comme les nôtres. C'est une chose étonnante, de penser que nous devons partager la gloire de Christ; mais il est encore plus étonnant que nous ayons le même amour. Le même Dieu qui nous donne la gloire de Christ, veut que nos âmes entrent même maintenant, par le Saint-Esprit, dans la communion du même amour — et telle est la

grande pensée centrale de cette prière. « C'est pour cela que je fléchis mes genoux devant le Père de notre Seigneur Jésus-Christ. »

L'expression le *Père* de Christ indique cette relation qui manifeste l'amour, précisément comme le royaume de Christ se lie avec sa gloire conférée ou humaine. Dans un cas, c'est ce qu'Il va faire pour nous. Si nous considérons ce que Dieu fit pour Adam, quel était son dessein à l'égard de l'homme, que ne fera-t-Il pas pour le dernier Adam, savoir Christ? Et tout ce qu'Il fait pour Lui, comme étant cet homme béni et glorieux, Il veut nous le faire partager. Mais plus que cela. L'amour que le Père de notre Seigneur Jésus-Christ Lui porte, Il nous le porte aussi. Nous savons comment Il l'exprima lorsque son Fils était ici-bas — dans quels moments frappants Il manifesta son amour — combien Il prenait soin que l'homme ne pût s'imaginer qu'Il était différent à l'égard de son Fils bien-aimé. Quelle souffrance soit permise, ce n'est point une preuve qu'Il n'aime pas, mais c'est plutôt le contraire : cela prouve non-seulement combien Il se fie à *notre* amour, mais combien aussi Il veut que nous nous fions au *sien*, ayant cette confiance en Lui, que, en dépit de toutes les apparences, Il nous aime comme Il aime son Fils. Nous pouvons être exposés à tout ce que Satan peut déployer contre nous; mais nous sommes seulement dans la même scène que

Fils de son amour a traversée avant nous. Mais quand les hommes auraient pu penser, à cause de ceci ou de cela, que Jésus n'était pas plus qu'aucun autre homme, voyez comment Dieu le justifie. Ainsi, ce n'était pas seulement que Jean le baptiseur cherchait à empêcher le Seigneur Jésus d'être baptisé, comme s'Il avait quelque chose à confesser — car ce baptême-là était une confession de péchés; et pour cette raison même, Jean montrait son étonnement qu'il pût y avoir même l'apparence d'une confession de la part d'un être tel que Jésus. Mais Dieu avait des pensées plus profondes, et il permet qu'il y ait ce que l'incrédulité peut tordre jusqu'à y trouver l'insinuation du mal, mais ce que la foi saisit, et ce qui nous fait adorer encore plus et Dieu et l'Agneau. Ce fut ainsi que le Père, lorsque son Fils bien-aimé sortit du Jourdain où tous les autres confessaient leur iniquité — où Il accomplissait toute justice — où Lui, qui n'avait aucune iniquité à confesser, ne voulait pas être séparé de ceux qui faisaient ce qui était en rapport avec leur iniquité, qui reconnaissaient le Dieu dont les droits avaient été oubliés — lorsque, sympathisant avec le sentiment de sainteté qui les y conduisait, Il voulait y être avec eux; ce fut alors que le Père déclara : « Celui-ci est mon Fils bien-aimé, en qui j'ai trouvé mon plaisir. » C'était justement au moment convenable, et avec la sagesse la plus parfaite; mais

avec quel amour le Père prononça ces mots :
 Celui qui le servit comme Il n'avait jamais été
 servi auparavant — Celui qui le glorifia comme
 Dieu n'avait jamais été glorifié sur cette terre —
 Celui qui acheva l'œuvre que Dieu Lui avait
 donnée à faire... était-il probable que Dieu ma-
 nifestât quelque chose qui supposât qu'Il détour-
 nait en aucune façon son cœur de Lui? Mais pour-
 tant, nous savons qu'au moment même où Il en
 avait le plus besoin, quand tout le reste était con-
 tre Lui, alors, pour couronner tout, Dieu l'aban-
 donna. Si le péché devait être jugé, châtié pour
 toujours, il fallait qu'il fût jugé dans toute sa
 réalité. Il fallait qu'il n'y eût rien qui tendît à
 empêcher ou atténuer la colère de Dieu à l'égard
 du péché. Tout le jugement de Dieu tomba sur
 Lui. L'œuvre était accomplie; le péché avait été
 ôté par le sacrifice de Lui-même.

Et maintenant, tout l'amour que le Père avait
 pour ce Sauveur béni, peut découler jusqu'à
 nous, à cause de cette œuvre. C'est là que l'Apô-
 tre nous place, introduits dans la position de fils
 avec le Père : et il fléchit les genoux devant « le
 Père de notre Seigneur Jésus-Christ, duquel
 toute famille dans les cieux et sur la terre est
 nommée. » L'expression « toute famille, » est
 souvent changée en « toute la famille », et mélangée
 avec les notions de bien des personnes à l'égard
 de l'Eglise, comme si une partie était regardée
 comme étant dans les cieux, et une partie sur la

terre. Mais la vraie force est « toute famille. » Il n'y a pas d'allusion ici à l'unité de l'Eglise. Au contraire, il veut dire que, quand nous regardons au Père de notre Seigneur Jésus-Christ, nous nous élevons assez haut pour embrasser toutes les classes des créatures que Dieu a faites. Supposons que vous considériez Dieu comme Il se faisait connaître anciennement ; c'était comme Jéhovah envers Israël. « Toute famille dans les cieux et sur la terre, » est-elle comprise sous ce titre ? Pas une seule famille dans les cieux, et une famille seulement sur la terre. Sous ce titre de Jéhovah, il y a une relation spéciale dans laquelle Dieu se révèle aux Juifs. Il était leur Dieu dans un sens où Il n'était pas le Dieu d'aucun autre peuple. Comme Créateur, Il est le Dieu de tous : et ainsi, dans quelques parties de l'Écriture, c'est le terme « Dieu » qui est employé, et non « Jéhovah, » à cause de certaines voies de Dieu envers les Gentils. Mais lorsqu'il s'agit de l'ancien peuple de Dieu, il emploie le terme Jéhovah. Il y a plus : dans le second livre des Psaumes, lorsque le Saint-Esprit contemple le Juif pieux s'attachant à Dieu loin de son temple, nous ne voyons pas que « Jéhovah » soit le mot saillant, mais « Dieu, » car ils ne pouvaient jouir de ce qui est spécialement donné à Israël. Il ne cessera jamais d'être Dieu ; et ils y trouvent leur bénédiction — quoiqu'il arrive — Dieu ne peut se renier Lui-même. Ils sont en dehors de la

place spéciale dans laquelle Il avait promis de les bénir; mais Dieu était Dieu partout. De sorte que, s'ils étaient chassés hors de la terre sainte, ils ne pouvaient aller au temple pour adorer selon la loi, Dieu ne pouvait jamais cesser d'être Dieu. C'est le même principe de grâce, auquel Christ voulut abaisser la pauvre femme Syro-phénicienne : car il nous faut toujours en venir à notre vraie position; et la même chose, en substance, se vérifie dans toute vraie conversion. Il me faut toujours être abaissé jusqu'à la vérité de ce que je suis, aussi bien que recevoir la vérité de ce que Dieu est : et alors il n'y a pas de limite à la bénédiction.

J'ai seulement fait allusion à ceci, en passant, pour expliquer par le contraste la phrase, « toute famille dans les cieux et sur la terre. » Lorsque Dieu se révélait dans une relation spéciale avec Israël, c'était comme Jéhovah. En Daniel, nous n'entendons pas parler de Jéhovah, mais du Dieu des cieux, évidemment par opposition à Dieu se révélant sur la terre à un peuple particulier, auquel Il donna une terre et des privilèges particuliers, qu'aucune autre nation ne partageait avec eux. Ils s'en vont après de faux dieux, et Il prend sa place dans les cieux, et se prévaud de ce qui ne pouvait jamais être nié; et comme le Dieu des cieux, » Il dit : Je choisirai maintenant ceux que je veux; je prendrai le peuple qui est le pire dans le monde entier, et je lui donnerai

Empire de la terre. Ainsi Il choisit l'ennemi des Juifs — les Babyloniens. Si Dieu agit ainsi souverainement comme le Dieu des cieux, les plus vils peuvent posséder le pouvoir ici-bas. Mais « il y a un Dieu qui juge en la terre ; » et lorsque arrivera le jour pour démontrer cela, c'est au milieu de son peuple qu'il agira comme Jéhovah. Quand on envisage la chose de cette manière, Dieu n'a qu'une seule famille, qui est placée en vertu de son alliance dans une relation avec Lui-même (Amos III, 2). « Je vous ai connus, vous seuls, d'entre toutes les familles de la terre. » Mais ici nous avons le contraste. Il n'est pas révélé seulement comme Jéhovah, ayant Israël, son peuple, sur la terre, mais comme « le Père de notre Seigneur Jésus-Christ. » Du moment qu'Il parle selon une relation telle que celle-ci, c'est explicitement en association avec Celui qui a fait toutes choses, comme il est dit auparavant : « Qui a créé toutes choses par Jésus-Christ. » En conséquence, toutes les créatures sont présentées et trouvent leur vraie place avec Lui comme le Père, parce que le Seigneur Jésus est Celui qui a créé toutes choses, et pour la gloire duquel tout fut créé. Ainsi, « toute famille dans les cieux et sur la terre, » qu'il s'agisse de principautés et d'autorités, d'anges, de Juifs ou de Gentils, aussi bien que de l'Eglise de Dieu, toutes sont placées sous « le Père de notre Seigneur Jésus-Christ. » Le titre de Jéhovah est limité à une race parti-

culière; celui de Père de notre Seigneur Jésus-Christ est un titre illimité dans sa portée, et embrasse toutes les classes d'êtres que Dieu a faites.

Cela donne à l'Eglise une position bien remarquable, nous séparant de tout ce qui est local ou temporaire. Nous pouvons, nous-mêmes, avoir la place la plus spéciale dans ce déploiement de la gloire divine, mais pourtant nous avons affaire à un Dieu et Père qui est proclamé comme la source suprême d'autres choses aussi. Nous pouvons être, et nous sommes, si nous comprenons la vocation de l'Eglise, près de Lui, dans une place que nul autre ne peut partager, dans une proximité dont nul ange ne jouit. J'entends par « nous, » tous les membres de l'Eglise de Dieu. Nous avons, par la grâce, une place devant Dieu dans laquelle nul autre n'entre. Mais comme Il se révèle en connexion avec Christ, comme le Père de notre Seigneur Jésus-Christ, de même Il introduit d'autres classes d'êtres qu'Il a créés, dans le dessein de leur donner des bénédictions dans la mesure qui leur est convenable. Il a manifesté l'Héritier et le Centre de tous ses desseins, et il n'y a pas une seule classe d'êtres qu'Il a faits pour sa louange, qui ne soient mis dans leur propre place devant le Père de notre Seigneur Jésus-Christ. C'est en contraste avec la portion spéciale des Juifs, comme seuls possesseurs des privilèges que Dieu leur

donna comme Jéhovah. Le Père est Jéhovah, et Jésus l'est aussi; mais ce n'est pas ainsi que nous avons affaire à Lui; et même ce n'est pas ce qui caractérise la manière dont nous nous adressons à Lui, si nous en avons l'intelligence. C'est devant le Père de notre Seigneur Jésus-Christ que l'apôtre ici fléchit les genoux. Et nous devrions avoir le sentiment que nous nous approchons de Lui dans toute la proximité qu'un tel titre implique. Il embrasse sous son ceil et dans son cœur toute la création, comme ce qu'Il se propose de bénir avec Christ. Mais il y a ceux qui ont rejeté Christ; et souvenez-vous que ce même amour de Dieu envers Christ, qui se propose de bénir la création par Christ, maintiendra sa gloire contre ceux qui Le méprisent. C'est là une vérité solennelle. Il n'y a rien de plus intolérant quant au mal que l'amour, et l'évangile de Dieu présente, comme fond du tableau, la condamnation éternelle de toute âme qui méprise Jésus le Fils de Dieu. Il doit en être ainsi. Le même disciple à qui Dieu accorda le privilège de présenter l'amour comme nul autre ne le fit, est le même qui présente la mort éternelle de ceux qui refusent son amour. Ainsi, la révélation de la ruine sans fin de ceux qui méprisent Christ, est liée de la manière la plus étroite possible avec l'amour qui présente la bénédiction éternelle de ceux qui s'attachent à Lui. C'est ainsi que nous voyons cette universalité intro-

duite : « Duquel toute famille dans les cieux et sur la terre est nommée. »

Mais il y a, par là grâce, ceux qui auront, qui est le plus spécial, ce qui est le plus près de son cœur, au milieu de cette scène d'amour et de gloire. Pour eux, la prière est, « que, par les richesses de sa gloire, il vous donne d'être fortifiés en puissance par son esprit dans l'âme intérieure; de sorte que le Christ habite dans vos cœur par la foi, [et que vous soyez] encadrés et fondés dans l'amour; afin que vous soyez capables de comprendre, avec tous les saints, quelle est la largeur et la longueur, et la profondeur et la hauteur! La prière, dans le Chap. 1, était en vue d'une intelligence profonde et vraie de leur position devant Dieu; ici, c'est plutôt en vue d'une puissance pratique et intérieure par le Saint-Esprit. La *première* était pour qu'ils puissent connaître mieux leur place en Christ, quant à la vocation de la gloire et l'héritage de la gloire. La *seconde*, qui Christ occupe sa place dans leur cœur par la foi. Ici, ce n'est pas il est ici question d'un état actuel, des affections occupées de Christ au dedans, d'être encadrés et fondés dans l'amour, afin qu'ils soient pratiquement capables (car il veut dire cela) de comprendre ce qui est en réalité sans mesure. L'épître ne dit pas à quoi — la largeur, la longueur, la profondeur et la hauteur se rapportent. Il ne laisse là sans finir la sentence. Il vous donne

jusque dans l'infini. Je ne crois pas que cela veuille dire, la largeur, la longueur, la profondeur et la hauteur de l'amour de Christ. Le passage est souvent cité ainsi; et plus souvent encore il est ainsi compris. Mais le « et » du verset suivant indique distinctement un autre sens : — « et de connaître l'amour du Christ, lequel surpasse toute connaissance. »

L'amour du Christ est évidemment une pensée additionnelle. Quel est donc le sens? S'il n'y avait pas trop de hardiesse à remplir une esquisse que l'apôtre a ainsi laissé dans le vague, je pourrais hasarder la pensée que ce qu'il met ici devant nous, avec des marques si spéciales de grandeur indéfinie, c'est le mystère dont il venait de parler, et non pas assurément l'amour du Christ, qu'il ajoute aussitôt après. Il avait montré comment toute famille dans les cieux et sur la terre est rangée sous Celui qui est le Père de notre Seigneur Jésus-Christ: en connexion avec cela, il prie qu'ils soient capables de comprendre avec tous les saints, « quelle est la largeur et la longueur, et la profondeur et la hauteur. » C'est en relation avec le conseil céleste de Dieu le Père, autrefois un secret, mais maintenant dévoilé. Toutes choses étaient pour la gloire de Son Fils — toute la création, céleste et terrestre; et les saints auront la place la plus élevée avec Lui au-dessus de tout cela.

Mais il y avait encore quelque chose de plus pré-

fond que cela, et qui devait nécessairement être connu en même temps. C'est pourquoi il ajoute : « Et de connaître l'amour du Christ, lequel surpasse toute connaissance ; afin que vous soyez remplis jusqu'à toute la plénitude de Dieu. Quelque glorieux que soit tout cet avenir, on peut-on comparer à son amour ? Le meilleur est gardé jusqu'à la fin. » De connaître l'amour du Christ, lequel surpasse toute connaissance. Il peut sembler un paradoxe de le dire, mais un paradoxe béni. Il ne veut pas dire que nous ne connaissons jamais parfaitement. Mais ce qu'il peut y avoir, c'est la connaissance de plus en plus grande de ce qui surpasse toute connaissance. Il suppose que nous sommes lancés dans cette mer où il n'y a pas de rivage : nous ne pouvons jamais atteindre jusqu'à la fin de l'amour. Cependant il parle de « connaître l'amour de Christ, lequel surpasse toute connaissance ; » « afin que vous soyez remplis jusqu'à toute la plénitude de Dieu. » Vous ne pourriez pas plus arriver à la fin de l'amour, que vous ne pourriez arriver à la fin de Dieu. L'un et l'autre ne peut être plus merveilleux qu'un tel être à notre égard, faibles créatures que nous sommes. « afin que vous soyez remplis jusqu'à toute la plénitude de Dieu. » Et cependant, c'est pour les saints maintenant, que l'apôtre a ainsi parlé. Ce n'est pas afin que nous puissions savoir que nous sommes le corps de Christ ; « la plénitude

de celui qui remplit tout en tous, » mais pratiquement une pleine entrée par la puissance de l'Esprit, dans la plénitude de Dieu. C'est la condition du cœur, et le vrai progrès dans la communion avec Dieu, qui sont ici devant nous; et cela se présente de la manière la mieux appropriée, après qu'il a été question de la position, et avant les exhortations quant à la marche et quant à la conduite.

Ainsi encore : « Or à Celui qui, selon la puissance qui opère en nous, peut faire infiniment plus que tout ce que nous demandons et pensons; » Il ne dit pas plus que nous *pouvons* demander et penser. Le Saint-Esprit a particulièrement soin de ne pas le dire. Il y a quelque différence à remarquer entre ce que nous *demandons* et *pensons*, et ce que nous *pouvons* demander et penser. Il n'y a pas de limite à ce que nous pouvons demander, sinon que Dieu est au-dessus de tout ce qui peut Lui être demandé; cependant Il aime à nous entendre demander toujours plus. Il voudrait nous habituer à demander plus abondamment.

Ainsi il y a une dépendance à l'égard de Dieu, « selon la puissance qui opère en nous. » De qui cette puissance est-elle? Celle de Dieu, qui Lui-même demeure en chaque Chrétien. C'est Dieu Lui-même qui fait maintenant que tout saint, tout Chrétien devient Son temple. Ainsi quelque faible et pauvre que soit le croyant, envisagé

comme il est, cependant quel est l'état dans lequel Dieu ne puisse pas l'amener? Il est le temple de Dieu. Dieu sera toujours au-dessus de lui, élevé au-dessus de tout ce que l'homme, quel qu'il soit, peut attendre, à l'égard de son amour; mais il est tenu compte de ceci, savoir qu'il y a une puissance qui opère en nous maintenant, aussi bien qu'une puissance qui a opéré pour nous, puissance à laquelle nous ne pouvons mettre aucune limite. Quant à la puissance qui a opéré pour nous, nous la trouvons dans le chap. 1. C'est la puissance qui ressuscita Christ d'entre les morts. Oui, c'est la même puissance qui a opéré à notre égard, qui nous a ressuscités de notre état de mort, et qui ressuscita Christ d'entre les morts. Mais maintenant il va plus loin, et il signale la puissance qui opère en nous pour nous donner entrée dans son amour et dans la plénitude de Dieu. Nous souvenons-nous que c'est précisément la chose dans laquelle nous manquons le plus? Car il y a bien des âmes qui prouvent constamment, combien elles pensent peu à cette puissance; combien elles sont sujettes à murmurer et à être étonnées des choses mêmes pour lesquelles, si elles avaient seulement eu le sentiment de Son amour, elles le béniraient. « Or à Celui qui selon la puissance qui opère en nous, peut faire infiniment plus que tout ce que nous demandons, à Lui soit gloire dans l'assemblée »

[le] Christ Jésus, pour tous les âges du siècle des siècles ! Amen ! » Sous quel aspect spécial l'Eglise paraît ici ! Il donne à entendre qu'il n'y aura jamais aucun temps où l'Eglise n'aura pas sa place particulière. Mais il n'est pas seulement vrai, que les saints devraient avoir une introduction merveilleuse dans l'amour de Christ et la plénitude de Dieu, par sa puissance qui opère maintenant en nous : mais il paraît aussi, qu'il n'y aura jamais aucun temps, dans tous les siècles à venir, où il n'y aura pas un caractère de relation unique et bénie, entre l'Eglise comme Eglise, et Dieu Lui-même — « le Dieu et Père de notre Seigneur Jésus-Christ. » Et cela est confirmé par la belle scène dans Apocalypse XXI, où nous n'avons plus ni nations, ni rois, mais Dieu avec les hommes. Il n'y est pas simplement dit : « Voici, Dieu est venu habiter avec les hommes, » mais son *habitation*. Ce n'est pas seulement que Dieu daignera alors demeurer avec les hommes, mais : « l'habitation de Dieu est avec les hommes. » Il semble que c'est exactement la même chose que ce qui est ici appelé l'Eglise. Dieu habitant dans l'Eglise, prendra sa place avec les hommes ; de sorte que l'habitation particulière de Dieu dans l'Eglise continuera, même quand la scène sera éternelle. Ainsi, lorsque les cieux et la terre s'en seront effacés, après le grand trône blanc, et lorsque tous les saints seront dans leurs corps ressuscités,

alors non-seulement Dieu sera en face des hommes, mais « l'habitation de Dieu » descendra pour être avec les hommes — Dieu demeurant avec eux dans sa propre habitation, laquelle ne peut guère être autre chose que ce qui est ici appelé l'Eglise. De sorte que l'Eglise, même dans l'éternité, quand tous les ennemis et toutes les choses seront assujettis, jouira du doux et merveilleux privilège d'être l'habitation ou la demeure de Dieu. Quelles gens devrions-nous donc être de sainte conduite et piété!

Ainsi il y a dépendance à l'égard de Dieu, mais il s'agit de Celui qui peut nous bénir d'une manière illimitée, « selon la puissance qui opère en nous. »

LES VOIES DE DIEU.

V. — CORRUPTION DE LA CHRÉTIENNETÉ.

Nous avons vu, dans une certaine mesure, la nature et l'unité de l'Eglise de Dieu, et son caractère céleste — l'Eglise à laquelle Christ a communiqué la gloire qui Lui a été donnée par l'Homme, par Dieu, le Père, la gloire qui Lui est due par droit de Fils éternel, aussi par droit de

par la création. Mais nous ne pouvions participer à Sa gloire qu'à la condition qu'Il devint homme, et qu'Il prit cette gloire et ce premier rang par-dessus toutes choses, à travers la mort et la résurrection — accomplissant ainsi la rédemption des siens. Combien peu ils entrent et marchent dans la puissance de leur appel céleste et le réalisent ! Bien plutôt, peut-on dire de beaucoup, « ils ont leurs pensées aux choses terrestres. » Ils sont entravés et absorbés dans les poursuites et les desseins de ce monde — « ce présent siècle mauvais, » duquel Il a voulu les délivrer par Sa mort (Gal. 1, 4). Ils se conforment à ses voies, à ses vanités, à ses projets plutôt que de suivre un Christ rejeté, contre lequel le monde, sous son prince, s'est uni pour le jeter dehors, et de déclarer clairement, par leur marche et leurs voies, qu'ils sont étrangers sur la terre et citoyens du ciel, et qu'ils sont de ceux de qui Christ a dit : « Ils ne sont pas du monde comme moi, aussi je ne suis pas du monde » (Jean xvii), et l'apôtre : « Tel qu'est le Céleste, tels les célestes. » Plût à Dieu, qu'il y eût plus de cet intense dévouement personnel, parmi ceux qui sont à Christ — parmi ceux à qui, dans Sa grâce merveilleuse, Il a enseigné la nature et la signification de cet appel céleste, et la vérité de Son Eglise, Son Epouse, — parmi ceux qui sont maintenant dans la place du témoignage de Dieu par Sa propre bonté souveraine !

Plût à Dieu que Son témoignage s'imprimât plus profondément sur nos âmes et nous conduisît à cette séparation intime d'avec le monde, et à un dévouement personnel, individuel, comme témoins ou serviteurs, selon qu'Il Lui plaira. Sûrement, tous peuvent Le servir, dans la première qualité, tous peuvent être des témoins, si tous ne sont pas des ouvriers. Et sûrement, le témoignage collectif sans le dévouement personnel, ou le dévouement personnel sans le témoignage collectif, est défectueux; il faut qu'ils aillent ensemble pour être en accord, dans notre faible mesure, avec la pensée et les desseins de Dieu.

Pendant quelque peu de temps le désir de Christ, « qu'ils soient un... afin que le monde croie ! » (Jean xvii, 21) s'accomplit à la première effusion de la joie désintéressée de l'Eglise le jour de la Pentecôte; lorsque le monde contempla avec étonnement cette grande multitude toute d'un seul cœur, d'une seule voix, ayant toutes choses communes. Mais nous devons nous rappeler, qu'après avoir considéré, plus haut, l'essai de l'épreuve faite de l'humanité depuis Eden jusqu'à la croix; nous avons vu qu'éprouvé de toute manière, à quel point voyons maintenant ce que fera l'heure de la grâce — si une telle position réussira. C'est précisément qu'une autre histoire lancée avec cette différence — que, non-seulement,

failli, mais qu'il a corrompu, quant à son témoignage dans le monde, ce qu'il y avait de meilleur !

Quand l'Eglise revêtit pleinement son appel céleste, après la persécution, et la dispersion qui arriva à la mort d'Etienne, nous trouvons Paul suscité par le Seigneur, afin de manifester par lui le véritable appel céleste et la doctrine de l'Eglise de Dieu — le corps de Christ. Dans les travaux dévoués de l'apôtre, et les Ecritures qui nous ont été données par son moyen, nous trouvons qu'il était devenu nécessaire que le Saint-Esprit révélât les conséquences qui résulteraient pour l'Eglise de son témoignage sur la terre, en tant que confié à l'homme. Le mal s'était glissé dès le commencement; mais aussi longtemps que l'énergie apostolique se trouva là, il fut jugé et tenu en échec. Le Judaïsme, les faux frères et des hommes impies se glissèrent parmi ceux qui étaient *de vrais* disciples; et même, ceux qui étaient vraiment disciples s'imprégnèrent du mal et de l'esprit du monde. Témoins ces paroles solennelles de Paul aux anciens de l'assemblée d'Ephèse, la scène où tous ceux d'Asie avaient entendu la Parole du Seigneur : « Je sais ceci, qu'après mon départ, il entrera parmi vous des loups redoutables qui n'épargneront pas le troupeau; et il se lèvera d'entre *vous-mêmes* des hommes qui annonceront des doctrines perverses, afin d'attirer des

disciples après eux. » Et en vue d'un pareil état de choses, il dirige le cœur du fidèle d'abord « à Dieu, et à la parole de Sa grâce qui a la puissance d'édifier et de vous donner un héritage avec tous les sanctifiés. » Dieu et la parole de Sa vérité devaient être sa ressource certaine et infaillible dans ces temps de ruine qui s'avançaient rapidement. A Corinthe, nous trouvons des écoles de doctrine et de sagesse humaine prendre au milieu d'eux la place de la révélation et de la sagesse divine (1 Cor. I, 11). Dans l'épître aux Galates, l'influence des prédicateurs de la loi, et des Judaïsants, oblige un moment l'apôtre à se demander s'ils avaient réellement abandonné le terrain du Christianisme ou non ; pourtant il avait confiance en eux par le Seigneur. Dans les Philippiciens, « tous cherchent leurs intérêts et non les choses qui sont de Jésus-Christ » (ch. II, 21) ; et encore : « Ces plusieurs marchent, desquels je vous ai souvent dit et maintenant je le dis en pleurant, qu'ils sont ennemis de la croix de Christ, desquels la fin est la perdition, le dieu desquels est leur ventre, desquels la gloire est dans leur honte ; desquels ont leurs pensées aux choses terrestres » (ch. III, 18, 19). Dans les Colossiens, Satan avait essayé d'introduire des ordonnances, et la philosophie et de vaines séductions, d'après les traditions humaines, le manger et le boire et l'obscurité des jours de fête, de dévotion volontaire et

négligence de la chair. Dans 1 Timot., nous trouvons les prédicateurs de la loi et les Judaïsants, « ne comprenant, ni ce qu'ils disent, ni ce qu'ils affirment, » et l'annonce de l'apostasie des derniers temps. En 2 Timothée, la puissance du mal était entrée comme un tel torrent que l'apôtre voit l'Eglise, pour laquelle il avait travaillé, sur laquelle il avait veillé, qu'il avait bâtie comme un sage architecte — celle que l'Esprit appelle l'habitation de Dieu, « qui est la maison de Dieu, la colonne et le soutien de la vérité, » (1 Tim. III, 15) la maison habitée par le Saint-Esprit — il la voit, dis-je, toute bouleversée et tombée en ruines, et transformée « en une grande maison dans laquelle il y a des vaisseaux d'or et d'argent, mais aussi de bois et de terre ; quelques-uns à honneur, mais d'autres à déshonneur. » Dans un tel état de choses, dans les « temps fâcheux » des « derniers jours, » il ne reste qu'un sentier pour le disciple fidèle — ne pas être satisfait d'un pareil état, ni se croire capable de relever la ruine, mais se tenir pur des vaisseaux à déshonneur, et marcher avec les fidèles qui invoquent le Seigneur d'un cœur pur (Ch. II, 20—22). Et encore, l'apôtre exhorte l'âme du fidèle à se tourner vers les Ecritures de Dieu, comme profitables à tous et à chaque difficulté, afin qu'il puisse être « parfaitement instruit pour toute bonne œuvre. » L'avertissement du chap. III, 1—5 contre ce qui, tout en por-

tant le nom de chrétienté et tout en ayant devant les yeux des hommes le caractère de la sainteté, abrite les traits les plus affreux du cœur corrompu de l'homme, cet avertissement, dis-je, est si profondément solennel, que les termes sont presque littéralement les mêmes, et moralement les mêmes, que ceux dont l'apôtre se sert pour décrire la corruption et la dégradation morale du monde païen à la fin du chap. 1 de l'épître aux Romains. Il y a aussi l'énergie active du mal dans ceux qui, « réprouvés quant à la fin, séduisent et sont séduits. » L'homme de Dieu devait se retirer de telles gens, les abandonnés au jugement de Dieu. En Tite, nous trouvons les discoureurs dérégés et les séducteurs étendant partout leur funeste influence. 2 Pierre témoigne aussi contre les mauvaises influences à l'œuvre parmi les saints ; Jude signale l'apostasie à partir de l'époque où de certains hommes impies se glissèrent « jusqu'à ce que le Seigneur vint de ses saints pour exécuter le jugement contre tous. » Dans le verset 11, nous voyons une autre manière de l'apostasie de l'homme païen, « le chemin de Caïn ; » l'enseignement de l'erreur pour un salaire et l'emploi de la vérité pour de fins corrompues, « l'erreur de Balaam ; » et finalement, le terme où aboutit l'apostasie, « la tradition de Coré. » Il faut se rappeler que ce fut la révolte des Israélites à l'instigation du Lévitte Coré contre l'autorité de Christ (Luc 11).

royauté, représentée par Moïse, et dans Sa sacrificature, représentée par Aaron. Les Lévités recherchèrent la sacrificature (« que vous recherchez encore la sacrificature? » Nombres xvi) et furent les instigateurs de la révolte des simples Israélites. Et il en a été toujours ainsi; le mal ecclésiastique a toujours entraîné le pouvoir civil à la rébellion. Voyez la révolte d'Absalom contre David : celui qui en fut la source et l'énergie, c'est le conseiller d'Absalom, Ahitophel, qui était un sacrificateur (v. 2 Samuel xv. 12). Et il en est de même à la fin : une bête, et un faux prophète qui suit l'autre de près, et exerce « tout le pouvoir de la première bête devant elle, et fait que la terre et ceux qui habitent sur elle, rendent hommage à la première bête dont la blessure mortelle a été guérie » (Apoc. xiii). Telle a été la corruption dès les commencements de la chrétienté. Ceux qui auraient dû occuper la position du Lévitte, c'est-à-dire, ceux qui furent envoyés dans l'Eglise pour travailler pour le Seigneur, au lieu de conserver la *place de Lévitte*, reconnaissant que tous les enfants de Dieu sont *sacrificateurs*, et par cela même ont le droit d'entrer dans le lieu très-saint (1 Pierre II, 5, 9), se sont arrogé la position ecclésiastique ou sacerdotale comme médiateurs entre Christ et Son peuple; et cela n'est pas limité au mal plus grossier et aux corruptions de Rome, mais le principe est le même dans toute la Chrétienté, quoiqu'il ne

soit pas développé partout dans la même mesure. Ces deux épîtres, la seconde de Pierre et celle de Jude — témoignent l'une et l'autre du rejet de la *Seigneurie* de Christ. Les chap. II et III de l'Apocalypse nous donnent, à des degrés successifs, les phases différentes du développement du mal dans l'Eglise envisagée dans sa position de témoignage ici-bas, depuis l'abandon de son premier amour jusqu'au moment où elle est menacée d'une entière rejection, comme quelque chose de dégoûtant pour Lui — faux témoin dans le monde. « Je te vomirai de ma bouche. » Nous avons aussi le témoignage, dans Math. XIII du Seigneur Lui-même, dans la parabole de l'ivraie, par laquelle nous voyons que le mal, produit au commencement par l'introduction de l'ivraie parmi le froment, se continue jusqu'à la moisson, où les justes sont rassemblés dans les greniers, et l'ivraie est liée en faisceaux, et ensuite jetée au feu et consumée, purifiant ainsi le royaume du Fils de l'homme. Bien loin qu'un changement doive s'effectuer, comme on se l'imagine, dans les pensées, les sentiments et la conduite du monde, et que, par le moyen de l'Évangile, la connaissance du Seigneur puisse couvrir la terre comme les eaux couvrent le fond de la mer, c'est le mal qui va en augmentant jusqu'à la moisson. Comment les pensées des hommes qui attendent un millénium amené par la prédication de l'Évangile peuvent-elles

s'accorder avec cette portion de la Parole? A proprement parler, Math. XIII, y compris la parabole de l'ivraie et du froment, est une similitude du royaume des cieux dans la forme qu'il revêtirait lorsque le Roi serait pleinement rejeté, et ne nous présente en aucune manière l'Eglise qui n'existait pas. Dans un chapitre postérieur (xvi) le Seigneur en parle comme d'une chose future. Il vint, comme leur Messie, vers Son peuple d'Israël — Sa vigne — pour chercher du fruit et n'en trouva pas. Alors Il sema dans le monde (« le champ, c'est le monde ») ce qui devait produire du fruit — « la Parole. »

C'est à dessein que j'ai passé par-dessus 2 Thessaloniens et les épîtres de Jean, car là nous trouvons le nom du personnage qui consommera en lui-même toute cette méchanceté — « l'homme de péché » — « l'Antichrist. » Dans la première de ces épîtres, qui nous a été donnée à l'occasion d'une fausse épître, reçue par les Thessaloniens comme si elle venait de Paul (ch. II, 2), leur disant que le « jour de Christ » était là, l'apôtre (v. 1) les supplie par leur propre espérance, laquelle il leur avait enseignée dans sa première épître, celle de la venue de Christ et de leur rassemblement auprès de Lui, de ne pas se laisser ébranler par la pensée émise dans cette fausse épître; savoir, que le « jour », ou la manifestation, était alors présente.

L'apôtre distingue clairement « la venue, » de

l'apparition ou « jour, » qui doit leur apporter le repos après les épreuves et les tribulations du monde, et les jugements sur leurs ennemis; car, lorsque viendra « le jour » de Sa manifestation, les saints seront manifestés *avec Lui* en gloire. Il continue à montrer qu'avant « le jour, » il y aurait, il y a d'abord, le mystère d'iniquité en travail déjà; secondement, l'apostasie de la chrétienté (v. 3); troisièmement, la révélation de « l'homme de péché » (v. 3, 4, 8). Le jugement, exécuté par Christ Lui-même, serait « le jour » dans lequel la fausse épître leur dirait qu'ils étaient déjà. Nous avons déjà vu que, dans ce « jour, » Il serait accompagné de tous les saints, déjà rassemblés auprès de Lui. Nous avons vu quelques-uns des témoignages de l'Écriture concernant le « mystère d'iniquité » et aussi l'apostasie de la Chrétienté; mais il existait une puissance en bien qui faisait obstacle; et quand une fois cette puissance aurait été ôtée, alors l'inique serait pleinement révélé. Les principes étaient tous à l'œuvre, mais le Saint-Esprit était dans l'Église, la puissance de Dieu était ici-bas, et la volonté propre et sans Dieu de l'homme, s'élevant au-dessus de tout ce qui est appelé Dieu ou adoré, était encore combinée jusqu'à ce que le temps propre fut venu, et que le mal revêtirait sa forme définitive, « l'homme de péché. »

Nous suivrons, jusqu'à sa fin, le mystère

d'iniquité. Nous arrivons à Apocalypse xvii, et là, nous trouvons la quatrième bête, ou l'empire Latin, dans son état ravivé, montée par la fausse femme : « Mystère, Babylône la grande, la mère des prostituées et des abominations de la terre, » impérialement et magnifiquement vêtue, et sa coupe pleine d'idolâtrie et de fornications, enivrée du sang des saints et du sang des témoins de Jésus. L'apôtre s'étonne en voyant à quoi avait abouti ce qui fut jadis si précieux, si magnifique — l'œuvre de la grâce à la Pentecôte ! Elle domine sur les peuples, les nations, les langues et leurs rois, qui ont été enivrés du vin de sa fornication ; jusqu'à ce qu'à la fin, fatiguées de son oppression, les « dix cornes et la Bête — celles-ci haïront la prostituée et la rendront déserte et nue, et mangeront sa chair et la brûleront au feu. » Elle n'attend pas l'apparition de Christ pour recevoir son jugement, mais elle le subit de la main de ceux sur lesquels elle exerça si longtemps son influence pernicieuse. Le chapitre xviii décrit son jugement et les lamentations des rois de la terre, et de ceux qui avaient profité de son trafic et de ses récompenses, et qui gémissent à cause de sa chute. Telle est la fin de la Chrétienté corrompue, à Rome et partout où elle se trouve ; car elle est « la mère des prostituées et des abominations de la terre. »

En considérant l'histoire des puissances gentiles, depuis leur commencement jusqu'à leur

fin en jugement, et celle de la bête qui finit sa carrière, présente, poussée à la fin par Satan, nous avons aussi vu sa connexion avec le faux messie que les Juifs reçoivent à la fin de la dispensation, et son jugement dans le caractère du faux prophète avec la première bête : nous avons voulu montrer comment ce personnage forme le lien entre leur histoire et celle de la fausse chrétienté professante dans les derniers temps. Nous avons vu dans 2 Thes. II, 3, 4, 8, que ce méchant ne serait pas révélé avant que la puissance qui jusqu'alors faisait obstacle fût ôtée; le mystère d'iniquité était en train et l'apostasie devait venir; nous avons suivi cela jusqu'à sa fin dans le jugement de la femme prostituée d'Apocalypse XVI, qui ne viendrait pas jusqu'à ce que l'homme de péché fût révélé, la puissance en bien qui faisait obstacle ayant auparavant été enlevée. Apocalypse XVII nous a aussi montré que c'est pendant la forme ravivée de l'empire latin à la fin de l'existence de la quatrième bête, que ce personnage serait pleinement manifesté. C'est le roi de Juda, le roi de roi parmi les Juifs, la seconde bête, qui est la première bête (ne pouvant se débarrasser de la puissance gentile) pendant la courte période qui précède la fin, quand Satan lui aura donné son plein pouvoir, et son siège et une grande autorité. Nous avons aussi vu que c'est après le rassemblement des saints que Satan est le plus

des lieux célestes (Apoc. xii); ainsi, en réunissant toutes ces choses, nous voyons que c'est entre la venue de Christ *pour* Ses saints, et Son apparition en jugement *avec* eux, que l'homme de péché, l'inique, sera révélé. Tel qu'il est décrit en 2 Thessaloniens II, il fait des choses semblables à celles qui lui sont attribuées dans Daniel XI, 36—38, « Il s'oppose et s'élève au-dessus de *tout* ce qui est appelé Dieu ou qui est un objet de vénération, de sorte que lui-même s'assiéra au temple de Dieu, se présentant lui-même comme étant Dieu..... en toute sorte de miracles et signes et prodiges de mensonge, » comme Christ Lui-même, comme l'Homme de justice « approuvé de Dieu devant vous par les miracles, les prodiges, les signes, que *Dieu* a faits par Lui » (Actes II, 22). Le désir d'atteindre cette position — celle de Dieu — fut la première suggestion de Satan à Adam. Ici nous trouvons, dans cet homme de péché qui s'oppose au Seigneur Jésus — L'Homme en qui habite corporellement toute la plénitude de la divinité, Col. II, — Adam tombé, pleinement développé et rempli de l'énergie de Satan.

Lorsque nous avons examiné Apoc. XIII relativement à ce personnage, nous avons vu que les miracles qu'il accomplit ont, dans l'opinion des hommes, l'apparence d'une énergie divine, et qu'ils sont, pour la plupart, d'un caractère juif. Dans 2 Thess. II, ils sont davantage une

imitation de Christ. Quant à ceux d'Apoc. xiii, nous pouvons nous rappeler que, lorsque Moïse fut élevé pour témoigner en faveur du nom de Jéhovah devant les tribus apostates d'Israël (1 Rois xviii), la question --- si l'Éternel ou Baal était Dieu; fut décidée par le feu qui descendit et consuma le sacrifice, et que le peuple tomba alors sur leurs faces criant, « c'est l'Éternel qui est Dieu. » Dans 2 Thess. ii, comme nous l'avons vu, en citant Actes ii, c'est certainement une imitation de Christ quoique d'origine païenne.

Dans la première épître de Jean, il est nommé « l'Antichrist, » celui qui nie le Père et le Fils ou la révélation du Christianisme. Ainsi, il est clair que, dans ces jours de l'énergie d'erreur --- où les hommes n'ayant pas reçu l'amour ou la vérité, afin d'être sauvés, seront livrés à un esprit de mensonge --- il forme le lien d'union entre la Chrétienté apostate, le Judaïsme apostat, et l'apostasie de la quatrième bête ou puissance gentile, et est, en lui-même, l'expression de l'apostasie de l'homme voulant être Dieu et du Judaïsme, car il s'assied dans le temple de Dieu (il est presque inutile d'ajouter à l'expression de la Chrétienté, comme nous l'avons vu. Et nous le voyons arriver à sa fin avec son complice en mal, dans l'Apocalypse xix, 20, sous le titre du « faux prophète, » titre qui est dérivé d'un caractère juif; la femme perfide ou la femme

ruption ecclésiastique ayant déjà été détruite, non pas par le Seigneur, mais par ceux-là mêmes sur lesquels elle avait dominé.

Nous avons maintenant suivi jusqu'à leur fin, les différents agents du mal dans l'apostasie de l'homme naturel à qui le pouvoir avait été confié, personnifiés par la Bête, l'Antichrist jusqu'à sa fin, et la fausse Chrétienté jusqu'à sa fin. Sujets profondément solennels et nécessaires, (sans quoi Dieu ne nous aurait pas donné des avertissements à leur égard), ils ne nous affectent pas nous-mêmes, quant à leur jugement et leur fin ; mais nous nous trouvons au milieu de principes qui mûrissent rapidement autour de nous, et nous avons à faire avec eux. Notre appel est un appel en dehors et au-dessus du monde ; et nous serons avec le Seigneur quand les maux seront pleinement manifestés et que le monde sera entraîné et séduit par eux. Notre bourgeoisie est dans les cieux où ces maux ne peuvent entrer, béni soit notre Dieu ! Le mal mûrit rapidement, et l'esprit de l'homme s'aveugle toujours davantage, et il y a plusieurs antichrists. Puisse la considération de ces choses nous conduire, dans toutes nos poursuites et nos voies, à une séparation toujours plus marquée d'avec ce qui se termine si tristement ! Et puissions-nous désirer avec plus d'ardeur la venue de Celui qui mettra un terme à tout ce mal, et remplira, sous Lui, la terre de bénédictions !

Nos considérations nous ont mené jusque-là. Nous avons vu que les trois grands systèmes (1 Cor. x, 32) établis dans le monde en vue du déploiement du gouvernement de Dieu et de Sa grâce (savoir, le Juif, sous la loi; le Gentil, sous la loi, à qui est confiée la domination universelle; et l'Eglise comme épître de Christ dans le monde — Son témoin de la grâce et de la vérité, et son dispensateur de la grâce) ont tous trois, en tant qu'il s'agit de la responsabilité de l'homme, été une scène de ruine, de chute et de corruption — la ruine de ce qui était le plus excellent se trouvant dans la pire de toutes les corruptions!

REMARQUES SUR ÉSAÏE.

CHAPITRES XXX, XXXI.

Nous abordons un sujet sur lequel jusqu'ici on s'est portée faiblement l'attention, et sur lequel l'Esprit de Dieu s'étend avec développement. Puisqu'il se présente à nous dans le chapitre que nous allons étudier, nous en dirons quelques mots. Je veux parler de la condition morale d'Israël, telle que la révélation de Dieu le démontre et l'en convainc. Car ce n'est pas simplement de délivrance qu'il s'agit dans tous ces

chapitres, ni d'une délivrance accordée par l'Éternel, uniquement dans Sa grâce, en une époque de ruine; mais le Seigneur y est aussi comme le Seigneur juste qui manifeste Son amour pour la justice. Il y avait sujet de démontrer que Dieu ne pouvait moralement supporter la condition d'Israël. Celui-ci était plongé dans l'aveuglement, dans un aveuglement religieux qui, à la fin, était un aveuglement judiciaire. Le Saint-Esprit en trace le tableau de diverses manières. Jetons un rapide coup d'œil sur ce qui nous est exposé ici.

Le premier trait du mal commis par Israël, et qui excite l'indignation de Dieu, c'est sa descente en Egypte. Qu'un peuple béni de Dieu, auquel ont été promises des bénédictions encore plus précieuses que celles qu'il a goûtées, — des bénédictions que la grâce divine doit répandre sur lui aux derniers jours, bénédictions les meilleures possibles pour un peuple sur la terre — qu'un tel peuple descendit en Egypte pour y chercher un appui, c'était chose non-seulement humiliante pour lui, mais surtout déshonorante pour Dieu. Aussi le Saint-Esprit, après nous avoir montré la délivrance des Juifs, revient-il en arrière et indique-t-il de quoi ils ont été délivrés. Dieu fait ressortir l'un après l'autre les divers caractères du mal, et montre qu'il entraîne fatalement la ruine. Cependant Il retire Israël de toutes ses détresses, et finit par le bénir comme son propre

peuple. Il est particulièrement consolant, en indiquant les voies de Dieu, d'apprendre qu'il ne se borne pas à délivrer du danger, des ennemis du dehors, de Satan, mais aussi de toutes les diverses formes du péché. Il ne déguise pas habituellement le mal, mais, chapitre après chapitre, il le met à nu, bien que le châtement que ce mal entraîne, paraisse devoir amener la destruction du peuple. Seulement, en même temps que nous voyons le côté sombre, Dieu se montre intervenant en grâce, enlevant les pièges de dessous les pas de ses bien-aimés, rétablissant dans leur pays ceux qui sont dispersés, et assurant le triomphe de sa grâce aussi bien que celui de sa justice. C'est pour cela qu'il dit, en vers 10 : « Malheur aux enfants rebelles, qui prennent conseil, mais non pas de moi. » Ces paroles renferment quelque chose de solennel ; mais ce qui l'est plus encore, c'est de penser combien elles peuvent s'appliquer à nous-mêmes. Quelque enfants de Dieu, la pente de nos cœurs est de découvrir nos propres jugemens, car le cœur ne va pas mieux chez le Chrétien que chez les autres hommes. Toutes les fois que nous prenons conseil de nous-mêmes, nous pouvons être assurés que le même caractère de mal que l'Esprit du Seigneur reprochait à Israël, est à l'ouvrage dedans de nous.

Recourir aux directions de la sagesse naturelle dans les difficultés par lesquelles nous passons,

est pour nous ce qu'éfait pour Israël descendre en Egypte, c'est-à-dire qu'il recherchait la sagesse charnelle, dont l'Egypte était le symbole dans l'ancien monde. Il n'y avait pas sous ce rapport de contrée plus distinguée dans l'histoire des nations. Plus tard, la Grèce et Rome prirent le dessus, mais ce fut longtemps après l'époque à laquelle se rapportait la vision d'Esaië comme fait historique. Elles ne furent guère, dès le principe, autre chose qu'un ramassis de hordes barbares. Nulle part on n'aurait rencontré la sagesse humaine au même degré qu'en Egypte. Le grand Assyrien qui envahit la Judée se distinguait moins par sa sagesse que par ses vastes ressources et les forces dont il disposait. L'Egypte s'enorgueillissait au contraire de sa sagesse, — comme s'il n'y avait pas un Dieu souverainement sage! — se reposait sur l'expérience de l'homme, car elle était l'une des plus anciennes puissances qui eussent atteint un rang prééminent. Versée comme elle l'était dans la politique de l'ancien monde, elle avait acquis une immense réputation pour sa connaissance des moyens de résoudre les difficultés de nation à nation, de maintenir la paix, la prospérité, etc.

Les Israélites, menacés par les Assyriens, recherchèrent l'appui de l'Egypte : je parle maintenant du fait auquel la prophétie qui nous occupe s'applique littéralement. Bien qu'il ait

en lieu du temps d'Esaië, cependant le caractère
 de la prophétie montre qu'elle ne saurait être
 limitée à cette époque; elle ne s'accomplit alors
 qu'en très-faible partie. Mais entre les deux for-
 mes de l'infidélité passée et future d'Israël (10),
 dans ses difficultés, a recours à la sagesse du
 monde, il y a pour nous une sérieuse leçon. Dans
 la pression de toute épreuve qui se rapporte au
 témoignage de Dieu; le cœur est fortement en-
 clin à faire face à des épreuves terrestres par des
 voies mondaines. On est porté à penser qu'il
 n'est pas possible de surmonter par des moyens
 spirituels, les efforts du monde contre nous; et
 ainsi il y a danger de recourir aux aides char-
 nelles en vue d'échapper. N'est-ce pas la même
 chose que nous trouvons ici? Et pourtant quel
 est-ce qui a du cœur pour les enfants de Dieu et
 pour la vérité et qui ne connaisse les dangers de
 cela? Si nous ne le voyons pas, c'est, je le crains
 sûr, parce que nous sommes nous-mêmes sous
 l'influence du monde. Le sentiment du danger,
 la frayeur qui s'empare de nos esprits, la crainte
 que nous faisons face à la chair par le chair,
 c'est là ce dont Dieu se sert pour nous amener à
 regarder à Lui. Dieu ne posera jamais son pied
 sur ce principe: dépendre de moi; et cependant
 la grande leçon qu'enseigne toute la vie de Jésus-Christ
 est tout l'opposé. Il vécut par le Père; nous
 lisons-nous que « celui qui se nourrit de Lui
 vivra par Lui. » Cela signifie que c'est dans

dépendance d'un autre, savoir de Christ, que se trouvent la joie, la force et la sagesse du Chrétien. Nous recueillons ceci avant que survienne la difficulté. Alors, « je puis tout par Christ qui me fortifie. »

Là où nous manquons souvent, c'est lorsque nous agissons de notre propre mouvement. Si nous voulons nous tracer un plan, au lieu de prier dans un sentiment de véritable dépendance de Dieu, il y a sujet de craindre pour nous-mêmes. N'est-ce pas outrager le Dieu dont l'oreille est toujours ouverte à nos requêtes? Et toutefois qui ne sait que c'est à cela, plus peut-être qu'à toute autre chose, que nous sommes le plus enclins?

Voilà donc où se trouve, à mon avis, la leçon morale du chapitre — prendre conseil, mais non pas de Dieu. En conséquence, (vers. 1--7) Dieu fit que le pays d'Egypte devint le moyen d'aggraver profondément le mal d'Israël. Si nous examinons le Nouveau Testament pour nous conduire au milieu de ces difficultés, nous y trouverons exactement la même vérité. Quand l'apôtre ne parle que des tribulations ordinaires, nous avons la même leçon en d'autres termes. Ainsi il nous recommande de faire que notre douceur soit connue de tous les hommes, parce que le Seigneur est proche; de faire monter nos prières vers Dieu avec des actions de grâces, au lieu d'être préoccupés ou anxieux à l'égard de

quoï que ce soit, ce qui ne veut pas dire que nous devons être sans souci, mais nous ne devons pas nous laisser absorber par les passions.

Notre force, est-il dit ici, est de nous rendre tranquilles; nous avons droit d'attendre que Dieu intervienne en notre faveur; ce droit nous l'a conféré Lui-même. Nous pouvons être parfaitement assurés, il ne s'agit pas de ce que sont les circonstances; même en supposant qu'il y ait quelque chose à juger en nous, nous le disons à Dieu, ne nous écoute-t-il pas? Il ne peut se renier Lui-même. Il est le dernier celui qui porte le nom de Christ. Celui qui couvre de honte, c'est son enfant qui s'est humilié; mais bien loin que ce soit là une preuve qu'il ne l'aime pas, cela prouve au contraire qu'il l'aime. Cependant, si les hommes se permettent d'aller au-delà de ce qu'il juge convenable pour discipliner son enfant, il prend sa verge; et rien ne saurait être plus terrible que lorsque l'adversaire dépasse la mesure de la patience, et s'abandonne à sa propre colère. Dieu se lève dans son indignation, et se forme à Sa Majesté; la grâce même de l'Evangile ne saurait l'en empêcher. Voyez, par exemple, la seconde Epître à Timothée. Les personnes portant le nom de Christ sont souvent entraînées par leur zèle charnel et combattent contre la vérité de Dieu ou contre les intérêts

de cette vérité, Dieu peut se servir d'elles pour sévir contre les péchés de son peuple. Dieu sait comment abaisser les sicns quand ils se sont enflés à cause de quelque chose qui est en eux, ou de la grâce qu'Il leur a conférée. Mais quand les limites d'une juste réprimande sont dépassées, malheur à ceux qui luttent contre eux, couvrant du nom de Dieu leur esprit de vengeance ou de jalousie. Il est évident que la grâce même de l'Évangile fait d'autant plus ressortir cette conduite ; car elle paraît d'autant plus terrible que Dieu doit en agir ainsi au milieu de ceux qui parlent si hautement de son amour.

Les Évangiles aussi mettent en lumière, dans les paroles de notre Seigneur Lui-même, la perversité de la lutte contre ce que Dieu accomplit même par le moyen de pauvres et faibles disciples. C'est là pour nous la grande leçon : nous n'avons pas à prendre conseil de nos cœurs, ni à recourir à la force de l'homme. Quand nous nous appuyons sur le bras de la chair, nous nous écartons du sentier chrétien ; tandis que Dieu a montré Sa force sur le fondement qui contient toute la bénédiction de grâce pour les pécheurs, à savoir la mort et la résurrection ; c'est toujours ainsi qu'elle se manifeste pour le chrétien. L'épreuve sera probablement très-lourde ; elle paraîtra devoir anéantir ; mais aussi sûrement qu'il y aura apparence de mort, aussi sûrement il y aura peu après réalité de résur-

rection. Que personne ne perde courage. La croix est le canal direct de la bénédiction pour les enfants de Dieu. Il en a été strictement de même quand nous avons été conduits à Dieu. Nous savions ce que c'était que ressentir les douleurs de la conviction du péché, car Dieu était en voie de nous amener, pour la première fois, dans une position de bénédiction particulière. Il en a toujours été ainsi. Tel a été le cas d'Abraham; et la profondeur de la souffrance est toujours proportionnée à la grandeur de la bénédiction qu'elle précède. Isaac leur fut donné quand le patriarche avait cent ans, et que Sara n'était pas plus capable d'enfanter qu'une morte. Ils se trouvaient tous deux dans une impuissance absolue, et pourtant ils devaient attendre un fils. Même après la naissance et le développement de l'enfant de la promesse, Abraham eut à le restituer à offrir son fils unique en sacrifice à Dieu. Mais aussitôt que la simplicité et la fidélité de son cœur furent manifestées et que le sacrifice eut été offert en principe, l'ange de l'Éternel arrêta sa main. Combien Isaac fut fait plus précieux lorsqu'il fut, pour ainsi dire, l'enfant d'une résurrection. Ainsi en est-il de toutes les bénédictions, peu importe lesquelles. Il faut que nos sentiments soient brisés, que nous réalisions la crucifixion pratique du moi; si nous voulons connaître comment Dieu bénit; nos larmes doivent passer par le moule de la mort et de la résurrection.

C'est en Celui qui est mort et ressuscité que nous viennent toutes nos bénédictions. Pour être pratiquement bénis, il faut que nous marchions, moralement, par la même voie. Toutes nos espérances naturelles doivent être déçues, tous les objets de nos désirs détruits. Quand Dieu, dans sa fidélité, nous visite par l'épreuve, notre premier mouvement est de chercher à fuir. Israël descend en Egypte, au lieu de se tenir tranquille dans la parfaite assurance que Dieu est la souveraine sagesse et l'unique puissance. Il se dirige vers le pays de la sagesse et de l'habileté humaines. Si Dieu n'eût pas été là, s'ils n'eussent pas été son peuple, on eût pu comprendre cette conduite; mais la chose étant comme elle est, quelle folie! Et pourtant, c'est là la folie de nos cœurs. N'en avons-nous pas conscience? Prenons garde, que si nous n'en avons pas le sentiment humiliant, la raison n'en soit précisément que nous sommes habitués à agir de cette manière. Nous avons besoin de veiller plus attentivement à tirer profit de cette leçon. La force des Juifs était de se tenir tranquilles au lieu de se jeter du côté de l'Egypte. Il devait être écrit dans un livre, « à perpétuité, à jamais » qu'ils étaient « des enfants qui ne voulaient pas écouter la loi de l'Éternel » (vers. 8, 9). C'était même là le pire de tout; la rébellion pouvait être pardonnée, les enfants menteurs pouvaient avoir honte de leurs mensonges. « Ne nous pro-

phétisez pas la vérité » (vers. 10), c'est-à-dire la vérité qui est selon Dieu. Nous ne devons pas supposer qu'ils tenaient réellement ce langage. Nous voyons souvent dans les Evangiles que Jésus répondait à bien des cas où pas une seule question ne lui avait été adressée. Pourquoi l'Esprit de Dieu dit-il que Jésus répondit, quand Il n'était pas interrogé ? Parce qu'Il connaissait les pensées de leurs cœurs. Il répondait non à ce qu'ils avaient dit, puisqu'ils avaient gardé le silence, mais à ce qu'Il savait qu'ils auraient dit, s'ils l'avaient osé, à ce qu'Il savait être l'objet de leurs préoccupations. Ici pareillement, les Juifs n'entrent pas dans de longs discours, mais ce qui nous est rapporté est l'expression vraie des sentiments et des actions que Dieu connaissait et voyait en eux. Ils n'aimaient pas la vérité qui mettait sous leurs yeux leur rébellion et leurs mensonges, ils s'efforçaient de l'éviter et de la fuir. C'est précisément ce qui est indiqué ici : « Pourquoi ne pas mettre à profit les ressources qu'on offre aux hommes, alors que Dieu se fait plus de miracles en leur faveur ? » Dieu avait choisi Israël pour qu'on pût voir un peuple dont la force était dans le Seigneur et qui prouvait combien Il est précieux pour une nation de se confier au Seigneur vivant, dans toutes ses affaires publiques et privées. Tout devait être réglé par la loi de l'Éternel, terme technique qui désigne l'Ancien Testament. Les Israélites étaient destinés à servir

vir d'exemple pratique de la bénédiction qui reposerait sur un tel peuple et un tel pays. Descendré en Egypte, c'était délaissier Dieu pour l'homme; s'ils eussent demandé conseil, ils auraient appris que Dieu ne les enverrait jamais dans cette Egypte d'où il les avait retirés. Mais ils ne le consultent point, ils agissent avant de l'avoir interrogé; peut-être ensuite l'ont-ils prié à ce sujet. Mais qu'est-ce que prier Dieu de bénir une entreprise faite sous l'impulsion de la volonté propre? Demandons-lui ce qu'il veut que nous fassions avant d'agir. Il se peut que Dieu veuille que nous ne fassions rien, ou qu'il nous communique ses directions par le moyen d'un de ses enfants, car Dieu n'entend pas que nous suivions chacun une ligne de conduite tellement indépendante. Il agit sur les uns par les autres; il veut nous faire sentir que nous sommes membres les uns des autres; mais quelle que puisse être la valeur des avis des uns ou des autres, chacun doit être responsable vis-à-vis de Dieu. Le danger consiste à mettre l'homme à la place de Dieu. Les hommes n'en estiment pas plus leur semblable pour cela, car lorsque nous nous abandonnons à notre propre volonté et que notre conseiller est ferme pour le bien, il en résultera bientôt que celui qui se mettait un jour à la place de Dieu, peut se trouver le lendemain à la place du diable. C'est là la chair: tantôt elle défie la créature, tantôt elle la ravale au rôle de démon.

Ce à quoi nous devons nous attacher, par conséquent, c'est à regarder à Dieu; et c'est précisément la première recommandation adressée ici : « vous tenant tranquilles » (vers. 15). Mais il y a plus. Dans le chapitre précédent, il est question de la Parole de Dieu, que la chair traitait comme un livre fermé; mais il faut s'attacher à Dieu aussi bien qu'à Sa Parole. Dieu n'a jamais autorisé l'homme à considérer l'Écriture indépendamment de Lui; au-dessus de la Bible, il y a Dieu Lui-même. Non pas que Dieu puisse jamais s'élever contre sa propre Parole, mais ce n'est que par Lui qu'il est possible d'en saisir l'application. Car la Bible ne nous a pas été simplement donnée pour que nous regardions à elle, mais pour que, par elle, nous regardions à Dieu. Ce n'est pas un livre d'histoire ou d'excellents discours; c'est la voix du Dieu vivant qui parle à nos âmes. Quand on la lit dans cet esprit de soumission à Dieu, la relation et l'attitude de l'âme changent complètement; on est délivré du danger de confondre la Parole sainte avec ses propres idées ou sa propre volonté. Tandis que lorsque la parole vous conduit à vous relever vers Dieu en prières, alors ce n'est ni la prière sans la parole, ni la parole sans la prière, choses qui sont l'une et l'autre extrêmement dangereuses, l'une conduisant au fana-tisme, l'autre au rationalisme. C'est pour cela que l'apôtre dit : « Je vous recommande à Dieu » (1^{re} Tim. 2, 1).

Parole de Sa grâce. » Il faut regarder à Dieu pour pouvoir profiter de sa Parole, et du sein même de cette Parole, regarder de nouveau à Lui pour la comprendre avec fidélité et simplicité. Ici, Israël avait failli, ainsi que l'atteste le chap. xxix. Aussi le voyons-nous, au chap. xxx, recourir à celui de ses plus proches voisins capable de lui prêter le concours de la sagesse humaine, en lutte avec la sagesse et la grâce de Dieu qui l'engageaient à s'appuyer sur Lui : « C'est pourquoi ainsi parle le saint d'Israël : Puisque vous rejetez cette parole, que vous vous confiez dans la violence et dans les détours, et que vous les prenez pour appuis, cette iniquité sera pour vous comme une crevasse qui menace ruine et fait saillie dans un mur élevé, dont l'écrroulement arrive tout à coup, en un instant. Il la brisera comme se brise un vase de terre que l'on casse sans ménagement, et dont les débris ne laissent pas un morceau pour prendre du feu au foyer, ou pour puiser de l'eau à la citerne » (vers. 12—14). Telle était l'Egypte. La chair est d'ordinaire rusée et perverse ; mais Dieu la juge selon son caractère propre. Elle est toujours remuante et prétend aboutir à quelque résultat. Elle peut avoir un aspect imposant, mais elle est promptement anéantie et condamnée par le Seigneur. « En vous tenant tranquilles et en repos, vous serez délivrés ; c'est dans le calme et la confiance que sera votre force, mais vous ne l'avez point

voulu. Vous avez dit : Non ! nous nous enfuirons sur des chevaux ! c'est pourquoi vous vous en ferez ; et : nous monterons des coursiers légers ! c'est pourquoi on ne sera pas moins léger à vous poursuivre » (vers. 15, 16). Dieu fera d'eux un exemple signalé, et montrera que les ressources dans lesquelles ils se confiaient n'étaient que des filets dans lesquels ils sont tombés. Voulent-ils fuir ? La terreur les poursuivra ; — cherchent-ils leur secours dans une fuite rapide ? Répète aussi sera la vengeance de leurs ennemis. Dieu se sert constamment des objets terrestres comme de la verge qui fustige l'insensé.

Quelle est la réponse que fait le Seigneur quand Il en vient à cela ? Rien n'est plus terrible que la condamnation qu'Il prononce. Mais s'Il traite rigoureusement ici-bas son peuple coupable, n'est-ce pas toujours pour le bien finalement ? S'Il manifeste le pauvre état de ses enfants, s'Il abat leur orgueil, s'Il jette le trouble dans leurs rapports avec ceux que dans un moment pénible ils Lui ont préférés, c'est qu'Il a des vues merveilleuses de grâce. Retrouver Lui, même avec des os brisés, c'est une vraie bénédiction. Combien magnifique est l'élan du prophète : « Cependant l'Éternel attend pour vous faire grâce ; et ainsi il sera exalté (non par ce retranchant Israël, mais) en ayant pitié de vous car l'Éternel est un Dieu de justice : heureux tous ceux qui se confient en lui. Oui, peuple de

Sion, habitant de Jérusalem, tu ne pleureras plus ; Il te fera grâce quand s'élèvera ton cri ; dès qu'il l'aura entendu, il te répondra. Le Seigneur vous donnera du pain dans l'angoisse, et de l'eau dans la détresse ; ceux qui t'instruisent ne se cacheront plus, mais tes yeux verront ceux qui t'instruisent. Tes oreilles entendront derrière toi la voix qui dira : Voici le chemin, marchez-y ! car vous iriez à droite, ou vous iriez à gauche. » (vers. 18—21.) Dieu avait laissé toute cette affliction s'appesantir sur son peuple ; Il avait Lui-même attendu et avait été exalté ; pourquoi ? Pour faire grâce. L'ennemi pouvait montrer sa malice, Israël sa faiblesse et sa préférence coupable de la chair à Dieu, Dieu lui-même permettait tout cela, afin de n'avoir autre chose à faire que de tirer son peuple de l'abîme dans lequel il était tombé, et de le bénir comme il n'avait jamais été béni auparavant, sans que nul obstacle vint cette fois s'opposer à l'effusion de son amour. Il attend après lui, et s'il diffère, c'est pour lui accorder des bénédictions encore meilleures. (vers. 19—22.) Il sera relevé moralement, et tirera vengeance de ce qui a séduit précédemment son cœur. « Vous tiendrez pour souillé l'argent qui recouvre vos idoles et l'or dont elles sont revêtues. Tu en disperseras les débris comme une impureté. Hors d'ici ! leur diras-tu » (vers. 22).

Puis vient le bonheur extérieur, la bénédiction intérieure et la gloire d'en haut.

« Alors il répandra la pluie sur la semence que tu auras mise en terre, et le pain que produira la terre sera gras et nourrissant; en ce même temps, ton bétail paîtra dans de vastes prairies. Les bœufs et les ânes qui labourent la terre mangeront un fourrage sale, qu'on aura vanné avec la pelle et le van. Sur toute haute montagne et sur toute colline élevée, il y aura des ruisseaux, des courants d'eau, au jour du grand carnage, à la chute des tours. La lumière de la lune sera comme la lumière du soleil, et la lumière du soleil sera sept fois plus grande, comme la lumière de sept jours, lorsque l'Éternel bandera la blessure de son peuple et qu'il guérira la plaie de ses coups. » (vers. 23—26.)

Telle est la délivrance que Dieu opérera en faveur d'Israël. Mais que devient l'Assyrien? Israël est béni, mais l'Assyrien n'est pas jugé: Israël a été méchant, mais l'Assyrien s'est montré impitoyable. Après en avoir fini avec Israël, Dieu doit se tourner vers ses ennemis, comme il est dit dans Esaïe x : « Quand le Seigneur aura terminé toute son œuvre sur la montagne de Sion, » alors il détruira les Assyriens. (vers. 27, 28.) Ils ne sauront pas que c'est Dieu qui les pousse du côté de la Terre-Sainte, et s'imagineront tomber sur ce pays et sur ses habitants comme sur une proie facile; c'est là précisément que Dieu les attend pour venger son peuple. (vers. 29.) Il y a même plus ici que lors de

jugement de l'Égypte; là, Israël mangeait, mais c'étaient des herbes amères. Il n'en est plus de même au jour du jugement qui vient; ce n'est pas à cette partie de la pâque qu'il est comparé, mais au chant de leurs fêtes sacrées. (vers. 30.) Ce n'est pas un simple jugement providentiel, — Dieu agissant à distance et se bornant à détruire un peuple pour en élever un autre. C'est l'intervention de Dieu d'une manière éclatante; il y aura déploiement de la justice divine. (vers. 30—32.) C'est la verge du châtement de Dieu qui frappera les plus rudes coups sur l'Assyrien. Quant à Israël, il jouira d'un bonheur et d'une joie qu'il n'avait jamais connus auparavant. Dieu épousera si visiblement sa cause, qu'il fera éclater ses chants de louange les plus magnifiques et tous les signes de la confiance en Dieu. Cette prédiction a-t-elle jamais été, depuis Esaïe, accomplie en Palestine? A-t-on oui parler de faits semblables, même au temps de Sennachérib? Israël était déjà en captivité, et Juda était peu après traîné loin de son pays par le roi de Babylone. Ici, au contraire, il est question de triomphe, de paix, de gloire et de bénédiction. Le pouvoir infini de Dieu a renversé pour toujours les ennemis d'Israël. Cette prophétie doit donc recevoir une réalisation plus complète que celles qu'elle a pu recevoir jusqu'à maintenant.

Vers. 33. Il ne s'agit pas dans ce passage d'une simple dévastation. Un bûcher est préparé; ceci

montre clairement quand et comment la chose aura lieu. Tophet (le bûcher) est le symbole du jugement de la part de Dieu, qui vient. Il sera « pour le roi, » et non pas « vraiment pour le roi. » Cette expression *vraiment* (verbal) a induit souvent en erreur en faisant confondre deux personnages importants. Je ne nie pas que le mot rendu par *vraiment* ne puisse être traduit de la sorte dans certains cas, mais la signification première en est *bien plus, même*, et c'est justement celle qui convient ici. L'impropriété est que le bûcher est préparé, non-seulement « pour l'Assyrien, » mais aussi « pour le roi. » Le roi et l'Assyrien sont tellement différents et opposés l'un à l'autre qu'il était nécessaire de révéler que la même condamnation était réservée à tous deux. La mauvaise traduction provient de ce que les traducteurs ignoraient cette différence et s'imaginaient, en outre, que le roi et l'Assyrien étaient un seul et même personnage. Le roi, c'est ce faux Messie qui se montrera parmi les Juifs aux derniers jours. Bien en son propre nom, il se donnera pour le Vrai Oint, tout en étant en réalité l'Envoyé du Diable. La conséquence en est que le bûcher ou le feu de l'enfer est préparé pour lui. L'essentiel est que Dieu prépare le même feu pour tous les deux, non-seulement pour l'Assyrien, mais aussi pour le chef de la méchanceté d'Israël, pour ce roi. Pour lui le feu du bûcher est préparé, aussi bien.

que pour son ennemi l'Assyrien. C'est de cette merveilleuse manière que Dieu le précipitera dans l'enfer, sans attendre le jour du jugement, avant même d'y jeter le diable. De peur que nous n'eussions pensé qu'il serait le seul, il est dit : « même pour le roi, » cet autre personnage qui régnera sur les Juifs sera également désigné par le Seigneur pour être traité de même façon. Les expressions figurées employées représentent une réalité terrible.

Le chapitre xxxi est un bref commentaire moral et un résumé succinct de celui qui précède. En quels termes touchants le prophète met en garde contre le danger que fait courir l'Égypte d'abandonner l'Éternel : « Lui aussi cependant, il est sage, il fait venir le malheur, et ne retire point ses paroles, (auxquelles Israël s'efforcerait en vain d'échapper ;) Il s'élève contre la maison des méchants (Israélites ou non) et contre le secours de ceux qui commettent l'iniquité. » La protection du Seigneur envers les justes se manifesterà au jour où Il jugera ceux qui secourent et ceux qui sont secourus. Il agira de Sion, et pas seulement du ciel. « Car ainsi a parlé l'Éternel : comme le lion, comme le lionceau gronde sur sa proie, et, malgré tous les bergers rassemblés contre lui, ne se laisse ni effrayer par leur voix, ni intimider par leur nombre ; de même l'Éternel des armées descendra pour combattre sur la montagne de Sion et sur sa colline.

Comme des oiseaux qui déploient les ailes sur leur couvée, ainsi l'Éternel des armées étendra sa protection sur Jérusalem : il protégera et délivrera, il épargnera et sauvera. Revenez à celui dont on s'est profondément détourné, enfants d'Israël ! En ce jour, chacun rejettera ses idoles d'argent et ses idoles d'or, que vous vous êtes fabriquées de vos mains criminelles. Et l'Assyrien tombera sous un glaive qui ne sera pas celui d'un homme, et un glaive qui ne sera pas celui d'un homme le dévorera ; il s'enfuira devant le glaive, et ses jeunes guerriers seront asservis. Dans son effroi, il franchira sa forteresse, et ses chefs trembleront devant la bannière, dit l'Éternel qui a son feu dans Sion, et sa fournaise dans Jérusalem. »

L'ÉTOILE DU MATIN.

Quelqu'un a remarqué avec vérité que l'Ancien Testament se clôt avec l'espérance du « Soleil de Justice, » et le Nouveau avec celle de « l'Étoile du matin. » En cela, quelle touchante beauté ! Le résidu pieux d'Israël, — ceux qui craignaient l'Éternel et qui parlaient l'un à l'autre (Mal. iii.), avaient en perspective cette précieuse consolation de l'apparition du « Soleil de Justice. » Ce résidu, nous le retrouvons en l'apô-

dans la personne de Siméon, d'Anne et de « tous ceux qui à Jérusalem attendaient la délivrance. » (vers. 25— 38.) Ils se réjouissaient tous de la venue du « Soleil de Justice, » « la consolation d'Israël. » Mais hélas! ses rayons dardèrent inutilement sur les cœurs froids de la nation; ils ne se souciaient pas de lui. L'état moral des hommes n'était pas propre pour la présence de Dieu, et Il fut obligé de cacher ses rayons bienfaisants dans les ombres solennelles de la croix et de réserver la bénédiction pour un autre moment. Pendant cet intervalle, *notre* appel a été révélé et *notre* espérance placée devant nous, non pas comme étant « le Soleil de Justice, » mais bien « l'Étoile du matin. » Plus nous contemplons la justesse de ce symbole de notre espérance, plus nous en apercevons la divine origine. Ne sommes-nous pas, ne devons-nous pas être dans la position de la sentinelle qui, avant que les pénibles veilles de la nuit se terminent, entrevoit l'Étoile matinale au moment même où les ombres épaisses vont disparaître pour laisser rayonner les splendeurs de ce Soleil qui doit vivifier la terre? C'est là, sans contredit, l'attente du chrétien. Il doit veiller durant les ténèbres morales de ce monde, et jusqu'à ce que l'aube apparaisse. Au moment où l'obscurité est devenue plus profonde et où elle va faire place à l'aurore du Soleil de Justice, il voit couronner son espérance par l'apparition de « l'Étoile du

matin, » (Apoc. xxii, 16.) venant dans sa fraîcheur matinale rassembler ses saints et les recueillir auprès de Lui-même, afin qu'ils puissent resplendir comme le soleil dans le royaume de leur père, (Mat. xiii, 43.) lorsque Lui-même se révélera à la Terre milléniale comme le « Soleil de Justice. »

« Moi, Jésus, j'ai envoyé mon ange pour vous rendre témoignage de ces choses dans les assemblées. Je suis la racine et la postérité de David, l'étoile brillante du matin..... Celui qui rend témoignage de ces choses, dit : Oui, je viens bientôt. Amen ! Viens Seigneur Jésus ! »

Je crois à la ruine de l'Eglise, mais je crois que Christ sera là où deux ou trois sont assemblés en son nom. J'ai foi en Dieu à cet égard, foi faible et en présence de toutes sortes de difficultés, mais j'ai foi en Dieu. Je n'ai jamais trouvé qu'il manquât de répondre à ceux qui se confient en lui. L'obéissance est le sentier de la puissance, mais non d'une puissance apparente ; mais j'ai Dieu avec moi, — peu de force, ne reniant pas le nom de Christ, gardant la Parole de sa patience. C'est là ce que nous avons à chercher maintenant — non pas une force apparente, mais obéissance, grâce et union dans la dépendance de Christ, l'attendant, lui, et attendant comme il attend. Lorsque ces choses se rencontrent, il y aura un témoignage, et justement ce que le monde ne peut comprendre : ses infirmités sont la faiblesse dans laquelle se déploie la puissance de Christ, en maintenant ce qui est si faible. J. N. D.

RÉPONSE

*A une Question touchant l'emploi de l'expression
« LA TABLE DU PÈRE, » en parlant de la Cène
du Seigneur.*

En réponse à votre question, je ferai remarquer que la Parole de Dieu ne dit jamais « la Table du Père; » elle ne parle que de la Table du Seigneur. Ce fait seul devrait nous empêcher de nous servir de cette expression, quoique je ne veuille pas dire d'une manière absolue; mais il doit y avoir certainement de bonnes raisons pour tous les mots employés par le Saint-Esprit, et lorsqu'un terme nous a été fourni par Dieu lui-même, il vaut autant ne pas en chercher un autre, indépendamment de toute autre considération. En général, une expression humaine conduit à des pensées purement humaines, si même elle ne leur doit pas son origine; et c'est à la substitution du langage de *l'homme* à celui du St-Esprit, qu'il faut faire remonter pour une très-large part l'abandon que l'Eglise professante a fait de la vérité. Satan ne débuta pas par l'introduction de *vues* fausses, mais il fit adopter d'abord des *expressions* susceptibles d'un autre sens — ou bien employa, en leur donnant une signification différente, celles dont Dieu s'était servi, de sorte que peu à peu *son but* fut atteint et le *véritable* sens de la Parole complètement perdu de vue, ou qu'on en admit un qui anéantissait la vérité.

Ce n'est pas comme enfants de Dieu que les saints se réunissent le jour du Seigneur. Bien que, cela va sans dire, ils le soient par l'effet de Sa merveilleuse grâce; mais leur caractère et leur insigne bénédiction comme tels, n'a rien à faire avec le but exprès de leur réunion; ils s'assemblent comme étant ceux qui reconnaissent et confessent le Christ Jésus comme leur *Seigneur*. Ils se souviennent de Lui, et annoncent Sa mort jusqu'à ce qu'Il vienne; ils rendent culte au Père en présentant Christ; ils s'assemblent autour de *Son nom maintenant par la foi*, comme ils s'assembleront bientôt autour de Lui-même dans la gloire. — C'est donc la « Cène du Seigneur et la « Table du Seigneur. » — Il est vrai que Dieu est notre *Père*; mais ce n'est point là le caractère du *culte* à la *Table*, de sorte qu'à mon avis il suffit qu'on ait des pensées justes et exactes pour qu'on s'en tienne à l'expression convenable. Mais comme souvent l'état du cœur est bon quoiqu'il y ait peu d'intelligence, je ne voudrais pas trouver à redire à l'expression, bien que je ne puisse pas m'en servir seulement n'oublions pas que si Satan peut nous amener à faire usage de nos *propres termes*, il ne manquera pas de s'en servir bientôt à ses propres fins : c'est ce qu'il a fait en cette matière.

La réalisation qu'il faisait de l'identité de la famille avec eux-mêmes ainsi réunis, le prix de l'amour fraternel, ou choses semblables, auroient

rent, sans aucun doute, les chrétiens à employer l'expression « la Table du Père ; » et nulle objection à cela : la relation qu'elle exprimait était réelle et l'amour qui l'employait était réel aussi. Mais l'amour prit bientôt la place de Christ, et alors cette expression fut employée *intentionnellement*, je n'en doute pas, par M. Newton, car j'ai vu faire cela à..... J'y trouvai à redire d'après le même principe qu'aujourd'hui, quoique ne soupçonnant pas alors le mal qui fut manifesté plus tard et *rattaché* à ce terme. Mais j'en viens à ce qui lui donne de l'importance maintenant. Si la Table est « la Table du Père, » il en résulte qu'aucun enfant ne peut exclure un autre enfant : il est vrai que le Père le peut, mais le Père seul, quelque sentiment que les enfants puissent éprouver. Si un frère ou une sœur (je parle maintenant de la famille selon la nature) tenait une conduite du plus triste caractère et que le père voulût lui conserver à la table de la famille sa place d'enfant, qui des autres enfants oserait dire que cela ne doit pas être ? Appliquez cela à la famille de Dieu. Je puis déplorer la conduite de mon frère, refuser d'avoir avec lui des rapports particuliers, de m'identifier avec lui, mais je dois me trouver avec lui à la table de mon Père, ou bien m'exclure moi-même. « Mais, » dites-vous, « la sainteté de la table serait la même raison pour l'exclure. » — Non, parce que le Père garde en Ses propres mains

toute la discipline concernant la famille. Il nous a pas donné le droit de faire plus qu'd'ave-tir, reprendre, censurer; de sorte que vous n'avez pas le pouvoir d'exclure quelqu'un de la communion *pour quoi que ce soit*. Dieu pourra intervenir en jugement, frapper de mort cette personne ou la mettre de côté par la maladie; mais vous, vous ne pourriez rien faire, « non dites-vous, dans la puissance du Saint-Esprit — non, Il est ici pour agir dans l'Eglise, le corps — Mais si c'est la Table du *Seigneur*, alors nous avons une autorité qui nous a été donnée par le *Seigneur*; nous nous rassemblons en *Son nom*, le Saint-Esprit agissant pour Lui, et il nous *es ordonné* de garder pure l'habitation de Dieu (not pas de préserver la famille de Dieu) de mauvaises œuvres. Il ne m'est pas dit d'agir pour le *Père*, il m'est dit d'agir pour le *Seigneur*. La relation de famille n'est pas atteinte par un péché quelconque; il s'agit en elle de vie, indépendamment de toute manifestation. — L'Eglise est ici comme un témoin pour Christ, une ap- tre de Christ, ce qui doit *manifestement* en tant qu'une Le représenter. — En conséquence, on dit à Orchard Street, et dans les réunions pu- reilles : « Quel droit avons-nous de nous séparer de chers enfants de Dieu? de les exclure de la Table du Père? » Dans la famille, c'est le Père seul qui peut en agir même avec ce qui déshe- nore Christ. — Mais dans l'Eglise, pour ce qui

tient à la communion et à la relation manifeste et extérieure, cela les détruit — parce que cela ne nous laisse pas l'unique centre de notre rassemblement — il est évident que nous ne pouvons pas nous rassembler par la *foi*, autour d'un centre autre que Dieu manifesté en chair, élevé dans la gloire. — Si la Table était la table du *Père*, il n'y aurait certainement pas, ainsi que vous le dites, « de raison pour que quelqu'un qui déshonore Christ, rompit le pain avec nous ; » seulement, je dis que nous n'aurions pas le droit de l'exclure. — Dieu le Père ne s'en est pas dessaisi pour nous le donner. — Vous voyez donc qu'il ne s'agit pas de l'horreur que Dieu a pour tout ce qui porte atteinte à la gloire de Son nom, mais bien de la question s'Il nous a donné ou non le droit d'agir. — Dans l'une des deux relations Il nous l'a donné, Il ne nous l'a pas donné dans l'autre ; et nul n'oserait agir sans l'autorité expresse du Seigneur, conformément à la Parole, dont le Saint-Esprit a la puissance.

SENS TYPIQUE

DES MÉTAUX DU TABERNACLE

L'or représente la justice intrinsèque dans la nature de Dieu, ce dont nous nous approchons en Lui : je ne dis pas Son essence, mais ce avec quoi nous entrons en rapport. Nous parvenons

jusqu'à l'or en vertu du sang, lequel non-seulement nous introduit, mais a aussi glorifié Dieu parfaitement quant au péché.

L'airain symbolise le jugement de la justice en tant qu'appliquée à l'homme. C'est pour cela que l'autel des holocaustes aussi bien que la cuve étaient d'airain; l'un jugeant le péché par un sacrifice, l'autre par la parole. Cela marquait le caractère immuable de ce jugement. Les sou-bassements des piliers du parvis étaient d'airain. Le mal, mesuré d'après ce que l'homme doit être pour Dieu, a été mis de côté à l'autel d'airain; ceci purifie la conscience, de même que le sang sur le propitiatoire transporté dans la lumière de Dieu Lui-même.

Mais les filets et les crochets étaient d'argent, comme ce qui donnait de la stabilité était le jugement ou l'œuvre de Guilgal. Les couronnes séparaient le profane du sacré, c'est-à-dire le peuple de Dieu, en tant que séparé avec Lui du monde. Les crochets des piliers et les filets étaient d'argent : ceci paraît désigner la grâce, en tant qu'elle se déploie dans l'homme. La grâce de Dieu, comme l'airain indiquait le jugement de Dieu, ferme et immuable. Ainsi la grâce met sa sûreté, mais elle était l'ornement. Le jugement dans les Voies de Dieu met aussi à l'épreuve, mais c'est sa stabilité et comme le fondement de l'immu-tabilité de Dieu. De fait, c'est de la grâce que tout dépend dans son maintien pratique.

NOTES SUR L'ÉPIÎTRE AUX ÉPHÉSIENS.

CHAPITRE IV.

Avant d'entrer dans le sujet des dons pour l'œuvre du ministère, qui nous est présenté plus tard dans ce chapitre, le Saint-Esprit appuie sur l'unité qui appartient maintenant aux saints de Dieu en Christ. Il était nécessaire que cette unité fût présentée, comme la grande scène sur laquelle et en rapport avec laquelle le ministère poursuit son cours. Car le ministère met en saillie des membres de Christ individuellement, plutôt que le corps entier. Il est vrai que c'est une assertion commune que l'Eglise enseigne; mais elle est réellement et entièrement sans fondement. Et même cette notion conduit à la prétention à l'infailibilité, ce qui trouve le plus ouvertement son expression dans le Romanisme. La vérité est que l'Eglise n'enseigne jamais, mais qu'au contraire, c'est le corps qui est enseigné. Il n'y a pas une telle chose qu'un corps qui enseigne. Sans doute, l'Eglise renferme dans son sein les ouvriers qui sont employés par le

Seigneur; mais elle est elle-même « le labourage de Dieu, » ou la scène où Dieu travaille afin de produire du fruit pour lui-même. C'est là, dans la pratique, une vérité importante, parce qu'elle détruit toute prétention, de la part de l'Eglise, à créer des doctrines ou même à les définir. L'Eglise est appelée à être « la colonne et le soutien de la vérité; » elle est tenue de veiller, par une sainte discipline, à ce que rien de contraire à la vérité ne soit toléré dans son sein : l'assemblée de Dieu ne peut se soustraire à cette responsabilité. Mais, tandis que c'est la part de la communauté chrétienne tout entière, qu'elle devrait être ce corps qui, sur la terre, maintient la vérité devant les hommes, et au sein duquel nous devons nous trouver, si, après avoir cru à la vérité, nous devons en aucune manière nous y conformer; toutefois, la manière dont il a plu à Dieu de travailler pour répandre sa vérité et atteindre par elle les consciences, c'est individuellement par des membres de son Eglise qui sont doués pour ce but particulier. La puissance pour enseigner dépend du don conféré par la grâce souveraine. Il ne s'agit nullement d'un droit abstrait que tout homme puisse enseigner ou prêcher, s'il veut le faire. Il n'y a pas une telle licence dans l'Eglise de Dieu. Le Seigneur Jésus a le droit d'appeler et de communiquer la puissance dans le Saint-Esprit, comme il lui plaît. L'Eglise n'est pas une société d'hom-

mes qui ont des vucs sur tel ou tel sujet : encore moins est-elle le rassemblement du monde pour former un seul tout. C'est l'assemblée *de Dieu*, composée de ceux qu'il appelle, et dans laquelle il habite. Et de même qu'il est vrai, à l'égard du tout, qu'il appartient tout entier à Dieu, que c'est Dieu qui le forme et qui le garde, et qui y maintient sa propre sainteté et sa propre gloire, de même la chose est vraie par rapport au ministère, qui est une fonction bien importante, laquelle est maintenue dans des membres particuliers de l'Eglise, c'est-à-dire qu'il y a l'unité que les croyants possèdent maintenant dans le Christ Jésus, en vertu de laquelle il y a l'assemblée de Dieu — l'unité commune de bénédictions dans laquelle tous les croyants sont maintenant placés, et qui forme, si je puis le dire, la base de tout. Mais en connexion avec cette unité, vous avez le ministère à l'œuvre, ministère qui appartient à des membres en particulier, plutôt qu'à l'Eglise entière. Les dons sont dans quelques-uns, et la part de quelques-uns, pour le bien de tous.

Cela divise la première portion du chapitre en deux parties. Dans les premiers versets, jusqu'à la fin du verset 6, nous trouvons plutôt l'unité de l'Esprit; à partir du verset 7, la diversité des membres de Christ. Et d'abord, remarquez bien que le Saint-Esprit nous a amenés maintenant sur le terrain de l'exhortation. Nous

avons la doctrine dans les trois premiers chapitres ; maintenant nous arrivons à la pratique. « Je vous exhorte donc, moi qui suis prisonnier dans le Seigneur, à marcher d'une manière digne de l'appel dont vous avez été appelés. » Cet appel se compose plus particulièrement de deux parties. D'abord, les saints, tous ceux qui maintenant connaissent le Seigneur Jésus, forment un corps en lui ; en second lieu, ils sont l'habitation de Dieu par l'Esprit. Ainsi donc, bien que l'assemblée de Dieu soit un corps qui existe sur la terre, elle est pourtant fondée sur des privilèges célestes ; d'une part, le corps de Christ nous montre nos bénédictions comme corps, de l'autre, l'habitation de Dieu par l'Esprit met plutôt devant nous notre responsabilité comme ayant Dieu qui habite au milieu de nous. Il n'est que trop évident que les vrais enfants de Dieu eux-mêmes entrent bien peu dans ces deux choses. Quand ils entendent parler du corps de Christ, leur idée ne va guère au-delà du fait qu'ils sont pardonnés, qu'ils sont des enfants de Dieu, et qu'ils iront au ciel. Quelle faible mesure que tout cela, de ce qu'implique l'expression : le corps de Christ ! Bien des vrais croyants supposent que cela veut dire l'ensemble de ceux qui sont réconciliés avec Dieu — les objets de Sa faveur qu'il ne laisse pas mourir dans leurs péchés. Mais on pourrait avoir tous ces privilèges, sans posséder aucun des traits caractéristi-

ques du corps de Christ, ou de l'habitation de Dieu par l'Esprit. Il aurait été tout à fait possible, s'il avait plu à Dieu d'arranger les choses ainsi, que les Chrétiens fussent des enfants de Dieu, ayant la conscience de leur rédemption, connaissant leur relation d'enfants, ayant pleinement l'attente d'être glorifiés avec Christ dans le ciel, et pourtant qu'ils ne fussent jamais unis ensemble comme un seul corps en Christ, ayant Dieu habitant parmi eux par la présence spéciale du Saint-Esprit envoyé du ciel. C'était là un privilège surajouté par-dessus la rédemption par le sang de Christ. Et cela est tellement vrai, que si vous cherchez dans tout l'Ancien Testament, vous trouverez qu'il n'y est jamais fait mention des saints de Dieu comme étant membres du corps de Christ, l'habitation de Dieu par l'Esprit.

Mais il y a plus. Les prophètes sont remplis d'une scène glorieuse qui doit un jour être réalisée sur la terre, quand le Seigneur aura aboli la puissance de Satan. Le temps vient où Dieu ne permettra plus que le mal demeure impuni, ni que le bien souffre, ici-bas; et quand ce jour-là sera venu, l'Écriture montre clairement que, bien que Dieu ait sur la terre un peuple qui lui appartienne, ils ne seront pas unis ensemble comme un seul corps, et ils ne formeront pas non plus son habitation par l'Esprit. C'est entre les deux avènements de Christ, entre la grâce qui est apparue, et la gloire qui va apparaître (Titc II,

11 à 13), que nous entendons parler de l'appel spécial dont nous avons été appelés. Considérons en effet ce qu'est le corps de Christ : — or il est clair que je ne veux pas dire son corps, comme si je parlais de lui-même personnellement, mais son corps, comme étant composé de ceux qui maintenant croient en Christ, et comme une expression qui s'applique à eux, cette corporation spirituelle à laquelle appartiennent tous les vrais saints de Dieu qui se trouvent maintenant sur la terre, ou qui y aient jamais existé depuis la Pentecôte. Quelles sont les bénédictions qui la constituent ? Qu'est-ce que le Saint-Esprit veut dire par la relation de membre de ce corps ? Je réponds : La croix, étant le témoin et l'expression de la culpabilité des Juifs plus particulièrement (de la culpabilité, sans doute, de tous les hommes en général, mais des Juifs d'une manière prééminente), la croix, dis-je, fournit l'occasion pour Dieu de mettre fin complètement, pour le présent, à la position spéciale de faveur que le peuple juif avait occupée précédemment. Dieu effaça lui-même la marque distinctive qui séparait Israël d'avec les Gentils ; et au lieu de faire d'Israël l'unique canal de ses promesses, le courant de la bénédiction se tourne au contraire d'une manière positive et marquée vers les Gentils. Il rassemble d'entre Juifs et Gentils un peuple pour son nom, et unit ensemble ces élans d'entre les uns et les autres, qui croient en

Christ, pour les mettre en possession de nouveaux privilèges qui n'avaient jamais été goûtés auparavant d'une manière semblable ni dans une telle mesure.

Un trait bien remarquable de la bénédiction, c'est que la distinction entre Juif et Gentil a disparu. A la croix, *ils* étaient unis dans la méchanceté devant Dieu; mais à quoi *Dieu* le fait-il servir? Il dit, pour ainsi dire : Je prendrai cette croix même, dont l'homme a fait la scène de sa rébellion outrageante contre moi — cette croix qui a prouvé que mon ancien peuple est devenu violent dans son hostilité contre moi dans la personne de mon Fils; et je ferai de la croix le pivot sur lequel roulera une plénitude, une richesse de bénédictions au-delà de tout ce qu'ont même attendu jusqu'à maintenant les hommes qui ont cru dans ce monde. Ainsi, de même que la croix fut le point de ralliement de Satan pour rassembler les hommes en une union impie contre Dieu et contre son Fils, de même Dieu en fait le précieux centre où il rassemble les Juifs et les Gentils qui croient en son Fils, pour former un nouveau corps, où toutes distinctions semblables sont effacées à jamais. Et si le bon plaisir de Dieu est de rassembler un peuple dans le but de donner un témoignage pratique de cette nouvelle manifestation de son amour, qui peut s'y opposer? La loi est juste; et ce serait faire outrage à Dieu que de jeter la moindre dé-

faveur sur les dix commandements. Mais s'il demeure vrai que « le commandement est saint, et juste et bon, » la grâce introduit ce qui est encore plus élevé et meilleur. Il est juste, sans doute, que si je fais bien, j'en sois récompensé; mais n'est-ce pas une chose plus bénie si, en faisant bien, je souffre, et que je l'endure? C'est une chose digne de louange devant Dieu; et c'est le principe pratique d'après lequel il appelle maintenant ses enfants à agir. Ce n'était pas là la règle publique de gouvernement dans les temps de l'Ancien Testament, mais l'opposé. Est-ce donc que Dieu se contredit Lui-même? Loin de là. Dieu peut agir d'une certaine manière avec le peuple juif; et plus tard il peut établir un autre mode d'action avec les chrétiens. Et en effet qui peut nier qu'il l'ait fait? Le Juif aurait été coupable d'un péché grief, s'il n'avait pas été circoncis; et je crois que, pour ce qui concerne la terre, même dans les temps glorieux qui viendront, le Juif aura sa terre, sa cité, son sacrificeur, et son temple, etc. La volonté de Dieu à l'égard des Juifs demeurera substantiellement la même. Je trouve dans les prophéties un état de choses non encore réalisé, où toutes ces ordonnances extérieures de Dieu seront accomplies. Ne dois-je donc croire Dieu, qu'après avoir vu les prophéties ainsi réalisées? Ce n'est pas ainsi que nous traitons la parole d'un homme de bien. Mais « si nous recevons le témoignage des hom-

mes, le témoignage de Dieu est plus grand. » Et si un homme reçoit les livres de Samuel et des Rois, tandis qu'il ne croit pas Ezéchiel ou Osée, c'est traiter Dieu comme vous ne traiteriez pas même un homme ordinaire. Mais si je crois tout ce que Dieu a dit, rappelons-nous qu'il existe des principes particuliers de Dieu à l'égard des Juifs, qui doivent un jour être réalisés par le Messie régnant en puissance, lorsque le diable est lié. Dieu accomplira tout ce dont il a parlé dans les prophètes, dans les jours des cieux sur la terre. Mais, en attendant, le Messie, qui avait été promis pour introduire cette gloire, est venu, et a été rejeté. Au lieu d'avoir un trône, il eut la croix ; et bien loin de recevoir la terre pour son héritage, il fut jeté hors de la terre et monta au ciel. En conséquence, un nouvel état de choses s'ouvrit ; et quant à cet ordre de choses totalement différent de celui qui est généralement envisagé dans les prophéties, nous avons la révélation contenue dans le Nouveau Testament. Là nous trouvons ce dont il n'est donné que de faibles indices çà et là dans l'Ancien Testament, mais qui en même temps introduit, comme un tout, une scène qui n'est ni précédée ni suivie par rien de semblable, où Dieu dévoile des privilèges qui ne furent jamais goûtés auparavant, et s'attend à une marche qu'il ne demandait en aucune manière, même de ses saints, jadis.

Il y a, sans doute, certains principes fixes et

clairs, qui sont toujours obligatoires. Dieu ne sanctionnera jamais le mensonge, ni la convoitise, ni la malice; aucune économie ne peut neutraliser ni affaiblir les grandes distinctions morales entre le bien et le mal. Mais le Dieu qui a agi en puissance sur la terre pour protéger son peuple, et qui l'aurait protégé s'il avait été fidèle sous la loi, maintenant, au contraire, appelle son peuple à souffrir en grâce. Le même Dieu, qui fut le bouclier d'Israël et le fit passer au travers de la mer Rouge, et qui ne voulut point permettre qu'aucune puissance obtint une suprématie universelle sur la terre jusqu'à ce qu'Israël se fût montré infidèle, plus tard, après qu'Israël se fût manifesté comme entièrement indigne, permit à Babylone, à la pire même d'entre les puissances des Gentils, de le renverser; puis divers empires se succédèrent l'un à l'autre, jusqu'à ce que, finalement, sous les Romains, et Juifs et Gentils se réunirent pour crucifier le Seigneur de gloire. Alors la condamnation du monde fut scellée; le glas de son jugement se fit entendre depuis la croix de Jésus. On aurait pu s'attendre, si Dieu eût agi alors d'après des principes de justice, que l'univers de Dieu eût été aussitôt bouleversé, ou du moins que Jérusalem et Rome eussent été détruites dans l'ardeur de son indignation. Bien loin de là. Le ciel s'ouvre, mais c'est pour recevoir Jésus le crucifié, et non pour juger ses meurtriers: bien plus, c'est pour en-

voyer d'en haut le Saint-Esprit sur la terre, afin de former, par grâce, ce corps nouveau, l'Eglise de Dieu ; c'est pour introduire ces vils meurtriers de Jésus, si seulement ils le recevaient, dans une place de bénédiction dont on n'avait jamais goûté ni connu auparavant ni la largeur, ni la longueur, ni la profondeur ni la hauteur. Et c'est là la grâce. « La loi a été donnée par Moïse ; la grâce et la vérité vinrent par Jésus-Christ. » L'évangile de la grâce de Dieu est annoncé ; mais son effet n'est pas seulement de sauver des âmes — il les rassemble, il les unit à Christ, il les fait membres de lui-même et membres l'un de l'autre. L'ancienne position de faveur qui appartenait aux Juifs a disparu ; les privilèges Lévitiques sont éclipsés, pour ce qui concerne l'Eglise. Les Gentils étaient enfoncés dans l'idolâtrie, et les Juifs se complaisaient en eux-mêmes sous la loi de Dieu qu'ils ne gardaient point ; mais, par la foi en Christ, et Juifs et Gentils sont introduits par le moyen de l'Esprit dans ce seul corps, et adorent Dieu sur un même terrain commun, celui de la grâce. Ils sont « édifiés ensemble, pour [être] une habitation de Dieu par l'Esprit. » C'est là « l'appel » dont nous avons « été appelés. »

« Je vous exhorte donc, moi qui suis prisonnier dans le Seigneur, » etc. Il appelle encore l'attention sur cette marque honorable de l'inimitié du monde, parce qu'il est occupé à faire

ressortir d'une manière pratique ce qui résultait dans ce monde, même pour le plus grand serviteur de Dieu qui ait jamais vécu — après Christ. Après tout, il était prisonnier dans le Seigneur. Quel merveilleux honneur ! Il n'y avait point de chariot de feu pour l'entourer, comme avec Elie ; pas de puissance employée pour le préserver. Il souffre de la main du même empire qui crucifia le Seigneur de gloire ; et depuis sa prison il encourage les saints à marcher d'une manière digne du même appel ! Maintenant même le monde a le dessous. Que sera-ce quand le Seigneur viendra ?

Néanmoins il est ajouté : « Avec toute humilité et douceur, avec longanimité, vous supportant l'un l'autre dans l'amour. » Il y avait le danger du contraire : on pouvait mésuser des privilèges spirituels pour remplir les saints d'orgueil. Il fait donc face à cela, et leur montre le seul ton qui sied particulièrement au Chrétien. « Avec toute humilité et douceur. » C'est une chose bénie que de trouver du zèle ; mais qu'y a-t-il pour faire compensation dans la marche d'un Chrétien, lorsqu'elle manque d'humilité et de douceur ? Il y a un temps pour être ferme, et un temps pour céder ; mais il n'y a ni don ni position qui puisse justifier ceux qui semblent penser que, dans leur cas, l'exhortation à la douceur et à l'humilité ne trouve pas sa place. D'un autre côté, nous devons prendre garde que ce ne soit seulement de

la douceur dans les manières ou de l'humilité dans les paroles, car Dieu attend de nous ce qui est réel. Trop souvent, une telle humilité ne fait que couvrir le plus profond orgueil, de même qu'on parle souvent le plus de l'amour et de l'esprit de Christ là même où ils existent le moins. Gardons-nous de ce vain étalage.

Mais en supposant qu'il y ait en d'autres des choses que nous ne pouvons pas laisser passer, comme étant contraires à la pensée de Dieu, comment devons-nous agir ? Sans doute il devrait y avoir la parole de répréhension, convenablement donnée, si cela est nécessaire ; mais il doit y avoir aussi la « longanimité ; » et s'il y a quelque cas où la longanimité soit spécialement demandée, c'est lorsque le mal nous touche nous-mêmes. Nous ne devons pas tolérer le mal qui est contre le Seigneur ; mais toutes les fois qu'il s'agit de ce qui nous endommage, la longanimité est le mot — « vous supportant l'un l'autre dans l'amour, vous appliquant à garder l'unité de l'Esprit par le lien de la paix. » Ici ce n'est pas seulement l'humilité de la grâce et la patience que le Chrétien a à entretenir, mais c'est la diligence spirituelle avec laquelle il est appelé à tenir ferme ce qu'il y a de plus précieux et divin ici-bas.

« Vous appliquant à garder l'unité de l'Esprit par le lien de la paix. » Quelle perfection que celle de l'Écriture ! Elle ne dit pas : « l'unité du

corps, » bien qu'elle la comprenne. Mais s'il eût été dit : « l'unité du corps, » les hommes auraient pu établir (comme en effet ils l'ont fait) une institution extérieure, et faire un point de vie ou de mort de ne pas s'en séparer. Mais ce que le Saint-Esprit recommande à ceux qui appartiennent à Christ, c'est de *s'appliquer* (en y apportant tout le zèle nécessaire), non à *former*, mais « à *garder* l'unité de l'Esprit. » C'est quelque chose que l'Esprit a déjà formé, et que nous avons à maintenir ou à observer. Ce n'est pas seulement que nous devons avoir des sentiments d'amour envers ceux qui sont Chrétiens comme nous. Ceci pourrait exister dans mille corporations différentes ; mais quelque attention qu'on y apportât, ce ne serait pas là « garder l'unité de l'Esprit. » Quel est donc le sens ? L'unité du Saint-Esprit, laquelle est déjà formée, embrasse tous les membres de Christ. Et où trouver les membres de Christ ? Dans un sens partout, Dieu en soit béni : dans un autre sens, hélas ! dans le premier endroit venu. Partout où Christ est prêché et que des âmes l'ont reçu, là sont ses membres. Et qu'avons-nous à faire ? A maintenir diligemment l'unité qui embrasse tous ceux qui appartiennent à Christ — « par le lien de la paix. » Ici nous trouvons qu'il est fait mention de la paix, non pas tant pour nos propres âmes avec Dieu, mais plutôt pour la jouissance et l'avancement de l'union parmi les saints de Dieu.

d'une manière pratique. La chair est inquiète et remuante : un esprit paisible est le fruit du Saint-Esprit, et contribue puissamment à lier ensemble les cœurs dans la pratique. L'esprit de Dieu ne s'occupe pas seulement à donner des opinions justes sur tel ou tel point : il a des desseins d'une plus grande profondeur. Il incline les âmes devant Christ, et il l'exalte à leurs yeux. Mais c'est assurément une chose précieuse que d'amener une seule âme des ténèbres à la lumière, ou d'un faible degré de lumière à une lumière plus grande ; et c'est à quoi Dieu lui-même travaille maintenant. Nous ferons bien, tandis que nous tenons ferme notre liberté pour Christ, de ne pas permettre les barrières que les hommes ont introduites, mais de les traiter comme étant sans valeur et de nul effet.

Mais alors, on dira, comme on le fait souvent, que tout homme a droit à son jugement particulier. Je le nie totalement. Nul n'a droit à une opinion dans les choses divines ; Dieu seul, et cela d'une manière absolue, a le droit de communiquer sa pensée. Ce que l'on a à faire, c'est de se mettre de côté, afin que la lumière de Dieu rebruisse dans le cœur de ses enfants. Les hommes, dans l'importance qu'ils s'attribuent, ne font que projeter l'obscurité de leur ombre sur eux-mêmes et les uns sur les autres ; ils empêchent ainsi la communication de la vérité divine, au lieu de l'aider. Au contraire, lorsque le désir du

serviteur de Christ est que Dieu veuille conduire et fortifier ses enfants, est-ce en vain ? Jamais. Du moment que vous commencez à rassembler des personnes autour d'un homme en particulier, ou d'une vue, ou d'un système, vous ne faites que former une secte. Car c'est là un parti, bien qu'il puisse renfermer bien des membres de Christ, et il établit la base de son union, non sur Christ, mais sur des points de différence, lesquels deviennent ainsi une marque particulière et un moyen de séparer les uns des autres les enfants de Dieu. L'Eglise apostolique n'a jamais exigé la foi d'un nouveau converti, quant à un système national ou dissident ; elle n'a jamais demandé : Croyez-vous à l'épiscopat, à un arrangement qui découle de la volonté de l'homme, ou même à l'Eglise de Dieu ? La vraie question — celle qui glorifie Dieu, a toujours été et est encore maintenant : Croyez-vous au Christ de Dieu ? Il est vrai que dans les premiers temps, si quelqu'un confessait Christ, il était rejeté par Juifs et Gentils, et devenait un objet d'inimitié pour le monde entier ; ce qui ne contribuait pas peu à empêcher les personnes de confesser Christ, à moins qu'elles ne crussent réellement en lui. Mais si quelqu'un avait reçu le Saint-Esprit sur le principe de l'ouïe de la foi, il était dès ce moment membre du « seul corps, » et reconnu comme tel.

Pourquoi cela ne ferait-il pas autorité mainte-

nant? Est-ce que je ne me contente pas de la sagesse de Dieu? Voudrais-je donc compléter sa Parole, ou agir sans elle ou contr'elle? Ce n'est pas une secte, si vous agissez d'après la pensée de Dieu; c'est une secte si vous vous en écarterez. La question est donc: Quelle est l'intention de Dieu au sujet de son Eglise? Comment veut-il que nous nous réunissions? Suis-je content de recevoir tous ceux qui sont réellement des Chrétiens — des personnes que tous croient converties? Sans doute il y a une telle chose que de les retrancher, si dans la suite il est manifesté qu'elles ne le sont pas; car il n'est pas possible que le cas se présente d'un mal, auquel la Parole de Dieu ne s'applique pas, en sorte qu'il n'y a pas le moindre besoin de quelque règle ou de quelque règlement d'homme. A moins que les hommes ne soient spirituels, ils ne garderont pas longtemps l'unité de l'Esprit; ils trouveront bientôt d'abondantes raisons pour trouver à redire. Mais quant à ceux qui s'attachent fermement à Christ, en tant que le centre de l'unité de l'Esprit, comme ils ne sont pas une secte, ainsi ils ne peuvent jamais en devenir une, quels que soient les schismes, les divisions ou les hérésies de leurs adversaires. C'est une chose lamentable s'il se trouve des âmes qui se retirent, se condamnant ainsi elles-mêmes, mais c'est une chose d'autant plus bénie pour ceux qui, malgré tout, ont la foi, la patience et la grâce pour rester.

L'apôtre dit, en écrivant aux Corinthiens : « Il faut aussi qu'il y ait parmi vous des sectes, afin que ceux qui sont approuvés soient manifestés parmi vous. » C'étaient là les hommes qui, dans ce moment-là, demeurèrent attachés au Seigneur de tout leur cœur. Puisse la même chose être vraie de nous maintenant ! Je nie que la Parole de Dieu soit devenue de nul effet, ou que je sois en aucune manière tenu de pécher maintenant, plus qu'alors. L'unité de l'Esprit que les Ephésiens devaient garder, est l'unité que Dieu recommande à tous ses enfants. Si la Parole a régénéré mon âme par le moyen du Saint-Esprit ; si par elle je connais mon Sauveur et mon Père ; si je suis redevable à cette Parole comme étant le moyen que Dieu emploie pour purifier mon âme de jour en jour, puis-je dire que je n'ai pas besoin de suivre sa Parole comme membre du corps de Christ dans l'assemblée de Dieu, où il habite par l'Esprit ? Certes, si mon âme en reconnaît la divine autorité, malheur à moi si je ne cherche pas à la suivre en toutes choses. Dieu nous appelle à être diligents à maintenir « l'unité de l'Esprit par le lien de la paix. » Ce n'est pas l'unité de nos esprits, mais l'unité de l'Esprit.

Lorsque nous réfléchissons que c'est le Saint-Esprit qui forme cette unité, n'est-ce pas là une pensée solennelle ? Ne devrions-nous pas nous garder de tout ce qui l'attristerait ? Notre Seigneur attachait une importance spéciale à ce qui

concernait le Saint-Esprit ; et il en sera de même de nous, si nous sommes sages. Si le Saint-Esprit est ici dans ce dessein sur la terre, il devient comme une divine pierre de touche pour les âmes, quant au fait si elles sont préparées à l'honorer ou non. Mais on pourrait dire : Si vous recevez tous les Chrétiens, sans exiger d'eux qu'ils donnent un gage pour l'avenir, tacitement sinon expressément, vous pouvez accepter un Socinien, ou un Arien. Mais je ne reconnais en aucune façon que de telles personnes soient des Chrétiens ; le faites-vous ? Sur quoi l'Eglise est-elle fondée ? « Et vous, qui dites-vous que je suis » ? Voilà ce que dit notre Seigneur dans le chapitre même où il annonça pour la première fois qu'il allait bâtir son Eglise : « Tu es le Christ, » dit un des disciples, « le Fils du Dieu vivant. » Et que répond notre Seigneur ? « Tu es Pierre, et sur ce rocher je bâtirai mon assemblée. » Dès lors on doit agir de la manière la plus forte et la plus stricte avec les âmes, quant à la question de savoir si, en effet et en vérité, elles croient et confessent la divine gloire du Seigneur Jésus-Christ. La sanction donnée au moindre accommodement sur ce point serait une raison pour être dans le doute à l'égard d'une âme. Vous n'avez aucun fondement pour recevoir comme Chrétien celui qui touche à la pureté, à la gloire, ou à l'intégrité de la personne de Christ. L'Eglise est fondée sur Christ, le Fils de

Dieu : si ce rocher est ébranlé, tout a disparu. « Puisque les fondements sont ruinés, que fera le juste ? » Toucher à Christ, c'est toucher à la base même sur laquelle l'Eglise de Dieu repose.

Mais lorsqu'une âme confesse Christ en réalité et en vérité, qu'elle le confesse d'une manière qui se recommande à votre conscience comme étant divine, recevez-la; car Dieu l'a reçue. Ce peut être un Baptiste ou un Pédobaptiste : n'importe, recevez-le. S'il vit dans le péché, ai-je besoin de dire que Christ et l'ivrognerie, etc., ne peuvent aller ensemble ! La foi au Fils de Dieu est incompatible avec le fait de marcher dans les ténèbres. Peu importe comment un homme peut parler de Christ; s'il associe à cette confession un mépris de la gloire morale de Dieu, il prouve par ce fait qu'il n'est pas né de Dieu. Simon le magicien pensait qu'on pouvait « acquérir avec de l'argent le don de Dieu. » Il en est qui disent : ce fut une méprise qu'il fit. Oui; mais cette méprise était vitale, et prouvait qu'il était impossible qu'il possédât la vie qui vient de Dieu; et par conséquent quoique baptisé, il ne fut pas reçu comme membre du corps de Christ. Nous n'avons aucune raison de penser qu'il ait jamais rompu le pain. Le baptême n'aurait nullement été une raison, en présence de telles circonstances, pour que l'assemblée reçût celui qu'ils ne croyaient pas un saint.

Ceci montrera, en quelque mesure, le caractè-

tère ou les limites de l'unité de l'Esprit. Car le Saint-Esprit, tandis qu'il appelle les âmes et leur donne de confesser Christ, ne les laisse jamais marcher dans la boue de leur propre méchanceté. Si un croyant tombe dans un péché d'un certain caractère, il doit être retranché. Quant à ce qui est purement personnel, on devrait agir à cet égard d'une manière privée ; il serait monstrueux de mettre tous les manquements sur la même ligne. En maintenant l'honneur de Dieu, le premier sentiment, le profond sentiment de notre âme, devrait être de ramener la personne. L'Église est un témoin de la grâce divine, et elle doit chercher la bénédiction des inconvertis et la restauration des Chrétiens qui se sont égarés. Nous appliquons-nous en effet à garder l'unité de l'Esprit ? Comment se fait-il que les Chrétiens sont divisés en différentes associations ? Si la Parole de Dieu est ce qu'ils cherchent, à tout prix, à mettre en pratique, pourquoi exigent-ils des règles humaines et des inventions modernes ? Si Dieu donne une règle, je n'ai besoin d'aucune autre ; mais j'ai besoin d'avoir celle de Dieu dans toute sa force, de manière à présenter la vérité à la conscience d'un homme, et à dire : C'est là la volonté de Dieu. Est-il bien, ou est-il sage de céder sur ce point ? Dieu a écrit sa Parole, qui porte sur tout ce qui est moral, et c'est selon elle qu'il a voulu que ses enfants marchassent : le faisons-nous ? Quelques-uns peuvent demander :

Êtes-vous donc parfaits? Je réponds : Nous nous appliquons à tenir ferme et dans la paix l'unité de l'Esprit, nous cherchons sincèrement la soumission à la volonté de Dieu : faites-vous de même? C'est ici la principale question pour tout enfant de Dieu : — Est-ce que je m'applique à garder l'unité de l'Esprit? Et le fais-je de la manière qui est selon Dieu, ou d'après ma propre tête? Ai-je fait abandon de moi-même pour faire sa volonté? Notre affaire c'est de lui être soumis. Nous avons nos ordres, et c'est notre responsabilité de les exécuter, dans l'obéissance à Celui à qui nous sommes et que nous sommes tenus de servir.

Mais, en outre, cette unité doit être gardée par le lien de la paix. Dieu est occupé à former son Eglise de tous ceux qui lui appartiennent. Il ne s'agit pas de personnes chrétiennes qui ont des vues particulières sur tel ou tel point; mais c'est l'Esprit maintenant sa propre unité, ou ce que Christ est pour eux, et non les points sur lesquels elles diffèrent les unes des autres. Si je désire « garder l'unité de l'Esprit par le lien de la paix, » il faut que j'aie ma propre âme bien établie sur ce point : le Saint-Esprit est occupé à glorifier Christ seul. Vous ne pouvez plaire plus au Père qu'en exaltant le Fils; et vous ne pouvez rien faire qui le touche de plus près, que de faire peu de cas de son Fils. Tout est assuré en maintenant Christ. Cela ramène la chose à la

question la plus simple possible. Est-ce notre affaire de forcer les gens d'abandonner leurs vues et d'adopter les nôtres, quelque correctes qu'elles soient? La Parole de Dieu fournit un terrain, dans le nom de Christ, sur lequel vous pouvez embrasser tous les saints, quel que soit d'ailleurs le degré de leur faiblesse ou de leurs préjugés. Gardons-nous d'avoir plus à cœur notre réputation ou notre tranquillité que sa volonté. Ne tirons pas vanité du peu de connaissance que nous avons, ni du point auquel nous sommes parvenus dans la pratique. Regardons en haut; regardons au Seigneur, afin d'avoir la foi et la patience pour reconnaître tout vrai membre de Christ, et tout vrai serviteur de Christ, partout où ils se trouvent. Demeurons attachés à l'unité de l'Esprit par le lien de la paix, et soyons diligents à la maintenir, quelles que puissent être les difficultés --- et certes elles sont grandes. La foi ne voit pas plusieurs corps et un seul Esprit --- elle ne connaît qu'un seul corps. Tout en supportant ceux qui à cet égard ne voient qu'obscurément ou qui voient double, soyons inflexibles en tenant ferme le nom de Christ, et pour ce qui est de nous-mêmes ayons soin de ne rien accréditer de contraire à ce nom. « [Il y a] un seul corps et un seul Esprit, comme aussi vous avez été appelés pour une seule espérance de votre vocation. » C'est là notre bénédiction en Christ la plus essentielle, la plus vitale; « car

nous sommes membres de son corps, de sa chair, et de ses os. » Il est ajouté immédiatement : « Un seul Esprit, parce que c'est le Saint-Esprit qui effectue la chose ; et c'est de ce que nous sommes maintenant, par la puissance du Saint-Esprit, que nous espérons jouir bientôt avec Christ. Nous l'aurons pleinement et parfaitement en la présence de Dieu dans le ciel. C'est là la première unité.

Il y a une différence entre cela et les versets suivants. Le verset 4 donne un caractère d'unité, le verset 5 un autre, et le verset 6 un troisième ; et ces trois cercles concentriques d'unité grandissent respectivement. « [Il y a] un seul corps et un seul Esprit, comme aussi avez vous été appelés pour une seule espérance de votre vocation ». Nul n'entre là, s'il n'est né et baptisé du Saint-Esprit. Ce « seul corps existe sans doute sur la terre, » mais aussi c'est maintenant une chose réelle et qui vient de Dieu, quelle que soit la gloire qui lui appartienne en propre plus tard. Mais au verset 5, vous avez une unité plus extérieure, la scène de la profession de Christianisme — plus étendue que celle de la puissance réelle et spirituelle. Ici, c'est le « Seigneur » qui est prédominant ; et il y en a plusieurs qui « disent en ce jour-là : Seigneur, Seigneur, n'avons-nous pas prophétisé en ton nom »... ?

Dès lors il nous est parlé ensuite d'« une seule foi », et qui signifie la foi chrétienne. Si je parle

de la foi dans le sens qu'elle est le moyen par lequel nous saisissons Christ, et que nous sommes sauvés dans la grâce de Dieu, elle n'est jamais appelée *une seule* foi. Mais la phrase signifie la foi commune que professent tous les chrétiens, par opposition à la religion ou à la loi des Juifs, et à l'idolâtrie des Gentils. D'après cela, les mots : « Un seul Seigneur, une seule foi », sont suivis par « un seul baptême ; » parce que quiconque faisait profession de croire en Christ était baptisé d'eau. Simon le magicien avait reçu Christ de nom, et fut baptisé, quoiqu'il fût bientôt manifesté qu'il n'était nullement un chrétien. Ainsi, le verset 5 nous donne, non l'unité qui est réelle, et sainte, et durable, mais celle de la profession du Christianisme.

En dernier lieu, nous avons : « Un seul Dieu et Père de tous, qui est au-dessus de tout, et qui est partout et en vous tous » (vers. 6). Il est évident qu'ici nous avons devant nous une étendue plus vaste encore. Il y a une masse immense du genre humain qui ne fait aucune profession de Christianisme. La plus grande partie des hommes ont continué à vivre dans leur idolâtrie, malgré la loi et l'évangile. Dieu n'a-t-il aucun droit ici ? Nous reconnaissons « un seul Dieu et Père de tous, qui est au-dessus de tout, et qui est partout et en vous tous. » C'est-à-dire qu'il s'agit d'un seul Dieu personnellement : ce n'est nullement l'idée que tout est Dieu, ce qui est

l'incrédulité dans la pire de ses formes, ou le Panthéisme. Nous reconnaissons « un seul Dieu, » non une multitude de divinités, à l'exemple des Gentils, mais « un seul Dieu et Père de tous. » Le Juif ne croyait pas que Dieu était le Père de de tous, ni même Père, à proprement dire, par rapport à la nation élue, mais plutôt leur Gouverneur, savoir, Jéhovah. La révélation chrétienne fait connaître Dieu sous un caractère infiniment plus large, en même temps que plus intime pour nous ; mais plus large aussi, comme embrassant tout l'ensemble des créatures. — « Un seul Dieu et Père de tous, qui est au-dessus de tout, et qui est partout » (sa suprématie et sa providence, mais il y a plus que cela), « et en vous tous. » Il y a sa connexion intime avec quelques-uns, et non avec tous ; car il n'est pas dit « en tous, » mais « en vous tous. » Le Saint-Esprit parle ici de la relation particulière du Père avec le Chrétien. Rien donc ne saurait être plus complet, ni plus beau, ni plus coordonné que ces développements de l'unité en Christ notre Seigneur, et autour de lui.

(A suivre).

— Dans la parabole des talents en Matthieu nous avons la grâce ; dans celle des mines en Luc, la responsabilité :

— Ce n'est que lorsqu'il y a attente de la venue du Seigneur qu'il y a affection d'épouse.

PLÉNITUDE DE DÉLIVRANCE.

Permettez-moi de vous adresser sur les épîtres aux Romains, aux Colossiens et aux Ephésiens quelques remarques dont l'intelligence me semble devoir compléter l'enseignement de l'Écriture, quant à notre délivrance de notre état de péché comme enfants d'Adam.

Il y a deux points capitaux, dans l'application individuelle de la mort de notre adorable Seigneur, qu'il faut absolument comprendre pour être complètement affranchis. D'abord, la propitiation pleine et parfaite qui a été offerte pour tout péché pesant sur nous comme enfants du premier Adam et dans la chair; ensuite, la délivrance de cette condition naturelle. Quant au premier point : Sommes-nous coupables? nous sommes justifiés; sommes-nous souillés par le péché? nous sommes purifiés; avons-nous offensé Dieu? nous sommes pardonnés. Tout ce qui nous séparait de Dieu a été complètement enlevé. Mais il y a plus encore, nous sommes aussi rachetés de la condition où nous étions dans la chair. Nous sommes morts avec Christ à la chair, et nous sommes maintenant en Lui, le second Adam. La rédemption nous a aussi délivrés. Nous ne sommes pas dans la chair, mais dans l'Esprit, si l'Esprit de Dieu habite en nous. Comme principe général, Rom III, 20 à

v, 11, nous présente la première de ces vérités; Christ se chargeant de nos péchés, et le parfait amour de Dieu se manifestant ainsi. La délivrance ou l'affranchissement se réalise par le fait de notre mort avec Christ. Le péché, dans la chair, a été condamné lorsque Christ, dans la ressemblance de chair de péché, s'offrit en oblation pour le péché, et nous sommes ainsi délivrés de cette condition dans laquelle nous nous trouvions devant Dieu à cause du péché d'Adam. Ce sujet a été traité dans un article sur la nouvelle naissance, dans « *l'Echo du Témoignage*, » mais je désire maintenant le faire ressortir avec plus de clarté.

La première partie de l'Épître aux Romains relève les actes par lesquels les Juifs et les Gentils s'étaient rendus coupables devant Dieu, et ferma la bouche à tous, puisque tous se trouvaient être ou sans la loi, ou bien violateurs de la loi. Les forfaits des Gentils, et l'hypocrisie des Juifs qui, en les condamnant, se rendaient coupables des mêmes offenses, laissaient les uns et les autres sans excuse aucune. Le Juif s'appropriait l'Écriture, et l'Écriture affirme qu'il n'y a point « de juste, non, pas même un seul, » Mais Dieu a présenté Christ « comme victime de propitiation par la foi en son sang, afin de montrer sa justice dans le support des péchés » des saints de l'Ancien Testament; justice dès lors déclarée établie comme le fondement sur

lequel se reposait la foi, reconnaissant Dieu « pour être juste et justifiant le pécheur qui est de la foi de Jésus. »

L'exemple d'Abraham et de David, ces deux grands chefs du peuple juif et de ses espérances, atteste la même grande vérité, savoir que la justification ne pouvait s'obtenir par les œuvres, mais uniquement par la foi. C'est ainsi que nous sommes comptés justes d'une justice qui est la même pour le Gentil que pour le Juif, car elle appartient à la foi et Abraham l'avait obtenue étant incircconcis. La circoncision n'était que le sceau de ce qu'il possédait. Deux autres grands principes sont mis en évidence dans ce chapitre. Premièrement, jusqu'ici la justice et le pardon sont équivalents. C'est l'abolition complète des péchés du croyant, en sorte que Dieu n'a rien à alléguer contre lui. La seconde vérité qui ressort est celle-ci : la foi d'Abraham contemplait la résurrection, mais comme dans la puissance de Dieu, une résurrection déjà accomplie par cette puissance ; de sorte que nous croyons en Celui qui a ressuscité Christ quand Il était mort pour nos péchés, nous donnant ainsi l'assurance qu'ils étaient abolis pour toujours. Mais dans toute cette portion de l'épître, les péchés effectivement commis, qui doivent faire l'objet du jugement à venir, sont le sujet de l'enseignement de l'apôtre.

Ce jugement est prévenu par la mort de Christ

livré pour nos offenses et ressuscité pour nous. Mais quand l'âme est complètement ouverte à la vérité, une autre question se présente, qui n'a pas été suffisamment distinguée de la précédente bien que cette vérité elle-même dans les faits les plus essentiels soit reconnue par les Chrétiens. Il ne s'agit pas maintenant d'actes qui doivent encourir le jugement dans un temps à venir, car nous serons jugés selon nos œuvres, mais de notre condition présente d'éloignement de Dieu, qui ne se mesure pas aux fruits actuels que nous portons, mais qui remonte bien au-delà, et qui nous trouve dans notre état naturel — conséquence du péché d'Adam. Ce n'est donc pas une question d'œuvres réservées à un jugement futur, mais de notre condition actuelle vis-à-vis de Dieu. Le Chrétien est non-seulement justifié de sa culpabilité comme enfant vivant d'Adam; mais comme déjà mort dans le péché, il est passé de la mort à la vie. « Par la seule désobéissance » d'un seul homme, plusieurs ont été constitués pécheurs, » chassés loin de Dieu et séparés de Lui avec une volonté perverse et de coupables convoitises. L'obéissance d'un homme obvie à cet état de choses, et cette obéissance est mise en regard de la loi, par laquelle se mesure l'obéissance des enfants d'Adam, mais qui est intervenue par parenthèse, *παρεσθησε*, afin que l'offense abondât. Le premier Adam et le dernier, la séparation d'avec Dieu par le péché, et

l'état de mort spirituelle dans lequel nous entrons par le premier — et grâce à la justice de Dieu maintenant révélée, notre entrée dans une condition toute nouvelle devant Dieu par le second Adam. Mais ceci ne se trouve pas dans l'épître aux Romains. L'homme y est considéré comme un pécheur vivant devant Dieu. Par l'obéissance d'un seul, le croyant est constitué juste, la grâce régnant par la justice. Mais où était la délivrance de la nature mauvaise ? Ici survient la seconde vérité de l'épître aux Romains — nous sommes morts. Si nous faisons profession de participer à la justice par Christ, c'est en participant à sa mort. Si nous sommes morts au péché, nous ne pouvons pas vivre dans le péché. Il ne s'agit pas ici de Christ mourant pour nos péchés, mais de nous mourant en Lui. Nous sommes identifiés avec Lui dans la ressemblance de sa mort ; notre vieil homme a été crucifié avec Lui afin que le corps de péché soit annulé. Le Chrétien se tient pour mort au péché, mais vivant à Dieu en Jésus-Christ notre Seigneur. Par la même raison il est mort à la loi, qui n'a d'autorité sur l'homme qu'aussi longtemps qu'il vit. Je n'insiste pas davantage sur ce point maintenant. C'est l'enseignement de Romains vii ; la dernière partie du chapitre est rétrospective ; c'est comme un regard jeté en arrière par le Chrétien quand, tout en étant renouvelé, il était encore sous la loi — le premier mari. — Rom.

viii. 2, 3, est comme le résumé de cet affranchissement. L'expression « *quand nous étions dans la chair* » Rom. vii, 5, prouve que c'était là un état passé. Ainsi, les Romains nous enseignent que Christ en mourant a aboli toutes les offenses des croyants, c'est-à-dire les fruits de la chair ou du vieil homme; et aussi que nous qui vivions autrefois dans le péché sommes morts avec Christ et vivants à Dieu en Lui. Remarquons que l'Épître aux Romains ne parle pas du fait que nous sommes ressuscités avec Christ. Au chapitre viii, Paul tient pour constant que nous sommes en Christ, mais il s'agit surtout de la parfaite propitiation accomplie pour nos péchés, du fait que nous sommes morts avec Lui au péché, vivants à Dieu par Lui, justifiés de nos péchés par Son sang, justes devant Dieu à cause de la valeur de son obéissance, vivant d'une vie nouvelle, et nous tenant comme étant morts au péché. Il n'est pas question d'une association avec Lui dans sa nouvelle position; mais d'une vie affranchie, justifiée, et de l'abolition de nos péchés. Voilà le sujet de l'épître aux Romains : nous sommes justifiés et placés individuellement dans une position nouvelle devant Dieu, et vivant par Christ, nous qui étions naguère pécheurs et coupables.

Les Colossiens et les Ephésiens nous mènent plus loin. C'est d'abord l'épître aux Colossiens qui sert de transition. Ceci est évident, de tout

l'enseignement. Elle nous considère comme ayant été morts dans nos péchés, et étant maintenant ressuscités avec Christ qui est descendu dans la mort; comme sur la terre, mais ayant notre espérance dans le ciel. Paul parle de l'espérance qui nous est réservée dans les cieux. Si nous sommes ressuscités avec Christ, nous devons chercher les choses qui sont en haut, où Christ est assis à la droite de Dieu. Notre vie est cachée là avec Christ, et nos affections doivent y être aussi. Mais cette épître nous voit également dans une certaine mesure, comme ayant été vivants au péché : « ces choses dans lesquelles vous aussi vous avez marché autrefois » quand vous viviez en elles, » et par conséquent comme étant morts avec Christ (Col. II, 20). Toutefois, il est question de nous ici comme étant morts dans les péchés, puis comme étant vivifiés ensemble avec Christ, et ressuscités; Christ étant notre vie, nous étant ici-bas, mais ayant notre vie cachée avec Lui en Dieu. Pour tout enfant d'Adam vivant dans le péché, il faut que Christ meure afin qu'il puisse être pardonné; mais dans l'épître aux Romains l'homme n'est pas envisagé comme mort dans ses péchés et ressuscité avec Christ. L'expression « nous sommes morts » implique l'ensemble de notre condition naturelle, actuelle, et non pas ce qui sera pour nous l'objet du jugement. Et quand Dieu vivifie, nous sommes en tant que ressus-

cités dans une position entièrement nouvelle, par l'effet de la puissance de Dieu. Ce n'est pas seulement que nous sommes vivants et purifiés de nos péchés; mais notre condition est une nouvelle création de Dieu. De vivants au péché, nous mourons avec Christ. Nous étions morts dans les péchés, Il descend pour prendre notre place : nous sommes vivifiés et ressuscités avec Lui. Non-seulement Il nous a vivifiés, mais quand nous étions éloignés de Dieu et plongés dans la mort, nous en avons été retirés et comme ressuscités avec Lui, placés là où Il est placé Lui-même. Ceci implique l'union, ou plutôt y conduit; mais cette vérité n'est pas développée dans l'épître aux Colossiens. Il faut que Christ soit exalté, et qu'Il envoie le Saint-Esprit pour effectuer l'union avec la Tête et pour former le Corps. Aussi dans les Romains, nous sommes morts avec Christ et nous vivons par Lui. Dans les Colossiens, nous sommes considérés comme morts avec Christ, mais aussi morts dans les péchés et ressuscités ensemble avec Lui.

Dans l'épître aux Ephésiens nous sommes envisagés comme étant morts dans nos péchés. Christ lui-même y est présenté d'abord comme ressuscité des morts par la puissance divine. Il n'est pas question de notre mort avec lui, mais d'une création entièrement nouvelle et de cela seulement. C'est pourquoi le résultat de cet état de choses est clairement démontré. Christ est

assis dans les lieux célestes, et nous y sommes aussi en lui. Ainsi nous sommes placés non-seulement dans une condition nouvelle, mais nous sommes unis à Christ là-haut. Il y a un seul corps et un seul Esprit, tandis que dans l'épître aux Colossiens, il s'agit de la vie et non de l'Esprit. Les exhortations dans les Ephésiens répondent bien à cet enseignement. Le Chrétien est appelé à partir comme du ciel, et, selon l'exemple de Christ, à manifester Dieu sur la terre. Nous ne le voyons pas ici poursuivant sa course vers le ciel où il est appelé; mais assis dans les lieux célestes en celui qui est la Tête, et appelé à manifester le caractère de Dieu ici-bas.

Nous avons donc la mort de Christ pour nos péchés, la mort au péché, et la vie par Christ, puis l'état de mort dans les péchés, et ce fait que nous sommes ressuscités ensemble avec Jésus et assis avec lui dans les lieux célestes développés successivement dans les épîtres aux Romains, aux Colossiens et aux Ephésiens. L'enseignement pratique de cette dernière épître est que nous devons être « imitateurs de Dieu » qui est lumière, et qui est amour.

La seconde épître aux Corinthiens nous présente encore un autre enseignement quant à la manière dont il faut agir avec notre « vieil homme, » de manière à réaliser le fait que nous sommes morts avec Christ. Mais cela ne va pas au-delà de ce que nous avons dans les Romains,

le fait de nous tenir nous-mêmes pour morts, et le moyen de réaliser cette mort. Cet enseignement est essentiel quant à la marche. « Nous avons en nous-mêmes, dit l'Apôtre, » la sentence de mort, « afin que nous n'eussions pas » confiance en nous-mêmes, mais en Dieu qui » ressuscite les morts. » Il s'agit ici de se mettre au-dessus des circonstances extérieures et de la puissance de Satan quant à la mort; mais le principe demeure le même. Paul tenait sa vie naturelle comme une chose morte, de sorte que ceux qui cherchaient à le détruire ne pouvaient avoir aucune prise sur son esprit. Il se confiait en Dieu qui ressuscite les morts, et s'il venait à succomber, la résurrection ne serait pas pour cela plus loin de lui. Il portait toujours dans son corps la mort de Jésus. Il s'appliquait personnellement la croix et la mort de Jésus de manière à asservir complètement l'homme naturel, afin que la vie de Jésus seule fût manifestée dans sa chair mortelle, et le Seigneur lui vint en aide, et le fit traverser des circonstances douloureuses qui tenaient la vieille nature dans la mort. Il était « toujours livré à la mort, » afin que la vie de Christ, libre de tout alliage, pût être manifestée dans son corps. La mort opérait en Paul afin que rien en lui qui fût de la chair n'agit en aucune mesure. Ainsi la vie de Christ opérait par son moyen en ceux avec lesquels il était en contact. Ce sont là de grandes choses; et nous devons aspirer à

ce que la croix soit appliquée à tout ce qui est du vieil homme, afin que rien ne paraisse en nous que l'homme nouveau et que lui seul vive et agisse. Cet état est le fruit d'une vigilance continuelle qui n'accepte en aucune manière les révoltes de la chair. Pour en arriver là, il faut que Christ soit notre but, et s'il en est ainsi de nous, c'est un grand gain, une immense bénédiction qui fait que ce qui est éternel, ce qui appartient à Christ, constitue notre vie actuelle tout entière.

Bien que l'enseignement de l'épître aux Ephésiens ait un caractère plus élevé, comme le fruit même de la grâce dans la nouvelle création, la puissance est plus clairement manifestée dans les Corinthiens. Cette puissance, il est vrai, se montre dans la manière d'agir avec le vieil homme, et par la décision qui a un grand rapport avec la puissance. Dans les Ephésiens, il s'agit d'une création entièrement nouvelle, création de Dieu et selon Dieu. Le Saint-Esprit est là, et les Chrétiens sont vus dans la relation bénie d'enfants bien-aimés. Ils sont appelés à manifester le caractère de leur Père, Christ le Fils, tel qu'il fut dans ce monde, étant leur modèle. Rien de plus aimable. C'est là une marche qui répond à l'abondante grâce qui est manifestée, et à la proximité de cette relation d'enfants où ils sont amenés. Dans les Corinthiens, l'Apôtre est en conflit avec la puissance du mal, et il est appelé pour son

œuvre à posséder dans sa plénitude la puissance même de Christ pour agir sur ceux avec lesquels il avait affaire. L'adversaire était moralement impuissant dans le cas particulier de Paul, car en cherchant à le tuer, ses efforts haineux se heurtaient contre un homme en qui la « sentence de mort » se trouvait continuellement et complètement réalisée. Et tenant ainsi sa chair toujours pour morte, quand l'occasion se présentait d'agir avec les autres, la vie de Christ seule se trouvait en contact avec eux. La mort opérait en Paul, et la vie en eux. Remarquez qu'il portait *toujours* dans son corps la mort de Jésus. Dans quelle mesure pourrions-nous dire que nous opposons à toutes les inclinations de l'homme naturel la puissance de la Croix? Cependant ce principe peut s'appliquer aux affections les plus profondes et les plus bénies comme le dit Pierre : « Christ ayant souffert pour vous en la chair, vous aussi armez-vous de la même pensée. » C'est-à-dire, le cœur est tourné avec un saint dévouement vers Christ souffrant pour nous, afin que nous puissions être délivrés du péché et vivre d'une vie divine dans notre âme. La mort que nous portons partout avec nous, est la mort bénie du Seigneur Jésus par laquelle nous mourons au péché et à nous-mêmes, et c'est le gain de cette vie éternelle dont nous vivons à toujours avec Lui, l'ayant servi ici-bas. C'est une délivrance actuelle dans la liberté et dans la

lumière divine, bien qu'il soit nécessaire tant que nous serons ici de tenir le *moi* et la volonté de la chair dans le frein de la mort. Oh ! si nous avions des yeux pour discerner où se trouve notre gain véritable, et des cœurs pour compter sur la force de Dieu pour tout accomplir ! C'est ainsi seulement que nous pourrions vivre dans ce qui est éternel.

La différence dans les épîtres aux Romains et aux Ephésiens, se fait mieux comprendre en comparant Rom. XII, 1, 2, avec Ephésiens, v. 2. Dans Romains, nous avons la volonté du cœur qui présente la victime à Dieu, comme au chapitre VI, 19, car c'est le même mot qui est employé « livrez vos membres, » nous nous donnons tout entiers en sacrifice vivant. Dans les Ephésiens, nous avons l'amour et la plénitude de la grâce renonçant au *moi* pour autrui, cette divine et libre renonciation de soi-même dans la bonté. « Il nous a aimés et il s'est donné lui-même pour nous, » point par devoir, mais s'offrant gratuitement soi-même pour être un sacrifice à Dieu.

Quand nous avons perdu notre communion avec Dieu, que nous sommes misérables, et comme nous rendons malheureux les autres ! Tandis que dans la communion avec Dieu il y a puissance pour nous rendre capables de résister au diable, de jouir du Seigneur et de contribuer à la véritable bénédiction des saints. Que le Seigneur nous donne d'avoir tout simplement et consciemment devant nos cœurs notre Seigneur Jésus ! En L'ayant, Lui, comme l'objet de nos pensées et de nos affections, nous n'irons jamais mal ; mais si quelque autre chose se glisse à sa place, pour sûr nous marcherons de travers.

ÉLÉMENTS DE LA PROPHÉTIE

En connexion avec l'Eglise, les Juifs
et les Gentils.

Le premier point, le point important et capital, c'est d'avoir une pensée claire et arrêtée du but et du dessein de Dieu, en sorte que cela soit devant nous comme la clef et la pierre de touche de tout. Car « aucune prophétie de l'Écriture ne s'interprète elle-même »; mais « les saints hommes de Dieu ont parlé, étant poussés par l'Esprit-Saint. » La gloire divine est toujours le but de toutes choses; mais je parle maintenant de l'effet des conseils divins dans lesquels Dieu agit pour sa propre gloire. Or cela est entièrement en Christ — connu dans ses diverses gloires dans lesquelles il est révélé. Dans l'Eglise, l'office de l'Esprit-Saint, qui a poussé autrefois les saints hommes de Dieu, est de prendre ce qui est à Christ et de nous l'annoncer. Dès lors, quoique Jérusalem, ou Israël, ou même l'Eglise, puisse être l'objet en connexion avec lequel Christ doit être glorifié, c'est uniquement en connexion avec lui qu'ils acquièrent cette importance. Il en est ainsi de la Parole elle-même dans les Écritures de l'Ancien Testament: elles peuvent toutes nous rendre sages à salut « par la foi qui est dans [le] Christ Jésus. » D'un autre côté, comme il est évident que c'est cela seul

qui donne à tout sujet dont il peut être fait mention sa vraie et juste importance, dès lors, si Jérusalem est en connexion avec Christ, avec ses affections et sa gloire, Jérusalem devient importante; et je trouve dans sa connexion avec Christ, en tant que je comprends sa gloire, la clef pour interpréter tout ce qui en est dit. Elle a, dans la pensée de Dieu, son développement propre en connexion avec la manifestation de sa gloire. Il peut y avoir eu dans le cours de l'histoire d'Israël certaines manifestations des voies gouvernementales de Dieu, importantes pour leur foi et leur soumission à Dieu en passant, et qui étaient un accomplissement partiel de telle ou telle prophétie. Mais ces manifestations, quelque vraies qu'elles fussent, et quoi qu'en cherchant on puisse les découvrir, sont, dans un certain sens, comparativement perdues maintenant dans l'ensemble du plan entier de tout ce qui se termine en Christ. Pour ce qui regarde les voies de Dieu, il peut être intéressant et instructif historiquement de les observer à leur place, mais elles deviennent pour nous de l'histoire — histoire importante et intéressante — et non de la prophétie.

Ainsi donc, le premier point important à comprendre, c'est que ni l'Eglise, ni Jérusalem, ni les Gentils, ne sont en eux-mêmes les objets de la prophétie, encore moins Ninive, ou Babylone, ou autres, mais Christ. Or c'est là ce qui nous donne

la vraie portée et la vraie intelligence de l'importance réelle de chaque sujet et de la place qui lui appartient, savoir en ce que Christ est le centre dans lequel toutes les choses dans les cieux et sur la terre seront un jour réunies. Différents sujets deviennent la sphère de sa gloire, comme étant en connexion avec lui, et chaque sujet est mis à sa place dans sa connexion avec lui, et par cette connexion même je trouve le moyen de comprendre ce qui en est dit. Ainsi, si l'Eglise est l'épouse de l'Agneau, c'est dans ce caractère et dans cette relation que je dois saisir ce qui la concerne. Si Jérusalem est la ville du grand Roi, c'est là que je trouverai la clef des voies de Dieu avec elle. Si les saints doivent vivre et régner avec le Christ et être un royaume de sacrificateurs pour son Dieu et Père, je trouverai là l'intelligence de ce qui les concerne dans ce caractère : non comme unis avec l'Époux, mais associés avec celui qui est Roi et Sacrificateur. Et ainsi du reste. Mais, outre que c'est la seule manière de comprendre la prophétie quant à ce qui en fait l'objet, si les affections sont bien gouvernées, l'intelligence est claire — l'œil est simple et tout le corps est éclairé. Je vois la chose avec Dieu, car c'est Christ qu'il a en vue, et ainsi la prophétie devient sanctifiante et non spéculative, parce que ce qu'elle enseigne devient une partie de la gloire de Christ pour mon âme. On ne saurait trop priser l'importance de

cela. Je ne devrais pas avoir à persuader les Chrétiens de la vérité à cet égard. Je les persuaderaï volontiers de l'importance de la chose. Toutefois c'est là l'œuvre de Dieu. D'une manière objective, je puis citer Eph. i. 9—11, comme établissant cette grande vérité selon le propos arrêté de Dieu.

Maintenant je puis tâcher de présenter quelques-uns des principaux sujets ou jalons pour l'étude de la prophétie, c'est-à-dire de la révélation des voies de Dieu pour accomplir sa gloire en Christ. Remarquez-le bien ; aucune des circonstances présentes, bien qu'elles puissent être historiquement instructives, et de nature aussi à confirmer la foi, ne peut être l'accomplissement propre de la vérité prophétique, par la raison que, quoiqu'elles puissent y contribuer sous la direction gouvernementale de Dieu, et présenter une leçon au moment même et plus tard, néanmoins elles ne sont pas identifiées avec la manifestation de la gloire de Dieu en Christ, ni avec les objets immédiats dans lesquels cette manifestation a lieu — car nous supposons ici des choses accomplies précédemment. Cela montre que, quant à l'accomplissement, tout se trouve nécessairement dans les acteurs de la scène à la fin, quand le jugement manifesteraplèinement — non dans une certaine mesure pour la foi intelligente — mais par des actes publics de la part de Dieu, ce qu'est son jugement ;

et comme ce jugement est sur le mal parvenu à sa maturité, le plein caractère de ce mal (dont les principes ont opéré dès le commencement, ont été discernés spirituellement, et ont été jugés partiellement de manière à mettre un frein à leur action pour l'accomplissement des desseins de Dieu en sa bonté), le plein caractère, dis-je, du fruit de ces principes sera alors montré, et Dieu sera publiquement justifié dans son jugement devant tous, en même temps qu'il introduira la bénédiction en mettant de côté le mal par sa puissance et en le remplaçant, en bien, par son propre règne. Et c'est là la vaste différence morale entre notre état présent aussi bien que celui des vrais saints dans tous les temps, et le monde à venir. Nous avons la puissance de Dieu intérieurement, par grâce et par l'Esprit, pour réaliser la volonté et la gloire de Dieu au milieu du mal, pendant qu'il subsiste, tandis qu'alors, c'est-à-dire par la présence de Christ, le mal sera ôté par sa puissance, et le bien à l'abri de tout trouble.

La remarque bien simple que j'ai à faire ensuite, c'est que, quoique la relation du ciel avec la terre nous soit dévoilée, en tant que le ciel et ceux qui y sont, sont révélés comme étant le pouvoir gouvernemental établi — c'est-à-dire que dans le siège de gouvernement placé dans le ciel il y a les objets d'une révélation spéciale. — toutefois le sujet propre de la prophétie,

c'est la terre et le gouvernement de Dieu à son égard. Et c'est uniquement en tant que la compagnie céleste est en connexion avec le gouvernement de la terre, qu'elle devient un sujet collatéral de la révélation prophétique.

De plus, la Providence n'est pas le sujet de la prophétie. Par Providence, j'entends l'arrangement du cours de toutes choses par la puissance divine, de telle sorte que tous les résultats qui arrivent dans le monde sont selon le propos arrêté et la volonté de Dieu. Elle est souvent inscrutable pour nous dans ses raisons et même dans les moyens qu'elle emploie, et laisse de l'obscurité sur le gouvernement de Dieu; toutefois elle est certaine pour la foi, et c'est ainsi qu'il demeure vrai qu'on « ne se moque pas de Dieu, » mais que « ce que l'homme sème, il le moissonnera aussi. » La foi reconnaîtra la main de Dieu dans beaucoup de choses, et croit qu'elle agit en toutes choses, mais pour le monde tout cela est entièrement caché. Certains principes, universels avec Dieu dans leur application, sont par ce moyen vérifiés, comme celui-ci : « La justice élève une nation. » Les hommes de ce monde ne voient rien du rapport entre les causes morales et l'effet; ou bien, si vraiment ils voient les causes, le résultat qui en découle, c'est qu'ils attribuent l'effet à ces causes, et Dieu est exclu. Son action immédiate et son gouvernement direct sont écartés. Or les sujets de la prophétie

sont le contraire de cela. Les résultats publics produits par l'action de Dieu, qui intervient en puissance, sont révélés. Ce sont, ou bien le jour du Seigneur, ou les résultats caractéristiques qui l'amènent — un jugement que l'homme devra reconnaître comme venant de Dieu. Or il est évident que le jour du Seigneur, à proprement parler, clôt l'histoire de ce monde; c'est l'opposé de ce cours secret de gouvernement qui continue maintenant, mettant un frein à l'homme, contre lequel son orgueil s'élève et dont il s'affranchit pour suivre son train dans le mal. Quand Dieu y mettra la main, les orgueilleux auxiliaires du mal s'abaisseront devant lui.

Je ne nie pas que certaines grandes et remarquables interventions de Dieu en jugement soient appelées, dans un sens subordonné, le jour du Seigneur, en vertu de leur analogie pratique avec ce temps dont il est dit : « L'Éternel sera seul haut élevé en ce jour-là. » Mais ces interventions mêmes sont en contraste avec le cours du gouvernement providentiel qui, par l'idée même, n'interrompt pas le cours ordinaire des événements, mais le règle. Il y a des prophéties qui peuvent paraître à quelques-uns se rapporter au cours de la Providence, mais celles-là mêmes confirment la distinction d'une manière remarquable. Prenez les dix cornes. Quelle est l'histoire providentielle de ces cornes, prises selon l'application ordinaire qu'en font les com-

mentateurs? Des fléaux qui ont continué quelque cent cinquante ans, depuis le premier jusqu'au dernier, opérant le renversement de l'Empire Romain, tel qu'il était établi auparavant, et s'établissant en vainqueurs dans tout son territoire occidental. Il peut y avoir du profit pour nous à chercher, si nous le faisons humblement, pourquoi Dieu permit ces fléaux. Était-ce le mal civil et public, ou la corruption de l'Eglise? Quelles sont les causes morales qui y conduisirent? Comment par là le jugement moral de Dieu sur le mal se trouvait-il être exécuté? Pourquoi l'Orient fut-il épargné? Comment cela ouvrit-il la porte à une tyrannie spirituelle plus terrible que tout ce qu'on avait jamais vu dans le monde? Prenez le récit prophétique. Une bête qui a dix cornes, toutes parvenues à leur croissance, monte de la mer; après quoi monte une petite corne, et la bête, les cornes et tout, sont le sujet du jugement de Dieu, et non les exécuteurs de ce jugement. C'est là la prophétie; le reste est du domaine de la Providence. Nous avons ce qui caractérise l'objet de la prophétie, et son jugement et la raison de ce jugement. Toute la partie providentielle, dont les commentateurs se sont servis pour tisser un immense système, est omis. De même quant à la statue. Tout est là réuni en un ensemble; l'application aux quatre empires est donnée; le caractère de l'objet final du jugement dans les pieds et les orteils, enfin l'exé-

cution. Nous ne trouvons rien du cours providentiel des événements par lesquels l'un prend la place de l'autre. J'ai choisi les cas qui sembleraient laisser le plus de place pour cela, et dont les hommes ont parlé le plus sous ce rapport ; et quel est le résultat ? Il est tel que si on le prend comme un accomplissement littéral, un enfant même peut voir la contradiction. Quelle analogie y a-t-il entre une guerre de cent cinquante ans pour détruire un empire, et dix royaumes, tous dans la plénitude de leur énergie et de leur croissance, s'élevant de cet empire et faisant partie de cet empire, comme le symbole de sa force ? Dans l'Apocalypse, avant la fin, nous trouvons des jugements sommaires, exécutés avec une sévérité progressive, dans les sceaux, les trompettes, et les coupes, avant que le Roi sorte pour détruire la bête ; des jugements infligés de Dieu, mais non, dans l'Écriture, l'histoire providentielle. Ce sont tous de vrais jugements immédiats, bien qu'ils ne soient que préparatoires et servant d'introduction, infligés soit sur les circonstances, soit sur les personnes des hommes de ce monde — sur les méchants. On voit la main de Dieu. Mais il n'y a point d'explication de causes ou du cours providentiel des événements. Nous trouvons l'état moral des hommes, exceptionnellement, dans ces choses dont ils refusent — dans un cas — de se repentir ; mais en général il ne s'agit pas du cours des

événements réglés par la Providence pour maintenir l'ordre en toutes choses, mais de la terre en tant que sujette à la vengeance de Dieu en jugement. Il n'est aucun lecteur attentif qui puisse le révoquer en doute. Le but de la Providence est la direction du gouvernement de Dieu présentement, afin de contribuer à l'accomplissement de ses desseins. L'histoire Apocalyptique consiste dans des jugements infligés.

En outre, nous pouvons ajouter que la Providence s'occupe de la discipline journalière des enfants de Dieu. La prophétie traite des jugements de Dieu, qui ôtent de devant sa face ceux qu'il juge, et de la pleine bénédiction de son peuple. Je ne crois pas qu'on puisse alléguer aucune prophétie qui parle d'un cours d'événements appliqué à son peuple pendant qu'il est reconnu. Ce qui en approche le plus, c'est Esaïe ix, 8 à x, 23; mais ce sont là des jugements infligés, et nullement un cours de choses dirigées par la Providence.

Après avoir ainsi parlé des sujets de la prophétie moralement, je puis passer aux sujets positifs qu'elle embrasse.

Outre la création dont Christ est la Tête et dans laquelle nous pouvons comprendre les anges, il y a trois grandes sphères dans lesquelles la gloire de Christ est déployée — l'Eglise, les Juifs et les Gentils. L'Eglise, à proprement parler, n'est pas le sujet de la prophétie. Quant à la

prophétie de l'Ancien Testament, le Nouveau déclare de la manière la plus absolue et la plus positive que l'Eglise était un mystère caché dans tous les siècles, et révélé maintenant par l'Esprit aux apôtres et aux prophètes. L'Eglise appartient au ciel, elle est le corps de Christ qui est assis là, et pendant qu'il y est ainsi assis. La prophétie se rapporte à la terre. Il est vrai que, par cette raison même, l'Eglise est envisagée, quand elle prend part au gouvernement de la terre; et les noces de l'Agneau ainsi que la description de la Jérusalem céleste donnent l'époque d'où date le caractère de cette relation avec la terre.

D'après le Nouveau Testament, la relation de l'Eglise avec Christ fit que l'Esprit Saint y établit sa demeure, et communiqua la lumière nécessaire sur sa position, pendant qu'elle attend le Seigneur. Il n'y avait aucune idée de la présence de Dieu attachée à l'existence d'institutions formelles, ni une série de prophètes pour rappeler le peuple à ce qui serait en harmonie avec ces institutions — le peuple qui était nécessairement le peuple de Dieu pendant que ces institutions subsistaient. Sous un rapport, néanmoins, quoique l'Eglise ne soit pas le sujet propre de la prophétie, pendant qu'elle subsiste comme reconnue de Dieu certaines choses sont prédites en connexion avec elle, c'est-à-dire, son déclin et sa corruption, comme un avertissement moral

pour le temps présent; mais cet état devient à la fin celui de pure iniquité apostate, comme objet distinct du jugement. Ainsi donc, je n'en doute pas, et c'est ce que croient un très-grand nombre de chrétiens, quand le Seigneur voulait donner un tableau de l'histoire de l'Eglise, comme corps extérieur dans le monde, en grande partie dans un état tel qu'il ne saurait aucunement la reconnaître comme son corps céleste, il choisit, dans sa sagesse divine, sept églises qui fournissaient le caractère moral des états successifs dans lesquels elle tomberait, et leur présente avec insistance ses jugements. Mais cela ne forme pas un sujet positif de prophétie. Quel que soit notre sentiment sur la partie subséquente de l'Apocalypse qui traite des événements qui suivent la période des sept églises, il est certain qu'elle consiste en des jugements sur le monde, et nullement en des prophéties sur l'Eglise, sauf, comme il a été dit, à la fin. Il y a le simple fait que la bête vainera certains saints, et qu'il mettra à mort deux témoins. On ne trouve aucune prophétie générale quant à l'Eglise elle-même dans le cours de l'Apocalypse. Il était bon de donner ces faits. La raison en est évidente pour quelqu'un qui sait ce qu'est l'Eglise. Elle n'est pas du monde. Elle est, comme telle, assise dans les lieux célestes en Christ, ce qui est au-delà de la portée de la prophétie. Elle ne sera jamais établie sur la terre comme les Juifs. Ce

n'est pas sa vocation. Le gouvernement de Dieu ne l'y établira jamais en paix. La bénédiction qu'il lui réserve c'est de l'enlever de la terre pour être avec le Seigneur en l'air. Je ne nie pas une application partielle de l'Apocalypse à ce qui porte le nom de l'Eglise, mais qui est la puissance du mal dans le monde; mais cela ne fait pas de l'Eglise un sujet de prophétie. D'après cela, comme nous l'avons dit, nous trouvons l'Eglise dans le ciel à la fin, en connexion avec la terre, quand toutes choses sont réunies dans le Christ; mais aucune mention de voies quelconques de Dieu pour l'établir, ni de progrès vers un résultat d'aucune sorte. Elle doit régner avec Christ et souffrir avec Lui.

Les autres sphères du déploiement de la gloire de notre Sauveur béni, ce sont les Juifs et les Gentils; ils sont, à des degrés différents, les sujets de son gouvernement terrestre, comme l'Eglise fut la pleine manifestation de sa grâce souveraine en rédemption, laquelle la place dans les lieux célestes en Christ, afin que Dieu montre « dans les siècles à venir les immenses richesses de sa grâce, par sa bonté envers nous dans [le] Christ Jésus. » Cette distinction est pleine d'intérêt. L'homme n'est pas gouverné en étant introduit dans l'Eglise. Qu'il soit Juif ou Gentil, il est pris, comme un pécheur rebelle, perdu, haïssant Dieu, enfant de colère, et mis dans la même place que Christ. Il ne s'agit pas là de gouverne-

ment, mais de grâce. Les Juifs sont le centre du gouvernement immédiat de Dieu, manifesté moralement selon sa volonté révélée. Les Gentils sont amenés à reconnaître sa puissance et sa souveraineté déployées dans ses voies avec eux. Je parle de la chose, à proprement parler, en son caractère selon ce qui en est révélé; car tout pécheur qui est sauvé, dans tous les siècles, est sauvé comme tel, individuellement, par grâce, et tout chrétien est sous le gouvernement immédiat du Père, comme appartenant à la famille céleste; mais pourtant le but de ce gouvernement est différent. Avec le chrétien, c'est de le préparer pour le ciel; avec les Juifs, au contraire, c'est de manifester la justice de Dieu sur la terre; je parle des Juifs comme formant un corps ou un peuple. Christ et l'Eglise souffrent pour la justice et règnent. Les Juifs, comme peuple, souffrent pour leur péché, et le résultat de leur histoire sera : « Quoiqu'il en soit, il y a une récompense pour le juste; quoiqu'il en soit, il y a un Dieu qui juge en la terre. »

En outre, la prophétie ne s'applique pas à un état où le peuple de Dieu, responsable sous le gouvernement immédiat de Dieu, marche bien, en sorte qu'il peut le bénir comme marchant sous son regard, en témoignage de sa faveur. Cette intervention spéciale, car telle est la prophétie, s'appliquait au cas de leurs manquements. Ainsi, après que Silo fut renversé et

l'arche prise, Samuel fut suscité; c'est pourquoi il est dit de lui : « Tous les prophètes depuis Samuel. » Ce caractère de la prophétie devient complètement évident quand on lit les prophètes, qui adressaient leurs prophéties au peuple en général. Et même le principe en est évident. Mais si les prophètes montraient au peuple ses transgressions, ils signalaient constamment le Messie, le grand Libérateur. Ainsi, dans le cantique d'Anne (1 Sam. II, 9, 10), où le gouvernement du monde par Jéhovah en sa souveraineté (1) et l'exaltation du Messie sont pleinement présentés. Ainsi, historiquement, Samuel fut suscité à la chute et à la ruine d'Israël, et introduisit David. La prophétie juge le peuple en sa responsabilité, et annonce le souverain dessein de Dieu.

Mais cela me conduit à faire remarquer deux caractères de la prophétie, qui dérivent, pour ce qui regarde les Juifs, des deux positions différentes dans lesquelles nous les trouvons dans l'Écriture : d'abord comme un peuple plus ou moins pleinement reconnu de Dieu — Dieu agissant au milieu d'eux d'après des principes connus de gouvernement; en second lieu, rejetés pour un temps, et le pouvoir souverain

(1) Le lecteur fera bien de consulter ce passage, qui, comme l'introduction du nouvel ordre de choses pour Israël, donne le caractère de la prophétie d'une manière bien remarquable.

sur la terre confié aux Gentils. Cette dernière période forme le temps des Gentils. Pour le moment, je me borne aux Juifs. Tant que Dieu peut en quelque manière reconnaître son peuple, il s'adresse directement à lui. Jusqu'au temps de Nébucadnetzar, le trône et la présence de Dieu étaient au milieu d'Israël. Depuis cette époque, le pouvoir souverain sur la terre cessa d'être immédiatement exercé par Dieu, et fut confié à l'homme parmi ceux qui n'étaient pas son peuple, en la personne de Nébucadnetzar. Ce fut là un changement d'une immense importance, soit par rapport au gouvernement du monde, soit par rapport au jugement de Dieu sur son peuple. L'un et l'autre ouvrent le chemin aux grands objets de la prophétie développés à la fin, le rétablissement — à travers la tribulation — d'un peuple rebelle, et le jugement du chef infidèle et apostat du pouvoir parmi les Gentils. Néanmoins, les relations antérieures d'Israël et des nations ne sont pas omises ; mais nous devons présenter un autre point de toute importance pour le développement de cela. Nous avons vu qu'Israël, quant à ses rapports avec Jéhovah, avait été infidèle, et qu'I-cabod avait été écrit sur lui ; l'arche de Dieu, la gloire et la force de Dieu en Israël, avait été livrée entre les mains des ennemis — des ennemis laissés dans la terre par l'infidélité d'Israël. Mais Dieu intervient, en sa grâce souveraine, et suscite David, figure de

Christ, qui descendit de lui selon la chair, Roi d'Israël en grâce et en délivrance. Le mal se montrant dans ses descendants, la majeure partie d'Israël se révolte contre le roi qui était de sa famille : deux tribus restent, et c'est à un résidu de ces tribus, ramené de Babylone, que Christ est présenté, mais il fut rejeté. Ainsi donc, deux choses donnèrent l'occasion du jugement d'Israël, l'idolâtrie et la rébellion contre Jéhovah, puis la réjection de Christ. Ayant présenté cette seconde cause de jugement, je la laisse pour le moment, afin de considérer la première cause, la rébellion contre Jéhovah. Israël aurait dû être le témoin de la bénédiction qu'il y avait à être dans une telle relation avec l'Éternel. « Oh ! que bienheureux est le peuple auquel il en est ainsi ! Oh ! que bienheureux est le peuple duquel l'Éternel est le Dieu ! » Israël, au contraire, apprit les voies des païens ; il devint même plus corrompu qu'eux, et l'Éternel permit aux nations environnantes de les attaquer et de les opprimer. La chose eut son plein développement dans les dix tribus ; la maison de David, suscitée en grâce, étant pour un temps un appui pour Juda. Quoique toutes les nations environnantes aient eu leur part dans ces attaques, en résultat la principale fut Assur. En conséquence, à la fin, cette puissance prévalut entièrement contre Israël et envahit Juda ; et le Seigneur seulement à la fin défendit Jérusalem,

où le fils de David était un appui en justice. Pourtant, si Israël avait mérité tout ce châtement, ces verges dont Dieu s'était servi pour le châtier avaient, dans leur animosité, méprisé l'Eternel, son peuple et son trône. Assur, particulièrement, s'était glorifié contre l'Eternel, comme la cognée « contre celui qui en coupe. » Dès-lors elles devinrent elles-mêmes les objets de jugements destructeurs.

Tous ces éléments se retrouvent à la fin, quoiqu'il y ait eu un accomplissement historique partiel, Nébucadnetsar ayant exécuté le jugement à cette époque. Les nations envahiront le pays. L'Assyrien, en particulier, sera le fléau de Dieu, comme un torrent débordé, et le double événement aura lieu ; d'abord Juda et Jérusalem, puis par une attaque avant la fin (1) tout le peuple (preuve de l'application à la fin) sera envahi ; mais plus tard, quand le vrai Fils de David sera là, et que le pays sera de fait le pays d'Emmanuel, Jérusalem sera préservée, et toutes ces nations seront jugées. Jérusalem les foulera comme les gerbes sur l'aire. Ces circonstances, sous l'enseignement de Dieu, éclaireissent une vaste masse de prophéties, dont Esaïe donne le cours de la manière et dans l'ordre les plus com-

(1) Il y aura deux attaques. Jérusalem sera foulée par la première ; à la seconde, Christ sera là, et le jugement aura lieu. Esaïe et Zacharie sont clairs sur ce point.

plets, tandis que d'autres prophètes en présentent diverses parties.

Mais la famille de David elle-même, en tant que placée avec sa responsabilité sur le trône de Dieu à Jérusalem, fut infidèle, comme nous le savons; et le péché de Manassé rendit leur gouvernement intolérable pour Jéhovah. Juda fut aboli de devant sa face, comme Israël l'avait été. Mais alors que restait-il de la sphère du gouvernement direct de Dieu d'après une loi donnée? Rien. Sa gloire se retira de Jérusalem et de la terre, car elle avait rempli le temple de Jérusalem (Voyez Ezéch. 1—x). Ce jugement avait donc un caractère et une signification bien plus importants. Il abolit le gouvernement de Dieu de dessus la terre, et confia le pouvoir au chef des Gentils. Israël fut mis de côté pour un temps. Mais Juda fut providentiellement rétabli d'une manière partielle, et le Messie lui fut présenté; mais, comme nous l'avons vu, il le rejeta en déclarant qu'ils n'avaient pas d'autre roi que César. Cela plaça Juda sous le pouvoir des Gentils, non-seulement comme un châtement pour leur rébellion contre Jéhovah dans les personnes de leur roi et de la race de David; mais sur le fondement qu'ils avaient eux-mêmes rejeté le Messie promis, et pris le Gentil pour leur chef. Cela aussi, conséquemment, trouve son accomplissement en jugement dans les derniers jours. Dans les prophètes qui s'adressent à Israël comme

étant plus ou moins reconnu de Dieu, il y a à peine une allusion à la part spéciale des Gentils dans la chose. C'est le sujet de Daniel et, nous pouvons ajouter, de l'Apocalypse, par une raison que nous donnerons tout à l'heure. Juda est vu dans la prophétie, dans les derniers jours, sous l'oppression du chef du pouvoir des Gentils, séduit par un faux Christ et opprimé. Mais Dieu regarde encore Israël comme étant à Lui, l'ayant fait passer à travers la tribulation la plus profonde. Ceux qui, par grâce, s'attachent à l'Éternel, invoquent son nom et reçoivent la parole de l'Esprit de Christ, au lieu de se joindre à l'idolâtrie avec les Gentils et leur chef, seront délivrés, et la puissance apostate des Gentils ainsi que le faux prophète seront jugés.

Un autre élément s'introduit ici. Après la réjection des Juifs, comme nous le savons, le Christianisme est entré. Mais, hélas ! l'homme y fut aussi infidèle que dans le Judaïsme. De bonne heure dans le temps des apôtres, le mystère d'iniquité commença déjà à se mettre en train, devant se terminer dans une apostasie, et les dix rois du monde des Gentils livreraient combat à l'Agneau. En un mot, une apostasie publique dans la sphère de la profession du Christianisme, et la révélation de l'homme de péché, la guerre ouverte de la bête et des rois associés avec elle contre le Seigneur, interviennent comme un élément des événements des derniers jours,

complétant le caractère et la description de la puissance des Gentils qui avait pris la place du trône de Dieu à Jérusalem, et à laquelle Dieu avait confié l'autorité dans le monde. C'est là, avec ses antécédents, ce que fournit l'Apocalypse du volume prophétique. Le résultat de la destruction de cette puissance, ainsi que de celle de l'Assyrien et des autres nations, c'est l'établissement d'Israël en bénédiction sous Christ sur la terre, le trône de Jéhovah étant ainsi rétabli en sûreté à Jérusalem. La destruction de la puissance des Gentils n'atteint pas entièrement cette dernière époque. C'est pourquoi Daniel, qui traite de la période de la puissance des Gentils, ne parle jamais du millénium. Dieu a voulu qu'il arrivât juste à la délivrance; et il s'arrête là. L'effet de la destruction de la puissance des Gentils, c'est de réunir le Seigneur, Jérusalem et Israël, et alors vient le jugement de l'Assyrien et des divers ennemis qui se sont élevés contre le Seigneur et contre son peuple. Cela introduit le règne de paix (1). Leur connexion avec Israël a

(1) Pour ce qui regarde Israël, voici l'effet moral. — Afin de se sauver du fléau débordé, Juda, qui avait rejeté Christ, se liguera avec l'Antichrist et les Gentils apostats, et se joindra même à l'idolâtrie; mais, malgré tout cela, le fléau débordé traversera. Un résidu, méprisé, souffrant et rejeté, reculer devant ces choses, reconnaîtra Jéhovah, et croîtra graduellement en lumière, mais au milieu d'une grande affliction telle qu'il n'y en eut jamais. Quand tout espoir semble perdu et que l'ennemi revient en son orgueil, l'Eternel paraîtra et les sau-

conduit, sous bien des rapports, à anticiper sur ce qui regarde les Gentils. Toutefois il sera bon de parler aussi d'eux.

Nous trouvons dans l'Écriture un double caractère des Gentils, comme on l'aura déjà remarqué : leur opposition au peuple de Dieu quand il avait ce caractère du moins extérieurement ; et leur orgueil, leur rébellion, et l'oppression par eux de ceux qui avaient porté le nom de son peuple, quand le pouvoir leur fut donné de Dieu. La différence de ces deux états était grande. Jusqu'au temps de Nébucadnetsar, divers royaumes et diverses nations furent reconnus comme tels dans le gouvernement providentiel de Dieu, bien qu'entièrement laissés à eux-mêmes moralement, leur existence étant le fruit de son propre jugement en Babel. Israël était le centre de ce système général, étant reconnu comme son peuple (seul connu de lui d'entre toutes les familles de la terre), l'Éternel ayant, quand il séparait les fils d'Adam et partageait aux nations leur héritage, établi les bor-

vera, et entreprendra leur cause contre tous leurs ennemis. — Pour ce qui regarde les dix tribus, du moins la plus grande partie, ce ne sera pas là leur histoire. Comme ils ont arrêté d'être comme les Gentils, Dieu ne l'a pas permis ; ils ne sont pas sous l'Antichrist, ni retranchés dans le pays, mais ramenés, comme Israël sortant d'Égypte, sous la verge de Dieu, et les rebelles sont retranchés, afin qu'ils n'y entrent pas. Israël et Juda seront alors réunis sous un seul chef, Christ, qui rassemblera de toutes parts ceux qui sont laissés en divers pays.

nes des peuples selon le nombre des enfants d'Israël. Mais Israël ayant failli dans cette position, et les nations — surtout l'Assyrie — ayant été en faute et coupables, Dieu les juge tous; car Israël dédaignait la verge de son Fils (Ezéch. xxi, 10 — vers. Angl.), et comment les autres subsisteraient-ils? Tout l'ordre gouvernemental est mis de côté, et avec Israël l'indépendance de toutes les nations est perdue, et partout où habitent les fils des hommes, la domination d'Adam est placée entre les mains du chef des Gentils. Quant à toutes ces nations qui existaient avant Nébucadnetsar (outre lesquelles Esaïe xviii fait allusion à un certain peuple non nommé, en dehors de leurs limites, et Ezéchiel introduit la puissance du nord, Gog, dans son invasion aux derniers jours), leur histoire et leur jugement dans les derniers jours sont donnés dans les prophètes, et on les trouve d'une manière ou d'une autre hostiles à Israël, et assemblés contre Jérusalem dans les derniers jours. En général, nous trouvons Zach. xii et xiv, Es. xxx, Mich. iv et d'autres passages, qui révèlent le rassemblement des nations contre Jérusalem. Mais ces passages révèlent aussi que Jérusalem est prise une fois, et qu'une seconde fois elle ne l'est pas, parce que le Seigneur est là et qu'il la défend. Les nations elles-mêmes sont jugées. En cela le fier orgueil des nations est brisé, comme celui d'Israël (qui, à l'exception du résidu, avait cher-

ché du secours loin de Dieu, et avait été brisé et opprimé) est abaissé par ses propres épreuves. Et quel que soit le degré auquel les nations ont pu s'élever, on les verra s'incliner devant la souveraineté et la puissance de Dieu, et reconnaître qu'il est au milieu d'Israël qu'elles ont méprisé. Celles d'entr'elles qui sont épargnées reconnaîtront Jéhovah en Sion quand il aura apparu — Sion étant établie en paix par la présence de Jéhovah.

Telle est l'histoire des nations, comme telles ; mais, outre tout cela, la statue (ou les bêtes) est une histoire distincte, comme nous l'avons vu, et aussi un sujet prophétique distinct. L'homme employa la puissance que Dieu lui avait confiée, pour s'élever contre Dieu et opprimer son peuple et fouler aux pieds son sanctuaire. Et ce n'est pas tout : la dernière bête en particulier trempa ses mains — lavées en vain devant les hommes — dans le sang innocent du Fils de Dieu, et s'associa ainsi à la portion apostate du peuple juif. Hélas ! ce n'était pas tout. Le mystère d'iniquité agissant au milieu de l'Eglise y produit l'apostasie ; et des hommes méchants, se glissant parmi les fidèles, manifestent le caractère particulier de ceux qui seront jugés par Christ à sa venue au dernier jour. Cette apostasie donne occasion à la manifestation de l'homme de péché ; ce qui est la pleine expression de la méchanceté du cœur humain sous la puissance

complète de Satan. Il ne reconnaît aucun Dieu; il se présente comme étant Dieu, séduisant comme un faux Christ par des signes et des prodiges; telle est la fin religieuse de l'homme abandonné à lui-même : tout cela est lié avec la puissance publique de Satan sur la terre, et maintient cette puissance; tel est le dernier caractère de la puissance des Gentils, où le Christianisme avait été introduit. Elle aura une forme à la fois athée et propre à l'apostasie des Gentils, provenant des formes de la chrétienté apostate et accompagnée de ces formes. Les derniers actes de puissance, rebelles et exaltant l'homme, à Jérusalem, attireront la ruine sur le chef et ses adhérents, par la manifestation du Seigneur Jésus — alors suivra ce dont nous avons déjà parlé — la prise de possession de la puissance royale en Israël par Christ le Seigneur, et la destruction de tous les ennemis qui se seront rassemblés contre lui.

C'est ici que nous trouvons l'Eglise dans la prophétie. Les noces de l'Agneau ayant eu lieu, après que l'Eglise est montée au ciel, les saints en sortent avec le Seigneur monté sur le cheval blanc, pour la destruction triomphante de la bête et du faux prophète. Puis l'Eglise est vue dans sa relation avec la terre en bénédiction, comme la Jérusalem céleste, en contraste frappant avec les rapports corrompus et corrompus de Babylone avec les rois de la terre, rapports

qui se terminent par le fait que les nations et la bête haïssent Babylone et la détruisent.

Dans cette scène de malheur, qui précède la destruction de la bête, nous trouvons dans les prophètes un résidu de Juifs, qui, dans la profondeur de leur détresse, regardent vers Jéhovah, et apprennent toujours plus à regarder à lui, étant animés par l'Esprit prophétique de Christ et enseignés par cet Esprit. C'est à ceci que s'applique tout le corps des Psaumes, nous en donnant l'expression diversifiée, outre la sympathie de Christ avec eux. Esaïe Lxv et Lxvi parlent longuement de ce résidu. Il faut remarquer ici une autre circonstance dont parle la prophétie. Avant l'exécution du jugement, il y aura un témoignage de Dieu dans le cercle de ce mal spécial et en dehors de ce cercle. Ces choses ne doivent pas être confondues. Dans la première moitié de la dernière semaine de Daniel (1), il y aura un témoignage rendu au Dieu de la terre. La bête, montant dans sa dernière forme, y mettra fin, ajoutant cela au reste de sa méchanceté, afin de plaire aux hommes et de poursuivre sa carrière dans le mal sans être

(1) L'auteur écrivant sur l'Apocalypse en 1861 — plus de dix ans après cet écrit, — dit : « J'envisagerai toute la période déterminée qui doit précéder l'apparition du Fils de l'homme dans les nuées du ciel, comme formant une seule demi-semaine et non pas deux. Ce point de vue ne change rien aux faits, ni aux personnages, » — etc.

arrêtée. Pendant la dernière moitié de la semaine, il n'y a point d'obstacle, sinon le refus d'adorer la bête. En même temps, il y aura un témoignage au royaume qui vient, envoyé au loin parmi les nations, afin que tous ceux qui ont des oreilles pour entendre puissent, par grâce, échapper au jugement qui va arriver. C'est là ce qui donne occasion au jugement de Math. xxv. Sur ce point le lecteur peut consulter Math xxiv, 14; Apoc. xiv et Ps. xcvi.

Le résultat sera le plein établissement de ce qui avait été préfiguré, ou plutôt qui avait été lié avec la responsabilité de l'homme dans la condition précédente; savoir, la pleine bénédiction de ce peuple et le trône de Jéhovah à Jérusalem; mais il y a encore une chose ajoutée, qui avait été préfigurée dans la puissance des Gentils, la pleine domination du Fils de l'homme sur le monde. Il reste à ajouter que la prophétie de l'Ancien Testament et du Nouveau déclare également que Satan sera lié, qu'il sera chassé du ciel, (d'où il a corrompu même le bien que Dieu avait placé entre les mains des hommes), et bientôt après, de la terre aussi. Il sera enfermé dans l'abîme, et la bénédiction du monde continuera sans être interrompue jusqu'au moment où il est de nouveau délié. Et même alors il ne paraît pas que les saints auront à souffrir. Ils seront rassemblés, séparément de ceux qui seront séduits. Le jugement des morts vient

après, puis le nouveau ciel et la nouvelle terre, le règne médiatorial étant terminé et remis à Dieu le Père; et la famille du dernier Adam jouira de la bénédiction pleine et entière, éternelle, laquelle leur a été acquise par leur Tête.

J. N. D.

LA DOCTRINE DU NOUVEAU TESTAMENT
SUR LE SAINT-ESPRIT.

MÉDITATION IV.

LE PARACLET OU LE CONSOLATEUR. »

(Jean XIV, 26; XV, 26; XVI, 7 à 15.)

Dans les chapitres dont quelques versets ont été lus, nous entrons dans une région de vérité sensiblement différente, relativement à l'Esprit de Dieu. Il n'est plus question de la nouvelle naissance, ni même de l'Esprit Saint comme étant la puissance de communion avec les sources de la grâce — communion avec le Père et avec son Fils Jésus-Christ. En outre, ce n'est pas non plus l'Esprit Saint comme une puissance qui du dedans coule au dehors, rendant un té-

moignage vrai au Seigneur rejeté par le monde mais céleste, avant que l'heure vienne pour lui de se manifester au monde, et les siens avec lui. Ce sont là, en tant qu'il s'agit de l'Esprit de Dieu, les trois sujets de Jean III, IV et VII.

Quelle est donc la grande vérité dominante que le Seigneur met devant nous dans les chapitres qui ont été lus? Quel est l'objet qui frappe le plus éminemment une âme soumise à la Parole de Dieu, en entendant ou en lisant ces passages? Il se peut qu'il y ait des différences, et il y en a en effet, dans chacune de ces communications; mais elles ont néanmoins — soit le ch. XIV, ou le ch. XV, ou le ch. XVI — une grande vérité en commun, qui n'avait été présentée dans aucune partie précédente de cet Evangile — une vérité qui est d'une valeur si immense en elle-même, et aussi d'une telle immensité dans ses conséquences, que nous n'aurions pu en aucune manière la déduire d'aucune des communications précédentes de notre Seigneur. Voici le principe commun dans ces chapitres (XIV, XV et XVI), c'est qu'il ne s'agit pas seulement d'une source qui imprime son propre caractère à la nouvelle vie qui est donnée au croyant, ni d'une puissance qui opère, soit intérieurement ou extérieurement, et cela dans le culte aussi bien que dans le témoignage; mais il y a beaucoup plus. Nous trouvons le témoignage de Christ fortement marqué dans ces

chapitres ; mais il y a une autre vérité qui non-seulement s'élève au-dessus de ce que nous avons vu dans la première partie de Jean, mais encore ressort particulièrement dans chacune de ces communications qui sont maintenant devant nous. Il y a une personne divine qui nous y est présentée d'une manière proéminente. Ce n'est pas seulement une source ou une puissance, mais une personne.

Or l'occasion explique évidemment la source de cette différence. Le Seigneur Jésus était sur le point de s'en aller — lui, la personne bénie qui avait appelé à lui les disciples, qui avait formé leur cœur pendant son ministère terrestre en leur révélant le Père. La scène allait se terminer par sa mort, en laquelle Dieu serait infiniment glorifié. Comme il le dit lui-même : « Maintenant le Fils de l'homme est glorifié et Dieu » — non simplement le Père, mais *Dieu* — « est glorifié en lui. » Le Père était glorifié, mais cette vérité renferme quelque chose de plus, et une tout autre pensée : « Dieu est glorifié en lui. » Le péché était contre Dieu et devant Dieu ; par conséquent il était impossible que Dieu passât par-dessus. Il faut que la nature morale de Dieu se manifeste dans toute sa force et toute son indignation contre le péché. Jésus, le Fils de l'homme, le Christ rejeté, prend sur lui-même le péché, et devient responsable pour les iniquités de son peuple. Dès-lors, sur la

croix, Dieu a acquis une gloire qu'il n'eut jamais auparavant, et qu'il est impossible qu'il reçoive jamais une seconde fois. Dieu fut glorifié, infiniment et pour toujours. La conséquence est que depuis ce moment-là jusque dans l'éternité, Dieu a devant lui la grande œuvre et en même temps l'œuvre précieuse, de manifester, sous toutes les formes possibles, son appréciation des souffrances infinies dans lesquelles Jésus l'a glorifié. Le résultat immédiat de cette œuvre fut que Jésus, étant ressuscité d'entre les morts par la gloire du Père, prit sa place à la droite de Dieu dans le ciel. Rien autre n'eût été pour lui un témoignage adéquat de la valeur de la croix. Il y a des résultats qui seront accomplis en leur temps; il n'y a aucune bénédiction que Dieu ait jamais donnée ou puisse jamais donner, à part de la croix du Seigneur Jésus. Mais en même temps, la croix a si parfaitement et entièrement satisfait la justice de Dieu, sa sainteté, sa majesté et son amour — tout son caractère en un mot aussi bien que ses affections — que maintenant Dieu a simplement devant lui, pour ce qui concerne Christ et ceux qui le reçoivent, la tâche bénie de satisfaire pleinement sa propre nature en bénédiction selon tout ce qui est en son cœur. C'est cela seul qui explique ce qu'il fait maintenant. En vertu de cela, non-seulement il met Jésus à sa droite, mais il proclame son évangile — chose qu'il n'avait jamais faite auparavant.

ravant — et il l'envoie à toute la création. Dieu est le même Dieu, et pourtant des milliers d'années avaient passé sur ce monde sans qu'il eût jamais fait annoncer aux hommes un pareil message. Il pouvait y avoir une bonne nouvelle ou une autre, de bonnes nouvelles pour Abraham ou pour les enfants d'Israël ; mais il n'y eut jamais auparavant la bonne nouvelle de sa grâce envoyée au loin à toute créature. Ce n'est pas que Dieu commençât à être amour : Jésus-Christ ni sa croix n'ont jamais produit l'amour en Dieu. C'est le caractère distinctif de l'amour en Dieu, qu'il n'est ni créé, ni causé, ni mis en action par ce qui est en dehors de cet amour même. L'amour est dans la nature même de Dieu. L'amour y existerait et y existait, même s'il n'y avait pour lui aucun objet, car les objets ne créent pas l'amour ; mais en même temps, dans la souveraineté de Dieu, son amour se manifeste, et c'est envers ceux qui sont les plus nécessiteux, les plus déplorablement coupables, les plus éloignés de lui-même, et les plus hostiles. Il peut maintenant déployer son amour. C'est la croix de Christ qui justifie Dieu quand il le fait.

Mais ce n'est pas tout. Jésus disparaît de ce monde. Il devait en être ainsi. Le monde n'était pas assez pour lui. Tout ce que Dieu aurait pu y faire, tout ce que sa providence aurait pu accomplir, le don du trône de David, ni même la domination universelle du Fils de l'homme sur toute

nation, tribu et langue, n'eussent pas été une récompense suffisante de la part de Dieu pour la croix du Seigneur Jésus. En conséquence, Dieu élève Jésus à sa droite dans une gloire céleste; et c'est évidemment là ce qui fournit l'occasion des merveilleux enseignements de Jean xiv. Tout d'abord notre Seigneur présente la certitude de son retour; car s'il s'en allait au Père, ce n'était pas que son amour eût diminué. Il allait leur préparer une place. Aussi sûrement donc qu'il allait à la maison de son Père, il reviendrait, et les prendrait auprès de lui; afin que là où il serait, lui, ils y fussent aussi. Il leur avait manifesté le Père; il l'avait montré ici-bas. Ils avaient connu, ou ils auraient dû connaître, non-seulement que le Père était en lui, mais qu'il était dans le Père. Il était une personne divine; il était le Fils. La chose, sans doute, était indépendante de son œuvre; mais en même temps, elle donnait une valeur infinie à cette œuvre. Maintenant il va plus loin, et montre que pendant son absence dans la maison du Père, il donnera une chose digne de son amour et digne de la croix — une bénédiction inouïe, surpassant tout ce qui avait jamais été connu par l'homme sur la terre auparavant. Il l'introduit ainsi: « Si vous m'aimez, gardez mes commandements. » Il ne voulait pas qu'ils dépensassent leur vie et leurs affections dans d'inutiles regrets pour son absence; mais il voulait qu'ils

prouvassent leur amour d'une manière réelle et substantielle — « gardez mes commandements. » D'un autre côté, il prouverait, lui, son amour d'une manière divine en son caractère. « Et je prierai, » dit-il, « le Père, et il vous donnera un autre Consolateur, pour demeurer avec vous éternellement, [savoir] l'Esprit de vérité, lequel le monde ne peut pas recevoir, parce qu'il ne le voit pas, et ne le connaît pas; mais vous, vous le connaissez, parce qu'il demeure avec vous, et sera en vous. » Plus loin il ajoute ce qui rend la personnalité si évidente : — « Le Consolateur, l'Esprit Saint, que le Père enverra en mon nom. » Remarquez les paroles : « Enverra en mon nom. » Ce n'est pas seulement : « donnera, » car nous pouvons comprendre l'acte de donner de la puissance simplement; nous pouvons comprendre une source divine de bénédiction qui jaillit au-dedans; nous pouvons comprendre qu'il coule une provision infinie de bénédiction. Mais ici il y a bien plus. C'est indubitablement une personne divine : « que le Père, » dit-il, « enverra en mon nom, lui, vous vous enseignera toutes choses, et vous rappellera toutes les choses que je vous ai dites. »

Arrêtons-nous là-dessus quelques moments et considérons ce que c'est, ou plutôt *quel est celui*, que Dieu nous a donné — que le Père a envoyé au nom du Fils, du Seigneur Jésus. Je ne nie pas que l'Esprit Saint soit quelquefois

présenté en figure comme étant répandu ou ce qui est communiqué. Cela est familier à tous, et une chose indiscutable. Dans de telles figures la pensée est clairement la profusion de la bénédiction, la richesse, l'abondance et la prodigalité, si je puis le dire, de ce que Dieu le Père donne maintenant pour la gloire de son Fils. Mais outre les richesses du don, et l'abondance de la grâce, nous avons ici une pensée tout entièrement différente. Nous trouvons ici le plus haut degré de clarté et de précision. Et cela n'a rien qui doive étonner. C'est une personne — et non une puissance simplement. Il ne s'agit pas seulement d'une plénitude de bénédiction, mais d'une personne divine. En conséquence, le langage employé semble destiné par le Seigneur à présenter avec insistance cette grande vérité, car il savait, hélas ! qu'elle serait promptement oubliée par l'Eglise de Dieu.

J'admets aussi comme certain que le temps viendra où les hommes ici-bas recevront une autre effusion de l'Esprit Saint. J'admets la dernière pluie, comme aussi la première. J'admets l'accomplissement du beau type dans Exode xxviii, lorsque le son des clochettes se fait entendre, non pendant que le Souverain Sacrificateur est au-dedans du lieu saint, non-seulement quand il y entre, mais aussi quand il en sort. Ainsi donc, comme il y eut un témoignage rendu quand le Souverain Sacrificateur est entré, il y

aura un autre témoignage de l'Esprit Saint, quand le Souverain Sacrificateur sortira encore une fois. De même que, lorsque Jésus est entré dans les cieux, le son se fit entendre par la puissance de l'Esprit, ainsi quand il sortira de nouveau, il y aura une nouvelle forme et plénitude de la bénédiction de l'Esprit Saint répandu sur toute chair, comme il est dit dans la promesse ; mais avec cette seule différence, que la chose future ne sera assurément pas pour le même corps qui avait reçu de l'Esprit Saint la première bénédiction de la grâce divine, mais, comme nous le savons, c'est l'ancien peuple de Dieu qui en sera l'objet. Dieu visitera de nouveau Israël en grâce ; non pas, sans doute, limitant la bénédiction à Israël, mais de même qu'il a plu à Dieu maintenant de chercher dans toute nation sous le ciel, il en sera ainsi, mais d'une manière plus étendue au temps du second avènement de Christ et de son règne sur toute la terre.

Dans tout cela il pourrait sembler que nous nous fondons sur le vague ; et si nous n'avions rien autre, nous serions loin de posséder une lumière bien évidente relativement à l'Esprit de Dieu. Même dans ce sens, je ne sache pas qu'il conviendrait de parler, comme cela se fait assez fréquemment de nos jours, des influences de l'Esprit. Nous sommes en présence d'une vérité infiniment plus grande et plus imposante, et c'est de cette vérité même que le Seigneur parle

ici. Car, en effet, il ne s'agit pas simplement d'influences pour le bien de l'âme, ni d'une source jaillissante de la faveur divine, ni de puissances qui se répandraient au dehors ou au dedans à un degré quelconque. Au-dessus de cela, et mieux que cela, nous avons le glorieux fait que maintenant, pour la première fois et, d'après l'Écriture, je le crois pleinement, pour la seule fois — la présence personnelle de l'Esprit Saint est connue sur la terre — de l'Esprit Saint effectivement descendu du ciel et ici-bas comme fruit de la rédemption et du départ du Seigneur Jésus pour le ciel.

Nous admettons pleinement que conjointement avec cette présence personnelle, il y a une abondante distribution de puissance, ainsi que nous l'avons dit. Et je ne doute pas non plus un seul instant que bientôt, lorsque le Seigneur Jésus reviendra du ciel, il y aura de toutes parts une effusion plus grande encore, un déploiement beaucoup plus considérable de la bénédiction de Dieu ; mais où voyons-nous qu'Il *enverra* l'Esprit dans ce temps-là ? Où voyons-nous le Père envoyant le Consolateur au nom de Christ, le Fils ? A nulle autre période que celle-ci. C'est ici et maintenant seulement. Je ne veux pas dire que ce soient là les seules Écritures qui s'y rapportent ; mais que ce sont ici les seuls temps, et circonstances et conditions dans lesquels la Parole de Dieu place non-seulement le don de

l'Esprit et Son effusion, mais encore la mission de l'Esprit.

Il est question ici, je le répète, de Sa descente personnelle du ciel; et rien ne saurait se déduire plus clairement des paroles de notre Seigneur, ainsi que nous le prouverons dans la suite.

La clé à toutes ces déclarations git dans ce fait : la présence du Consolateur. Cette présence personnelle du Saint-Esprit, dont il est parlé ici, est en rapport intime avec l'absence personnelle de Christ après la rédemption, absence qui en est le fondement. D'un autre côté, le jour éclatant du Seigneur, ce jour qui vient, sera marqué, non par l'absence de Christ, mais par Sa présence; non par Sa séance dans le ciel, mais par Sa propre venue pour régner sur la terre; et à ce jour-là ne se rattache aucune présence personnelle de l'Esprit. Il se peut qu'il y aura, dans un certain sens, une manifestation plus grande de puissance — plus étendue, sinon plus profonde; mais ce sera un état de choses absolument différent, et l'une des différences les plus frappantes se trouve dans un fait qu'en passant nous pouvons établir ici, à savoir, que, dans ce jour-là, le Saint-Esprit n'introduira pas une seule personne dans le lieu très-saint pour adorer. Ceci, qui caractérise l'état de choses actuel, aura pris fin. Le voile ne sera plus déchiré dans le jour millénial, lorsque le règne du Seigneur Jésus-Christ sera établi sur la terre. Il

est possible qu'une pareille déclaration paraisse mal sonnante et vienne rudement choquer « la routine, » les préjugés de doctrine. Pour certains théologiens, qu'y aurait-il, après l'œuvre de la rédemption, de plus blessant à entendre admettre que la possibilité d'un retour à un sanctuaire terrestre, à un voile de séparation, et à une sacrificature humaine aussi bien qu'au renouvellement des sacrifices extérieurs? Mais, dans ma pensée, rien cependant n'est plus certain, si nous reconnaissons l'autorité des Psalmes et des Prophètes, qu'un tel état de choses sur la terre, sous le règne millénial du Seigneur. Les Docteurs gentils l'expliqueront à leur guise ou plutôt essaieront de l'expliquer de manière à n'en rien laisser; mais le fait n'en demeure pas moins d'une manière impérissable devant eux dans la Parole de Dieu, dans la parole prophétique évidemment non accomplie. Dans l'Écriture, ce fait est bien particulièrement marqué de ce signe, que quand ce jour-là viendra et que Dieu reprendra Ses relations avec Son ancien peuple d'Israël, il n'y aura pas de Pentecôte parmi les fêtes rétablies. Il y aura la Pâque et la fête des Tabernacles, mais pas la fête des Semaines. Ceci s'accorde évidemment avec ce que j'ai dit, à savoir, qu'il y aura une effusion plus abondante de l'Esprit; de telle sorte que certains dons extérieurs, communiqués au jour de la Pentecôte et après, sont désignés sous le nom

de « miracles (*vers. angl.* puissances) du siècle à venir. » Pourquoi sont-ils appelés « puissances du siècle à venir ? » Parce qu'ils sont un spécimen de cette énergie qui alors opérera inempêchée et fera connaître au vaste univers la puissante délivrance que le Sauveur a accomplie pour « toutes choses » aussi bien que pour ceux qui croient. Les « puissances » conférées de la part du Seigneur, par le Saint-Esprit, après qu'Il fut monté au ciel, sont donc justement appelées « miracles du siècle à venir » — miracles tels que la guérison des malades, des lépreux, la résurrection des morts, la vue rendue aux aveugles, les membres aux impotents, etc. — parce que ce sont là des expressions de cette puissance qui sera comme au loin et au large dans ce grand jour, du règne du Seigneur, alors qu'Il guérira toutes leurs maladies aussi véritablement qu'Il pardonnera toutes leurs iniquités. En ce temps-là, Il introduira et joindra ensemble les deux bénédictions. Il est donc clair qu'il s'agit ici d'un état de choses bien différent de ce que nous avons maintenant.

C'est pourquoi nous jouissons actuellement de ce privilège sans égal que Dieu accorde pour faire connaître l'excellente valeur et le bon plaisir qu'Il trouve en l'œuvre du Seigneur Jésus. D'où vient cela ? Cette œuvre a, sans nul doute, aux yeux de Dieu une valeur éternelle et infinie. Comment se fait-il donc que maintenant plutôt

qu'en un autre temps il en soit fait une estimation aussi saisissante et aussi divine? Je crois qu'en voici la raison : Le jour qui vient sera l'accomplissement de la promesse et de la prophétie ; ce sera le temps de mettre à effet ce que Dieu avait positivement manifesté sous cette forme de bénédiction détaillée qui était accordée à Son peuple sur la terre. Ce peuple était terrestre, et, comme tel, conséquemment, les promesses, dans leur application littérale, le concernaient. C'est pourquoi, lorsque ce jour arrivera, ce sera le jour de ces promesses que Dieu avait expressément mises devant eux, le jour du peuple terrestre et de la terre (la terre d'Israël spécialement), comme centres de leur accomplissement. Mais Dieu ne s'est jamais tenu à l'accomplissement pur et simple de ce qu'il avait promis ; et bien loin d'atteindre aux profondeurs de la grâce de Dieu en saisissant les promesses, comme cela se dit, on ne fait, au contraire, qu'atteindre en quelque sorte aux limites de ce qui a été approprié à l'homme sur la terre, ou à un peuple sur la terre, ou à la terre elle-même ; mais aussi sûrement que les cieux sont élevés par-dessus la terre, de même la grâce qui reposait pour ainsi dire intacte dans le sein de Dieu, cette grâce qui n'a jamais été définie dans la prophétie et dont la promesse n'a jamais été la mesure, doit être nécessairement proportionnée à la profondeur de la bonté de Dieu Lui-même. Et d'un côté,

C'est pour cela qu'Il a gardé par devers Lui cette réserve bénie ; non pas sans doute dans l'intention de la tenir cachée toujours, mais toutefois en la cachant dès les siècles, « caché en Dieu » comme nous le lisons ailleurs. D'un autre côté, maintenant le secret n'est plus caché, et cela parce que maintenant Dieu peut agir librement. Il a, à Sa droite, le Christ rejeté par le monde ; et à la seule vue de Christ entrant là, pour ainsi dire, au sortir de la croix et apportant dans Sa présence toute la valeur de la rédemption, Dieu ne donne pas selon la mesure du besoin d'un peuple terrestre ou selon ce qui convient à ce pauvre monde, mais Il donne ce qui est digne de Lui-même et de Christ ; Il donne ce qui serait un honneur dans le ciel même. Qu'est-ce qui peut attester ou prouver cela mieux que l'envoi ici-bas de l'Esprit bienheureux, qui connaissait si bien le ciel et qui pouvait partager tous les sentiments de Dieu le Père au sujet du Fils et de la rédemption ? De là la raison pourquoi nous entrons si pleinement dans cette bénédiction infinie.

C'est donc avec tout le poids de la vérité qui est devant nous, avec ces profondeurs jusque-là impénétrables de la grâce divine, que le Seigneur Jésus-Christ parle à Ses disciples. Il voulait les amener dans les conseils et leur révéler la pensée de Dieu le Père, la grâce du Dieu-Sauveur ; mais ce à quoi Il engage Son nom, ce

qu'il promet de la part de Son Père comme une ample compensation à la perte de Lui-même, que les siens allaient faire, c'est de leur envoyer un autre « Consolateur » pour demeurer avec eux.

Mais je présume que pour quelques-uns, sinon pour le plus grand nombre, le mot « Consolateur » ne donne pas une notion complète de ce que le Seigneur Jésus entendait réellement nous fournir en nous parlant ainsi du Saint-Esprit. Nous pourrions bien naturellement déduire du terme qu'il a rapport à l'affliction, qu'il suggère l'idée d'une personne qui nous consolerait au milieu des détresses de ce bas monde. En effet, le Saint-Esprit nous console et nous encourage; mais cela n'est qu'une bien faible partie des fonctions dont le terme « Paraclet » donne l'idée. « Paraclet » est le mot correspondant à celui qu'en fait notre Seigneur employa. Mais ce mot « Paraclet » ne signifie pas simplement « Consolateur, » mais s'entend de quelqu'un qui est identifié avec nos intérêts, qui soutient toutes nos causes, qui s'engage à nous visiter dans toutes nos difficultés, de quelqu'un qui, à tous égards, devient et notre représentant et le grand agent personnel qui traite toutes nos affaires à notre place. Voilà ce que signifie Avocat, Paraclet ou Consolateur, quel que soit l'équivalent que l'on préfère. Il est donc manifeste qu'il a une portée incomparablement plus grande que

celle des mots « Avocat » ou « Consolateur » : il veut dire l'un et l'autre, mais comprend bien davantage encore. En fait, il s'entend de quelqu'un qui est absolument et infiniment compétent pour se charger de tout ce qui peut être fait en notre faveur, quelle que soit ou puisse être l'étendue de nos nécessités, la grandeur de nos besoins dans les difficultés ou dans les exigences de la grâce de Dieu pour la bénédiction de nos âmes. Tel est le Saint-Esprit maintenant, et quelle bénédiction de l'avoir ainsi ! Mais remarquez ici que semblable bénédiction n'a jamais été connue auparavant. J'ai déjà laissé entrevoir, et même, à dire vrai, nettement exprimé la conviction qu'elle ne sera jamais connue de nouveau, tout en accordant pleinement que, quant à l'étendue, il y en aura une plus grande expansion dans le monde à venir. Mais la présence personnelle de l'Esprit ici-bas comme réponse à la gloire de Christ élevé à la droite de Dieu ! — un tel état de choses ne pourra jamais se renouveler. Tandis que le Souverain Sacrificateur est en haut, l'Esprit envoyé ici-bas donne une entrée céleste dans Sa gloire aussi bien que dans la rédemption ; lorsque le Souverain Sacrificateur sortira pour occuper le trône terrestre, l'Esprit répandu alors rendra un témoignage approprié à la terre sur laquelle le Seigneur devra régner.

Si cela reste présent à notre esprit, quelle so-

lennelle impression nous ressentirons en regardant à l'état de la Chrétienté ! Je ne mets pas en doute le fait ; mais s'il est tel, il est gros d'importance et plein de sérieuses réflexions. C'est toujours, si je puis ainsi m'exprimer, ce qui constitue le grand critérium de la vérité qui est destiné à disparaître d'abord, et toujours, je le crois aussi, ce qui est le plus difficile à recouvrer quand on l'a perdu ; car c'est invariablement ce qui reflète au plus haut degré la gloire de Dieu. Qu'est-ce donc qui pourrait être plus cher à l'Esprit, qui est ici-bas pour glorifier le Fils en glorifiant le Père ? Et que pourrait-il y avoir de plus important pour les saints ? Ne vous étonnez pas si le Diable tend toutes ses cordes et pratique toutes ses ruses pour effacer et défigurer, pour pervertir et corrompre ce qu'il ne peut détruire. Si je juge la Chrétienté d'après ce principe, quelle sera la triste conclusion ? S'il est une chose qui plus qu'une autre devrait caractériser aujourd'hui les enfants de Dieu partout, quelle serait-elle, d'après ces paroles du Sauveur ? La présence, la présence personnelle du Saint-Esprit ; la certitude que cette Personne divine est venue remplacer Christ. Je veux bien que pour l'esprit de l'homme elle soit impénétrable, et pour les sens, invisible, ainsi que cela est dit du monde dans ce passage. Evidemment, s'il s'agissait d'une chose que les sens et l'esprit pussent saisir, le monde aurait pour cela la même capa-

ité que le croyant. Mais, au contraire, « le monde ne le voit pas et ne le connaît pas ; mais vous, vous le connaissez. » Nous le connaissons et nous savons qu'il est présent, d'abord sur la simple parole du Seigneur Jésus, mais secondement aussi par la consciencie jouissance de cette présence.

Il faut que je le reçoive d'abord simplement sur la parole du Seigneur ; mais quand j'ai reçu la vérité dans mon âme, suis-je privé du sentiment de Sa présence ? Suis-je privé de goûter la joie de l'Esprit Saint habitant soit en moi, soit dans l'assemblée de Dieu ? Assurément, nos cœurs peuvent bien attester le contraire. C'est pourquoi il ne s'agit pas seulement de croire pour que cela devienne une vérité. « Ne savez-vous pas, » dit l'Apôtre, « que votre corps est le temple du Saint-Esprit ? » C'est-à-dire que ce n'est pas seulement une affaire de foi. Tout d'abord, je n'en doute pas, une âme est amenée à la bénédiction par la foi en Christ et rien de plus ; mais ne pas laisser de place pour la jouissance qui est trouvée en Lui subséquemment, tout réduire à une affaire pure et simple d'acceptation de la parole de Dieu concernant le Seigneur Jésus, ce ne serait de notre part qu'un bien pauvre témoignage à la puissance de l'habitation de l'Esprit ou à la révélation de la grâce du Sauveur. Que penserait-on d'un homme qui n'aurait d'autre assurance, concernant la réalité

de la relation de sa femme avec lui, que le fait de l'inscription du nom de celle-ci au registre de l'état civil? Il faudrait pour cela que les choses en fussent venues à un point bien extraordinaire et bien fâcheux. Et supposez-vous que la présence du Saint-Esprit — Personne divine — envoyé ici-bas expressément pour nous communiquer la puissance, et la joie, et la bénédiction, et le rafraîchissement de la grâce de Dieu dans la connaissance de Christ; supposez-vous que la présence de cette Personne divine soit pour le nouvel homme une moins grande réalité que la consolation fournie par une compagne que Dieu a donnée à l'homme pour tout ce qui appartient à la vie présente? Loin de nous une telle pensée, et c'est pour cela que je répète que c'est une question digne d'être examinée et pesée.

Sans doute, si mon âme, une fois réveillée, ne fait qu'accepter la parole pure et simple de Dieu dans l'évangile et n'a de souci ni de désir pour rien autre chose de la part de Celui qui est ici-bas pour glorifier Christ, je ne dois pas m'étonner si je reste au-dessous de la jouissance que d'autres goûtent; car le Saint-Esprit ressent un tel mépris fait à Sa grâce et ce qu'il y a d'outrageant dans cette disposition à être satisfait de la plus faible mesure possible dans la connaissance de Christ. J'éprouverai nécessairement une perte, si je m'obstine à ne rien chercher de plus. En

soi, cette disposition est, quant au principe, rationaliste, en ce qu'elle réduit la parole même de Dieu à une simple lettre; c'est le cœur se refusant à avancer dans la jouissance de cette puissance et de cette présence bénie de l'Esprit, simplement parce qu'on a cru l'évangile du salut sur la parole du Seigneur. Nous voyons, au contraire, que la Parole prend tout particulièrement soin de montrer que, individuellement, il y a, par la puissance de l'Esprit, un sentiment divin de notre relation avec Dieu; et aussi, dans l'assemblée de Dieu, j'ai le droit non-seulement de croire que l'Esprit est là, mais, croyant cela, le droit encore de goûter la douceur et les puissants effets de Sa présence. C'est pourquoi en Rom. VIII, passage qui se rapporte à ce qui concerne la nouvelle position de l'âme en Christ, il n'est pas simplement dit que le Saint-Esprit demeure en moi, croyant, mais qu'il « rend témoignage avec notre esprit que nous sommes enfants de Dieu. » Est-ce que cela signifie seulement qu'un homme croit l'évangile? Sans doute, c'est bien par là qu'il nous faut commencer, c'est-à-dire par une foi pure et simple au témoignage que Dieu a rendu de Sa propre grâce à l'égard de nos âmes, par une foi qui ne repose sur rien que cela, sur aucune émotion, ni aucune expérience de quelque genre que ce soit, sur rien que la parole de Dieu dans la bonne nouvelle du salut par Christ. Mais supposez que je

conclue que c'est là tout ce à quoi la grâce me donne droit, ne serait-ce pas, de ce côté, une erreur presque aussi préjudiciable que celle qui consiste à confondre la foi avec les sentiments et avec les expériences? Là où la foi est réelle, elle conduit à une expérience profonde, tant pour ce qui est personnel à une âme que pour ce qui regarde l'Eglise de Dieu. Quoi qu'il en soit, j'espère que ces remarques suffiront pour le sujet que je traite maintenant. Il m'a paru d'autant plus profitable d'y faire allusion, que le retour, de l'embrouillement ordinaire des évidences intérieures, à la foi simple expose les âmes à limiter tout ce qui regarde le Saint-Esprit à la simple parole du Seigneur concernant l'Évangile. Cette parole est bien donnée comme fondement; mais il y a autre chose encore à rechercher. Et nous devons, en évitant une erreur, faire attention de ne pas tomber dans l'erreur opposée. Que le Seigneur m'adresse la parole de vie, je l'admets entièrement comme le point d'où doit partir le Chrétien. Accepter l'Évangile sur la simple parole du Seigneur, c'est une chose bénie et admirable que le Seigneur nous enseigne, et cela peut-être quand nous sommes rudement poussés par l'Adversaire. Mais aussi sûrement que Celui-là est une Personne divine, qui est descendu ici-bas et qui demeure réellement en nous, supposer qu'Il ne communique pas à nos âmes une jouissance sensible de Sa présence.

c'est, à mon avis, se tromper d'une manière non moins sérieuse.

Done, tout d'abord, le Seigneur prie le Père, comme Il le dit (car dans ce chapitre Il prend une position de médiateur) : « Je prierai le Père et il vous donnera un autre consolateur pour demeurer avec vous éternellement. » Ainsi, nous sommes en présence d'une grande vérité concernant le Saint-Esprit. Il n'est pas donné seulement ; mais lorsqu'Il vient, c'est pour demeurer éternellement, comme il est écrit : « pour demeurer avec *vous* éternellement. » Il n'y a pas un mot ici pour qui que ce soit, sinon pour le Chrétien. Dans toute cette portion de l'évangile de Jean, nous avons invariablement, comme base anticipée, la rédemption accomplie sur la terre et Christ exalté dans le ciel. Ce sont là, par conséquent, les limites de la bénédiction présentée ici. En effet, c'est moins la rédemption vue dans quelque-une de ses nombreuses applications, que cette vérité présentée comme fondement de la glorification de Christ en haut et de la descente de l'Esprit Saint sur la terre. En conséquence, l'Esprit Saint est promis ici, non pas pour un séjour limité, comme c'était le cas du Seigneur Jésus, mais, en contraste avec un tel séjour passager, « pour demeurer avec vous éternellement. »

Ces considérations nous amènent tout de suite à sentir combien est solennel le tableau qui par-

tout frappe notre vue dans la Chrétienté. S'il y a une vérité qui ait été particulièrement abandonnée, c'est bien celle de la présence personnelle du Saint-Esprit. Le témoignage rendu à cette vérité reste bien au-dessous de son importance, et je ne dis pas cela par irreflexion. Je ne le dis pas seulement de cette grande ville qui règne sur les rois de la terre, mais aussi de villes plus petites que les rois de la terre ont bâties pour régner sur elles, et de villes moindres encore sur lesquelles leurs propres sujets ont aimé à régner comme rivaux et sous prétexte de progrès sur les deux autres catégories. Cela, je le dis des corps protestants, nationaux ou dissidents, où qu'ils soient et quels qu'ils soient. Un fait bien remarquable est celui-ci, que si vous examinez leurs confessions de foi, dont la plupart ont été rédigées à une époque où les hommes étaient, sans nul doute, beaucoup plus simples et plus pratiques qu'ils ne le sont aujourd'hui — au temps de la Réforme, par exemple, ou à une époque subséquente de grande crise — s'il y a une vérité qui manque tout particulièrement à ces confessions (au moins à celles que j'ai eu occasion de voir), c'est le témoignage relatif à la présence de l'Esprit Saint. Vous y trouverez d'autres vérités, comme la nécessité d'être né de nouveau, la valeur de l'œuvre de Christ, la gloire de Sa personne comme Dieu et comme homme. Ce n'est pas qu'ils n'aient que le Saint-Esprit

fût une Personne divine ; assurément ils n'étaient pas dans ce cas. Mais je ne parle pas maintenant de Sa personnalité ou de Sa déité seulement, mais de Sa mission personnelle sur la terre et de Sa présence actuelle avec les Chrétiens, soit individuellement, soit collectivement — la présence de l'Esprit Saint envoyé du ciel. En quel lieu trouve-t-on une telle vérité pratiquée ou confessée à cette époque ? Où est-elle établie ? Je n'ai jamais rencontré rien qui en approchât, même en lisant ; et je ne voudrais pas qu'on pensât que je n'ai pas lu beaucoup sur ce sujet. Je l'ai diligemment sondé, et j'ai désiré obtenir la connaissance de ce qui est réellement retenu par les Chrétiens universellement ; mais jamais, dans aucune confession, aucun Credo, aucun article de foi, aucun règlement, je n'ai découvert la plus faible expression de ce qui est évidemment la grande vérité caractéristique du Christianisme — cette vérité qui devrait retentir au-dehors et se pratiquer continuellement au-dedans de l'Eglise. N'est-ce donc pas un sujet de solennelle réflexion que cette vérité, qui est la gloire du Chrétien, la force de l'Eglise de Dieu et le privilège spécial en vue duquel il était avantageux que Christ s'en allât, n'est jamais attestée dans aucun des systèmes de la Chrétienté que je connaisse ?

On dira que l'on rencontre d'excellentes personnes et, au moins parmi les orthodoxes, de

bonnes prédications, etc. Cela est-il nié? Mais cela remplit-il la lacune? Peut-être quelques-uns soutiendront-ils qu'au moins la Société des Amis, ou Quakers, comme on les appelle généralement, fait grand cas de la vérité relative au Saint-Esprit. A mon jugement, ce sont eux qui (je le déclare avec tout le respect dû à eux-mêmes personnellement) sont, bien à leur insu sans doute, les plus ignorants concernant cette vérité de la présence personnelle de l'Esprit Saint. Et il y a une raison manifeste pour qu'ils s'en tiennent si éloignés et qu'ils y soient si opposés. Leur doctrine, sur laquelle il faut absolument que je m'explique après avoir exprimé une opinion si prononcée sur cette Société — la doctrine des Quakers est en complet désaccord avec la vérité que le Seigneur pose ici. Ils soutiennent que l'Esprit de Dieu habite dans tous les hommes sans exception; qu'il n'y a pas un seul individu, Juif ou Turc, incrédule ou croyant, qui ne possède ce privilège de l'habitation de l'Esprit en lui. Il en résulte par conséquent qu'il leur est impossible de croire à une présence personnelle particulière du Saint-Esprit; car ils sont dans cette pensée que la présence personnelle du Saint-Esprit n'est aujourd'hui que ce qu'elle a toujours été, et qu'ainsi elle constitue le moyen essentiel par lequel celui qui en fait un usage convenable peut être sauvé. Aussi une autre erreur marche-t-elle de pair avec celle-ci : c'est

qu'ils font de la justification une affaire graduelle et progressive, non pas complète par la foi en Christ et en Son œuvre, mais se complétant dans la proportion où les hommes suivent cette lumière intérieure. Je ne dis pas que tous les membres de cette Société en soient là ; sans doute la vérité évangélique a pénétré parmi un grand nombre d'entre eux ; et il en est (je ne tiens pas à les nommer dans ce moment) qui dernièrement ont prêché au dehors aussi bien que parmi eux, et qui sont dignes d'un grand respect et ont été jusqu'à un certain point employés de Dieu pour la conversion des âmes. Mais ce qu'ils avaient reçu pour leurs propres âmes et qu'ils prêchaient pour la bénédiction des autres, n'était pas la doctrine propre des Amis, telle qu'elle est établie dans ce qui nous reste des fondateurs de la Société ou *l'Apologie de Barclay* ; mais c'est une certaine mesure de témoignage évangélique qui a pénétré dans leur enceinte et, de là, a été portée aux autres.

Mais pour ce qui regarde cette doctrine, le principal dogme des Amis est que le Saint-Esprit est donné à tous les hommes sans exception, afin que, par un bon usage de cette manifestation de l'Esprit, ils se trouvent finalement sauvés. Or, n'est-ce pas là l'antithèse même de la vérité de Dieu ? Car l'Écriture ne dit pas que l'Esprit soit donné à tous les hommes au monde, mais enseigne que la manifestation de l'Esprit

est donnée à ceux-là seulement qui sont dans l'Eglise. Le Chrétien seul a le Saint-Esprit. Les saints de l'Ancien Testament ne connaissaient pas même une telle vérité; pas plus que les saints du millénium, c'est ma conviction, ne la posséderont comme elle nous est donnée maintenant, bien qu'il doive y avoir alors, nous le savons, une effusion de l'Esprit sur toute chair. Israël même n'aura pas l'Esprit comme nous le possédons maintenant, quoique dans un jour prochain il doive être largement béni et doué d'une puissance aussi étendue, et extérieurement même plus transcendante, je pense, que tout ce qui a jamais été connu dans l'Eglise. Car le jour millénial sera témoin des manifestations les plus merveilleuses que la puissance divine ait jamais opérées en permanence au milieu des hommes dans ce monde. Je ne doute nullement que les efforts dont l'homme s'enorgueillit si fort à présent — ses inventions, ses télégraphes électriques, ses chemins de fer, ses bateaux à vapeur, disparaîtront du monde pour faire place à ce qui les surpassera incomparablement; car Dieu ne permettra jamais que l'homme ait le dessus sur Lui. Il ne veut pas laisser subsister cette illusion qu'un jour de péché, de volonté propre, de honte, qu'un jour dans lequel Jésus est rejeté et l'Esprit dédaigné puisse fournir les matériaux convenables pour le règne de Son Fils sur une terre réconciliée.

Qui est celui qui connaît le caractère et la parole de Dieu et qui admette la possibilité que, sous le Messie, Dieu laisse Israël redevable de ses monuments aux Gentils rebelles, alors qu'il relèvera Son peuple et fera luire la lumière, et que la gloire de Jéhovah se lèvera sur Sion? Dans ma pensée, il est impossible que Dieu se serve de ces moyens stériles de l'homme dans ce jour éclatant. Tout comme autrefois Jéricho dut tomber et les anciens centres de la Terre Sainte disparaître, afin que Dieu en choisit de nouveaux pour Son peuple, pareillement, dans le jour qui vient, le Saint-Esprit — j'en suis persuadé — enseignera à l'homme combien est infinie la puissance qu'il déploiera dans la terre; car ce qui en sera la particularité, c'est que le Saint-Esprit agira alors sur la terre et pour la terre. Naturellement, il n'y aura pas de suspension dans ce qu'il entreprendra; mais le déploiement de la puissance sera approprié au caractère du Seigneur comme régnant alors sur le monde, ainsi qu'aux objets que le Saint-Esprit aura en main.

Actuellement, l'Esprit Saint opère d'une façon différente et pour d'autres fins. Il y eut une grande manifestation de puissance dans les jours apostoliques; mais le grand point de départ en était l'envoi ici-bas du Saint-Esprit par Christ glorifié à la droite de Dieu et amenant les âmes dans une association vitale avec Lui-même comme étant là. C'est le Céleste nous rendant

célestes par le Saint-Esprit, qui est le lien divin entre Lui en haut et nous sur la terre. Voilà ce dont notre passage parle ici (et pour cette raison il y a un contraste établi entre le croyant et le monde). « Il est, dit Christ, l'Esprit de vérité que le monde ne peut pas recevoir. » La fausse doctrine à laquelle j'ai fait allusion, insiste fortement sur ce fait que le monde reçoit l'Esprit et que cette réception n'est point du tout particulière au croyant. Ici, au contraire, il est question d'une possession spéciale de l'Esprit, de Sa présence personnelle, qui est la part du Chrétien seul et que le monde ne peut pas recevoir, « parce qu'il ne le voit pas et ne le connaît pas; mais *vous* le connaissez. » Ce privilège appartient exclusivement ici-bas au croyant: « il demeure avec vous et sera en vous. » Au lieu de leur donner simplement la jouissance d'une bénédiction transitoire, l'Esprit demeure avec eux: et qui plus est, au lieu de demeurer seulement *avec eux*, Il est *en eux*. » Il y a cette double vérité que l'Esprit demeure *avec* et aussi qu'Il est *en eux*. Ces deux choses sont importantes. A partir du moment de Sa descente, Il demeure; mais pourtant Il ne demeure pas seulement avec eux comme occupant une position extérieure — ce qui est vrai dans une assemblée de saints — mais Il est *en eux*. Il est absolument essentiel que le croyant retienne le fait que le Saint-Esprit demeure avec nous, que ce n'est pas par l'occa-

sion seulement qu'Il nous visite, mais qu'Il demeure réellement avec nous, afin que nous puissions regarder à Lui sachant qu'Il est réellement ici. Mais en outre, ainsi que l'ajoute le Seigneur, — « Il sera *en* vous » — ce qui implique qu'il y aurait la présence la plus intime qu'il soit possible de concevoir de l'Esprit de Dieu « dans » aussi bien que « avec » ceux auxquels Il était envoyé, et cela « éternellement. »

Ensuite, l'effet est montré. Le Seigneur dit emphatiquement : « Je ne vous laisserai pas orphelins » (c'est-à-dire par son départ d'avec eux) ; « je viendrai à vous. » « Encore un peu de temps et le monde ne me verra plus ; mais vous me verrez ; parce que je vis, vous aussi vous vivrez. » Est-ce que le Saint-Esprit ne nous forme pas en un corps, unissant le croyant à Christ comme Tête ? Il y a même plus que cela. Ici, c'est la communauté de nature qui est enseignée, et non, comme dans les épîtres de Paul, l'unité du corps. « Parce que je vis, vous aussi vous vivrez. » Rien ne saurait être plus intime. De plus, Il dit, pour montrer de quelle manière cela a lieu : « En ce jour-là vous connaîtrez que je suis en mon Père, et vous en moi, et moi en vous. » Mais « ce jour-là » est venu. Et ceci fait voir de nouveau combien cette présence du Saint-Esprit diffère de l'effusion de l'Esprit dans le millénum. Ce verset (20) sera-t-il vrai des saints d'alors ? Il est clair qu'il n'existera rien de ce

genre. Je suis bien loin de nier que des bénédictions appropriées seront répandues par la miséricorde et la puissance de Dieu. Je ne nie pas que la divine bonté opérera dans le peuple de Dieu, objet de Sa grâce. Assurément il en sera ainsi. Mais il est évident pour moi que l'état de choses décrit ici par le Seigneur et pris dans son ensemble, sera parfaitement impossible dans le millénium. « En ce jour-là vous connaîtrez que je suis en mon père, et vous en moi, et moi en vous. » Cette vérité n'est applicable que dans le temps présent. La base dont elle dépend a été posée maintenant, et maintenant seulement. Christ a pris place en haut; non pas seulement dans le ciel, mais, comme Il le dit, « en mon père. » « En ce jour-là vous connaîtrez que je suis en mon père, et vous en moi » pendant qu'Il est là, et en même temps « moi en vous » pendant que nous sommes ici. Evidemment donc, ce verset est la preuve décisive que notre Seigneur place ce don merveilleux dont il parle en contemporanéité avec Sa présence dans le ciel. C'est alors seulement qu'est effectuée notre association avec Lui en haut par le Saint-Esprit envoyé en bas. Lorsque le Seigneur Jésus-Christ quittera le ciel et prendra possession du royaume, tous ces éléments seront changés, et il y aura un nouvel état de choses en harmonie avec la position nouvelle que notre Seigneur prendra. Toujours le Saint Esprit agit ou est donné en

rapport avec la place que Christ occupe. Durant l'absence personnelle de Christ, il y a la présence personnelle de l'Esprit Saint; et comme c'est la présence personnelle de Christ qui caractérise ce siècle à venir qui le verra revenir, ainsi l'action du Saint-Esprit se trouvera nécessairement modifiée par ce nouvel et fructueux acte.

Je ne m'arrêterai pas sur les derniers versets; car j'ai désiré d'abord présenter aussi distinctement que possible la vérité, et, à cette fin, comparer ce qui existe actuellement avec ce qui a existé et ce qui pourra exister dans les jours à venir, de façon à faire ressortir la spécialité de notre bénédiction. C'est toujours en regardant à Christ que la foi entre dans la pensée présente de Dieu, dans Ses conseils et Ses voies. C'est pourquoi, quand l'âme tient fermement en vue le fait de la présence de Christ à la droite de Dieu dans le ciel, chaque chose se trouve à sa véritable place. Lorsque nos âmes ne font pas de cette vérité la clef de voûte de notre relation avec Dieu aussi bien que de notre position vis-à-vis du monde, tout est perdu — j'entends quant à ce qui nous distingue comme Chrétiens. Sans doute, il peut y avoir cette foi en Christ qui saisit le pardon des péchés et une certaine mesure de paix avec Dieu; mais je ne parle pas de ce qui est propre à consoler l'âme, ni même de la grâce qui nous fait traverser ce monde après nous avoir éternellement sauvés par Christ. Je pense

à la gloire de Dieu et à ce qui répond à Ses affections, à ce qui est bon et saint, rempli de puissance et de bénédiction pour le Chrétien qui réalise sa relation avec Dieu. Assurément, rien de cela ne sera connu si l'œil de la foi n'est pas dirigé et continuellement fixé sur Christ, là où Il est. Avoir l'œil continuellement tourné vers Lui, là où Il est, voilà ce qui assure la liberté d'action du Saint-Esprit dans l'âme; et c'est pour cela que vous pouvez voir que ceux qui ne croient pas à la présence personnelle du Saint-Esprit ici-bas, n'ont aucune conception juste au sujet de Christ comme Tête de l'Eglise dans le ciel. Ils ne nient pas, ils ne mettent pas même en doute qu'Il soit à la droite de Dieu. Ils déclarent formellement croire au Saint-Esprit, à la communion des saints, et ainsi de suite. Mais il ne s'agit pas maintenant de répéter les paroles d'un formulaire; et les remarques que je fais, je ne les limite pas à un système particulier; car, à mon avis, toutes les Sociétés dissidentes sont fondées sur des vues et visées absolument indépendantes de la présence et de l'opération de l'Esprit Saint dans l'assemblée. Ainsi, l'état actuel de la chrétienté dans toutes ses formes — nationales ou dissidentes — est caractérisé par l'incrédulité à l'égard de la principale vérité distinctive de l'Eglise, au moins en ce qui concerne le Saint-Esprit.

Il est de la dernière importance que les en-

fants de Dieu se pénètrent de cette vérité. Il ne s'agit pas de savoir comment et en quel endroit ils ont pu recevoir du bien pour leurs âmes. L'Esprit de Dieu bénit parmi et souvent malgré ces systèmes. En tous il y a des âmes chères à Christ; en tous il y a non-seulement des membres vivants, mais des ministres de Christ, je le crois fermement, partout où les grands fondements se rattachant à la Personne ou à l'œuvre de Christ sont reconnus en quelque mesure. Mais il est une chose bien différente, qui consiste à se dire : « Suis-je là où le Saint-Esprit envoyé du ciel peut agir librement, conformément aux intentions du Seigneur et à la Parole de Dieu? Suis-je là où le fait de Sa présence est cru? La réunion ou l'assemblée dont je fais partie est-elle l'expression de la présence du Saint-Esprit? » Dans ce moment, ce n'est pas des prédications que je parle, ni même des réunions d'étude, soit sous forme de méditations, soit pour la lecture en commun de la Parole de Dieu. Toutes ces choses ont leur place; mais il reste, à côté de cela, la grande occasion centrale et distinctive dans laquelle l'Eglise, c'est-à-dire les membres de Christ, se rassemblent autour du nom du Seigneur Jésus. Or, dans ces occasions-là avons-nous présente à nos âmes cette transcendante vérité, qu'au milieu de nous il en est Un qui est compétent pour toutes les difficultés; Un qui prend soin de la gloire de Christ; Un

qui (à cause de l'amour qu'il porte à Christ, et de la valeur qu'il attache à Son œuvre et à Sa grâce envers nous qui, par Sa propre puissance, avons reçu Christ et nous reposons sur Son œuvre), Un, dis-je, qui soutient nos intérêts, nous recherche, nous donne toutes sortes de joies, nous aide dans toutes nos afflictions, nous fortifie contre tous les pièges du diable, nous rend capables, par Sa propre grâce, d'être simples, humbles, vrais et fidèles, et qui nous traite sur le principe de la Parole de Dieu lorsque nous manquons à quelque chose de ce qui est dû à la Personne de Christ ou à la vérité de Dieu.

Or, je maintiens que de toutes les vérités il n'en est point, au moins en ce qui regarde le corps Chrétien, qui prenne le pas sur celle-ci sous le rapport de l'urgence et de l'importance. Et la raison en est bien simple. Si l'on croyait qu'il y a une Personne divine envoyée du ciel, et que cette Personne est réellement présente avec nous pour être considérée comme dirigeant l'assemblée, agissant par qui bon lui semble, pensez-vous que cela ne constituerait pas un fait bien prééminent? Je n'entends pas parler seulement de l'opération de l'Esprit; car Il peut agir dans une chapelle wesleyenne ou bien par un ministre anglican. J'admets pleinement que, sans l'opération de l'Esprit Saint, nulle âme ne pourrait être convertie ou recevoir aucune vérité de la Parole de Dieu. Ainsi, l'opération de l'Esprit

est semblable à Sa propre souveraine grâce ; ou, comme le Seigneur en a fait la comparaison, semblable au vent qui souffle où il veut. Ceci est une chose qui diffère totalement de la reconnaissance de la présence de l'Esprit Saint et de son action libre et souveraine pour tel des membres qu'il Lui plaît d'employer dans l'assemblée chrétienne.

Est-ce que les Chrétiens croient qu'il y a une telle présence de l'Esprit sur laquelle on peut compter ? Assurément, la Parole de Dieu est claire, et c'est cette vérité que les saints sont appelés à reconnaître, et en elle qu'ils sont appelés à trouver leur bénédiction. Or, peut-elle être pleinement connue, à moins qu'elle ne soit crue ? Je ne veux pas dire que tous les Chrétiens, individuellement, ont une mesure complète de foi ; peut-être n'y en a-t-il pas un seul qui l'ait, car nous trahissons une si grande faiblesse à l'égard de cette vérité comme de toutes les autres ! C'est pourquoi, bien naturellement, l'assemblée de Dieu n'entend pas exiger de chacun des membres de Christ tout ce qu'elle désire pour eux. Ce n'est pas que tous soient parvenus à une plénitude d'assurance et de simplicité dans cette confiance qui nous sied relativement à la présence du Saint-Esprit — confiance due d'autant plus que c'est là une des plus hautes vérités, quoiqu'une des plus simples après tout ; car, en effet, il est assez général que les plus hautes

vérités deviennent facilement les plus simples une fois qu'on les a saisies. Que pourrait-on concevoir de plus simple, par exemple, que la séance de Christ à la droite de Dieu dans le ciel? Cependant n'est-ce pas là, après tout, le noyau du mystère, qui est la plus excellente des bénédictions que Dieu nous ait données en Lui? De même, je ne connais rien de plus simple et de plus profond à la fois que la présence du Saint-Esprit sur la terre, concordant avec la séance de Christ à la droite de Dieu. En même temps, si simple que soit la vérité de la présence du Saint-Esprit, elle n'en a pas moins de poids. Tout Chrétien, quel que soit le lieu qu'il occupe, devrait être versé dans sa connaissance; et je sens que Dieu nous a donné cette charge sérieuse de travailler à l'instruction des enfants de Dieu où que nous les rencontrions, afin que comme ils ont reçu Christ, ils croient réellement aussi en la présence du Saint-Esprit sur la terre. Mais tout en ayant ce sentiment, je n'admets pas qu'il soit de Dieu de requérir de chacun de ceux qui sont reçus, qu'il possède une connaissance préalable ou une foi exercée à l'égard de cette présence de l'Esprit. Il y a individuellement un grand nombre de membres de Christ qui sont bien faibles dans cette connaissance et qui n'en saisissent pas le prix à un degré appréciable. Mais aussi longtemps que la réunion, comme ensemble, est dirigée par l'Esprit; aussi long-

temps que Sa présence est reconnue sans empêchement avoué, fixé ou sanctionné; aussi longtemps qu'il n'y a pas plans humains, règles d'homme, ou d'autres arrangements qui gênent l'action du Saint-Esprit selon la Parole, là, j'en suis persuadé, tous les enfants de Dieu peuvent être et sont tenus d'être entièrement heureux. On peut bien se tromper, sans doute; nous sommes tous sujets à errer; mais dans ce cas, notre consolation est de savoir qu'il en est Un présent avec nous, qui seul est à même de redresser toutes les erreurs, et qui, dans Sa propre grâce, est descendu du ciel dans l'intention expresse de s'occuper des saints. C'est pourquoi nous ne devons jamais désespérer, quelles que soient les difficultés; nous ne devrions jamais abandonner cette confiance dans nos âmes, que le Saint-Esprit, qui est présent avec nous et en nous, pourvoira à tous les empêchements et à tous les dangers. Ayons seulement foi en Lui; invoquons seulement le nom du Seigneur; soyons seulement assurés qu'Il est ici dans le but — je ne dirai pas d'honorer notre foi — mais dans le but bien plus sûr et bien meilleur de glorifier Christ. A cela Il ne peut jamais manquer. En même temps, là où il y a la foi en Sa présence, comme étant, après tout, la grande pensée de la réunion dans son ensemble, bien que ce puisse ne pas être la pensée dominante de chaque membre en particulier, là, dis-je, où il y a la foi en

Sa présence, il y aura une puissance divine. Mais à moins que la réunion ne soit gouvernée ainsi par cette grande vérité, il est évident qu'on pourra y introduire toutes sortes de réglemens humains, qui seront en contradiction avec l'action du Saint-Esprit dans ces mêmes réunions. Nous trouvons sous ce rapport des détails dans les Epîtres, et nous aurons, je l'espère, occasion d'en examiner quelques-uns une autre fois. Je ne fais allusion au sujet que pour le lier, en passant, avec Jean XIV, comme montrant la souveraine importance de cette grande vérité de la présence personnelle du Saint-Esprit.

Permettez-moi de renouveler ici ma question. En admettant qu'un Chrétien, protestant ou autre, crût à la présence d'une Personne divine, ne pensez-vous pas que pour lui toutes choses se façonneraient et seraient gouvernées d'après une vérité aussi considérable? S'il s'agissait seulement d'un Souverain terrestre parmi les hommes, je voudrais bien savoir si vous ou moi nous soucierions de paraître vouloir prendre la direction dans une affaire en vue de laquelle le gouverneur se trouverait là? A supposer que le roi traverse les pays où s'étend sa domination, ou bien visite quelque branche de l'administration de son gouvernement, est-ce aller trop loin que de dire que le devoir d'un sujet, même du plus élevé, serait de lui rendre d'autant plus d'honneur? Telle est du moins mon opinion. Et, par-

lant maintenant comme homme, je crois que, dans l'ordre temporel des choses, rien n'est plus heureux pour un peuple que de sentir et reconnaître et respecter les droits du Souverain. Je crains que pour beaucoup, cela ne soit qu'une affaire de forme, et que toute trace d'autorité — même celle de la vérité révélée — ne soit guère mieux appréciée dans ces jours-ci, soit pour ce qui est extérieur, soit pour ce qui est intérieur. Mais là où existent l'intelligence et le sentiment vrai de ce qu'est la volonté de Dieu en matière d'autorité terrestre, il est évident que nul homme ou femme qui aurait le Souverain dans sa maison — dans sa propre maison, remarquez-le bien — ne pourrait ne pas tenir compte d'un pareil fait et se conduire comme si le Souverain n'était pas là.

Mais, bien-aimés, quand nous pensons à l'Eglise de Dieu, ce n'est pas à notre propre maison que nous pensons, mais à celle de Dieu; et là, qu'est-ce qui y est dû? Assurément si quelqu'un peut y agir de plein droit, c'est bien Celui qui est Dieu. En conséquence, il est trop évident et trop palpable pour qu'on s'y méprenne, qu'il ne saurait y avoir la foi en la présence du Saint-Esprit sans qu'on Lui donne dès lors la place de primauté et qu'on s'attende à Son action dans les divers membres selon l'Écriture. En vérité, on rencontre rarement une telle prétention; car le raisonnement ordinaire est celui-ci : que dans

les jours primitifs de l'Eglise il y avait des miracles, des apôtres, et ainsi de suite, mais qu'à présent *tout* est changé : — de sorte que pratiquement une partie des Ecritures se trouverait hors d'usage. Aussi, lorsque les personnes qui sont dans ces idées parlent du Saint-Esprit, elles entendent pour la plupart qu'Il se confond avec ces grandes énergies et ces merveilleux serviteurs qui ont existé autrefois; mais on ne croit pas à la présence sur la terre d'une Personne divine qui a daigné, pour la première fois, descendre du ciel pour agir au milieu des saints assemblés — de cette assemblée qui se réunit pour adorer et prendre la Cène du Seigneur, ou accomplir quelque autre acte de culte ou d'édification chrétienne. Et la preuve qu'on n'y croit pas, c'est que tous les arrangements et précautions sont pris par l'homme pour que la machine fonctionne précisément comme s'il n'était pas là. Ils espèrent que Dieu bénira les moyens employés, agira par des instruments qui ont été arbitrairement établis; mais le but de tout cela est de faire marcher les choses parfaitement bien, dans l'ignorance évidente de la présence personnelle de l'Esprit dans l'assemblée. Or, il n'est pas un homme qui voulût agir de la sorte s'il avait le sentiment que seulement un auguste personnage humain est présent. Cette présence apporterait un changement de ton. Il y aurait une ligne de conduite qui sortirait entièrement des

habitudes ordinaires. Il n'y aurait pas un homme qui osât se promener au travers de sa maison avec son sans-gêne accoutumé, s'il savait que le roi est là ; du moins je n'admيرerais pas un tel homme : il me paraîtrait singulièrement rempli de lui-même. Il est donc en même temps évident que si au lieu d'un personnage humain, on a le sentiment que c'est une Personne divine qui est présente, alors toute révérence, toute conscience de Son amour, toute sujétion à Sa direction ne seront de notre part que l'expression bien légitime de la foi.

C'est pourquoi je sens dans mon cœur que puisque nous sommes redevables au Seigneur de tant de bénédictions, nous avons besoin de veiller attentivement à ce que, quand nous nous réunissons ensemble, nous agissions comme *croyant* en la présence du Saint-Esprit. Eprouvons donc par la pierre de touche nos voies et notre maintien. Il suffit quelquefois de bien peu de chose pour trahir la vraie mesure de notre foi en Sa présence réelle. Prenons donc garde d'autant plus, si nous proposons une hymne, ou si nous prions, ou si nous prononçons une parole, ou enfin quoi que nous fassions. Le Seigneur veuille que nous ne jetions pas de discrédit sur cette précieuse vérité qu'Il a donnée à nos âmes. Je suis persuadé qu'il n'est pas d'attaque, pas d'opprobre du dehors, pas de persécution de la part des ennemis, pas de détraction de la part des faux

frères, pas de moquerie de la part du monde qui puissent jamais renverser ceux qui ont foi en la présence du Saint-Esprit. Mais, de l'autre côté, ce dont je suis également sûr, c'est que la pauvreté de notre foi pratique, nos fautes, nos fréquents et affligeants manquements ouvrent la porte à l'ennemi; et c'est de cela plus que de tout le reste que Satan se sert comme pierre d'achoppement pour ceux qui, dans l'état actuel de la Chrétienté, cet état si agité et si confus, cherchent ici et là, d'un regard inquiet, quelque port de sûreté au milieu de leur détresse. Et j'insiste sur ce point auprès de mes frères, parce que nous en portons tous chacun notre part — oui, tous, les frères et aussi les sœurs. Je les supplie donc de ne pas oublier quelle place de dignité et de responsabilité est celle à laquelle ils sont appelés. Qu'ils fassent bien attention que leur esprit, leurs regards mêmes, leur contenance, leurs paroles, s'il leur arrive de dire quelque chose, ne se trouvent jamais en discordance avec la foi en la présence du Saint-Esprit.

Avant de terminer, je dirai quelques mots sur les deux autres Chapitres. La fin du chap. xv présente l'Esprit Saint, le Consolateur, sous un point de vue légèrement différent du Chap. xiv. « Quand le Consolateur sera venu » — j'appelle encore votre attention sur la manière emphatique dont le Saint-Esprit est présenté comme devant personnellement descendre — « Quand le

Consolateur sera venu, lequel je vous enverrai d'auprès du Père, l'Esprit de vérité, qui procède du Père, celui-là rendra témoignage de moi. Et vous aussi, vous rendrez témoignage, parce que dès le commencement vous êtes avec moi. » Il me semble que le point particulier enseigné ici, est le caractère céleste du témoignage de l'Esprit. Au chap. xiv, l'Esprit rappelle les choses que Jésus a dites (vers. 26); au chap. xv, Il rend témoignage de Christ Lui-même, et eux aussi rendent témoignage, parce qu'ils étaient avec Lui dès le commencement, et maintenant le Saint-Esprit vient et leur apporte un supplément céleste. Ainsi, c'est le Saint-Esprit qui descend du ciel, connaissant la place et la gloire dans lesquelles Christ a été reçu, et qui est expressément envoyé, non-seulement pour leur rappeler ce qu'ils avaient vu et entendu sur la terre, mais de plus apporter, pour le développement de leur connaissance et la joie de leur âmes, ce que Lui seul pouvait dire de la gloire céleste de Christ. En un mot, ici le Saint-Esprit est vu comme apportant une connaissance nouvelle, un nouveau et céleste témoignage concernant Christ, sans que les disciples, bien entendu, perdissent le témoignage terrestre qu'ils avaient reçu préalablement et dans lequel le Saint-Esprit vient au contraire les fortifier comme témoins de Christ.

Au chap. xvi nous avons une déclaration plus avancée encore concernant l'Esprit de Dieu.

Notre Seigneur avait dit à Ses disciples, au chap. xiv, qu'au lieu de s'attrister de ce qu'Il s'en allait, ils auraient dû se réjouir : parole merveilleuse de grâce, parce qu'elle montre combien le Seigneur apprécie notre amour et combien Il compte sur la joie exempte d'égoïsme qu'il nous convient de trouver dans Sa propre béatitude et Sa propre gloire. Assurément, c'était pour Lui une heureuse transition que de passer des plus profondes douleurs et des plus profondes souffrances de la croix dans la présence de Dieu le Père au ciel. Il n'y a donc pas à s'étonner que le Seigneur attende des siens qu'ils tiennent compte du fait et se réjouissent de ce que Lui s'en va au Père, quoique ce fût en soi une grande perte pour eux. Mais maintenant Il fait voir l'autre côté de la vérité, et leur dit que, dans un sens, c'est aussi pour eux-mêmes qu'ils devraient se réjouir. La tristesse avait rempli leur cœur; Il dit, Lui : « Toutefois je vous dis la vérité : il vous est avantageux que je m'en aille. » Le chap. xiv déclare que c'est avantageux pour Lui; le chap. xvi montre que c'est avantageux pour eux, et pour cette raison que, s'Il ne s'en allait, le Consolateur ne viendrait pas — parole qui prouve jusqu'à l'évidence qu'il était nécessaire que Christ passât de la terre au ciel pour que le Saint-Esprit descendît. « Si je ne m'en vais, le Consolateur ne viendra pas à vous; mais si je m'en vais je vous l'enverrai. » Ainsi, nous

voyons que, sous différents aspects, le sujet de la mission personnelle du Saint-Esprit est commun à tous ces chapitres. « Et quand il sera venu, il convaincra le monde de péché, de justice et de jugement. » Ici nous voyons, tout d'abord, quelle est la position qu'il prend vis-à-vis du monde. Le Saint-Esprit, aux plus importants égards, prend la place de la loi. Dans les dispensations de Dieu avec Israël, la loi était le grand censeur ; maintenant, c'est le Saint-Esprit qui, au lieu de limiter Son action à un peuple particulier, est venu pour convaincre le monde, quel qu'en soit le lieu ou l'état. Le monde pouvait être moral, ou religieux, ou zélé pour la loi ; mais Lui le convainc de péché — non-seulement « *de péchés,* » mais « *de péché,* » comme étant ce qui caractérise son état. De plus, Il le convainc « de justice et de jugement. » « De péché, » non parce qu'ils avaient enfreint la loi, mais « parce qu'ils ne croient pas en moi ; » « de justice, » non parce que Christ avait gardé la loi pour eux, mais « parce que je m'en vais à mon père, et que vous ne me voyez plus. » La justice maintenant est inséparable de Christ. Il est la seule justice qui soit valable pour l'âme aux yeux de Dieu. Je ne parle pas de ce qui peut avoir de la valeur, au point de vue social, parmi les hommes ; cela, sans doute, a sa place ; mais maintenant j'ai en vue l'éternité, et ici Christ seul est la vie, seul le chemin de la vie. C'est pourquoi

ne pas croire en Lui est une chose fatale, quoi qu'il puisse y avoir d'autre. Pareillement aussi, quelqu'apparence de justice qu'il puisse y avoir, il n'y a réellement pas d'autre justice devant Dieu. Et même dans ce sens, cette justice n'a rien d'externe, mais est caractérisée par la glorification de Christ à la droite de Dieu le Père. C'est justice que le Père ait placé là le Christ que la terre a rejeté. Si nous sommes faits justice de Dieu, par grâce, c'est en Christ, qui a reçu du Père honneur et gloire en haut (Voyez 2 Cor. v).

Mais il y a encore une autre et très-solennelle vérité ajoutée à ce verset : « et que vous ne me voyez plus. » Le monde a perdu Christ. Il est venu, non pour juger, mais pour apporter la bénédiction. Il avait tout pouvoir et il ne dépendait que de Lui d'introduire le royaume, pour autant qu'il s'agissait de Sa propre puissance et de Sa propre gloire. Mais l'état du monde par rapport à Dieu était tel, qu'introduire le royaume eût été, d'une part, envisager légèrement le péché, et, d'autre part, traiter légèrement la gloire de Dieu qui avait été totalement compromise. C'est pourquoi, en fait, bien que le Messie soit venu et qu'il ne se trouvât en Lui ni tache ni défaut, bien que l'homme fût responsable à l'égard de la manière dont il recevait Christ, néanmoins — l'homme étant coupable devant Dieu — il était moralement de toute impossibilité que le royaume fût établi alors. C'eût été la négation de la

ruine de l'homme et de la gloire de Dieu, chose impossible de la part de Jésus. C'est pour cela que, dans cet évangile, Jésus ne se présente jamais, ainsi qu'on l'a déjà remarqué, comme le Christ. D'autres pouvaient parler de Lui comme tel, mais Lui ne le fait jamais (sauf en ce qu'Il reconnaît la vérité quand elle est confessée); et cela, pour cette raison bien simple que, dans l'évangile de Jean, Il a toujours conscience de Sa réjection comme Messie, bien qu'Il fût en même temps Dieu Lui-même, le Fils. De là vient que, quoiqu'Il soit sur la terre, qu'Il accomplisse la prophétie et que d'autres le désignent comme le Christ, le Fils de David, et ainsi de suite, Il se donne néanmoins le titre de Fils de l'homme, Lui qui, dans Sa propre gloire, est le Fils unique de Dieu. On trouve partout, en Lui, le sentiment calme et distinct de Sa gloire personnelle, gloire qu'aucune réjection, aucune honte du côté de l'homme ne pouvait ternir un seul instant. En conséquence, les bénédictions qui nous sont propres et caractéristiques, sont fondées sur Sa personne rejetée, mais excellemment glorieuse (Voyez Matth. xvi), et constitue la réponse à Sa gloire comme Homme exalté dans la puissance de résurrection du Fils de Dieu.

Ainsi donc, l'Esprit de Dieu, dans le temps actuel, remplit vis-à-vis de ce monde une fonction en harmonie avec la position de Celui auquel Il rend témoignage, et fait des Ecritures,

pour ainsi dire, le texte de Son témoignage à Christ. D'où il résulte que le monde, qui ne croit pas en Christ, est convaincu de péché; et pareille aussi est Sa démonstration de justice et de jugement. La justice est hors de vue et ainsi on en fait peu de cas; l'exécution du jugement est également différée ici-bas, où le monde marche dans sa volonté propre; mais la croix, aussi bien que l'exaltation de Christ, est la preuve la plus positive que le prince de ce monde est jugé aux yeux de Dieu. Ce monde, comme tel, n'a jamais été digne de l'attention du croyant depuis la croix de Christ. Jusque-là, il y a eu de la part de Dieu une longue patience, pleine de grâce; depuis lors, Dieu regarde ce monde comme Son ennemi. Le saint qui a de l'intelligence sait, lui aussi, que le monde est, en effet, l'ennemi mortel de Dieu; et tout comme la chair a été stigmatisée, le monde l'a été pareillement: le caractère de l'un et de l'autre a été déterminé par la croix de Christ. L'Esprit soutient ce témoignage vis-à-vis du monde; et comment cela? Non pas d'après la doctrine qui prétend que tout le monde possède l'Esprit; mais, bien au contraire, en se tenant en dehors du monde. Si le monde avait cru en Christ, le Saint-Esprit y aurait demeuré; mais le monde ne croyant pas, le Saint-Esprit se tient en dehors; et conséquemment Il convainc le monde au loin d'y demeurer comme un Paraclet. Ce n'est que parmi les saints qu'Il demeure ainsi.

De là découle cette autre question : de quelle manière le Saint-Esprit agit-il par rapport aux disciples ? Et comme c'est une chose absolument différente, elle est décrite ainsi : « J'ai encore beaucoup de choses à vous dire, mais vous ne pouvez les supporter. Mais quand celui-là, l'Esprit de vérité, sera venu, il vous conduira dans toute la vérité. » Le Saint-Esprit remettrait toutes choses en mémoire. Ce n'est pas seulement qu'il rendrait témoignage à Christ dans Sa *gloire céleste* ; mais maintenant il n'y a plus de limite : c'est Lui-même qui est venu personnellement pour être avec et dans les saints, ainsi que nous l'avons vu. En conséquence, Il les conduit dans toute la vérité. Ici, Christ dit : « Il ne parlera pas de lui-même. » Cela ne veut pas dire, ne l'oubliez pas, que l'Esprit ne parlera jamais *au sujet de* Lui-même. Beaucoup s'imaginent, je pense, que telle est la signification de cette clause ; mais je puis leur assurer qu'ils se trompent. Le Saint-Esprit parle beaucoup *au sujet de* Lui-même dans l'Épître aux Romains, dans les Épîtres aux Corinthiens, aux Ephésiens, aux Galates. Je puis dire que dans presque toutes les Épîtres le Saint-Esprit nous fournit une large somme d'instruction au sujet de Lui-même. Donc, ces paroles, loin de légitimer une semblable idée, signifient que le Saint-Esprit ne parle pas par le fait de son autorité indépendante, mais qu'il agit de concert avec

le Père, dans le but de glorifier le Fils; et il y a une harmonie évidente entre cette vérité et le contexte : « Il ne parlera pas de lui-même; mais il dira tout ce qu'il aura entendu. » Il est descendu ici-bas pour rendre honneur à Christ : ce qu'il entend du Père, aussi bien que ce qu'il entend du Fils, Il nous le dit. Il lui a plu de prendre sur la terre, si nous pouvons ainsi parler avec révérence, une position subordonnée à cet objet; tout comme le Fils prit ici-bas une position de subordination au Père. Par rapport à Sa divinité, le Fils était sur un pied d'égalité avec le Père; néanmoins, Il vint sur la terre dans le but exprès de faire la volonté du Père en qualité de serviteur. Pareillement le Saint-Esprit daigne maintenant se faire le serviteur des desseins du Père et de la gloire du Fils, tout comme le Fils le fut ci-devant à l'égard du Père.

C'est pourquoi nous lisons : « Il dira tout ce qu'il aura entendu, et il vous annoncera les choses qui vont arriver. » Ce n'est pas seulement que l'Esprit nous conduise dans toute la vérité que Jésus avait révélée auparavant; il y avait encore des choses que nous ne pouvions pas supporter alors. De plus, Il parle de « choses qui vont arriver » — vérité importante pour les âmes qui méprisent les révélations de Dieu concernant l'avenir. Ce n'est pas simplement, me semble-t-il, que nous ayons la Parole révélée de Dieu, mais ayant la révélation de Dieu maintenant

complète et le Saint-Esprit Lui-même en nous, l'Eglise devrait pouvoir interpréter tout ce qui l'entoure dans ce monde. Il n'y a rien maintenant que le croyant soit incapable de comprendre par le Saint-Esprit, si seulement il se sert de la Parole de Dieu dans la puissance de l'Esprit. Le Chrétien a, dans un certain sens, une position prophétique aussi bien qu'une position sacerdotale. Il est appelé à discerner les temps; il peut lire ce qui se passe dans le monde, et il doit le faire. Sans doute, ses sens peuvent ne pas être exercés à discerner le bien et le mal, et ainsi il sera paresseux à écouter — ce que l'apôtre reproche aux Hébreux; mais je parle maintenant de ce pour quoi nous sommes considérés comme compétents par la vertu de l'Esprit Saint.

« Celui-là me glorifiera, » dit le Seigneur. Ici, nous avons l'objet principal rendu tout à fait apparent — soit qu'il s'agisse de révéler la vérité, de dire ce qu'il entend, ou d'annoncer les choses à venir; c'est là le centre autour duquel, pour ainsi dire, tous Ses offices et toutes Ses fonctions font converger leur complète opération. « Celui-là me glorifiera; car il prendra du mien et vous l'annoncera. » C'est, je crois, pour cette raison et pour plusieurs autres encore que, autant que je sache, il n'est jamais parlé du gouvernement ou de la domination du Saint-Esprit. L'expression est assez communément usitée, et plus communément encore parmi les Chrétiens qui ont

de l'intelligence spirituelle que parmi les autres ; mais je ne crois pas que pour cela elle soit plus correcte. Le fait est que nous ne pouvons pas frapper ou consacrer une phrase pour la vérité. La connaissance de la présence du Saint-Esprit est une vérité du caractère le plus sérieux ; mais présence ou opérations souveraines ne sont pas la même chose que gouvernement. Je crois qu'en émettant cette pensée je suis soumis à l'Écriture ; et je désire certainement aussi parler avec une respectueuse déférence de ceux dont, à mon sens, le langage n'est pas d'accord avec la Parole de Dieu. Mais je puis faire remarquer que la raison de cela me semble être que le Saint-Esprit affirme la Seigneurie de Christ : Il exalte Christ au lieu de se glorifier Lui-même. C'est pourquoi Il n'est jamais présenté comme gouvernant l'Église. Il est parfaitement clair et sûr que c'est Lui qui agit souverainement. Cela, je l'admets et le tiens pour absolument vrai ; mais quand vous parlez de *gouvernement*, vous avancez une assertion différente, qui ne me paraît pas conforme à l'exactitude de la vérité, et qui, au contraire, tend à déplacer le Seigneur de la position qui Lui est due et à introduire le désordre dans la relation des saints vis-à-vis du Seigneur. Jésus rejeté est le « seul Seigneur » dans le sens officiel (dans un autre sens, le Père et l'Esprit le sont également comme Dieu). Le Saint-Esprit est présent pour soutenir cette vérité, qui est selon la

volonté de Dieu. C'est pourquoi Il agit au milieu des saints pour exalter Christ devant nos yeux. L'Esprit opère, et en nous, et avec nous, et par nous; mais le Seigneur Jésus-Christ est notre Seigneur, et Il nous est ainsi révélé par l'Esprit, qui par conséquent nous place dans une position de subjection envers Lui. Il a pris à tâche de glorifier Christ dans le temps présent, et Il imprime sur nous le caractère d'esclaves de Christ.

Toutefois, je ne dis ceci qu'en passant. Mon principal but, ce soir, est de réveiller en vous le sentiment plein et distinct que ces paroles du Seigneur ont pour objet de produire dans les cœurs — le sentiment de la présence personnelle du Saint-Esprit, envoyé par Jésus-Christ qui est à la droite du Père. Puisse cette précieuse vérité non-seulement avoir une place toujours plus grande dans nos cœurs individuellement, mais encore être de plus en plus prisee dans les assemblées de Dieu sur la terre. Que le Seigneur préserve toute âme d'abandonner cette vérité, quelles que soient les difficultés qui se rattachent à sa confession, et aussi qu'Il nous préserve de reconnaître pratiquement toute assemblée au sein de laquelle la place due, selon l'Écriture, au Saint-Esprit, ne Lui serait pas accordée!

LA GRACE ET LE GOUVERNEMENT.

Il se pourrait que le sujet indiqué par le titre de cet article, fût un de ceux auxquels plusieurs de nos lecteurs n'ont pas donné une suffisante attention ; et cependant il y a peu de points qui soient plus importants à considérer. Nous croyons même que la difficulté qu'on éprouve quelquefois pour expliquer certains passages des saintes Ecritures, et pour interpréter plusieurs des actes de la Providence divine, se rattache précisément à un manque de clarté sur l'immense différence qui se trouve entre ces deux choses : *Dieu en grâce* ; et *Dieu en gouvernement*. — Comme le but que nous avons constamment en vue dans nos écrits est de répondre aux besoins actuels de nos lecteurs, nous nous proposons, sous l'enseignement et avec la bénédiction du Saint-Esprit, de développer un petit nombre des principaux passages de l'Écriture, où se trouve clairement établie la distinction à faire entre *la Grâce et le Gouvernement*.

Le chap. 3 de la Genèse nous fournira notre premier exemple. Nous y trouvons le premier et plus ancien tableau qui nous soit présenté de la grâce de Dieu, comme celui aussi de son gouvernement. — Dans ce chapitre nous avons sous les yeux un homme pécheur, — un homme coupable, ruiné et nu. Mais ici aussi nous rencontrons Dieu en grâce, qui remédie à la ruine, qui purifie le coupable, et qui couvre sa nudité. En

tout cela, Dieu agit selon ses propres voies, à Lui. Il ferme la bouche au serpent et le dévoue à une éternelle ignominie. Il établit les bases de sa propre et éternelle gloire, procurant la vie et la justice au pécheur; — et tout cela, Il l'accomplit par le moyen de la meurtrissure de la semence de la femme.

Voilà bien la grâce, — la grâce magnifique, — la grâce parfaite, sans conditions, — la grâce de Dieu. Le Seigneur Dieu donne son propre Fils, pour être, en qualité de *semence de la femme*, froissé pour la rédemption de l'homme. Il le donne pour être mis à mort, afin de procurer, par ce moyen, une robe de justice divine au pécheur, qui n'a que sa nudité pour partage. Voilà, je le répète, ce qui était vraiment la grâce, et cela de la façon la plus éclatante.

Mais ensuite, remarquons soigneusement que, après cette première et grande manifestation de la grâce, nous rencontrons le premier et solennel acte du gouvernement divin. — Ce fut la grâce qui revêtit l'homme; c'est le gouvernement qui le chassa d'Eden. « *L'Éternel Dieu fit à Adam et à sa femme des robes de peau et les en revêtit.* » Voilà l'acte de la pure grâce. Mais ensuite nous lisons : « *Ainsi, Il chassa l'homme, et Il mit des chérubins vers l'orient du jardin d'Eden, avec une épée flamboyante qui se tournait çà et là, pour garder le chemin de l'arbre de vie.* » Ici, nous avons l'acte du gouvernement, acte

bien solennel et bien sérieux. — Le vêtement de peau était le précieux gage de la grâce; l'épée flamboyante était le signe solennel du gouvernement. Adam se trouvait simultanément sous les effets de ces deux principes. Quand il regardait le vêtement, il pouvait penser à la grâce divine; et lorsqu'il considérait l'épée, il avait lieu de se souvenir du gouvernement divin.

Ainsi, *le vêtement*, d'un côté, et *l'épée*, de l'autre, avec *les chérubins* qui en sont l'accompagnement invariable, peuvent être considérés comme les symboles les plus anciens de la grâce et du gouvernement. Sans doute que ces principes nous apparaîtront sous de nouvelles formes, à mesure que nous suivrons plus avant le courant de l'inspiration divine. La grâce brillera d'un plus vif éclat, et le gouvernement se présentera à nos yeux sous une face plus sérieuse et plus solennelle. Et de plus, nous pouvons nous attendre que ces principes, la grâce et le gouvernement, prendront toujours davantage une forme moins symbolique, à mesure que nous les verrons se développer d'âge en âge, dans l'histoire du peuple de Dieu. Mais également, il est profondément intéressant de rencontrer ces grandes réalités déjà si distinctement représentées, au commencement du Livre de Dieu, sous les emblèmes primitifs du *vêtement* et de *l'épée*.

Peut-être le lecteur se sent-il disposé à faire

cette question : — Comment se fait-il que Dieu ait chassé l'homme hors du jardin, puisque auparavant Il lui avait accordé son pardon ? — La même question peut se répéter au sujet de chacune des scènes qui, dans tout le cours de la Parole et dans l'histoire entière du peuple de Dieu, nous fournit un exemple de l'action de la grâce, réunie à celle du gouvernement. La grâce pardonne; mais les rouages du gouvernement (Ezéch. 1) continuent à tourner dans toute leur terrible majesté. Adam était parfaitement pardonné; mais néanmoins son péché produisit ses propres résultats. La culpabilité était ôtée de dessus sa conscience; mais non pas la sueur de dessus son front. Il sortit du jardin pardonné et vêtu; mais c'était pour se trouver désormais au milieu des épines et des chardons. Dans son âme, il pouvait jouir des précieux fruits de la grâce; en même temps que dans sa condition publique, il subissait les arrêts solennels et inévitables du gouvernement.

Ainsi en fut-il d'Adam; ainsi en a-t-il toujours été depuis lors; et ainsi en est-il encore maintenant. — Mon lecteur fera bien de chercher à acquérir des idées claires sur ce sujet, à la lumière des saintes Ecritures. C'est une chose tout à fait digne de son attention et de ses prières. Il arrive trop souvent qu'on fait confusion entre la grâce et le gouvernement; et alors, comme conséquence nécessaire, la grâce est privée de son

parfum, et le gouvernement est dépouillé de sa dignité solennelle. Le pardon plein et inestimable, dont le pécheur pourrait jouir sur le pied de la libre grâce, ne se trouve ni discerné ni saisi, parce que le cœur se préoccupe plutôt des sévères arrêts du gouvernement. Ces deux choses sont cependant aussi distinctes qu'il est possible; et cette distinction est aussi bien établie au ch. 3 de la Genèse, qu'elle l'est dans toutes les autres portions du volume inspiré. Est-ce que les épines et les chardons desquels Adam se trouva entouré, à son expulsion d'Eden, ont quelque rapport avec le plein pardon duquel la grâce l'avait auparavant assuré? Evidemment non. Son cœur avait été réjoui par les rayons brillants de la lampe de la promesse, et sa personne avait été revêtue de la robe que la grâce avait confectionnée pour lui; tout cela existait pour lui, avant d'être envoyé dans un monde de misères et de larmes, pour y travailler et y souffrir, par le juste décret du trône du gouvernement. Le gouvernement de Dieu *chassa l'homme*, mais non pas avant que la grâce de Dieu l'eût *pardonné et revêtu*. Le gouvernement l'envoya dans un monde de ténèbres; mais non pas avant que la grâce eût placé entre ses mains la lampe de la promesse, pour soutenir son cœur au milieu de ces ténèbres. La force nécessaire pour soumettre son cœur au solennel décret du gouvernement se réalisait chez lui, en proportion de l'ex-

périence qu'il faisait de la riche libéralité de la grâce.

En voilà assez quant à l'histoire d'Adam, en tant qu'elle éclaircit notre thèse. — Passons maintenant au cas de l'arche et à celui du déluge, aux jours de Noé, qui nous présente, de la même manière que la robe de peau et l'épée flamboyante, un exemple frappant de la grâce du gouvernement divin.

L'histoire inspirée de Caïn et de sa postérité nous retrace, avec une fidélité sans accommodement, les progrès de l'homme dans sa condition déchue. En même temps, l'histoire de Seth, et celle de sa postérité directe, nous expose, par un contraste saisissant, les progrès de ceux qui étaient appelés à vivre d'une vie de foi, au milieu de cette même scène, où les décrets du trône du gouvernement avaient amené nos premiers parents. Les premiers accomplirent, avec une prompte célérité, leur carrière de chute, jusqu'à ce que leurs iniquités, étant consommées, ils virent fondre sur eux le jugement terrible émané du trône du gouvernement. Les derniers, au contraire, poursuivant, par la grâce, leur carrière ascendante, furent finalement transportés par le jugement, sur une terre restaurée.

Maintenant il est intéressant de remarquer que, avant l'exécution d'aucun acte de jugement de la part du trône, la famille élue et tous ceux qui étaient avec eux, furent enfermés en parfaite

sûreté dans l'arche, le vaisseau de la grâce. Noé, en sûreté dans son arche, comme Adam l'avait été dans son vêtement de peau, était le témoin de la merveilleuse grâce de Jéhovah; et comme tel, il pouvait contempler sans crainte le trône du gouvernement, quand il versait ainsi sa terrible colère sur un monde souillé. Dieu en grâce sauva Noé, avant que Dieu en gouvernement ne balayât la terre avec le balai du jugement. — Voilà encore les deux principes, la grâce et le gouvernement, la grâce qui agit en salut, le gouvernement qui se montre dans le jugement. C'est Dieu dans les deux cas. Chaque atôme de l'arche apportait au cœur la douce impression de la grâce; chaque vague du déluge annonçait le solennel décret du gouvernement.

Nous citerons un autre exemple tiré encore du Livre de la Genèse; un cas qui est éminemment instructif et dans lequel nous voyons réunies dans le même individu, et cela sous un jour solennel et impressif, l'action de la grâce et celle du gouvernement. Je veux parler du cas du patriarche Jacob. — L'histoire entière de cet homme remarquable nous présente une suite d'événements, qui mettent notre sujet dans le plus grand jour. Je ne mentionnerai que le seul fait de l'indigne tromperie, dont il se rendit coupable envers son père Isaac, dans le but de supplanter son frère Esau. La souveraine grâce de Dieu lui avait, déjà longtemps avant qu'il fût né,

assuré une prééminence dont aucun homme ne pouvait le priver. Mais n'étant pas disposé à attendre les temps et les moyens de Dieu, il entreprit de faire réussir ce dessein par lui-même. Quel en fut le résultat? — La suite entière de sa vie nous fournit la réponse et l'avertissement. L'exil loin de la maison de son père; vingt ans d'une dure servitude; son salaire changé dix fois; sa pauvre mère, qu'il ne lui fut plus permis de revoir; la crainte d'être tué par son frère irrité; — puis, le déshonneur entré dans sa famille; la terreur de perdre la vie de la main des sichémites; — de plus, la conduite coupable de ses dix fils envers leur frère Joseph; son chagrin profond causé par la mort supposée de son fils chéri; la crainte de mourir des suites de la famine; — et enfin, sa mort dans un pays étranger.

Lecteur, quelles leçons n'y a-t-il pas en tout cela! Jacob assurément était l'objet de la grâce, — de la grâce souveraine, immuable, éternelle. C'est là un point parfaitement établi. Mais en même temps, il était aussi l'objet du gouvernement. — Seulement, il faut soigneusement nous souvenir qu'aucun acte, aucune opération de la grâce, ne peut suspendre le cours des roues du gouvernement. Leur marche est irrésistible. Autant vaudrait-il, avec une paille, vouloir arrêter le flot de la marée montante, ou tenter de dominer la tempête, au moyen d'une toile d'arai-

gnée, que d'essayer d'arrêter, par aucune puissance angélique, humaine ou diabolique, le cours puissant du chariot gouvernemental de Jéhova.

Tout cela est profondément solennel. La grâce pardonne, certainement; elle pardonne librement, pleinement et éternellement, mais également, *ce que l'on sème, on le moissonnera aussi*. — Un maître envoie son domestique semer du blé dans son champ. Le domestique, par ignorance, stupidité ou grossière inattention, au lieu de semer du blé, jette en terre un grain nuisible. Le maître apprend l'erreur; et dans l'exercice de sa grâce, il pardonne à son domestique; — il lui pardonne libéralement, complètement. Qu'en résultera-t-il? Ce généreux pardon changera-t-il la nature de la récolte? Assurément non. Quand la saison sera venue, au lieu des épis dorés qu'on aurait pu attendre, le serviteur verra avec amertume le champ du maître rempli d'herbes nuisibles. — La vue de ces mauvaises herbes lui fera-t-elle douter de la grâce de son maître? Nullement. Comme la grâce du maître n'altère en rien la nature de la récolte; de même la nature de la récolte ne touche en rien à la grâce du maître, ni ne détruit, pas même dans le plus petit degré, le pardon qui en découle. Ce sont deux choses parfaitement distinctes. Ce principe ne serait pas même entamé, à supposer que le maître, par un art extraordinaire, parvint

à retirer de ces mauvaises herbes des produits infiniment supérieurs à la valeur du blé lui-même. Il demeurerait également vrai que *ce que l'on sème, on le moissonnera aussi.*

Ce que nous venons de dire fait voir, du moins jusqu'à un certain degré, la différence qu'il y a entre la grâce et le gouvernement. Le passage que nous venons de citer, Gal. 6, est un court exposé, mais susceptible d'une application très-générale, du grand principe gouvernemental — principe de l'importance la plus sérieuse et de l'application la plus vaste. — *Ce que l'homme aura semé.* N'importe quelle est la personne qui le fait. Telle qu'est votre semaille, telle sera votre moisson. La grâce pardonne; bien plus, elle peut vous élever plus haut, et vous rendre plus heureux que jamais vous ne l'auriez été. Mais si vous semez de mauvaises herbes au printemps, vous ne récolterez pas du blé à la moisson. C'est là une chose aussi claire qu'elle est sûre, et aussi sûre qu'elle est claire. C'est une vérité établie par l'Écriture, aussi bien qu'elle se démontre par l'expérience de tous les jours.

Voyez le cas de Moïse. *Il parla légèrement de ses lèvres aux eaux de Mériba.* Nomb. 20. Quel en fut le résultat? — Par le décret gouvernemental de Jéhova, l'entrée de la terre promise lui fut fermée! — Mais remarquez bien ceci, que pendant que le décret du trône le retenait hors de Canaan, la grâce infinie de Dieu l'amena sur

la montagne de Nébo, Deut. 34. Depuis là, il vit le pays de la promesse; mais il le vit, non pas tel qu'il fut après la prise de possession qu'en fit Israël; — mais tel qu'il avait été donné par l'alliance de Jéhova. — Et puis, qu'arriva-t-il encore? Ce fut Jéhova Lui-même qui ensevelit son cher serviteur! — Quelle grâce brille en tout cela! Assurément si l'esprit est saisi de crainte à l'ouïe du solennel décret du trône à Mériba, le cœur s'extasie à la vue de l'incomparable grâce de Dieu, au sommet de Nébo. Le gouvernement de Jéhova retient Moïse hors de Canaan; la grâce de Jéhova élève Moïse sur le Nébo, et lui creuse un tombeau dans la plaine de Moab! — Y eut-il jamais une telle sépulture? Ne pouvons-nous pas dire que la grâce qui creusa le tombeau de Moïse n'a jamais été surpassée, si ce n'est par la grâce qui procura le tombeau de Christ? — Oui, Jéhova peut creuser un tombeau, ou faire un vêtement; mais la grâce qui brille dans ces actes si admirables est considérablement rehaussée, en la considérant en rapport avec les solennels arrêts du trône du gouvernement.

Avant de clore ce sujet, examinons encore un autre cas, celui de David, dans l'affaire de Hurie, le Hettien. — Ici nous avons un exemple frappant de la grâce et du gouvernement. Dans un triste moment, David tombe de sa sainte élévation. Sous l'influence d'une convoitise qui l'aveugle, il se précipite dans le profond et horrible

abîme d'une souillure morale. Là, dans la profondeur de cet abîme, la conviction de sa faute, comme un trait, atteint sa conscience, et tira de son cœur brisé ces accents pénitentiels, que chacun connaît : — *J'ai péché contre l'Éternel !* — Hé bien ! quel accueil reçut sa repentance ? — Ce fut une claire et prompte réponse de cette grâce, dans laquelle notre Dieu prend plaisir. *L'Éternel a fait passer ton péché.* Voilà la grâce pure. Le péché de David était parfaitement pardonné ; il ne peut y avoir de doute à cet égard. — Mais à peine les doux accents de cette grâce eurent-ils frappé les oreilles de David, que le retentissement solennel des roues du gouvernement se fit entendre dans le lointain. Pas plutôt la bonne main de la miséricorde eut-elle pardonné la faute, que l'épée fut tirée du fourreau pour exécuter le jugement nécessaire. — C'est profondément solennel ! — David était complètement pardonné ; néanmoins Absalom se rebella contre son père. — *Ce que l'homme aura semé, il le moissonnera.* Le péché de semer de mauvaises herbes peut être pardonné ; mais la moisson doit être en rapport avec les semailles. La première est la grâce ; la dernière est le gouvernement. L'une et l'autre agissent dans leur propre sphère, et ni l'une ni l'autre ne se contrarient. La beauté de la grâce, et la dignité du gouvernement, sont toutes les deux des choses divines. David était autorisé à entrer dans les parvis du

sanctuaire, sous l'effet de la grâce qu'il avait reçue, 2 Sam. 12, 20; — mais ensuite il se vit obligé de gravir les rudes coteaux du mont des Oliviers, par la conséquence nécessaire des lois du gouvernement, 2 Sam. 15, 30. — Et nous pouvons affirmer sans crainte que jamais la harpe de David ne fit entendre des sons plus harmonieux, à la louange de la grâce divine, que dans le moment même où il faisait l'expérience de la sévère action du gouvernement divin.

Ce que nous venons de dire est suffisant pour ouvrir au lecteur l'intelligence de cet important sujet. Il peut maintenant en poursuivre l'étude lui-même. Les Ecritures sont remplies de données à cet égard, et l'expérience de la vie humaine vient encore, chaque jour, ajouter son degré de lumière aux déclarations et aux exemples de la Parole. — Combien de fois, en effet, n'arrive-t-il pas que nous rencontrions des amis, enrichis de la plus entière jouissance de la grâce, connaissant le pardon de tous leurs péchés, marchant dans une communion sans nuage avec Dieu; et qui, en même temps que tout cela, souffrent dans leur corps, ou dans leur situation, les terribles conséquences de leurs folies passées, ou des excès dans lesquels ils étaient tombés. Ici encore, vous avez la grâce et le gouvernement. — Rien ne peut être plus important, à sa place, que d'avoir une vue claire de ce sujet. C'est une vérité qui se réalise constamment par

les faits; et l'on aura souvent lieu d'apercevoir combien elle est propre à aider très-efficacement l'âme dans l'étude que l'on fera, non-seulement des pages du volume inspiré, mais aussi des pages de la biographie humaine.

Je ne veux pas terminer cet article, sans citer, pour mon lecteur, un passage, qui est souvent présenté, par erreur, comme l'expression de la grâce, tandis qu'il est, au contraire, entièrement l'exposé du gouvernement. — *« Comme donc l'Eternel passait par devant lui, il cria : l'Eternel ! l'Eternel ! le Dieu fort, pitoyable, miséricordieux, tardif à colère, abondant en gratuité et en vérité, gardant la gratuité jusqu'en mille générations, ôtant l'iniquité, le crime et le péché, qui ne tient point le coupable pour innocent, et qui punit l'iniquité des pères sur les enfants, et sur les enfants des enfants, jusqu'à la troisième et la quatrième génération. »* — Exod. 34, 6, 7. — Si nous devons regarder ce passage comme étant l'expression de ce que Dieu est dans l'Évangile, nous aurions assurément une très-fausse idée de ce qu'est l'Évangile. — L'Évangile parle de la manière suivante : *Dieu était en Christ, réconciliant le monde avec Lui, et ne leur imputant point leurs péchés* (2 Cor. 5, 19). Or, punir l'iniquité, ou bien, ne pas imputer les péchés ; ce sont là deux choses complètement différentes. La première, c'est Dieu en gouvernement ; la dernière, c'est Dieu en grâce. — C'est bien toujours le

même Dieu, sans doute; mais ce sont deux manifestations différentes de sa Divinité.

EXTRAIT D'UNE LETTRE.

..... Il peut y avoir et il y a, sans nul doute, des manquements pratiques sur ce point aussi bien que sur tout autre, mais je ne crois pas que, comme principe ou comme règle pratique, les frères que l'on appelle « *exclusifs* » refusent la cène à un chrétien quelconque dont la marche est conséquente, pour le simple motif qu'il est lié à l'un ou l'autre des nombreux systèmes qui nous entourent. Une telle conduite serait l'abandon de la seule vraie largeur de l'Eglise de Dieu et ferait véritablement de nous une secte. Il est de la plus haute importance que la pleine liberté de tout croyant comme membre du corps de Christ, sa place à la table du Seigneur, et les privilèges et les responsabilités qui s'y rattachent soient maintenus d'une manière jalouse. Mais, ce que les frères dont nous venons de parler font (et ce qu'ils continueront à faire, je l'espère, du moins aussi longtemps que ce principe fondamental sera retenu), c'est de se tenir en garde contre la pensée que le terrain sur lequel nous sommes est le même que celui que d'autres occupent; et qu'en conséquence il peut exister un va-et-vient continuuel entre nous et les déno-

minations ; ou que tout au moins, par la stipulation expresse qu'on autorise à agir de la sorte ceux qui désirent rompre le pain avec nous, nous admettons qu'elles ont raison tout autant que nous. Or c'est précisément ici que le bât les blesse (pour me servir d'une figure triviale, mais pleine de force) ; et, croyez-moi, c'est précisément ici qu'il doit les blesser, parce que c'est la vérité de Dieu qui est impliquée.

Ce n'est pas du tout que nous soyons meilleurs qu'eux ou plus fidèles à la lumière que nous avons reçue. Nullement ; il s'agit simplement, d'une part, de discerner la pensée de Dieu relativement à l'unité du corps de Christ, et, de l'autre, ce qui en est tout l'opposé — c'est-à-dire l'esprit sectaire et la secte — et de nous en tenir simplement à Sa volonté coûte que coûte.

Vous trouverez souvent (et d'après le peu que vous me dites de votre ami il me paraît en être ainsi de lui), vous trouverez, dis-je, d'autres chrétiens plus spirituels que ceux dont nous venons de parler qui désireraient s'identifier avec « les frères » (ainsi qu'on nous appelle), pourvu que nous les reçussions sur le principe qu'ils sont libres, comme avec notre sanction et notre approbation, et comme si c'était selon l'Écriture, de demeurer en communion avec leurs systèmes respectifs. Le dessein de l'aversaire, dont il poursuit la réalisation avec une grande énergie et dont il nous fait sentir de toute part le poids en

ces derniers temps, c'est de fausser et d'anéantir le vrai caractère et le véritable témoignage de l'Eglise de Dieu.

Nous ne prétendons pas rétablir l'Eglise dans son unité extérieure telle qu'elle était au commencement, bien moins encore faisons-nous profession de l'être nous-mêmes — ce serait, en vérité, de la présomption ; mais nous n'admettons pas, nous ne saurions admettre que le principe sur lequel repose le rassemblement des chrétiens (c'est à savoir, l'unité de l'Esprit), trouve son expression dans cette manière de faire des saints s'identifiant, de propos délibéré et par choix, un dimanche avec un système qui nie dans une mesure cette unité, le dimanche suivant avec un autre système qui la nie de quelque autre manière, et enfin un troisième dimanche avec nous, nous associant ainsi avec leur position et leurs voies inconstantes et relâchées.

Si un chrétien, sain quant à la doctrine et irréprochable dans ses mœurs et dans ses relations (ayant de ceux qui le connaissent un témoignage adéquat), manifeste le désir de rompre le pain avec nous, personne ne pourrait s'y refuser, ni faire avec lui un compromis quelconque ; on ne pourrait pas davantage se séparer de lui ensuite, parce qu'il continuerait à s'identifier avec les systèmes orthodoxes ; mais, cela ne veut point dire que nous devrions garder le silence vis-à-vis de lui et ne pas chercher à l'enseigner. Mais

hélas ! c'est précisément en cela que consiste le prétendu exclusisme dont on nous accuse, et c'est aussi ce qui ne peut être toléré par ceux qui veulent « *la liberté* » dans ces choses sans se rendre compte qu'ils compromettent ainsi les intérêts de Christ. Si on examine la chose de près, je suis sûr qu'on découvrira qu'à leur insu, un bon nombre de Chrétiens se sont trop occupés des intérêts et des droits que les enfants de Dieu peuvent avoir dans cette question de communion : je veux dire trop, en comparaison avec les droits et les intérêts de Christ. Les deux choses sont justes et vraies, mais Christ et ses droits doivent occuper le *premier rang* ; cela bien compris et maintenu, tout le reste suivra inévitablement. Ce qui caractérise maintenant la masse des Chrétiens spirituels et actifs, c'est la prééminence qu'ils donnent, d'une part, aux intérêts des pauvres pécheurs, et, de l'autre, à ceux des saints ; en d'autres termes, leurs travaux d'évangélisation et leurs travaux ecclésiastiques commencent du côté de l'homme et non pas du côté de Dieu. Les intérêts de Dieu et de Son Christ sont, en grande partie, laissés de côté.

Votre ami, dites-vous, admet qu'il serait inconséquent de recevoir « *continuellement* » à la table quelqu'un qui persisterait dans ces allées et venues ; mais l'Écriture parle-t-elle de deux sortes d'admission, l'une moins importante, moins précise et plus dégagée de responsabilité que

l'autre ? — Ou bien une personne est réellement sur le terrain de l'Eglise de Dieu, ou bien elle n'y est pas. Si elle ne s'y trouve pas, nous devons l'enseigner avec sérieux et chercher autant que possible à lui faire comprendre, avant qu'elle prenne cette position avec nous, qu'elle se rend coupable de transgression si elle abandonne ce terrain après s'y être placée. Mais, que son intelligence saisisse la chose ou non, vous n'avez aucun droit de lui refuser la place qui lui appartient à moins que quelque autre raison n'y oblige. Son admissibilité à la fraction du pain une fois n'a pu être justement reconnue que sur un terrain où la chose existe toujours; et si ses rapports avec les différentes dénominations n'ont pas été d'abord un obstacle, ils ne peuvent l'être en aucun temps. Non-seulement, il a, comme membre de Christ, droit à la table du Seigneur, mais il y a réellement pris place, de sorte qu'à moins d'un motif nouveau, il jouit librement de tous les privilèges et se trouve sous toutes les responsabilités qui s'y rattachent.

Mais, après tout, diront quelques-uns, l'unité de l'Esprit est depuis longtemps *brisée*, et puisqu'il en est ainsi nous devons, en tout amour, tenir, en fait de communion ecclésiastique, une marche comme presque, sinon tout à fait, aussi bonne et aussi juste qu'une autre : qui donc aurait le droit de s'arroger un exclusisme semblable à celui qui perce de certains côtés ? A ceci,

ma réponse est simple. Je nie formellement que l'unité de l'Esprit soit brisée ou qu'elle puisse jamais l'être. C'est un fait absolu et invariable que les saints de cette dispensation sont baptisés d'un seul Esprit pour être un seul corps. En Eph. iv, les Chrétiens sont exhortés à garder cette unité (non pas de peur qu'elle ne se rompe), mais « dans le lieu de la paix. » Ils devaient manifester cette unité, non pas à l'extérieur seulement, mais dans l'état de leur âme; mais elle existait pour pouvoir être aussi gardée, et elle n'existe pas moins aujourd'hui, bien que nous ayons tristement failli à la maintenir et à la manifester *dans le lieu de la paix*.

Mais, si ces frères relâchés (où et quels qu'ils puissent être) nient l'existence actuelle d'une telle unité, nous ne pouvons nous étonner qu'ils estiment une chose à peu près autant qu'une autre. Quant à l'unité, ils n'ont, pour ce qui les concerne, rien de divin à défendre et ils ne voient aucune utilité à la lutte; ils aimeraient nous voir sacrifier la vérité que nous avons apprise, et consentir, pour l'amour de la paix, à devenir simplement une secte, comme les dénominations diverses, et aller ainsi commodément notre chemin comme ils font eux-mêmes. Mais non! C'était la véritable mère de l'enfant qui poussa un cri d'horreur à l'ouïe du commandement de Salomon de le partager; l'autre n'avait rien à perdre ensuite de cette sentence et pouvait y donner

son acquiescement; mais cela ne faisait que trahir la vérité — elle n'avait rien à perdre. La véritable mère avait un intérêt vivant dans un enfant vivant dont la vie était tout pour elle : aussi ne pouvait-elle, et ne voulait-elle pas consentir à un pareil compromis. Il en est de même de ceux que l'on appelle « *exclusifs*. » Ils ont, ou plutôt le Seigneur a quelque chose à perdre par un compromis, et ils ne sauraient y consentir. Tenons ferme. Nous ne serons jamais réellement d'aucun secours à nos frères en abandonnant notre terrain ou en lâchant quelque chose de la vérité de Dieu relativement au caractère et au témoignage de l'Eglise. Recevons tous ceux qui voudront venir, mais disons-leur avec fidélité qu'en venant ils se placent sur un terrain qui condamne entièrement toute dénomination comme telle, qu'ils en aient ou non la conscience. Mais s'ils viennent, nous le voulons bien. « Qu'ils se retournent vers toi, mais toi ne te retourne pas vers eux. » (Jér. xv, 19.) Si on estime que c'est là prendre une position bien élevée, à la bonne heure; nous n'en recherchons pas une qui le soit moins. Le meilleur moyen pour ne pas revenir à ce qui a été une fois laissé derrière, c'est de posséder quelque chose de préférable. Christ goûté et présenté par la puissance du Saint-Esprit, ne peut manquer de lier les uns aux autres ceux qui Lui appartiennent.

Dans les réflexions qui précédent, j'ai entière-

ment passé sous silence la question de mauvaise doctrine qui, il y a quelques années, causa un grand trouble au milieu de nous. Elle eut son utilité pour nous faire examiner, de plus près, le sujet important de la communion ; elle servit à mettre à l'épreuve le terrain sur lequel nous nous trouvions, et elle manifesta que pour quelques-uns le principe du rassemblement des Chrétiens simplement comme tels avait perdu sa vraie et scripturaire signification. S'assurer que la personne qui demandait d'être admise à la communion était chrétienne, c'était à cela, disait-on, que se bornait notre responsabilité. Une telle personne pouvait, après cela, retenir une mauvaise doctrine ou en être accusée tout en conservant son droit à occuper une place à la table du Seigneur. D'autres aperçurent le mal de ce principe, mais ne virent pas que l'identification volontaire par la fraction du pain avec une assemblée où une fausse doctrine contre la Personne du Seigneur était tolérée et enseignée, rendait l'individu coupable bien qu'il n'en fût pas imbu lui-même. La direction si formelle que nous avons en 2 Jean 10, était ainsi méconnue ou désavouée dans son application. Et c'est ainsi qu'on en est venu à dire et à enseigner que le fornicateur devait être retranché de l'Eglise à Corinthe, non parce que sa présence souillait l'assemblée, mais de crainte qu'il n'en corrompît d'autres ! Hélas ! quel mépris du caractère de

l'assemblée comme le lieu honoré de la présence de Christ. (Lisez Nomb. xix.)

Jude nous engage à avoir pitié des uns en faisant la différence entre ceux-ci et les autres, et c'est ce que l'on a toujours cherché à observer, pour autant du moins que j'ai connaissance des choses. Lorsque nous trouvons des saints liés par ignorance avec ceux qui ouvrent largement la porte au mal, nous nous efforçons de leur faire comprendre le danger qu'ils courent et le déshonneur fait au Seigneur Jésus. J'ai appris dernièrement que quelques-uns de ces frères, ne pouvant plus arrêter l'effet de la vérité touchant l'unité de l'Esprit sur des chrétiens de cœur simple et sincère, la défendent maintenant eux-mêmes, mais d'une manière qui lui fait sanctionner et soutenir ce qui en est la complète négation. C'est-à-dire que, selon leur raisonnement, le nom de Christ et la profession de la foi obligent les saints individuellement à marcher en communion les uns avec les autres, sans égard à la coupable association avec le mal ; et ainsi on insiste sur l'unité de l'Esprit comme liant ensemble les diverses dénominations comme telles. Or, l'Écriture parle de plusieurs membres, mais toutefois d'*un seul corps* ; elle ne dit pas : plusieurs corps, toutefois un seul corps.

LES VOIES DE DIEU.

VI. — LE JUGEMENT D'ISRAËL ET DES NATIONS PRÉLIMINAIRE AU ROYAUME.

Au début de nos considérations sur les voies de Dieu, nous avons rappelé que les Ecritures prophétiques s'occupent d'événements terrestres et embrassent cinq grands sujets principaux et distincts, quelques-uns desquels, sinon tous, sont souvent groupés ensemble dans la même prophétie. Nous allons nous occuper spécialement du quatrième de ces sujets — la crise ou courte période de jugement qui purifie la terre de tous les scandales et de ceux qui commettent l'iniquité, et qui prépare à l'établissement du royaume — « l'heure de la tentation, qui va arriver sur tout le monde habitable pour éprouver ceux qui habitent sur la terre. » (Apocal. III, 10.) « Un temps de détresse à Jacob, mais il en sera pourtant délivré. » (Jér. xxx, 7.) La nation d'Is-

raël est la plus proéminente durant cette période; elle est l'objet du jugement auquel participent les Gentils. Les témoignages des Ecritures sont bien complets là dessus, et pour aider à les graver dans notre esprit, je les ai classés sous trois points comme suit :

1° Les promesses faites pour la restauration d'Israël, après sa chute, et, en outre et en vue de cette restauration, les promesses inconditionnelles faites aux pères qui s'accompliront les unes et les autres pour un résidu de la nation établi dans le royaume sous Christ dans le pays.

2° Les témoignages des Ecritures qui annoncent qu'Israël sera mis de côté pendant une période longue et indéterminée, connue de Dieu seul, puis repris pour être restauré.

3° Les déclarations portant qu'à l'expiration de cette période indéterminée la nation sera restaurée par le jugement; lequel jugement ne tombe pas seulement sur les apostats qui se trouvent au milieu de la nation et délivre un résidu, mais qui est aussi un jugement universel sur les nations du monde et une introduction au royaume de Dieu en Sion, et à la période millénaire où la terre sera remplie de la connaissance de la gloire du Seigneur comme les eaux couvrent la mer.

I. Quant au premier point, nous nous tournerons vers Lévitique xxvi où nous trouvons le résultat placé devant Israël, comme conséquence de leur

soumission aux conditions qu'ils avaient acceptées comme termes de leur relation avec Dieu et de la conservation de leurs bénédictions dans le pays, et l'alternative en cas de désobéissance. « Si vous marchez dans mes ordonnances... je vous *donnerai* les pluies, » etc. (Lévitique xxvi, 3—13.) « Mais si vous n'écoutez point.... Aussi je vous ferai ceci, » etc. (14—39) Le chapitre continue en assurant que ce dernier état serait le cas jusqu'à ce que les villes fussent ravagées, et la terre et son sanctuaire désolés, et les habitants dispersés au milieu des nations dans la terre de leurs ennemis; mais là, même quand ils sont dans la terre étrangère, Dieu dit : « Je ne les ai point rejetés, ni eus en haine pour les consumer entièrement et pour rompre l'alliance que j'ai faite avec eux, car je suis l'Éternel leur Dieu, et je me souviendrai, pour leur bien, de l'alliance faite avec leurs ancêtres lorsque je les ai retirés du pays d'Égypte à la vue des nations pour être leur Dieu. » L'Éternel se tourne alors, après qu'ils se sont détruits, vers les promesses faites sans conditions aux pères, et, quand ils sont dans le pays étranger, Il ne les oublie pas, Il ne les rejette pas entièrement : « S'ils confessent leur iniquité, et l'iniquité de leurs pères... et qu'ils ont marché de front contre moi..... *alors* je me souviendrai *de mon alliance avec Jacob..... aussi de mon alliance avec Abraham*, et je me souviendrai de la terre. » (40—42.)

Allez maintenant à Deutéronome xxx, 1—10 : « Or il arrivera que lorsque toutes ces choses seront venues sur toi, soit la bénédiction, soit la malédiction, que je t'ai représentées, et lorsque tu les auras rappelées dans ton cœur, parmi toutes les nations vers lesquelles l'Éternel, ton Dieu, t'aura chassé; et que tu te seras retourné vers l'Éternel ton Dieu... l'Éternel, ton Dieu ramènera tes captifs, et aura compassion de toi; et Il te rassemblera *de nouveau* d'entre tous les peuples, parmi lesquels l'Éternel, ton Dieu t'avait dispersé... et te ramènera au pays que tes pères auront possédé et tu le posséderas; Il te fera du bien, et te fera croître plus qu'il n'a fait croître tes pères, » etc. Ceci n'est pas aussi frappant que Lévitique xxvi où il est fait allusion aux promesses faites aux pères. Le Deutéronome est davantage le *principe* de leur acceptation *comme nation* après leur chute et que « Lo-Hammi » a été écrit sur eux. Il établit aussi le principe de leur acceptation *comme individus*, dans l'intérim, par l'Évangile et la justice par la foi. Voyez l'usage qu'en fait l'apôtre, Rom. x, 11—14.

Il y a d'autres promesses en vue de leur restauration; en particulier, celles faites à la maison de David, rendues parfaites en Christ. Nous lisons dans 1 Chroniques xvii, 11—14 : « Il arrivera donc que quand tes jours seront accomplis pour t'en aller avec tes pères, je ferai lever ta postérité après toi, qui sera un de tes fils, et j'éta-

blirai son règne. Il me bâtira une maison, et j'affermirai son trône à jamais. Je lui serai père et il me sera fils; et je ne retirerai point de lui ma gratuité, comme je l'ai retirée de celui qui a été avant toi. Mais je l'établirai dans ma maison et dans mon royaume à jamais, et son trône sera affermi à toujours.» Ce passage est appliqué à Christ dans Hébr. 1, 5.

Nous trouvons les promesses faites aux pères, mentionnées à la fin en vue de leur entière délivrance. Voyez Michée VII, 19, 20. Le prophète exprime l'adoration de son cœur en contemplant la bonté de Dieu dans leur délivrance et dit : « Tu maintiendras ta vérité à *Jacob*, ta gratuité à *Abraham*, laquelle tu as jurée à nos pères dès les temps anciens.» Il ne faut pas oublier que si Dieu devait manquer aux promesses terrestres faites à *Abraham*, nous n'avons aucune raison de supposer qu'il ne manquerait pas aussi aux promesses spirituelles qu'il lui a faites et qui rejaillissent sur nous. Consultez Galates III, 6—14. Nous le savons : ni les unes, ni les autres ne peuvent jamais faillir.

Et encore quand Christ vint : « Comme Il avait parlé à nos pères, à *Abraham* et à sa postérité pour toujours » (Luc I, 54, 55). Dans les versets 69.—74, lorsque les promesses faites aux pères et celles faites à la maison de *David* sont rappelées : « Il nous a suscité une corne de salut, dans la maison de *David*, Son serviteur.... pour ac-

complir Sa miséricorde envers nos pères et pour se souvenir de Sa sainte alliance, le serment qu'Il a fait à Abraham, notre père. » Il est presque inutile de faire remarquer que les bénédictions terrestres furent différées à cause du rejet de Christ par la nation.

Venons maintenant à Esaïe XLIX. Nous trouvons qu'Israël, ayant failli comme serviteur de Dieu, est mis de côté, et Christ présenté comme le vrai serviteur; et pourtant Il dit : « J'ai travaillé en vain, » car nous savons qu'Israël le rejeta. La réponse de Dieu vient dans le verset 5, etc. C'était peu de chose de rétablir les tribus d'Israël; mais Il serait élevé et donné comme Lumière aux Gentils. Dans le verset 8, Il est donné comme alliance au peuple pour les délivrer à la fin. Le langage de la prophétie est des plus beaux : « O cieux ! réjouissez-vous, avec chant de triomphe, et toi, terre, égaie-toi; montagnes, éclatez de joie avec chant de triomphe; car l'Éternel a consolé Son peuple, et Il aura compassion de ceux qu'Il aura affligés » : Sion, délaissée en apparence, apprend alors que la fidélité du Seigneur est plus grande que celle d'une mère à l'égard de son nourrisson : « Voici, je t'ai gravée sur les paumes de mes mains, tes murs sont continuellement devant moi. » Ses enfants se hâtent de retourner vers elle, et ses destructeurs ont hâte de quitter ses murs : « Elève tes yeux à l'environ et regarde; tous ceux-ci se sont as-

semblés, ils sont venus à toi. Je suis vivant, dit l'Eternel, que tu te revêtiras de ceux-ci comme d'un ornement et tu t'en orneras comme une épouse. Car tes déserts et tes lieux désolés, et ton pays détruit, sera maintenant trop étroit pour ses habitants, et ceux qui t'engloutissaient s'éloigneront. Les enfants que tu auras, après avoir perdu les autres, diront encore, toi l'entendant : Ce lieu est trop étroit pour moi, fais-moi place afin que j'y puisse demeurer. Et tu diras en ton cœur : Qui m'a engendré ceux-ci, vu que j'avais perdu mes enfants, et que j'étais seule, emmenée en captivité, et agitée ? et qui m'a nourri ceux-ci ? et voici, j'étais demeurée toute seule, et ceux-ci où étaient-ils ? Ainsi a dit le Seigneur Eternel : Voici, je lèverai ma main vers les nations, et j'élèverai mon enseigne vers les peuples ; et ils apporteront tes fils entre leurs bras, et on chargera tes filles sur les épaules. Et les rois seront tes nourriciers, et les princesses, leurs femmes, tes nourrices ; ils se prosterneront devant toi le visage contre terre, et lècheront la poudre de tes pieds ; et tu sauras que je suis l'Eternel, et que ceux qui se confient en moi ne seront point honteux. » La pensée d'appliquer cela à l'Eglise est trop forcée pour nécessiter une remarque. Quand est-ce que l'Eglise dit jamais : « L'Eternel m'a délaissée, et le Seigneur m'a oubliée ? » et cela au moment où la bénédiction est complète ?

Dans Romains XI, l'apôtre Paul traite ce sujet, et montre que Dieu n'a pas rejeté Son peuple, et il donne comme arguments trois raisons principales. Premièrement : Il y a un résidu selon l'élection de grâce. Secondement : par la chute de sa nation, le salut est venu aux Gentils, pour exciter Israël à la jalousie (v. Deutéronome xxxii, 21) et non pour le rejeter. Et troisièmement : « Le Libérateur *viendra de Sion*, et Il détournera de Jacob l'impiété, » à l'époque où *tout* Israël sera sauvé (c'est-à-dire, comme un tout ou comme nation).

Quand nous considérerons le troisième point proposé, beaucoup de ces promesses de restauration seront mises sous nos yeux, rattachées au jugement des Gentils et des apostats de la nation.

II. Quant au deuxième point, arrêtons-nous à Daniel ix, 24--27, où nous trouvons la réponse à la prière de Daniel, un des captifs d'Israël à Babylone. Naturellement le sujet le plus cher à son cœur et à ses affections comme Juif était la restauration de son peuple ; et le sujet de grande importance était de s'assurer de la durée du temps pendant lequel ils devaient rester soumis à leurs vainqueurs, sous le joug desquels ils moissonnaient ce qu'ils avaient semé lorsqu'ils étaient reconnus de Dieu. Au commencement du chapitre, nous voyons Daniel, comme tout homme pieux, étudiant la Parole ; et, dans la première

année du roi Darius-le-Mède qui s'était emparé du royaume après la chute de Babylone, il avait reconnu par le livre du prophète Jérémie que les 70 années de la désolation de Jérusalem étaient écoulées. La foi travaillait dans son âme, et il tourne sa face vers le Seigneur Dieu — et s'humilie devant Lui — à cause de sa nation — avec des prières, des supplications, par le jeûne, le sac et la cendre. Il prend la position de la nation conformément à ses péchés devant Dieu et s'identifie avec elle (Voyez Lévitique xxvi, 40, 41). Son cœur reconnaît le Dieu avec qui il avait à faire comme Celui qui ne change jamais — un Dieu de grâce et de miséricorde. Dieu *Lui-même* est sa confiance : « Seigneur à nous est la confusion de face, à nos rois, à nos principaux, et à nos pères, parce que nous avons péché contre toi. Les miséricordes et les pardons sont du Seigneur notre Dieu, *quoique* (vers. ang.) nous nous soyons rebellés contre lui. » C'est beau de voir sa foi appeler Jérusalem, « Ta cité » et Israël « Ton peuple, » comme Moïse, lorsque le peuple fit le veau d'or et que Dieu ne pouvait le reconnaître. Nous lisons : « Comme je parlais encore et faisais ma requête et confessais mon péché et le péché de mon peuple d'Israël.... ce personnage Gabriel... m'instruisit, » etc. ; et dans la communication qui suit — c'est-à-dire la prophétie des 70 semaines — la réponse à sa prière. Nous ferons remarquer que, — de même qu'à Moïse

dans le cas que nous avons mentionné — Dieu parle du peuple à Daniel comme « ton peuple ; » et la prophétie s'applique au peuple Juif et à Jérusalem. « Il y a 70 semaines déterminées sur ton peuple, et sur ta sainte ville, pour abolir l'iniquité, consumer le péché, faire propitiation pour l'iniquité pour amener la justice des siècles, pour mettre le sceau à la vision et à la prophétie, et pour oindre le (lieu) très-saint. Tu sauras donc et tu entendras, que depuis la sortie de la parole, portant qu'on s'en retourne, et qu'on rebâtisse Jérusalem, jusqu'au Christ, le Conducteur, il y a sept semaines et soixante-deux semaines; et les places et la brèche seront rebâties, et cela en un temps d'angoisse. Et après ces soixante-deux semaines le Christ sera retranché et n'aura rien; puis le peuple du Conducteur qui viendra détruira la ville et le sanctuaire, et la fin en sera avec débordement, et les désolations sont déterminées jusqu'à la fin de la guerre. Et il confirmera une alliance à plusieurs dans une semaine, et à la moitié de cette semaine il fera cesser le sacrifice et l'oblation; puis par le moyen des ailes abominables qui causeront la désolation, même jusqu'à une consommation déterminée (la désolation) fondra sur le désolé. » Ici nous avons une période mentionnée et clairement déterminée à la fin de laquelle un changement remarquable serait introduit concernant son peuple, les Juifs, et leur cité — leur retour et leur com-

plet rétablissement en grâce — les transgressions pardonnées, le péché consumé, l'iniquité oubliée et la justice introduite; la vision et la prophétie scellées et le saint des saints oint. Maintenant rappelons-nous l'état de Juda et de Jérusalem comme nous l'avons vu en examinant l'histoire passée du peuple d'Israël à l'époque où Juda fut emmené en captivité à Babylone dans le dernier chapitre de 2 Rois. Le roi de Juda et la nation furent emmenés captifs (il y avait longtemps que les dix tribus étaient captives des Assyriens), la cité détruite, la maison de l'Eternel brûlée par le feu, et quelques-uns des plus pauvres du peuple laissés comme vigneron et laboureur. Comparons cet état avec ce que nous avons ici en Daniel ix où nous trouvons une restauration complète et parfaite et un rétablissement promis.

Pendant la continuation de ces soixante-dix semaines d'années (490 ans), il suppose ou déclare que le peuple ou le résidu du peuple serait dans le pays, mais pas encore reconnu comme de Dieu et encore sous la puissance des Gentils; le temple rebâti, et la cité restaurée. Ceci est d'une extrême importance; aussi mettons-nous bien dans l'esprit ces trois points qui caractérisent la continuation des 70 semaines :

- 1° Le peuple (ou quelques-uns du peuple) est dans le pays, mais non reconnu de Dieu;
- 2° Le Temple et la cité sont rebâti;
- 3° Les Gentils sont encore en possession du

gouvernement de la terre ou, en d'autres termes, « les temps des Gentils » non expirés.

Ces *trois choses ne* caractérisent *pas* l'époque *actuelle*. Les 70 semaines se divisent en trois périodes ou divisions : 7 semaines, 62 semaines et 1 semaine. La première division de 7 semaines ou 49 ans commence à la proclamation du décret qui permettait de restaurer et rebâtir Jérusalem. C'était le point de départ : « Tu sauras donc et tu entendras, que depuis la sortie de la parole portant qu'on s'en retourne et qu'on rebâtisse Jérusalem, jusqu'au Christ, le Conducteur, il y a sept semaines et soixante-deux semaines et les places et la brèche seront rebâties et cela en un temps d'angoisse. » D'abord cette reconstruction se continue pendant sept semaines d'années. Nous lisons dans Néhémie que ce fut un temps de trouble et de grande détresse. « Or il arriva que Samballat, ayant appris que nous rebâtissions la muraille fut fort indigné et fort irrité; et il se moqua des Juifs, car il dit en la présence de ses frères, et des gens de guerre de Samarie : Que font ces Juifs languissants? se fortifieront-ils? (*vers. angl.*) sacrifieront-ils et achèveront-ils tout en un jour? pourront-ils faire revenir les pierres des monceaux de poudre puisqu'elles sont brûlées? » etc. Puis nous avons 62 semaines d'années depuis la reconstruction de Jérusalem jusqu'au Messie, en tout 69 des 70 semaines. Le Messie est alors retranché

et rejeté et n'entre pas dans Son royaume. « Et après, le Christ sera retranché et n'aura rien. » Christ se présente à la nation comme leur Roi et, au lieu d'avoir Son royaume, Il est crucifié, après les 62 semaines ; et le compte des 70 semaines s'arrête pour un temps, puis le peuple du conducteur qui viendra détruira la ville et le sanctuaire. Cela fut accompli sous Titus et les armées romaines à la destruction de Jérusalem après le rejet de Christ. Le peuple dont les armées l'accomplirent était le peuple romain. En Jean xi, 48, nous trouvons les craintes des gouverneurs juifs tout à fait prophétiques en ce qui concernait cet événement : « Si nous Le (Christ) laissons ainsi faire, tous croiront en Lui et les Romains viendront, et ôteront et notre lieu et notre nation. » Et le Seigneur Lui-même prédit cette destruction lorsqu'Il vit la ville et pleura sur elle : « Car les jours viendront sur toi, où tes ennemis t'entoureront de tranchées et t'environneront et te serreront de tous côtés, et ils te raseront » (Luc xix, 43). Et encore : « Et comme quelques-uns parlaient du Temple et disaient qu'il était orné de belles pierres et de dons, il dit : Quant à ces choses que vous regardez, les jours viendront où il n'y sera laissé pierre sur pierre qui ne soit renversée.... et Jérusalem sera foulée par les nations jusqu'à ce que les temps des nations seront accomplis » (Luc xxi, 5, 6, 24).

Le Messie ayant été retranché après la 69^e se-

maine, la chaîne des événements pour ce qui est du peuple juif est interrompue (tout à fait lorsque la ville fut détruite), et par conséquent, le temps cesse de compter depuis ce moment-là jusqu'au temps présent. Dieu, comme nous l'avons vu, s'occupe d'autres choses. La 70^e semaine devait introduire et rétablir en pleine prospérité et bénédiction, le peuple suivant le verset 24; mais, au lieu de la bénédiction, ce qui suit c'est le retranchement du Messie après la 69^e semaine, la ville et le sanctuaire foulés, une longue et obscure période de désolations pour le peuple et la cité. Evidemment, comme nous l'avons vu, c'est le peuple romain qui devait exécuter ce qui est dit au verset 26. « Le peuple du conducteur qui viendra » : le *conducteur* n'était pas là, le *peuple* seul est nommé, mais le conducteur lui-même n'était pas venu. Il nous est présenté après cette obscure période de désolation qui se continue encore : « Il traitera une alliance, » etc.

Le rejet du Christ suspendit donc toutes les relations et toutes les voies de Dieu avec le peuple juif comme Son peuple, et cette période déterminée de 70 semaines est interrompue. Et quand les Juifs seront de nouveau les objets des voies de Dieu dans la courte période de jugements, avant qu'il les reconnaisse de nouveau comme Sa nation, la période qui reste encore des 70 semaines s'écoulera et amènera une com-

plète restauration. Cette courte période est donc, comme nous pouvons facilement le voir, contemporaine avec les derniers événements, ou la crise de l'histoire du monde qui introduira au royaume.

Nous trouvons la même chose supposée ou déclarée dans bien d'autres passages des Ecritures (V. Esaïe VIII, 14—22 ; IX, 1—7). Christ devient une pierre d'achoppement pour la nation — le témoignage est confiné à Ses disciples — le Seigneur cache alors Sa face de la maison de Jacob pendant une période longue et indéterminée, et la prophétie passe aux derniers jours qui introduisent le royaume par le jugement. De nouveau en Esaïe LXI, 1, 2, lorsque le Seigneur annonce Sa mission dans la synagogue de Nazareth, Il s'arrête court, au milieu du verset 2 qui est déjà séparé de la clause suivante depuis plus de 1800 ans, laquelle clause annonce « le jour de la vengeance » et la consolation de ceux qui pleurent, savoir, le résidu de la nation dans le royaume.

III. Considérons maintenant le témoignage des Ecritures sur le troisième point. Voyons Deutéronome xxxii. Dans les derniers versets du chapitre xxxi, Moïse rassemble les anciens* et les officiers du peuple d'Israël pour réciter à leurs oreilles le cantique prophétique qui lui est donné par l'Eternel en vue de leur chute. Il dit : « Je sais qu'après ma mort vous ne manquerez point

de vous corrompre et que vous vous détournerez de la voie que je vous ai prescrite ; mais à la fin, il vous arrivera du mal, parce que vous aurez fait ce qui déplaît à l'Éternel en l'irritant par les œuvres de vos mains. » Puis dans le chapitre xxxii, ils sont envisagés comme étant corrompus. « Ils se sont corrompus envers Lui, leur tache n'est pas une tache de Ses enfants, c'est une génération perverse et revêche. » Il continue et dépeint leur histoire merveilleuse, et les conseils et les soins de Dieu à leur égard, et ce qu'ils lui ont donné en retour. « Mais Jésusurun s'est engraisé et a regimbé... ils l'ont ému à jalousie par les dieux étrangers... ils ont sacrifié aux idoles... Et quand l'Éternel l'a vu.... Il les a méprisés (*vers angl.*)... Et Il a dit : Je cacherai ma face d'eux ; je verrai quelle sera leur fin, car ils sont une race perverse, des enfants en qui on ne peut se fier. Ils m'ont ému à jalousie par ce qui n'est pas Dieu... ainsi je les émouvrai à jalousie par ceux qui ne sont pas un peuple. » Et alors dans sa colère Il les rejette, amoncelant le mal sur leurs têtes. Quand ils sont ainsi rejetés, Il a agi dans Sa propre souveraineté, et en vue de cela, Il déclare : « Mais l'Éternel jugera Son peuple, et se repentira en faveur de Ses serviteurs, quand Il verra que la force s'en sera allée, et qu'il n'y aura rien de reste, rien de serré, rien de délaissé. » Il juge Son peuple et venge le sang de Ses serviteurs. Quand Sa main saisit le juge-

ment, Il tourne la vengeance sur Ses adversaires, enivre Ses flèches de sang — Son épée dévore la chair; puis Il se tourne en miséricorde vers Son peuple et Son pays. Et, comme résultat de ce jugement sur les nations, les Gentils chantent le cantique de délivrance avec le résidu de Son peuple délivré. (Voyez Psaumes LXVII, CXVII.)

Psaumes II, VIII—X. Dans le premier de ces Psaumes, nous trouvons Christ présenté comme Roi en Sion et rejeté, et pourtant les desseins de Dieu ne sont que différés. Christ prend dans la résurrection la gloire plus étendue de Fils de l'homme suivant le Psaume VIII. Nous avons déjà vu que le Saint-Esprit, dans Actes IV, cite les deux premiers versets du Psaume II, puis s'arrête. Le Seigneur est représenté comme se riant de leur rage, mais malgré toute leur fureur, Il déclare : « Et j'ai oint mon Roi sur Sion, la sainte montagne de ma sainteté. » Le Messie est désiré : « Demande-moi et je te donnerai pour héritage les nations, » etc. Quand Il est rejeté, et qu'Il va être crucifié, Il Se représente Lui-même priant pour Ses disciples : « Je fais des demandes pour eux, je ne fais pas des demandes pour le monde » (Jean XVII); mais le temps vient où Il réclamera Son héritage et la réponse suit : « Tu les briseras avec un sceptre de fer, et tu les mettras en pièces comme un vaisseau de potier. » Il en hérite par le jugement dans lequel Son peuple, maintenant rassemblé, a sa place avec

Lui, une preuve de plus que partout où il est parlé de *Christ* dans l'Ancien Testament, nous trouvons aussi la portion de *l'Eglise*. « Et celui qui vaincra et qui gardera mes œuvres jusqu'à la fin — je lui donnerai autorité sur les nations : et il les paîtra avec une verge de fer, comme sont brisés les vaisseaux d'un potier, selon que moi aussi j'ai reçu de mon père » (Apocal. II, 26, 27). Ceci toutefois n'est pas sa plus excellente portion, car « je lui donnerai l'Etoile du matin » (v. 28) — *Christ Lui-même*. Et alors, non-seulement le nom de *Jéhovah* est exalté sur toute la terre, mais Il place Sa gloire au-dessus des cieux (Psaume VIII, 1) et fait cesser l'ennemi et le vindicatif. Les Psaumes IX, X, nous montrent la position et les circonstances dans lesquelles se trouve la nation pendant cette crise de jugement. Le résidu racheté dit : « Car tu m'as fait droit et justice... tu as réprimé fortement les nations, tu as fait périr le méchant, tu as effacé leur nom pour toujours et à perpétuité.... L'Eternel s'est fait connaître; Il a fait jugement; le méchant est enlacé dans l'œuvre de ses mains.... Les méchants retourneront vers le sépulcre, toutes les nations qui oublient Dieu. Car le pauvre ne sera pas oublié à jamais, l'attente des affligés ne périra point à perpétuité. Lève-toi, ô Eternel, et que l'homme ne se renforce point! que la vengeance soit faite des nations devant ta face! Eternel, remplis-les de frayeur : et que les na-

tions sachent qu'elles ne sont que des hommes. » C'est quand il n'y a personne pour dire : « Jusques à quand ? » que le Seigneur apparaît pour leur délivrance. Et encore : « L'Éternel est Roi à jamais, et à perpétuité, les nations ont été exterminées de dessus la terre. Éternel, tu as entendu le souhait des débonnaires, affermis leurs cœurs, (c'est-à-dire les épargnés qui sont préparés pour le royaume) que ton oreille les écoute attentivement, » etc. Quelle erreur de croire que les Psaumes sont l'expression de l'expérience *chrétienne* comme telle ! Que de fois le Chrétien simple de cœur a été embarrassé par le cri de vengeance sur les ennemis, qui se retrouve sans cesse dans cette classe de Psaumes, placé sur ses lèvres, à lui dont l'appel est de bien faire, de souffrir pour la justice, et de tout supporter patiemment tant qu'il est dans le royaume et la patience de Jésus-Christ ! Le royaume et la puissance seront recherchés par ces cœurs juifs comme ce qui amène leur délivrance. Les épreuves des saints célestes cessent au moment où commencent celles des saints juifs. Voyez Apocalypse xii où nous trouvons des réjouissances dans le ciel quand l'accusateur est précipité, et malheur sur les habitants de la terre et de la mer, « car le diable est descendu vers vous. » Il tourne alors sa rage contre la femme et sa semence, le peuple juif. L'Esprit de Christ est merveilleusement entré dans ces épreuves, afin qu'il

pût donner une voix au résidu, dans les derniers jours avant le royaume.

Lisons maintenant le Psaume cx. Christ rejeté par les hommes et par Son peuple — en tant que leur roi — par les Juifs qui dirent : « Nous n'avons pas d'autre roi que César. » « Nous ne voulons pas que celui-ci règne sur nous » — est exalté à la main droite de Dieu. Dieu dit : « Assieds-toi à ma droite jusqu'à ce que j'aie mis tes ennemis le marchepied de tes pieds » (V. Hébr. 1, 13; x, 13. Il y reste donc pour un temps indéterminé « jusqu'à » cette heure connue du Père seul. Le Seigneur, quand vient cette heure, fait sortir de Sion la verge de Sa force, et Christ gouverne au milieu de Ses ennemis. Son peuple veut bien de Lui au jour de Sa puissance (il n'en voulait pas au jour de Son humiliation) ! « L'Éternel, à ta droite, froissera les rois au jour de Sa colère. Il exercera jugement au milieu des nations, » etc.

Prenons Esaïe 1—iv. La bénédiction et le repos sont offerts dans le chapitre premier comme conséquence de la repentance de la nation ; mais ils ne voulurent pas écouter. Plus tard cette repentance est amenée par le jugement — « Sion sera rachetée par le jugement, et ceux qui y retourneront, par la justice ; mais les rebelles et les transgresseurs seront froissés ensemble. » Le résultat de ce jugement se trouve dans les chap. 11, 1—4 ; 14, 2—6, un temps de paix et de gloire : « Or il

arrivera aux derniers jours que la montagne de la maison de l'Éternel sera affermie au sommet des montagnes... et toutes les nations y aborderont.... Il exercera le jugement parmi les nations... ils forgeront de leurs épées des hoyaux et de leurs halberdes des serpes; une nation ne lèvera plus l'épée contre une autre, et ils ne s'adonneront plus à la guerre. » Qu'il est différent le temps dans lequel nous vivons, où « les temps des Gentils » se poursuivent et qui est caractérisé par ces paroles de notre Seigneur : « Nation s'élèvera contre nation, et royaume contre royaume... et sur la terre une angoisse des nations en perplexité; la mer et les flots faisant un grand bruit, les hommes rendant l'âme de peur et à cause de l'attente des choses qui viennent sur la terre habitable, » précurseurs de la venue du Fils de l'homme dans une grande puissance et une grande gloire (Luc XXI, 10, 25—27). Le reste d'Ésaïe II, etc., montre la connexion entre le jugement des nations et celui d'Israël : « Entre dans la roche et te cache dans la poudre, à cause de la frayeur de l'Éternel, et à cause de la gloire de Sa majesté. Les yeux hautains des hommes seront abaissés, et les hommes qui s'élèvent seront humiliés..... Car le jour de l'Éternel des armées sera sur tout orgueilleux et hautain, et contre tout homme qui s'élève, et il sera abaissé.... et l'Éternel sera haut élevé en ce jour-là. .. quand Il se lèvera pour châtier la

terre. » L'établissement de Son peuple dans la gloire du royaume est le résultat de ce jugement universel : « Et il arrivera que celui qui sera resté dans Sion, et qui sera demeuré de reste dans Jérusalem, sera appelé saint; et ceux qui seront dans Jérusalem seront tous marqués pour vivre; quand le Seigneur aura lavé la souillure des filles de Sion, et qu'il aura essuyé le sang de Jérusalem du milieu d'elle, en esprit de jugement, et en esprit de consommation. Aussi l'Éternel créera sur toute l'étendue du mont de Sion, et sur ses assemblées, une nuée de jour avec une fumée, et une splendeur de feu flamboyant de nuit; car la gloire se répandra partout. Et il y aura de jour une cabane pour donner de l'ombre contre la chaleur, et pour servir de refuge et d'asile contre la tempête et la pluie. » Sa propre présence sera avec Son peuple délivré comme anciennement dans le désert.

Esaïe xi. Ce chapitre est si clair qu'il nécessite à peine un mot d'explication. Un temps de paix et de bénédiction universelles; Son peuple restauré et sous le gouvernement du Messie, introduit par le jugement qui tombe sur eux et sur les nations : « Il frappera la terre par la verge de Sa bouche, et fera mourir le méchant par l'esprit de Ses lèvres. » « Et la jalousie d'Ephraïm sera ôtée et les oppresseurs de Juda seront retranchés, » etc.

Esaïe xiii, xiv traitent de la même époque :

temps de jugement universel sur le trône impérial du monde (ch. xiii). « La journée de l'Eternel » où « toutes mains deviendront lâches, et tout cœur d'homme se fondra. » « Car l'Eternel aura pitié de Jacob et élira encore Israël, et il les rétablira dans leur terre, et les étrangers se joindront à eux et s'attacheront à la maison de Jacob..... ils tiendront captifs ceux qui les avaient tenus captifs, et ils domineront sur leurs exakteurs..... au jour que l'Eternel te donnera du repos de ton travail, de ton tourment, et de la dure servitude sous laquelle on t'aura asservi. » « C'est là le conseil qui a été arrêté sur toute la terre, et c'est là la main étendue sur toutes les nations » (Ch. xiv, 1—3, 26). Le jugement continue jusqu'à la destruction de l'Assyrien après la délivrance du peuple (la puissance qui occupe à cette époque le territoire de leur ancien ennemi). Je dis « après, » parce que, dans le passé, l'Assyrien tomba *avant* Babylone; ici, ce qui prouve l'application future de la prophétie, il tombe après que Babylone est jugée.

Esaië xxiv—xxvii. Nous avons déjà examiné cette prophétie. Elle montre le jugement universel sur les nations et sur Israël et la délivrance d'un résidu. Le trône du Seigneur est établi en Sion, l'opprobre de son peuple enlevé, et le voile ôté de dessus toutes les nations. L'Eternel avait caché Sa face de la maison d'Israël, tandis qu'il les désavouait; mais il

est parlé de Lui comme sortant de Son lieu pour leur délivrance : « Va, mon peuple, entre dans tes cabinets, et ferme la porte sur toi; cache-toi pour un petit moment, jusqu'à ce que l'indignation soit passée. Car voici, l'Eternel s'en va sortir de son lieu pour visiter l'iniquité des habitants de la terre commise contre Lui; alors la terre découvrira le sang qu'elle aura reçu, et ne couvrira plus ceux qu'elle a mis à mort... Et il arrivera en ce jour-là, qu'on sonnera la grande trompette, et ceux qui s'étaient perdus au pays d'Assyrie, et ceux qui avaient été chassés au pays d'Egypte, reviendront et se prosterneront devant l'Eternel, en la sainte montagne de Jérusalem. »

Esaië xxx : « Et la lumière de la lune sera comme la lumière du soleil; et la lumière du soleil sera sept fois aussi grande, comme si c'était la lumière de sept jours, au jour que l'Eternel aura bandé la froissure de Son peuple, et qu'il aura guéri la blessure de sa plaie. Voici le nom de l'Eternel vient de loin, sa colère est ardente, et une pesante charge; ses lèvres sont remplies d'indignation, et sa langue est comme un feu dévorant. Et son esprit est comme un torrent débordé, qui atteint jusqu'au milieu du cou, pour disperser les nations d'une telle dispersion, qu'elles seront réduites à néant, et il y aura une bride aux mâchoires du peuple qui les fera errer... Et l'Eternel fera entendre sa voix pleine de majesté, et Il fera voir où son bras

aura été étendu dans l'indignation de sa colère, avec une flamme de feu dévorant avec éclat, tempête et pierres de grêle. Car l'Assyrien, qui frappait du bâton, sera effrayé par la voix de l'Eternel. Et partout où passera le bâton (la verge de la vengeance que Dieu a décrétée) que l'Eternel fera reposer sur lui, ce sera avec des tambours et des harpes (quand elle s'appesantit sur l'Assyrien, elle est la source de la joie et de la délivrance à la fin de l'indignation pour le résidu d'Israël) et dans de grandes batailles, il combattra par elle (*vers angl.*) Car Tophet est déjà préparée, et même elle est apprêtée pour le roi (l'Antichrist qui porte ce titre au milieu de la nation apostate); il l'a faite profonde et large; son bûcher, c'est du feu, et il y a beaucoup de bois, le souffle de l'Eternel l'allumant comme un torrent de soufre. »

Esaië LIX, 15—21. Le verset 20 de ce chapitre est cité par l'apôtre, en Romains XI, en vue de la future restauration du peuple : « Et le Libérateur viendra en Sion, et vers ceux de Jacob qui se convertissent de leur péché. » Et alors Il établit la nouvelle alliance avec Israël; Sa pensée est avec Son peuple, Ses paroles sont dans leur bouche et demeureront avec eux à toujours. Les versets 18, etc., montrent qu'elle s'établira par le jugement : « Comme pour la rétribution, et comme quand quelqu'un veut rendre la pareille, la fureur à ses adversaires et la rétribution à

ses ennemis; Il rendra aussi la rétribution aux îles; et on craindra le nom de l'Éternel depuis l'Occident et Sa gloire depuis le soleil levant. » Le chapitre qui suit déclare que Jérusalem est restaurée dans la gloire du royaume et ses fils et ses filles rassemblés de tous côtés.

Ésaïe LXVI. Ce chapitre donne le jugement qui introduit la gloire et la bénédiction de la nation restaurée décrites dans la dernière portion du chapitre LXV. D'abord nous avons le résidu qui craint le nom de Jéhovah et s'attend à Lui; puis les apostats de la nation. Les premiers sont encouragés par la promesse que le Seigneur apparaîtrait pour leur joie et leur délivrance, et à la honte des apostats qui disent dans leur mépris : « Que l'Éternel montre Sa gloire. » « Car voici, l'Éternel viendra avec le feu, et Ses chariots seront comme la tempête, afin qu'Il tourne Sa gloire en fureur, et sa menace en flammes de feu. Car l'Éternel exercera jugement contre toute chair par le feu et avec Son épée, et le nombre de ceux qui seront mis à mort par l'Éternel sera grand. » (Ch. LXVI, 15, 16) Ce passage montre qu'Il vient soudainement, comme un tourbillon, et rend à Ses ennemis le feu du jugement. Puis nous avons le résultat de ce jugement dans les versets 6 -14; les lois sont établies d'une manière merveilleuse et Jérusalem est restaurée. « Réjouissez-vous avec Jérusalem, vous tous qui l'aimez; vous tous qui meniez deuil sur elle, ré-

jouissez-vous avec elle d'une grande joie... Car ainsi a dit l'Éternel : voici je vais faire couler vers *elle* la paix comme un fleuve, et la gloire des *nations* comme un torrent débordé... Je vous caresserai pour vous apaiser comme quand une mère caresse son enfant pour l'apaiser, car vous serez consolés en Jérusalem. Et vous le verrez et votre cœur se réjouira, et vos os germeront comme l'herbe; et la main de l'Éternel sera connue envers Ses serviteurs; mais Il sera ému à indignation envers Ses ennemis.» Puis, dans les versets 19, 20, le résidu s'avance pour célébrer la gloire du Seigneur parmi les Gentils et pour ramener les dispersés d'Israël. Le chapitre en entier montre très-clairement la connexion entre le jugement des nations et d'Israël, avec la délivrance d'un résidu, et les Gentils épargnés bénis autour du peuple de Dieu.

Allez à Jérémie xxv. Nous avons déjà fait allusion à ce chapitre : il déclare que la durée de la captivité de Juda à Babylone est de 70 ans; mais Dieu ayant donné à Babylone le trône du monde, quand Il eut mis de côté Son peuple et retiré Sa présence du milieu d'eux — en principe, quand Babylone est renversée Son peuple est délivré, parce que c'était la seule puissance qui tint sa domination directement de Dieu — les autres puissances gentiles suivent providentiellement. Jérusalem ne fut que partiellement restaurée; toutefois cela fait voir le principe. En examinant

le chapitre, nous trouvons que le jugement se continue jusqu'à la fin, jugement dans lequel Son peuple est compris : primitivement il avait trait au jugement qui fut exécuté sur Jérusalem et les nations à l'époque à laquelle se rapportait la prophétie ; Babylone, qui l'avait exécuté, tombant la dernière de toutes ; et servant de type à la crise finale du jugement de *toutes* les nations de la terre. « Car voici... je vais appeler l'épée sur tous les habitants de la terre, dit l'Éternel des armées... Un son éclatant viendra (*v. angl.*) jusqu'aux *bouts* de la terre, car l'Éternel plaide avec les nations, il contestera contre *toute* chair... Et en ce jour-là, ceux qui auront été mis à mort par l'Éternel seront depuis un bout de la terre jusqu'à l'autre bout, » etc. (29—33).

Jérémie xxx—xxxiii. Dans cette magnifique série de prophéties, nous trouvons d'abord Juda restauré ; puis Israël ; ensuite l'un et l'autre établis sous la nouvelle alliance ; le pays restauré ; le Messie et la sacrificature : le tout introduit par le jugement sur les Juifs et les nations, jugement qui trouve Jacob au comble de sa détresse. Examinons-les plus attentivement. Dans le chapitre xxx, 7, le prophète écrit : « Hélas ! que cette journée-là est grande ! Il n'y en a pas eu de semblable, et elle sera un temps de détresse à Jacob ; il en sera pourtant délivré. Et il arrivera en ce jour-là, dit l'Éternel des armées, que je briserai son joug de dessus ton cou, et que je

romprai tes liens, et les étrangers ne t'asserviront plus ; mais ils serviront l'Éternel, leur Dieu, et David, leur roi, lequel je leur susciterai. Toi donc, mon serviteur Jacob, ne crains point, dit l'Éternel, et ne t'épouvante point, ô Israël ! car voici je vais te délivrer du pays éloigné, et ta postérité du pays de leur captivité ; et Jacob retournera et il sera en repos et à son aise, et il n'y aura personne qui lui fasse peur. Car je suis avec toi, dit l'Éternel, pour te délivrer, et même je consumerai entièrement toutes les nations parmi lesquelles je t'aurai dispersé ; mais quant à toi, je ne te consumerai pas entièrement, mais je te châtierai par mesure, et ne te tiendrai pas entièrement pour innocent.... Néanmoins tous ceux qui te dévorent seront dévorés, et tous ceux qui te mettent dans la détresse iront en captivité, et tous ceux qui te fourragent seront fourragés, et j'abandonnerai au pillage tous ceux qui te pillent. Même je consoliderai tes plaies, et je te guérirai de tes blessures, dit l'Éternel, parce qu'ils t'ont appelée la délaissée, disant : « C'est Sion, personne ne la recherche... ta ville sera rétablie sur son sol... et vous serez mon peuple et je serai votre Dieu.... L'ardeur de la colère de l'Éternel ne se détournera point jusqu'à ce qu'il ait exécuté et mis en effet les desseins de son cœur ; vous entendrez ceci *aux derniers jours*. » Le chapitre xxxi présente la délivrance, à la même époque, de toutes les tribus d'Israël.

Et ils planteront les vignes dans les montagnes de Samarie et en mangeront le fruit, comme de choses communes. Le langage de cette délivrance est merveilleusement touchant : « Voici, je vais les faire venir du pays d'Aquilon et je les rassemblerai des bouts de la terre ; l'aveugle et le boiteux, la femme enceinte et celle qui enfante seront ensemble parmi eux ; une grande assemblée retournera ici. Ils y seront allés en pleurant, mais je les ferai retourner avec des supplications, et je les conduirai aux torrents d'eaux et par un droit chemin, auquel ils ne broncheront point ; car j'ai été pour Père à Israël, et Ephraïm est mon premier-né.... Celui qui a dispersé Israël le rassemblera.... Ils viendront donc et se réjouiront avec chant de triomphe au plus haut de Sion, et ils accourront aux biens de l'Eternel, au froment, au vin et à l'huile, et au fruit du gros et du menu bétail, et leur âme sera comme un jardin plein de fontaines, et ils ne seront plus dans l'ennui... Voici les jours viennent, dit l'Eternel, que je traiterai une nouvelle alliance avec la maison d'Israël et avec la maison de Juda (les deux maisons, la nation entière), non selon l'alliance que je traitai avec leurs pères au jour que je les pris par la main pour les faire sortir du pays d'Egypte, laquelle alliance ils ont enfreinte... car c'est ici l'alliance... Je mettrai ma loi au dedans d'eux, je l'écrirai dans leurs cœurs... Chacun d'eux n'enseignera plus son prochain ;

ni chacun d'eux son frère disant : Connaissez l'Eternel ; car ils me connaîtront tous depuis le plus petit jusqu'au plus grand, dit l'Eternel, parce que je pardonnerai leurs iniquités et je ne me souviendrai plus de leur péché... Si jamais ces règlements (de la création) disparaissent devant moi, dit l'Eternel, aussi la race d'Israël cessera d'être jamais une nation devant moi. »

Quand le Messie fut retranché, le sang de cette nouvelle alliance fut répandu, et tout ce qui était nécessaire, du côté de Dieu, fut accompli pour les établir en justice sous elle. Il est clair que le retour du résidu de Juda, de Babylone, n'était pas ce rétablissement, car l'alliance en question sera établie avec *tout* Israël ; comme c'est dit positivement, et en grâce. Toutefois la bénédiction de cette alliance ne les amènera jamais au dedans du voile, comme c'est la place du chrétien maintenant : « Voici les jours viennent, dit l'Eternel, que cette ville sera rebâtie à l'Eternel, depuis la tour d'Hananéel jusqu'à la porte du coin. Et encore le cordeau à mesurer sera tiré vis-à-vis d'elle sur la colline de Gareb, et fera le tour vers Goha. Et toute la vallée de la voirie et des cendres, et tout le quartier jusqu'au torrent de Cédron, jusqu'au coin de la porte des chevaux, vers l'Orient, sera une sainteté à l'Eternel, et ne sera plus démoli ni détruit à jamais. »

Dans le chapitre xxxii, l'Eternel relève les circonstances du siège de Jérusalem par Nébu-

cadnetzar pour déclarer Ses conseils en grâce quant à leur restauration finale. Il est ordonné au prophète d'acheter un champ comme témoignage que le peuple posséderait de nouveau le pays : « Voici je vais les rassembler de tous les pays dans lesquels je les ai dispersés par ma colère... et je les ferai retourner en ce lieu-ci, et je les ferai demeurer en sûreté... Et je prendrai plaisir à leur faire du bien, et je les planterai dans ce pays-ci solidement de tout mon cœur et de toute mon âme. »

Le chapitre xxxiii répète les mêmes bénédictions en vue du jour où leur Messie serait avec eux : « Et je ferai retourner les captifs de Juda et les captifs d'Israël (les deux maisons)... Et je les purifierai de toute leur iniquité, par laquelle ils ont péché contre moi ; et je pardonnerai toutes leurs iniquités, par lesquelles ils ont péché contre moi, et par lesquelles ils ont péché grièvement contre moi... En ces jours-là, et en ce temps-là, je ferai germer à David le Germe de justice, qui exercera le jugement et la justice *en la terre.* » (« C'est pourquoi le jugement s'unira à la justice et tous ceux qui sont droits de cœur le suivront » Psaume xcvi, 15.) « En ces jours-là Juda sera sauvé et Jérusalem habitera en assurance, et c'est ici le nom dont elle sera appelée : l'Eternel notre justice. Car ainsi a dit l'Eternel : Il ne manquera jamais à David d'homme assis sur le trône d'Israël, » pas simplement sur Juda.

« Ainsi a dit l'Éternel : Si je n'ai pas établi mon alliance touchant le jour et la nuit, si je n'ai point établi les ordonnances des cieux et de la terre ; aussi rejeterai-je la postérité de Jacob et celle de David, mon serviteur, pour ne prendre plus de sa postérité des gens qui dominent sur la postérité d'Abraham, d'Isaac et de Jacob ; car je ferai retourner leurs captifs, et j'aurai compassion d'eux. »

Voyons maintenant Ezéchiel xx. L'Esprit retrace ici l'idolâtrie de la nation entière depuis le moment de leur délivrance hors d'Égypte. Dieu les avait fait sortir et leur avait donné Ses sabbats, comme signe entre Lui et eux ; mais ils s'étaient constamment rebellés dans le désert et avaient profané Ses sabbats. « Mais les enfants se rebellèrent aussi contre moi, ils ne marchèrent point dans mes statuts.... ils profanèrent mes sabbats.... au désert. Dieu leur avait dit (Deut. xxxii, Lev. xxv) qu'Il les disperserait parmi les nations. Pourtant quand ils furent amenés dans le pays, ils abandonnèrent le Seigneur pour les hauts lieux et le Seigneur jura qu'Il ne voulait plus être invoqué par eux ; mais la nation, endurcie dans son idolâtrie, résolut d'être comme les païens et servit le bois et la pierre. Alors l'Éternel dit qu'Il répandrait Sa fureur et dominerait sur eux. Et je vous tirerai d'entre les peuples et je vous rassemblerai hors des pays dans lesquels vous aurez été dispersés... et je plaiderai

avec vous face à face... et je vous ferai passer sous la verge... et je mettrai à part d'entre vous les rebelles (les apostats) et ceux qui se révoltent contre moi... et ils n'entreront pas dans la terre d'Israël... car en ma sainte montagne... toute la maison d'Israël me servira, dans toute cette terre... quand je vous aurai fait revenir en la terre d'Israël, qui est le pays touchant lequel j'ai levé ma main pour le donner à vos pères.... J'allumerai un feu au dedans de toi.... Et toute chair verra que moi, l'Eternel, je l'ai allumé, et il ne s'éteindra point » (ver. 33—48). Israël est traité ici comme idolâtre au milieu des nations de la terre, de même que Juda est traité pour la réjection de Christ (car Israël n'est jamais retourné pour que leur Messie leur fût présenté comme Il l'a été à Juda) son péché spécial dans lequel il s'est uni avec la quatrième puissance gentile représentée par Pilate. A la fin, il est trouvé étroitement lié avec l'empire gentil et politiquement favorisé par lui dans son état ravivé. L'esprit impur d'idolâtrie ne retourne pas vers les Juifs après le retour du résidu de Babylone. Le Seigneur signale cela en Mathieu xxii : « Et quand l'esprit immonde est sorti de l'homme, il va par les lieux secs cherchant du repos, et il n'en trouve point. Alors il dit : Je retournerai dans ma maison, d'où je suis sorti. Et quand il y est venu, il la trouve vide, balayée et ornée. Alors il va et prend avec lui sept autres esprits plus méchants que lui-

même, et étant entrés, ils habitent là ; et le dernier état de cet homme est pire que le premier. Ainsi en sera-t-il de cette génération méchante. » Le verset 48 montre la connexion du jugement des nations avec celui d'Israël.

Ezéchiel xxxvi—xxxix. Dans cette série de chapitres, nous avons d'abord le renouvellement moral de la nation, puis la vivification et la restauration du peuple dans une résurrection nationale ; puis, lorsqu'une fois ils sont restaurés et dans leur pays, leur dernier grand ennemi qui occupe le territoire de l'Assyrien monte contre eux, et trouve sa ruine et sa destruction dans les montagnes d'Israël.

Chapitre xxxvi. La chute passée de la nation est placée devant eux afin qu'ils le reconnaissent devant Dieu. Les nations ont dit : « Ceux-ci sont le peuple de l'Éternel, et (cependant) ils sont sortis de son pays. » (vers. 20) Mais alors Dieu se souvient que Son nom est engagé, et, pour l'amour de Son saint nom, Il les délivre. Puis, comme Il l'avait montré à Nicodème, un docteur en Israël, la nouvelle naissance était nécessaire, même pour la jouissance des bénédictions terrestres ; chose qu'en son caractère de docteur en Israël il aurait dû savoir par le témoignage des prophètes. « Et je répandrai sur vous des eaux nettes... je vous donnerai un nouveau cœur... et je mettrai mon Esprit au dedans de vous... et vous demeurerez au pays que j'ai donné à vos

pères... et je multiplierai le fruit des arbres et le revenu des champs.... Je vous ferai habiter dans des villes et les lieux déserts seront rebâti » etc. La nation est ainsi moralement renouvelée afin qu'ils s'abhorrent devant Dieu à cause de leurs péchés.

Chapitre xxxvii. Dans la vision de ce chapitre, nous avons une figure de la résurrection finale du peuple. Le prophète voit une vallée couverte d'ossements secs auxquels il prophétise comme il lui a été ordonné ; et il y eut un bruit et un tremblement et ils se rassemblèrent, et les tendons et la chair les couvrirent et le souffle leur revint et ils vécurent. « Alors Il me dit : Fils d'homme, ces os sont *toute* la maison d'Israël. Voici ils disent (dans la captivité) : Nos os sont devenus secs, notre attente est perdue ; c'en est fait de nous : Ainsi a dit le Seigneur Eternel : Mon peuple, je vais ouvrir vos sépulcres, et je vous tirerai hors de vos sépulcres, et vous ferai rentrer dans la terre d'Israël... Et je mettrai mon esprit en vous et vous revivrez et je vous placerai sur *votre propre terre*. » L'image de la résurrection est ici employée pour montrer le rassemblement, dans leur pays, de la nation longtemps perdue, en apparence, parmi les nations de la terre. Elle ne s'applique, en réalité, qu'à la terre, et non au rassemblement actuel des saints qui sont morts dans le Seigneur ; autrement ce serait « dans le ciel » et non « sur la terre, » qu'ils

seraient amenés. Dans ce qui suit nous trouvons que Juda et Israël, longtemps séparés, sont réunis en une seule nation, sous un seul roi. Dieu dresse Son tabernacle et Son sanctuaire parmi eux et établit Son alliance de paix.

Dans les chapitres xxxviii, xxxix, l'Assyrien, l'ancien ennemi du peuple, au temps où il était reconnu de Dieu — « la verge de la colère de l'Éternel » (Esaïe x, 5, contre Son peuple pour le châtier de leurs péchés) — est ici introduit sous le nom de Gog, le prince de Rosh (Russie), Mésec (Moscou) et Tubal (Tobolsk). Il possède le territoire occupé par la Russie, ou ce que cette puissance aura réuni sous sa domination en ce jour-là. Il est représenté comme venant méchamment contre la nation en Palestine quand elle est restaurée et en repos. « Tu diras : Je monterai contre le pays dont les villes sont sans murailles ; j'envahirai ceux qui sont en repos, qui habitent en assurance.... pour enlever un grand butin et faire un grand pillage, pour remettre ta main sur les déserts qui sont maintenant inhabités, et sur le peuple ramassé d'entre les nations, lequel vague à son bétail et à ses biens au milieu du pays... Ainsi dit l'Éternel... Tu seras *aux derniers jours*, et je te ferai venir contre ma terre... N'est-ce pas de toi que j'ai parlé, que j'ai parlé autrefois par le ministère de mes serviteurs les prophètes d'Israël... et il arrivera... quand Gog viendra contre la terre d'Israël, dit le

Seigneur Eternel, que ma colère éclatera... Et j'entrerai en jugement avec lui par la mortalité et par le sang... Et je te ferai retourner en arrière, n'en laissant que de six l'un... Tu tomberas sur les montagnes d'Israël... Voici cela est arrivé et a été fait, dit le Seigneur l'Eternel, c'est ici la journée dont j'ai parlé... Et ils (la maison d'Israël) sauront que je suis le Seigneur, leur Dieu, lorsqu'après les avoir transportés parmi les nations, je les aurai rassemblés en leur terre, et que je n'en aurai laissé demeurer là aucun de reste... Et je ne leur cacherai plus ma face, depuis que j'aurai répandu mon esprit sur la maison d'Israël, dit le Seigneur, l'Eternel » Comparez aussi pour cette destruction de l'Assyrien, après la restauration du peuple, Esaïe xiv, 24, 25; xxxiii. Nous devons soigneusement distinguer Gog, la terre de Magog en Ezéchiel xxxviii, xxxix, de Gog et Magog en Apocalypse xx : le premier s'élève lorsque le peuple est restauré au commencement du royaume; le dernier, après que les mille ans du royaume sont expirés. « Et quand les mille ans seront accomplis, Satan sera délié de sa prison, et il sortira pour séduire les nations qui sont aux quatre coins de la terre, Gog et Magog, » etc. (7, 8).

Daniel xii. Nous avons déjà vu que l'époque de la grande tribulation dont il est parlé ici est celle à laquelle le Seigneur Lui-même fait allusion comme devant arriver au temps où l'abo-

mination de la désolation sera établie dans le temple et qui se termine par la venue du Seigneur Lui-même, et la délivrance du peuple. C'est la fin de la soixante-dixième semaine, quand l'empire Latin reconstitué est la pleine expression de l'énergie satanique et dont la destruction prépare le royaume pour Christ. Nous lisons : « En ce temps-là Micaël tiendra ferme... pour les enfants de ton peuple ; et ce sera un temps de détresse tel qu'il n'y en a pas eu depuis qu'il y a eu des nations, jusqu'à ce temps-là ; et en ce temps-là ton peuple échappera... Et plusieurs (pas tous) de ceux qui dorment dans la poussière de la terre » (ceci est une figure analogue à la mort et à la résurrection morale d'Ésaïe xxvi, 13-19 et à la résurrection nationale comme elle est présentée par la figure de la vallée des os secs dans Ezéchiel xxxvii) « se réveilleront ; les uns pour la vie éternelle, et les autres pour les opprobres et pour l'infamie éternelle. Et ceux qui auront été intelligents luiront comme la splendeur de l'étendue et ceux qui en auront amené plusieurs à la (instruit plusieurs dans) justice, comme des étoiles à toujours et à perpétuité.... Et l'un dit.... Quand est-ce que sera la fin de ces merveilles ? (c'est-à-dire la fin de la tribulation), et il jura que ce sera jusqu'à un temps, et des temps et une moitié des temps « pour mettre fin à la dispersion du peuple saint : » la dernière moitié de la 70^e semaine de Daniel ix.

Joël III. Il suffit de lire les versets 1, 2, 9—17 pour montrer la connexion : « Car voici, en ces jours-là... auxquels je ferai retourner ceux qui auront été emmenés captifs de Juda et de Jérusalem, j'assemblerai *toutes les nations* et les ferai descendre en la vallée de Josaphat (le jugement de Jéhovah), et j'entrerai en jugement avec eux, à cause de mon peuple, et de mon héritage d'Israël, lequel ils ont dispersé parmi les nations ; et parce qu'ils ont partagé entre eux mon pays... Publiez ceci parmi les nations... Amassez-vous et venez toutes nations d'alentour, et soyez assemblées.... Que les nations se réveillent, et qu'elles montent à la vallée de Josaphat, car je serai là pour juger toutes les nations d'alentour » (ceci est le jugement des nations vivantes). « Et l'Eternel rugira de Sion, et fera ouïr sa voix de Jérusalem et... sera un asile à son peuple et la force des enfants d'Israël... et Jérusalem ne sera que sainteté, et les étrangers n'y passeront plus. » Elle ne sera plus foulée par les nations ; leurs temps seront pleinement accomplis.

Michée IV, V. Cette prophétie montre d'une manière merveilleusement belle la venue et le rejet du Bethléémite par Son peuple qui est alors délaissé pour un temps, jusqu'à ce que Sion, qui est en travail, ait enfanté et que le Fils soit reconnu comme « né à la nation » (Voy. Esaïe IX) ; alors Israël sera restauré. L'Assyrien alors monte, et Celui qu'ils avaient rejeté devient leur paix.

« Et il se maintiendra et gouvernera par la force de l'Éternel.... Et c'est lui qui fera la paix, après que l'Assyrien sera entré dans notre pays, et qu'il aura mis le pied dans nos palais.... » Il « nous délivrera des Assyriens... et le résidu de Jacob sera au milieu de plusieurs peuples comme une rosée qui vient de l'Éternel, et comme une pluie menue qui tombe sur l'herbe, laquelle on n'attend point d'aucun homme, et qu'on n'espère point des enfants des hommes. » Jacob sera le canal de la grâce rafraîchissante de Dieu envers le monde et un témoignage de Sa puissance.

Sophonie III, 8—20 « C'est pourquoi, attendez-moi, dit l'Éternel, au jour où je me lèverai pour le dégât; car mon ordonnance est d'amasser les nations.. afin de répandre sur elles mon indignation... car tout le pays sera dévoré par le feu de ma jalousie. » Le résidu est ainsi encouragé à attendre du Seigneur ce temps de jugement quand Il se lèvera pour le dégât; ce jugement seul les rendra libres et enseignera aux nations à invoquer le nom de l'Éternel et à Le servir d'un même cœur. En ce jour-là Dieu rassemblerait Son peuple dispersé au-delà des rivières d'Éthiopie (Euphrates et Nil) et aurait, au milieu d'eux, un peuple se confiant dans le nom de Jéhovah; et « le résidu d'Israël ne fera point d'iniquité, et ils ne proféreront point de mensonges; et il n'y aura point dans leurs bouches de langue trompeuse; aussi ils paîtront et feront leur gîte et il

n'y aura personne qui les épouvante. Réjouis-toi avec chant de triomphe, fille de Sion ! jette des cris de réjouissance, ô Israël ! réjouis-toi et t'égaies de tout ton cœur, fille de Jérusalem ! L'Eternel a aboli ta condamnation ; Il a éloigné ton ennemi ; le Roi d'Israël, l'Eternel, est au milieu de toi ; tu ne sentiras plus de mal. En ce temps-là on dira à Jérusalem : Ne crains point Sion, que tes mains ne soient pas lâches. L'Eternel, ton Dieu, est au milieu de toi ; le Puissant te délivrera ; il se réjouira à cause de toi d'une grande joie, *il se reposera dans son amour (vers. angl.)*, il s'égaiera à cause de toi avec chant de triomphe... je vous rendrai célèbres et un sujet de louanges parmi tous les peuples de la terre, quand je ramènerai vos captifs en votre présence a dit l'Eternel. »

Aggée II. « Car ainsi a dit l'Eternel des armées : Encore une fois, et dans peu de temps, j'ébranlerai les cieux et la terre, la mer et le sec, et j'ébranlerai toutes les nations, et le désiré de toutes les nations viendra, et je remplirai de gloire cette maison, a dit l'Eternel des armées... La dernière gloire de cette maison sera plus grande que la première... J'ébranlerai les cieux et la terre ; je renverserai le trône des royaumes, je détruirai la force des royaumes des nations... dit l'Eternel des armées. » Ce jugement universel qui sert d'introduction à Christ et à la gloire de la nation restaurée, est mentionné par l'Es-

prit Saint en Hébreux XII, 26, comme encore à venir.

Zacharie x—xiv. Dans cette série de chapitres nous avons la restauration de Juda et d'Israël, à une époque de jugement universel; et il en est encore parlé comme d'une chose *future, bien longtemps après le retour de Juda de la captivité de Babylone.*

« Et il arrivera en ce temps-là que je ferai que Jérusalem sera une pierre pesante à tous les peuples; tous ceux qui s'en chargeront seront entièrement écrasés, quoique toutes les nations de la terre seront rassemblées contre elle... et Jérusalem sera encore habitée en sa place, savoir, à Jérusalem.... Et il arrivera qu'en ce temps-là je chercherai à détruire toutes les nations qui viendront contre Jérusalem. » Les versets suivants qui parlent de la repentance de la maison de David et de la nation sont extrêmement beaux. Le Messie rejeté est le Jéhovah qui les délivre. Ils regardent vers Celui qu'ils ont percé. Il y a un grand deuil dans le pays, tel que fut le deuil de la plaine de Méquiddo. Cette allusion à 2 Chroniques xxxv, 22 est extrêmement touchante. Là, dans les derniers jours de leur précédente histoire, leur roi fidèle, Josias, était tombé; et la nation avait pleuré et mené grand deuil sur son roi égorgé. Ici, ils apprennent à pleurer dans la poussière, lorsqu'ils apprennent que le roi, que leur nation a crucifié, est l'Éternel des armées Lui-même.

Dans l'histoire passée de la nation, nous avons vu comment ils étaient tombés; — le peuple, les prêtres, les prophètes et les rois. — Ici nous trouvons ces différentes classes toutes représentées dans cette repentance nationale et pourtant individuelle. La maison de David qui représente les rois — la maison de Nathan, les prophètes — la maison de Lévi, les sacrificateurs — la maison de Simhi (Siméon), le peuple.

Juda est ici traité, dans le pays, pour le rejet de Christ, et non comme Israël, ainsi que nous l'avons vu, pour cause d'idolâtrie. « Et... dans toute la terre... deux parties seront retranchées en elle, et défaudront, mais la troisième y demeurera de reste. Et j'amènerai la troisième partie au feu; je les affinerai comme on affine l'argent, et je les éprouverai comme on éprouve l'or; chacun d'eux invoquera mon nom, et je l'exaucerai; je dirai : C'est mon peuple (Hammi). Et il dira : l'Éternel est mon Dieu. » La sentence : « Appelle son nom Lo Hammi, car vous n'êtes point mon peuple et je ne serai point votre Dieu, » etc. Osée 1, 9 est enlevée.

Dans le chapitre xiv, le Seigneur apparaît pour leur délivrance à l'endroit d'où « la gloire » du Dieu d'Israël était partie quand Il transféra « l'épée » aux Gentils. De cette même place, Il était entré dans Jérusalem comme leur Roi, conformément à ce prophète au chapitre ix, monté sur le poulain d'une ânesse. Sur la même mon-

tagne des Oliviers, Il s'était assis en Mathieu xxiv entouré de Ses disciples Juifs; et puis Il avait quitté Sa nation jusqu'au jour où ils diraient : « Béni soit celui qui vient au nom du Seigneur, » et Il les avait instruits touchant la restauration et le rassemblement de leur nation des quatre coins de la terre à la venue du Fils de l'homme dans Sa gloire. De la même montagne, Il était remonté au ciel après avoir été rejeté et crucifié par Sa nation (Actes 1). Et c'est sur cette même montagne que Ses pieds se tiendront debout quand Il reviendra pour leur pleine et entière délivrance en grâce : « Alors l'Éternel sortira et combattra contre ces nations-là... Et Ses pieds se tiendront debout en ce jour-là, sur la montagne des Oliviers qui est vis-à-vis de Jérusalem, du côté d'Orient.... Alors l'Éternel mon Dieu viendra et tous les saints seront avec toi.... Et il arrivera qu'en ce jour-là, des eaux vives sortiront de Jérusalem... Et l'Éternel sera Roi sur toute la terre.... Et toute la terre deviendra comme la campagne depuis Guébah jusqu'à Rimmon, vers le milieu de Jérusalem, laquelle sera exaltée et habitée en sa place, depuis la porte de Benjamin jusqu'à l'entrée de la première porte, et jusqu'à la porte des encoignures; et depuis la tour de Hananéel, jusqu'aux pressoirs du roi... Et il arrivera que tous ceux qui seront restés de toutes les nations venues contre Jérusalem, monteront en foule chaque année pour se prosterner

devant le roi, l'Éternel des armées, et pour célébrer la Fête des Tabernacles. »

Nous avons suivi sans trop de commentaires, et en laissant l'Écriture parler par elle-même, ce qu'elle a fait par la loi, les prophètes, les Psaumes qui tous parlent d'une époque de jugement universel, lorsque Dieu vient à s'occuper de nouveau directement de la terre, la nation d'Israël étant l'objet spécialement devant Lui, toutes ces voies préparant le chemin pour le royaume de Dieu en Sion et en la terre restaurée, à l'époque du rétablissement de toutes choses : et nous avons vu, bien distinctement, que cette époque de jugement est synchronique avec la supputation de la dernière partie de la 70^e semaine de Daniel ix — la crise décisive de l'histoire du monde. Mais avant de clore ce sujet, je voudrais signaler brièvement la position des saints célestes et glorifiés — l'Église des premiers-nés — durant ces scènes de jugement universel. Nous les avons vus enlevés, pour être toujours avec le Seigneur à l'époque de la première résurrection (où s'accomplissent les paroles d'Ésaïe xxiv, 8 ; 1 Corinth. xv, 54 : « La mort est engloutie en victoire ») lorsque commence cette période de jugement. Nous trouvons cela dans le livre de l'Apocalypse, dans les chapitres iv—xix qui s'occupent de cette période de jugement précurseur du royaume. Il en est aussi question dans d'autres passages. Dans le chap. i,

nous avons « les choses que tu as vues, » la vision de Christ marchant au milieu des chandeliers. Chapitres II, III, « les choses qui sont » (vers. 19) ou le temps de l'Eglise comme porte-lumière ici-bas pour Christ. Dans sa place de responsabilité, les traits variés qui devaient marquer son existence dans ce monde sont esquissés, depuis l'abandon de son premier amour jusqu'à ce qu'elle est menacée d'un rejet total — « Je te vomirai de ma bouche » — Sans nul doute, c'est à sept assemblées locales en Asie que sont adressées ces épîtres solennelles; mais l'état moral de chacune d'elles est saisi pour décrire tout ce qui se trouverait dans la Chrétienté. Que ces sept assemblées et elles *seules* ne pouvaient pas être désignées comme « les choses qui sont, » ressort avec évidence du fait qu'elles ne constituaient nullement tout ce qui existait alors; et en outre, chapitre III, 10 indique que c'est tout le temps de l'existence de l'Eglise sur la terre qui est envisagé, ce verset promettant que le vainqueur qui garderait la parole de la patience de Christ serait gardé de « l'heure de la tentation qui va arriver sur tout le monde habitable pour éprouver ceux qui habitent sur la terre » — la période de jugement que nous venons d'examiner et qui introduit, ou plutôt, précède le royaume. Le chapitre IV, etc., « Les choses qui doivent arriver après celles-ci » *μετα ταυτα*, commence cette période : « Monte ici, et je te

montreraï les choses qui doivent arriver après celles-ci. » Nous ne pouvons pas mettre en doute que, dans ces chapitres, il se trouve des traits présentant les points principaux qui caractérisent la période prolongée depuis les jours apostoliques jusqu'à la fin du siècle; mais quand nous en venons aux *détails*, l'interprétation ne peut s'appliquer, en vérité, qu'à la crise de l'histoire du monde.

A travers tout le cours de ces chapitres de l'Apocalypse, nous trouvons une compagnie assise dans les cieux, calme et paisible au milieu des tonnerres, des éclairs et des jugements, initiée à la pensée de Dieu, et comprenant parfaitement tout ce qui se passe sur la terre au-dessous d'elle. Dans le chapitre iv, nous les trouvons en présence d'un trône de jugement, assis comme rois et sacrificateurs, habillés de vêtements blancs et ayant sur la tête des couronnes d'or — le nombre complet des saints célestes reçus à la venue de Christ. Dans le chapitre v, un d'entre eux explique au prophète des choses qui le troublaient; et on les voit encore vaquant à leur service sacerdotal autour de l'Agneau. Puis, dans le chapitre vii, nous les trouvons encore dans le ciel; et l'un d'eux donne au prophète des explications sur les 144000 d'Israël, et sur la multitude des saints portant des palmes qui avaient été scellés pour être préservés à travers le jugement pour la terre millénaire, et qui ne sont

plus sujets à la faim, à la soif, ni à la douleur. Dans le chapitre XII, nous entendons leurs voix célébrant la chute de Satan et de ses anges hors des lieux célestes. « Malheur aux habitants de la terre » est proclamé, parce que Satan est descendu dans une grande colère, n'ayant que peu de temps — la fin des 1260 jours de la puissance de la Bête. Les souffrances des saints célestes cessent dès qu'ils sont enlevés, et juste avant que commencent celles des saints Juifs scellés pour la préservation. Dans le chapitre XIII, ces saints célestes sont les objets des blasphèmes de Satan par le moyen de la Bête; il ne peut plus les accuser ou leur causer de la peine; alors il blasphème « contre ceux qui habitent dans les cieux. » Dans le chapitre XIX, après les noces de l'Agneau, nous voyons Christ, comme Roi des rois et Seigneur des seigneurs, venant en jugement accompagné des saints célestes, habillés de fin lin qui est la justice des saints. (Comparez aussi chap. XVII, 14.) Il vient pour exercer Son pouvoir sur les nations, et pour les gouverner avec un sceptre de fer, choses dans lesquelles les saints ont part avec Lui. Voyez Psaume II, 9 : « Tu les briseras avec un sceptre de fer, et tu les mettras en pièces comme un vaisseau de potier, avec Apocalypse I, 28 : Celui qui vaincra... je lui donnerai autorité sur les nations; et il les paîtra avec une verge de fer, comme sont brisés les vaisseaux d'un potier, selon que moi aussi j'ai reçu

de mon père. » Ensuite, dans le chapitre xx, les trônes sont établis, et « ils étaient assis dessus, et le jugement leur fut donné... ils seront sacrificateurs de Dieu et du Christ et ils régneront avec lui mille ans. » Dans le verset 4, nous trouvons trois classes. La première, ceux qui avaient été enlevés à la venue de Christ, la seconde, ceux qui, pendant l'intervalle du jugement avant Son apparition, avaient été décapités pour le témoignage de Jésus et pour la parole de Dieu, les martyrs sous le 5^e sceau (vi, 9), et la troisième, ceux qui, pendant la colère de la Bête, dans son dernier effort, poussée par Satan, « n'avaient pas rendu hommage à la Bête, ni à son image, et qui n'avaient pas reçu la marque sur leur front et sur leur main. » Ces deux dernières classes ne sont pas privées de leur bénédiction pour avoir souffert. Ils perdent celles du royaume terrestre, mais ne sont pas oubliés et reçoivent la bénédiction céleste avec ceux qui avaient été enlevés à la venue de Christ.

Les disciples auraient dû être capables d'user de la puissance de Christ contre l'ennemi. Leur incapacité de la mettre à profit devient l'accusation du jugement. Puisqu'il en était ainsi, il était inutile que Christ restât sur la terre. Jusques à quand serai-je avec vous, et vous supporterez-je ? Il en est de même pour l'Eglise.

NOTES SUR L'ÉPÎTRE AUX ÉPHÉSIENS.

de mon père, dans le chapitre 22, les
tomes sont éblouis, et ils étaient assés de
-soiffes. Inceps... Inceps... Inceps...
vous trouverez en la sainte et le monde avec
(Suite de la page 318.)

Nous sommes maintenant arrivés à la fin de l'exposé que l'apôtre nous a donné de l'unité de l'Esprit, de la position commune qui appartient à tous les enfants de Dieu qui sont appelés par sa grâce par le Saint-Esprit envoyé du ciel. Nous entrons maintenant dans les manières spéciales dont le Seigneur appelle les divers membres de son corps à le servir — non pas tant la position commune qu'ont nécessairement tous ceux qui lui appartiennent, mais les privilèges et la responsabilité propres à chaque membre de Christ individuellement. C'est ainsi que le septième verset ouvre le sujet : « Mais la grâce a été donnée à chacun de nous, selon la mesure du don de Christ. » Telle est la base. Christ, selon son propre bon plaisir, comme Tête et Seigneur, donne certains dons. Il est important de remarquer que c'est sous ce point de vue que l'Esprit Saint présente le ministère dans les Ephésiens. Il n'y a personne, je n'ai guère besoin de le dire, qui soit présenté sous un caractère aussi positivement prééminent que Christ. Dans les Corinthiens, au contraire, l'Esprit Saint est plus prééminent que Christ. Les deux aspects sont

nécessaires pour la gloire de Dieu, et également parfaits à leur place; mais ils ne sont pas la même chose. Il y a dans chaque épître la sagesse de Dieu adaptée à l'objet spécial que Dieu Lui-même a en vue.

Il est impossible pour une âme spirituelle de reporter ses regards sur l'Épître aux Ephésiens, sans s'apercevoir que la grande vérité qu'elle présente, c'est la plénitude de bénédiction qui appartient à l'Eglise en vertu de son union avec Christ. Cela, par conséquent, place Christ en relief. D'un autre côté, nous ne pouvons étudier l'Épître aux Corinthiens, et particulièrement la partie de cette épître où le sujet des manifestations spirituelles est traité, sans voir qu'il ne s'agit pas tant de Christ haut élevé à la droite de Dieu, que de l'Esprit Saint envoyé ici-bas. La conséquence en est que, dans les Corinthiens, nous avons plutôt l'assemblée sur la terre et la personne divine à qui il a plu d'y habiter et d'y opérer. Ainsi l'Esprit Saint y est mis en vue; tandis que dans les Ephésiens, c'est Christ, comme la Tête de l'Eglise, qui est toujours regardé comme Celui qui donne ces dons. Et même il n'y a aucune partie de l'Écriture où l'Esprit Saint soit représenté, à proprement parler, comme celui qui donne; et je doute beaucoup, avec un autre, que l'expression : *les dons de l'Esprit*, soit une phrase exacte. Vous pourrez trouver dans Hébr. II, 4, un texte qui semble l'impliquer,

mais c'est : « les distributions de l'Esprit Saint. » Partout où il est parlé simplement et distinctement de donner, c'est Christ qui est regardé comme Celui qui donne. C'est ainsi que notre Seigneur Lui-même dit de ce qui est à la source de tout : « L'eau que je lui donnerai sera en lui une fontaine d'eau, » etc. L'eau ici représenté l'Esprit Saint. Ainsi dans cet endroit, *l'Esprit* est envisagé comme le don, et Christ est celui qui donne. Et de même que la chose est vraie à l'égard de cette grande vérité fondamentale, savoir, la présence de l'Esprit Saint lui-même, elle l'est aussi de tous les détails. Christ, la Tête de l'Eglise, agit dans les membres individuellement selon sa propre affection pleine de bonté ; car c'est là le côté béni de la vérité, qui est présenté ici. « La grâce a été donnée à chacun de nous, selon la mesure du don de Christ. » L'apôtre parle de dons pour le ministère ; mais cela est appelé « grâce » ici, parce que ce qui est envisagé l'est moins comme une position d'autorité (bien que quelques-uns de ces dons l'impliquent), que comme la position de celui qui aime l'Eglise et qui a soin de chacun de ses membres ; et il ne peut manquer de fournir tout ce qui est convenable, et digne de lui-même et de son amour. « La grâce a été donnée à chacun de nous, selon la mesure du don de Christ. »

Or ceci conduit à une autre remarque d'une nature générale. L'Épître aux Corinthiens vous a

donne un champ plus vaste dans lequel l'Esprit Saint est présente comme opérant; vous avez des miracles — des langues — des dons de guérison — les manières remarquables dont l'Esprit Saint opère par une puissance extérieure. Tout cela est omis ici. A quel principe devons-nous attribuer ? car Dieu ne fait rien arbitrairement, mais toujours avec un amour et une sagesse dignes de Lui-même, et avec l'intention assurément que nous en profitions. Quant à ce qu'il n'a pas révélé, il ne nous convient pas de le sonder, mais ce qu'il a fait connaître dans sa Parole, nous sommes évidemment libres, tenus même de chercher à l'apprendre simplement et avec reconnaissance. Pourquoi donc avons-nous aussi les opérations plus permanentes de l'Esprit dans les Corinthiens ? Et pourquoi, en écrivant aux Ephésiens, l'apôtre omet-il les manifestations extérieures pour ne parler que de celles qui concernent le progrès de l'âme, la fondation de l'Eglise et la continuation de l'œuvre, le maintien, dans la sainteté, du progrès et de la communion, et de l'ordre selon Dieu, parmi les enfants de Dieu ? Car c'est à cela seul que les déclarations du chapitre s'appliquent. La clef se trouve, je crois, dans ce que nous avons déjà indiqué. Dans les Corinthiens, la pensée saillante, c'est l'Esprit Saint présent dans l'Eglise, et tout ce qu'il fait est mis devant nous. Et comme l'Esprit Saint peut opérer d'une manière

extraordinaire, et qu'il est la puissance qui produit ce qui est sensiblement surnaturel aussi bien que ce qui répond aux besoins de l'âme, il en résulte que tout nous y est présenté. Mais dans Ephésiens, où Christ est envisagé dans une relation immédiate à l'Eglise, et où il s'agit de son amour, et du soin pour les membres de son corps qui découle de cet amour, il est clair que tout ce qui a seulement trait au monde et constitue un témoignage pour les non-croyants, ne serait pas nécessaire, mais superflu ; il n'y a que ce qui concerne les membres de Christ, qui soit à sa place et de saison. Oh ! si nous avions seulement plus de patience et plus de confiance en Dieu et en sa parole, nous trouverions la réponse à toutes les difficultés dans le temps convenable. Dieu reconnaît la confiance du cœur qui compte sur Lui. En examinant une portion spéciale à la lumière du livre entier, où elle se trouve, combien souvent nous discernons ce qui nous donne le vrai fil pour en trouver la signification.

Mais avant de considérer les dons eux-mêmes, je désire d'abord attirer l'attention sur ce qui est d'une importance et d'un intérêt encore plus profonds, la base sur laquelle repose le fait que Christ confère ces dons. Car nous avons tous immensément souffert de vues purement traditionnelles sur le ministère, le regardant, en général, comme une profession honorable parmi

les hommes, ou comme une position à laquelle se rattache un certain caractère. Ces choses faussent entièrement la nature du ministère; et la conséquence en est que la pleine bénédiction, comme le sens complet du mot, est perdue d'autant pour l'âme. Comprenez-moi bien. Je ne nie pas que Dieu agisse là où il y a beaucoup de ce qui est anti-scripturaire. Il fait tout bien, et la chute de l'Eglise, ou de nous-mêmes individuellement, ne peut porter atteinte à la bonté souveraine de Celui qui veille, en vue de bénir, sur tous les membres de Christ et sur chacun d'eux. Mais alors Il permet que les manquements se montrent, et Il permet que nous en souffrions les conséquences afin de nous humilier et de nous faire sentir que tout le bien vient de Lui et que tout le mal vient de nous-mêmes. Dans toute l'histoire de la chrétienté, ces deux choses se montrent : — l'homme corrompant sa voie sur la terre, et Dieu se manifestant au-dessus du mal que sa lumière juge. Cela est vrai du ministère comme de toute autre chose.

Dès-lors si nous considérons l'Écriture, et que nous voyions la base sur laquelle le ministère repose, nous trouverons que rien ne peut être plus glorieux; mais, hélas! rien de plus contraire à ce qui en prend ordinairement la forme parmi les hommes. Car sa base n'est rien moins que la rédemption que Christ a accomplie par son sang, et son ascension au ciel. Le ministère

chrétien dérive de Christ à la droite de Dieu ; il n'existait pas auparavant. Je ne nie pas que Dieu eut sa manière d'agir en Israël. Mais là ses voies revêtaient plus le caractère de sacrificature ; or le ministère, en son caractère, diffère totalement de la sacrificature. La sacrificature terrestre était une caste d'hommes qui avaient affaire à Dieu, en faveur de ceux pour qui ils étaient sacrificateurs : c'est-à-dire qu'ils étaient chargés des affaires spirituelles de personnes qui étaient, pour une raison ou une autre, incapables de les régler avec Dieu directement, et dépendaient par conséquent de ces médiateurs entre Dieu et elles. Le sacrificateur entrait où le peuple ne pouvait entrer ; il entrait dans le lieu saint, il présentait le sang, il brûlait le parfum, il avait affaire à Dieu, en un mot, pour tous les besoins spirituels de ceux qu'il représentait. Le ministère part d'une base tout à fait différente, étant une action, par le moyen de l'homme, de la part de Dieu envers l'homme, et non de la part de l'homme envers Dieu. Les deux choses sont le contraste complet l'une de l'autre. Quant au serviteur de Dieu, s'il s'agit vraiment de quelqu'un que Dieu suscite, qui a un message de sa part et une œuvre à faire pour Lui, ce message ou cette œuvre est en vertu de l'autorité de Dieu pour la bénédiction des hommes. Ainsi donc, si vous prenez un évangéliste, qu'est-il ? Quelqu'un qui est lui-même enseigné de Dieu pour les besoins de sa

propre aimé, qui non seulement connaît la voie du salut, mais possède une puissance qu'il n'avait pas auparavant et qui lui est donnée par Christ, il peut agir sur les âmes des autres et tout chrétien devrait pouvoir confesser la vérité, confesser Christ; toutefois cela ne suffit pas pour en faire un évangéliste, mais il s'agit de proclamer l'évangile de manière à agir puissamment sur les âmes, spécialement sur celle des incultes, et ainsi à réveiller, à éclairer, ou à établir dans la grâce de Dieu. L'action spirituelle est, par l'Esprit Saint, mais elle vient de la part de Dieu et de son Fils bien-aimé, Christ notre Seigneur, et s'adresse à l'homme. Ainsi le don, sous la main du Seigneur, est exercé en amour pour les âmes pour chercher leur bien, et il implique une puissance venant d'en haut, pour agir sur elles, ou plutôt il est cette puissance.

Prenez encore le don d'enseigner. Là vous avez une autre forme de la puissance de Dieu. Il en est beaucoup qui comprennent la vérité pour la jouissance de leur propre âme, mais ils ne peuvent aider les autres; ils sont incapables de placer la vérité par des paroles convaincantes devant ceux qui croient, ou d'agir sur les affections, de manière à faire pénétrer dans l'âme la vérité dans sa force. Lorsque cela se fait, c'est le don d'enseigner. Mais j'y ai seulement fait allusion dans le but de présenter le contraste entre la nature de la sacrificature et le ministère,

et de montrer que la confusion de ces deux choses est une conséquence lamentable de l'état de l'Eglise. Si les gens vont entendre un sermon, ils disent qu'ils vont au culte. Les hommes sont tellement habitués à confondre l'enseignement avec le culte, que l'on suppose que ces deux choses sont comprises l'une dans l'autre.

Admetts qu'il y ait une telle chose que la sacrificature chrétienne. néanmoins le ministère en est totalement distinct. Tous les chrétiens, sans exception — hommes, femmes et enfants — sont sacrificateurs, car le sacrificateur est celui qui a une vocation et un titre venant de Dieu, qui lui donnent accès à la présence de Dieu. La sacrificature, en un mot, donne à l'âme le droit de s'approcher de Dieu. C'est là toujours son caractère distinctif. De l'autre côté, le ministère dans la parole est un service varié; mais ce n'est que par des membres particuliers du corps que Christ agit ainsi pour le bien de tous. Dès lors, tandis que la sacrificature est universelle, et que nul ne peut être chrétien sans être sacrificateur, ce n'est que quelques-uns parmi la masse, qui sont ce que l'Écriture appelle ministres de la parole, ou serviteurs publics de Christ. Je ne parle pas ici du sens vague dans lequel tous devraient être occupés à servir Christ tous les jours de leur vie; mais il s'agit maintenant du ministère de la parole proprement dit; et il est clair que tous n'ont pas la puissance pour prêcher la

parole de Dieu profitablement pour l'âme des autres. La grande masse des enfants de Dieu ont besoin que le sentier que Dieu trace leur soit signalé, et que leurs difficultés soient levées ; or traiter ces choses comme il convient, dépend du ministère, ou plutôt constitue le ministère, sous une forme ou une autre.

Le ministère donc, comme nous l'avons déjà dit, s'adresse à l'homme de la part de Dieu ; la sacrificature s'adresse à Dieu de la part de l'homme. Quand nous sommes réunis pour adorer Dieu, ce n'est pas l'exercice du ministère, mais de la sacrificature. Il se peut qu'un ou plusieurs de ceux qui y prennent part soient ministres ; mais pour le moment ils n'exercent pas leur ministère, mais adorent. Le culte est l'exercice de la sacrificature chrétienne, l'acte d'offrir des louanges et des actions de grâces. Il s'adresse à Dieu de la part de l'homme — c'est la direction de la sacrificature. Dès-lors, quand il y a un élan de louanges et d'actions de grâces, vous avez le caractère le plus élevé de la sacrificature. L'intercession et la prière sont une forme moins élevée, quoique l'intercession soit une chose vraiment bénie, parce qu'elle s'occupe des besoins d'autrui. Mais, pour parler strictement, le culte consiste plutôt en louanges et actions de grâces ; c'est pour cela que la Cène du Seigneur, l'Eucharistie, forme une partie si centrale du culte chrétien. C'est là ce qui appelle si puis-

samment nos âmes, dans une joie solennelle, à se souvenir de Jésus, et à rendre grâces à Dieu. De là vient aussi, quoique la participation au pain et au vin ne puisse sans doute pas être regardée en elle-même comme le culte, que c'est là néanmoins ce qui agit sur l'âme et attire le cœur, par l'Esprit Saint, dans le culte rendu à Dieu. Lorsque la Cène du Seigneur est regardée comme un moyen de grâce, les personnes y ont recours pour leur consolation, ou du moins dans l'espérance de la trouver. Elle n'est jamais ainsi présentée dans la parole de Dieu. Au contraire, elle montre que si les communiants n'entraient pas dans la pensée de Dieu dans la Cène (c'est-à-dire s'ils ne distinguaient pas le corps du Seigneur), elle devenait pour eux un moyen de jugement. « Celui qui mange et qui boit indignement, mange et boit un jugement contre lui-même, ne distinguant pas le corps du Seigneur. » Ceci indique, non de faux chrétiens, mais des chrétiens, quelque réels qu'ils fussent, qui prenaient la Cène du Seigneur dans un esprit de légèreté et sans se juger soi-même. Lors donc qu'une âme marche dans un péché connu, et vient à la table du Seigneur, l'effet en est que la main du Seigneur est étendue d'une manière ou d'une autre ; et il est impossible d'échapper quand on agit ainsi légèrement avec Dieu. De plus, si quelqu'un se plaçait en dehors pour éviter cela, il proclamerait son propre péché, et pratiquement il s'ex-

communierait. Ainsi qu'en fait l'infant de faire, sinon de se porter franchement et de se garder au Dieu pour la grâce dont elle a besoin pour veiller contre le péché, même contre les moindres mouvements du péché net, en ose juger soi-même, et de s'appuyer sur le Seigneur, qui seul peut lui servir de fortifier pour marcher d'une manière digne de Lui. Mais une telle âme s'adresse, cette parole : « Qu'ainsi il mangerait. Ce n'est pas si. Qu'il s'abs-tienne; mais Qu'il se juge soi-même et qu'il se vienne. » quelque nos ab amos ad nos quibus

Ainsi donc, ces deux choses de culte et le ministère, ne devraient jamais être mêlées l'une avec l'autre. Une parole peut être prononcée à la table du Seigneur, qui aide à la communion des saints; mais on ne pourrait guère appeler cela l'exercice ordinaire du ministère. Un discours régulier y serait, selon moi, bien irrégulier; il détournerait de l'objet principal qui est dans l'intention du Seigneur. Un certain développement des affections de Christ peut y trouver place; ou même il peut y avoir plus encore dans des circonstances particulières, telles que le cas de la visite de quelqu'un pour un temps limité, comme celui où Paul prolongea son discours jusqu'à minuit. Mais comme la Cène du Seigneur n'a pas de connexion avec le ministère, mais plutôt avec le fait que les saints se souviennent de leur Seigneur, et avec leur culte quand ils se réunissent pour le louer, il est clair que l'exer-

cice, iformel du ministère, proprement parlant, trouve sa place non à la table du Seigneur, mais ailleurs. Quelques paroles propres à réveiller les affections de l'âme et à les concentrer sur Christ dont nous nous servons, sont tout à fait convenables, et de saison, si le Seigneur dirige par ses choses, mais il est important de voir la place, et l'ordre, et le début de ces deux choses d'après la parole. Dans le ministère, vous avez le Seigneur qui pourvoit à la provision spirituelle pour les besoins de son peuple. Et sur quoi cela est-il fondé? Sur le fait que Christ est monté en haut comme Tête, ayant d'abord aboli le péché, et glorifié Dieu sur la terre; et depuis sa place actuelle dans la gloire céleste il communique les dons nécessaires. A quel titre Christ a-t-il pris sa place? Ce n'est pas comme Dieu, ni simplement comme homme. Ce n'est pas non plus que Christ soit entré en la présence de Dieu, parce que Satan n'avait pas pu le toucher lorsqu'il fut tenté en toutes choses. Il y eut une scène plus solennelle encore — la grande heure pour laquelle il était venu — l'acte de porter le péché — la croix, où il prit sur Lui la charge de tous les manquements, de mes péchés et de vos péchés. C'est ce qu'il a fait. Christ a uniquement pris sa place à la droite de Dieu sur ce fondement qu'il a aboli le péché par le sacrifice de Lui-même. C'est sur cette base que le ministère est fondé. Le juste jugement de Dieu a été porté

et maintenu; le péché et Satan sont complètement vaincus *pour nous* par Christ. Le témoignage de la grâce divine, sa plénitude même, peut maintenant, sans empêchement, être la portion du croyant. La victoire pour Dieu en faveur des pécheurs les plus coupables est gagnée. Et Christ a pris sa position dans la place la plus élevée dans le ciel comme l'homme victorieux. Comme tel Il a porté l'humanité jusqu'au trône de Dieu, et Il est là, comme homme, assis bien au-dessus des anges, des principautés, et des puissances. C'est de là qu'Il donne ces dons.

Ainsi donc, le ministère chrétien doit son origine même à ceci — la pleine rémission des péchés de la part de Dieu et la glorification céleste de l'homme en la personne de Christ. Ce sont les fruits et les témoins d'une victoire complète. Néanmoins tout cela est donné à connaître à la foi, et uniquement à la foi, sinon en tant que les miracles autrefois étaient un signe aux incrédules. Quelle en est la conséquence? L'homme continue dans le péché. Satan rôde encore çà et là comme un lion rugissant, cherchant qui il pourra dévorer. Le jugement de Dieu est suspendu sur le monde. Quelle est donc la valeur de la mort de Christ et de sa victoire? Elle est immense, mais immense seulement pour ceux qui croient en Christ; et par conséquent, au milieu de ce monde ruiné, et pendant que le péché et Satan sont là, le jugement de Dieu suspendu

sur le monde, il y a ce merveilleux lien entre Celui qui est assis à la droite de Dieu et ceux qui étaient autrefois de pauvres pécheurs perdus aux yeux de Dieu. Il envoie des dons ici-bas ; Il appelle celui-ci et celui-là, et en fait les témoins de sa puissance, de la puissance de Celui qui a conquis tout cela et plus encore ; qui n'a, en un mot, rien laissé inaccompli de ce qui est nécessaire pour la gloire de Dieu et la bénédiction de l'homme. Le monde n'entend le son que pour mépriser la bonne nouvelle, et même l'enfant de Dieu voit la chose obscurément s'il raisonne sur elle ; mais si je crois ce que Dieu me dit avoir été fait par son Fils bien-aimé, je devrais savoir que toutes ces choses sont ôtées, en tant qu'elles étaient entre mon âme et Dieu, avec une certitude aussi simple que si elles n'avaient jamais existé du tout. Je devrais être aussi sûr que le péché a été effacé, que si je n'avais été coupable d'aucun péché — que Satan est aussi complètement jugé, que s'il était dans l'étang de feu — que le juste jugement de Dieu est complètement arrêté, et qu'il ne reste plus rien pour moi que sa grâce. Cela est vrai de tous ses enfants. C'est la seule chose qui soit convenable pour un chrétien, parce que c'est ce dont Dieu fait provision pour lui. Dieu n'avoue pas les personnes chrétiennes dans leur trouble et leur hésitation sur la question si tout est accompli pour eux. Douter que tout ce que Christ a entrepris soit

réglé en leur faveur, c'est pratiquement nier la redemption; et si tout cela est accompli et accepté, que me faut-il de plus? Christ ne savait-il pas beaucoup mieux que moi-même ce qu'il fallait? Dieu ne sentait-il pas ce qui était dû à sa sainteté plus que vous ou moi? Et pourtant Celui qui était et qui est Dieu a dit: «c'est accompli.» Qui suis-je, ou que suis-je pour en douter? Je dois donc à Christ de rendre ce témoignage.

Le ministère est fondé sur l'œuvre et l'exaltation de Christ. Sans doute les douze et les septante furent envoyés avant que Christ fût élevé à la droite de Dieu, mais leur mission durant les jours de la chair de Christ, se trouve exclue dans Eph. iv. Sans doute les apôtres sont mentionnés, mais non en vertu de leur appel pendant qu'il était le Messie sur la terre. Au contraire, étant monté en haut, il a emmené captive la captivité, et a donné des dons aux hommes. Ce n'est pas que ceux qui avaient été établis apôtres quand Christ était ici-bas, n'aient pas été introduits aussi dans cette nouvelle place, à l'exception de Judas; mais le fait qu'ils sont apôtres de l'Eglise est fondé sur ceci, qu'ils ont reçu le don de Christ après qu'il fut monté en haut; c'est pourquoi il est dit ici: «Et Lui, a donné les uns apôtres.» Pourquoi y en avait-il peu de douze? Par rapport aux douze tribus d'Israël; et dès lors, quand notre Seigneur les envoya, il leur défen-

dit d'entrer dans aucune ville des Gentils. Mais quant aux apôtres de l'Église, ne sont-ils envoyés que vers des Juifs? Tout le monde sait qu'il n'en est pas ainsi. Après que Christ eut été crucifié, les liens avec Israël furent rompus. Le Fils de l'homme, après avoir été rejeté et avoir souffert, monta au ciel; et depuis sa gloire céleste, il envoia ici-bas l'Esprit Saint, et appello des âmes hors du monde dans la souveraineté de la grâce, les constitue membres de son corps, et les revêt de puissance pour le servir, de quelque manière qu'il lui semble bon, à lui-même.

D'après cela, ce qu'on appelle succession, se trouve complètement écarté. Dans la sacrificature judaïque il y avait un ordre de succession, et tout ministère terrestre se forme sur ce modèle. Mais le ministère chrétien n'est pas d'institution humaine, mais divine dans le sens le plus complet; et par conséquent toute la source de pensées de l'homme sur ce sujet est une illusion manifeste et totale. Devons-nous abandonner la parole de Dieu qui est claire, pour les opinions passagères des hommes? S'il en est ainsi, je ne connaîtrais jamais aucune certitude que ce soit. Le dissident dit qu'une église doit appeler un homme pour être son ministre. Il peut avoir un don de ministère de la part de Christ, et être ce don; mais ce qui fait d'un homme le ministre d'une congrégation, c'est l'appel de la congrégation elle-même. Ainsi cela est fondé sur l'élec-

tion par une église particulière de Celui qu'elle veut avoir comme son ministre. Il est de leur choix, et par conséquent leur ministre. Mais que dire, s'il n'y a pas une telle chose dans l'Écriture? Que dire, si une telle idée est étrangère à la parole de Dieu? Il n'y a pas même une allusion à cela, que l'on puisse y trouver. Nous voyons la nomination d'hommes pour avoir soin des fonds et des pauvres, et cela avec le concours de l'assemblée. Personne ne devrait entreprendre une telle œuvre à moins qu'il n'eût le juste sentiment de la satisfaction de toute l'assemblée chrétienne. L'Église donne ce qu'elle peut, et par conséquent Dieu lui donne le droit de désigner les personnes à qui elle veut confier le soin des choses, c'est-à-dire à ceux qui administreront les affaires extérieures de l'Église. Mais dans les dons spirituels, dans l'enseignement, la prédication, l'exhortation, le gouvernement, l'Église peut-elle donner? Evidemment non. La parole de Dieu ne renferme nulle part une telle notion que l'Église choisissant ou nommant, excepté à l'égard de dons comme ceux que l'Église peut donner. L'Église donne de l'argent, et elle peut nommer des personnes pour l'administrer. L'Église *ne* donne *pas* des dons de ministère, et n'a ni droit ni qualité pour intervenir. Qui les possède? C'est Christ seul qui donne, comme nous lisons ici : « Selon la mesure du don de Christ. »

« Etant monté en haut, Il... a donné des dons

aux hommes.... les uns apôtres, les autres prophètes. » Cela exclut, même de la part de la vraie Eglise de Dieu, toute prétention à nommer ; et si la chose est examinée, vous verrez comme l'histoire scripturaire s'accorde avec le principe et le confirme. Qui choisit Matthias, sinon le Seigneur ? Qui nomma Pierre et les autres ? Qui s'adressa à la multitude au jour de la Pentecôte ? Ce ne pouvait être l'Eglise, car l'Eglise ne fut formée que ce jour-là. Pierre prêcha, et par sa prédication l'Eglise fut rassemblée. Ce fut le Seigneur qui amena ainsi ceux qui devaient être sauvés ; de sorte que le ministère précède l'Eglise, comme l'expiation et l'ascension de Christ précédèrent le ministère. Le Seigneur, depuis sa place en haut, appelle les vaisseaux de sa grâce, communique la puissance, conduit en avant par la direction de son Esprit, agissant par toutes les circonstances et les réglant, de manière que ses serviteurs puissent — plus ou moins fidèlement — être occupés à faire son œuvre. La conséquence en est que des âmes sont rassemblées et que l'Eglise est formée. Ainsi le ministère dans le parole ne dérive jamais de l'Eglise, mais de Christ, et l'Eglise en est le résultat. Le ministère est par conséquent antérieur à l'Eglise, au lieu d'être fondé sur son autorité. C'est ainsi que vous voyez mis de côté, non-seulement le principe dissident de l'élection populaire, mais toutes les autres inventions humaines. Ce ne

furent pas les apôtres, mais ce fut Christ qui donna les dons. Or a-t-il cessé de les donner? Est-il encore à la droite de Dieu? Alors, le demande-t-on, est-il la comme la Tête de l'Église? Ne demeure-t-il pas maintenant aussi parfaitement et efficacement la Tête de l'Église qu'avant le jour de la Pentecôte? Il était là alors, amenant l'Église à l'existence, et maintenant il y est pour perpétuer l'Église et fournir à tous ses besoins. Il est aussi impossible, par conséquent, que le ministère vienne à manquer, qu'il l'est que Christ quitte la droite de Dieu avant que le corps soit complet. Mais il est la comme Celui qui donne tous les dons nécessaires; et l'exercice de ces dons est ce que nous appelons ministère.

Mais si nous regardons plus loin, il y a une bien magnifique parenthèse de l'apôtre sur ce sujet. « C'est pourquoi il dit : Etant monté en haut, Il a emmené captive la captivité, et a donné des dons aux hommes. » C'est-à-dire qu'Il a emmené captifs ceux qui avaient emmené l'Église captive. Nous étions emmenés captifs par le diable, et Christ en montant en haut a passé d'une manière triomphante au-dessus de la puissance de Satan. Les esprits déchus furent complètement faits, et cela par Christ comme homme. L'homme a vaincu Satan en la personne de Christ, et nous pouvons regarder en haut comme ceux qui sont un avec Celui qui a fait Satan. Nous ne devrions jamais traiter avec Satan com-

me s'il avait du pouvoir sur nous. Nous avons toujours le droit de dire à Satan, quand nous le découvrons, de s'éloigner de nous. Nous nous y étions et nous devrions toujours lui résister : et il nous est dit que, si nous le faisons, il s'enfuira de nous ; non parce que nous sommes forts, mais parce que Celui auquel nous appartenons s'est acquis la victoire par la mort et nous l'a donnée. « Or qu'il soit monté, qu'est-ce, sinon qu'il est aussi descendu dans les parties inférieures de la terre ? » Cela suppose la gloire de sa personne. Celui qui est monté est Celui qui est premièrement descendu.

C'est même là le principe constant de Dieu ; Il est toujours le premier à descendre. Nous avons besoin d'être élevés, et nous n'avons rien qui soit à nous, d'où nous ayons à descendre : Christ, étant Dieu, était le seul homme qui eût une gloire propre à Lui-même et au-dessus de tout ce qui est creature. Il descendit premièrement dans les parties inférieures de la terre. Son humiliation même est la preuve de sa propre dignité personnelle. Depuis sa suprématie naturelle, pour ainsi dire, Il descend premièrement pour faire son œuvre ici-bas. « Celui qui est descendu est le même que Celui qui est monté au-dessus de tous les cieux, afin qu'il remplit toutes choses. » Nous avons donc ici une vue magnifique de notre Sauveur. L'Esprit Saint nous donne, dans deux courts versets, la vaste étendue de

la gloire et du triomphe de Celui qui condescendit à devenir un homme et un serviteur. Celui qui est monté maintenant, est le même que Celui qui premièrement descendit, et qui ne voulut remonter dans la gloire qu'après qu'il eut complètement aboli tout ce qui nous aurait nécessairement tenus pour toujours loin de Lui. Mais Il descendit pour l'abolir, et ne voulut pas remonter en haut avant de l'avoir accompli. Il nous a tant aimés, d'un amour qui est selon les glorieux conseils de Dieu; que nos péchés, tout grossiers et funestes qu'ils étaient, ne firent que Lui donner l'occasion de montrer ce que Dieu est, et ce qu'Il est pour nous, en sa propre Personne. Et maintenant il s'agit de la justice de Dieu, non-seulement envers Lui, mais envers nous, à cause de Lui. Quelle différence! Il pouvait descendre en son amour; mais ce fait en soi ne nous eût pas donné une place en la présence de Dieu; mais il est monté en justice; et c'est là la raison pour laquelle notre Seigneur dit, que quand l'Esprit serait venu, Il convaincra le monde de justice, « parce que je m'en vais à mon Père. » Vous avez la pleine manifestation de justice maintenant en Christ assis à la droite de Dieu. Justice envers Lui dans ce monde, c'est ce qu'on ne trouva nulle part, mais au contraire l'injustice et l'iniquité les plus iniques. Où me faut-il chercher cette justice? A la droite de Dieu. J'y vois celui envers lequel Dieu, pour parler avec

révérence, est redevable pour la manifestation et le maintien de sa gloire morale, auquel il doit la seule expression adéquate de tout ce qui manifestait et maintenait son caractère devant les hommes — savoir, dans l'homme le Christ Jésus. Dieu n'eut jamais son caractère justifié d'une manière vraiment complète depuis que le péché était entré dans le monde, jusqu'au moment où Christ mourut sur la croix. Lorsque son sang fut répandu pour la gloire de Dieu et la délivrance de l'homme, Dieu fut manifesté sous un nouveau jour devant le monde. Dieu n'était plus regardé comme étant un maître dur, ainsi que le mensonge de Satan l'avait faussement représenté. Le voile était déchiré ; la vérité ne pouvait plus être cachée, qu'il n'y avait aucune preuve d'amour que la créature aurait pu demander de Dieu, que Dieu n'eût surpassée en son Fils, mort, ressuscité, et glorifié dans le ciel. Jusqu'à la mort de Christ, la justice de Dieu devait nécessairement détruire toute créature qui avait sur elle un seul péché. Maintenant, au contraire, c'est la justice de Dieu, de me justifier, moi croyant, bien que j'aie été un vil pécheur ; et voici pour quelle raison, c'est que, quoique mes péchés dans un plateau de la balance dussent me plonger, à moi seul, jusques dans l'enfer, toutefois il y avait, dans l'autre plateau, Christ et son sang, l'emportant de beaucoup sur tout cela, et m'élevant jusques dans le ciel. Quelle en est la con-

séquence ? Mes péchés ont complètement disparu devant ce sang précieux, et le plateau de Christ se manifeste comme étant le seul qui conserve son poids devant Dieu. C'est de là que dépend la justice même de Dieu. Il n'est plus question de justice légale ; mais maintenant Dieu à Christ, et il s'agit de ce que Dieu doit à l'obéissance de Christ jusqu'à la mort, la mort même de la croix ; en vertu de quoi Dieu avec justice décharge le coupable, ce qu'il ne pourrait faire en aucune manière s'il agissait à son égard selon la loi. Comme nous lisons : « De tout ce dont vous n'avez pu être justifiés par la loi de Moïse, quiconque croit, est justifié par Lui. » Ce qui était connu de Dieu dans la création ne renfermait aucun remède pour le péché ; ce qui était connu de lui sous la loi, n'aurait fait que détruire le plus faible espoir du pécheur. Maintenant, au contraire, plus je vois ce que Dieu est en la croix de Christ, plus j'ai de confiance et de paix. « C'est ici la vie éternelle, qu'ils te connaissent seul vrai Dieu, et Celui que tu as envoyé, Jésus-Christ. »

Nous voyons donc dans ces versets la source céleste du ministère. Ce n'est pas une position qui, dans la pensée de Dieu, donne de l'importance dans le monde. L'ouvrier, nous le savons tous, est digne de son salaire. Mais ne voyez-vous pas que l'apôtre Paul ne voulait point user du droit que l'évangile lui donnait d'être soutenu

dans ses besoins? Il ne voulait pas voir quelqu'un anéantir ce qu'il appelle sa gloire; car quoiqu'il eût ce droit, il préférerait travailler de ses propres mains, plutôt que d'être à charge à personne. Et c'est là la merveilleuse liberté de la grâce : sous la grâce il n'y a rien que nous ne puissions faire, sinon pécher. Mais quoique toutes choses soient permises, elles ne sont pas toutes avantageuses; et ce fut sans doute selon la sagesse de Dieu que le grand apôtre fit ce que bien des serviteurs de Christ auraient honte de faire. Quel terrible déclin il y a aussi bien quant à tout l'esprit du Christianisme, que quant à la lettre! Quel changement complet quant au caractère de l'évangile, que les hommes — protestants ou catholiques, nationaux ou dissidents, presbytériens ou wesleyens — considèrent également comme une tache ou un sujet de censure ce qui faisait la gloire de l'apôtre! Il y avait un principe important impliqué dans sa conduite. Il reçut un don des Philippiciens; des secours lui furent envoyés en prison aussi bien que hors de prison. Il recherchait du fruit qui abondât pour le compte des saints. Si l'apôtre n'avait pas, dans certaines occasions, reçu quelque chose d'eux, c'eût été une perte pour leurs âmes. Le christianisme n'entend pas que les saints emploient pour eux-mêmes ce qu'ils doivent à Dieu, et ce que la grâce aime à faire pour tous et pour quelqu'un en particulier. Mais l'apô-

tre n'agissait jamais de manière que l'on pût dire, soit qu'il se servait lui-même par le moyen de l'évangile, ou qu'il était indifférent à l'égard des saints. Dieu eut soin qu'il en fût ainsi dans le cas de Paul. Il y aurait eu le danger de mépriser les dons qui étaient moindres. Mais les efforts de l'apôtre, dans un esprit de grâce, tendaient à maintenir les dons qui étaient moindres; ceux qui étaient plus grands avaient moins besoin de son ample égide. Mais quand il s'agissait de ceux qui s'étaient voués au service de l'évangile, l'apôtre prend le plus grand soin d'affirmer leur droit de vivre de l'évangile. Que ceux qui vivent ainsi aient soin qu'en cela ils servent Christ le Seigneur!

(Suite.)

LA GRACE.

Lorsque nous sommes occupés de la grâce, c'est des intérêts que nous avons en Christ que nous sommes occupés; quand c'est la gloire qui nous occupe, c'est des intérêts que nous avons avec Christ que nous nous occupons. De ces deux sujets le premier est réellement le plus profond, celui dans lequel la personne et les affections sont le plus en jeu: il nous place en

présence du cœur du Seigneur; le second nous place en présence de Ses circonstances.

Et toutefois, ce peut être un symptôme de faiblesse, si nous nous en tenons trop tendrement et trop exclusivement au sujet de la grâce. Et c'est au contraire un symptôme de force et de simplicité, si la pensée de la gloire nous attire et si nous nous sentons à l'aise avec elle : car, si nous pouvons considérer dans un esprit pareil le sujet de la gloire et l'envisager d'un cœur à l'aise et heureux, c'est une preuve que nos âmes ont fait déjà ample connaissance avec la grâce et sont établies en elle.

Ce sont là, à mon avis, de sûrs indices de l'état de l'âme. Néanmoins, comme je l'ai dit, la grâce est réellement un sujet plus profond, plus merveilleux que la gloire.

Quand nous aurons atteint la gloire, ce sera la grâce qui sera pour nous la chose idéale, le thème toujours nouveau, toujours entraînant, des cantiques et des souvenirs éternels. Et il en est ainsi même à présent. L'âme qui prend toujours la gloire pour sujet sans y joindre des aperçus pleins de cœur sur la grâce ne fera que nous fatiguer, tandis que celui qui peut célébrer la grâce, triompher en elle avec de profondes affections, et qui en fait son sujet habituel, incapable peut-être d'aller au-delà, sera pourtant agréable au cœur. Les pensées de la grâce peuvent occuper l'âme par elles-mêmes, toutes seu-

les, mais les pensées de la gloire ne le peuvent pas (1).

L'état d'âme le plus fort, le plus riche, le plus heureux, c'est quand on peut faire usage de toutes les ressources, de tous les motifs, de toutes les attractions, que fournissent pareillement la grâce et la gloire. C'est là l'état de Paul, d'une manière caractéristique; puis-je dire, dans la 2^e épître à Timothée. Il presse son cher Fils d'être « fortifié dans la grâce des richesses, » de laquelle il révèle quelques-unes, et il lui tend aussi « la couronne de justice. » Or, cette 2^e à Timothée a été la dernière parole de Paul, son « chant du cygne. »

Les histoires de l'Ancien Testament, qui étaient comme des illustrations de la grâce, font plus constamment nos délices que telle autre qui présente la gloire, quoique ceci, dans sa mesure, dépende de l'état de l'âme, et puisse, dans quelques cas, comme je l'ai dit, trahir notre faiblesse.

On est trop disposé à s'accompagner dans sa marche, de l'esprit de vigilance anxieuse, de l'esprit par suite duquel on n'est occupé que de se juger, de cet esprit qui est plein de souci

(1) Moïse et la congrégation d'Israël triomphent dans leur cantique, dans la grâce et dans la gloire à la fois. Marie et ses femmes ne redisent que la pensée de la grâce. Et pourtant le chant de Marie avec son ton plus marqué de douceur est très-bien venu à l'oreille. Voir Ex. xv.

quant à conserver une bonne conscience. Mais nous devrions nous accompagner aussi du souvenir de la grâce illimitée de Dieu. Cela élèverait le cœur et le tiendrait dans la joie d'une manière permanente. Notre voyage vers la gloire devrait être entrepris et se poursuivre à la serene et radieuse lumière qui jaillit pour le pèlerin de la conscience qu'il a de la grâce de Dieu.

C'est alors que nous honorons Dieu, et que nous répondons à l'attente de son cœur et au propos arrêté de ses plans et de ses conseils. Car Il ne saurait rien estimer comme Sa grâce. Pourquoi fait-Il la promesse que Ses yeux et Son cœur seront perpétuellement sur le temple ? (Voir 2 Chr. vii.) N'est-ce pas parce qu'il y avait dans le temple le témoignage de Sa grâce ? Le lieu où demeurent les anges ne présentait pas cet objet à Ses regards. Et cependant les anges, comme créatures, étaient plus beaux que les Sacrificateurs, et le ciel, comme lieu, était plus magnifique que le temple de Jérusalem. Mais ni les anges, ni le ciel ne Lui parlaient de Sa grâce comme le temple en parlait. Et c'est en cela que git l'attrait. Voilà le secret pourquoi Ses yeux et Son cœur prenaient à ce lieu un intérêt si profond.

La révélation de cette grâce de Dieu, la manière dont la révélation en est faite, est aussi merveilleuse et aussi différente de tout le reste, que la grâce l'est elle-même.

L'amour de Dieu que l'évangile révèle est un amour qui surpasse toute connaissance. Et toutefois l'histoire en est racontée sans aucune expression ardente destinée à le faire ressortir, ou à l'aider, comme avec le secours du langage et des descriptions, à le faire pénétrer au cœur.

C'est là une chose merveilleuse. L'Écriture ne cherche pas à produire dans l'âme le sentiment de cet amour autrement que par le simple récit qu'elle en fait. Elle le raconte, mais le raconte simplement. Tel est le genre, la manière générale, ou si vous voulez, la méthode du Livre de Dieu.

Voyez-en un exemple dans la description de la maison de Dieu à laquelle j'ai déjà fait allusion. Prenez Ex. xxviii, relatif aux vêtements des serviteurs de cette maison. Ces vêtements du souverain sacrificateur, qui était le Christ mystique, le Fils de Dieu servant dans le sanctuaire, sont pleins de profonds et précieux mystères. Ils expriment pour l'intelligence de la foi un amour qui surpasse toute connaissance. Et pourtant vous ne sauriez trouver dans tout le chapitre le moindre effort pour produire une impression correspondant à cela — absolument pas un. Les vêtements d'Aaron sont simplement suspendus devant nos regards sans qu'il soit rien dit pour attirer sur eux l'attention ou entraîner le cœur.

Est-ce là la manière de l'homme? Certainement non. Cette manière de révéler la grâce est

autant au-dessus de la méthode de l'homme, que la grâce qu'elle révèle.

Et cette grâce que nous voyons dans le sanctuaire de jadis, c'est la manière même dont Christ en a agi au jour de Son ministère personnel. Il ne se servit jamais du langage, si je puis parler ainsi : jamais Il n'employa de véhémentes paroles pour faire connaître l'amour qui remplissait Son cœur ; jamais Il n'eut recours à l'ardeur des manières ni à la véhémence des expressions pour convaincre Ses disciples de l'affection qu'il avait pour eux. Mais le cœur trouvait dans les faits ample matière pour être certain de cette vérité précieuse. Toute Sa vie (qui se passait dans le calme, et autant que la chose était possible, dans le silence) était, pour quelqu'un capable de l'apprécier, la démonstration d'un amour infiniment au-dessus de toute description. Merveilleuse méthode du Dieu de toute grâce et de toutes perfections ! C'est l'office du Saint-Esprit, l'affaire qui Lui est échue, d'interpréter tout ce mystérieux amour. C'est à Lui de prendre Jésus et de nous Le montrer. Christ n'a pas fait d'effort pour nous persuader de Son amour. Ce n'était pas là Sa voie. Le Seigneur du vieux sanctuaire, ainsi que nous l'avons vu, ne faisait rien de pareil. Chacune de ces choses passait tranquillement, et pour ainsi dire, silencieusement devant l'œil de la foi, mais l'Esprit et le cœur renouvelé trouvent ample matière pour découvrir cet amour

qui surpasse toute connaissance et en faire leur riche nourriture.

Et combien c'est heureux et profitable d'être profondément pénétré dans son âme que c'est dans la compagnie du Dieu de grâce que nous poursuivons notre voyage jour après jour, ou que nous faisons successivement l'expérience de ses scènes changeantes ! Le Ps. xxiii^e nous dit cela. Là le saint se met en présence de son voyage, ne sachant point ce qui peut lui arriver, mais bien assuré de ceci, que, quoique ce puisse être — besoin, souffrance, manquement dans la justice, ou combat, même des circonstances pareilles à celles de la mort — toutefois Dieu est toujours près de lui en grâce pour le fortifier, le consoler, ou le restaurer.

Nous retrouvons ceci enseigné comme doctrine par l'apôtre. Etant justifiés par la mort de Christ, nous serons sauvés par Sa vie. (Rom. v.) Ce n'est pas simplement que nous devons nous souvenir de la grâce de Dieu comme elle apparaît à la croix, mais qu'il nous faut user et jouir tous les jours de la grâce de Dieu comme elle apparaît dans la vie de Christ dans le ciel. La vie de Christ dans le ciel pour nous est la mesure et la compagnie de la vie d'un saint pauvre et souillé sur la terre (1).

(1) La chose cachée est aussi réelle que la chose manifestée ; les actes de la discipline du Seigneur à notre égard sont visi-

Pareillement en Hébr. iv. Si l'épée à deux tranchants sonde et révèle la corruption qui est en nous, la souveraine sacrificature de Jésus est toujours là pour répondre : ainsi que, sous la loi, les cendres de la génisse étaient mises en un lieu net, hors du camp, à la disposition constante de celui qui avait été souillé par un contact quelconque avec la mort. Le remède était toujours là, remède auquel avait pourvu la grâce. Qu'un juge ou un accusateur quelconque ouvre sa bouche pour condamner, il lui est toujours répondu par l'intercession de Celui qui est assis à la droite de Dieu. (Rom. viii.) La voix de l'accusateur se fait entendre comparativement à distance, mais l'Intercesseur est assis à la place de l'intimité la plus chère et de la dignité la plus élevée. Et c'est ainsi, que, sous une autre forme, la grâce se déploie et nous accompagne tout le long du chemin.

Ici, cependant, je m'écarterai un peu. Je viens de dire que la voix de l'accusateur ou du juge se fait entendre comparativement à distance, et non de cette place de proximité et de dignité d'où s'élève la voix de l'Intercesseur. Mais, en parlant ainsi, je n'oublie point que l'accusateur des frères se trouve dans le ciel. Je sais cela ; mais je n'en dis pas moins qu'il est

bles ; ses plaidoyers en notre faveur sont secrets : les uns ont lieu sur la terre, les autres dans le ciel — mais les uns et les autres également réels.

comparativement loin. La vision du Messie en 1 Rois xxii, les premières scènes du Livre de Job, la parole du Seigneur en Luc x, 18, l'enseignement de l'Apôtre en Eph. vi, et l'événement raconté en Apoc. xii, nous disent tous que notre adversaire, notre accusateur, est dans les lieux célestes; mais ces cieux sont des cieux qui se trouvent plus bas que la maison du Père, ou que le lieu de la gloire magnifique. Il est une région à laquelle le prince de la puissance de l'air a droit et libre accès maintenant comme jadis il avait droit d'accès dans le jardin d'Eden, pour y porter ses accusations comme autrefois il ourdissait ses tentations dans le jardin. Cette région est appelée le ciel, ou les lieux célestes, où les malices spirituelles se trouvent. (Eph. vi.)

C'est là cependant un ciel inférieur. Ce n'est pas la maison du Père. Ce n'est pas la résidence de la gloire magnifique. Il est possible que ce soit le siège de la puissance ou du gouvernement, mais ce n'est pas la sphère de la gloire magnifique.

Et je pense que c'est la place où la sainte Jérusalem descend pour prendre sa relation avec la terre millénaire et la gouverner. (Voir Apoc. xxi.)

Elle était, cependant, descendue avant d'atteindre ce lieu, preuve qu'elle appartenait à une région plus élevée, comme c'est en effet le cas. Elle est plus proprement ou personnellement une habitante de la maison du Père, qui se

trouve dans des régions plus hautes, car la sphère de la famille est plus haute que celle du gouvernement.

Les noces de l'Agneau ont lieu dans la maison du Père. (Apoc. xix.) Des noces sont un événement domestique et conviennent à la résidence de la famille. Mais après que les noces ont été célébrées là, l'Épouse est introduite dans la sphère de la domination, qui est un lieu inférieur, parce qu'on la voit y descendre.

Or, c'est cette place inférieure, cette place inférieure de gouvernement, ou de relation avec la terre, cette région occupée par la femme de l'Agneau au jour de sa gloire manifestée, qui constitue le ciel ou les lieux célestes des principautés et des puissances de ténèbres au temps actuel. Un jour elles seront précipitées de ce ciel; et alors, au temps convenable enfin, cette place sera occupée par les rachetés et l'Église glorifiée, la femme de l'Agneau qui doit avoir le gouvernement du « monde à venir. »

Et je puis ajouter que la scène contemplée par Pierre, Jacques et Jean sur la sainte montagne se passait plutôt dans cette sphère de la puissance ou du gouvernement que dans la maison du Père. J'ai deux raisons pour parler ainsi. D'abord, la gloire magnifique ou la demeure du Père était distincte de cette montagne (voir 2 Pierre 1, 17); secondement, le lieu de cette scène était en dedans de la portée de la vue du

peuple terrestre, et telle sera la place qu'occupera la sainte Jérusalem ou l'Eglise dans le gouvernement, tandis qu'il n'en sera pas de même de la maison du Père, ou « de la gloire magnifique. »

Tout cela est précieux pour nous. Nous y apprenons que la sphère de la famille est au-dessus de la sphère de la royauté, que la scène de l'affection est plus élevée que la scène de la puissance. Mais tout est grâce.

La grâce, comme tout ce qui est libre, se plaît à user de sa liberté. Nous pouvons voir cela dans une scène telle que celle de l'eunuque en Act. viii. La grâce se plaît aussi à déployer toute la diversité de ses voies : ceci nous pouvons le voir dans une histoire comme celle de David. L'âme qui est établie dans la grâce, selon qu'un autre l'a dit autrefois, sera trouvée raisonnant plutôt d'après ce que Dieu est, que d'après ce que nous sommes nous-mêmes. Oh ! la précieuse occupation pour le cœur, que d'aller sans cesse de la grâce à la gloire, et de la gloire à la grâce que nous recevons de Lui !

Le ciel n'est pas un lieu inconnu si nous vivons avec Dieu. La maison du Père n'est pas un lieu dont nous n'avons qu'une idée vague, si nous connaissons le Père et le Fils dans nos cœurs.

LE PASSAGE DU JOURDAIN.

(Josué III).

Souvent nous perdons beaucoup de la valeur pratique de l'enseignement qui nous est donné dans ce livre par suite des idées que nous avons probablement reçues dès l'enfance. C'est ainsi que le passage du Jourdain est fréquemment considéré comme signifiant le passage, au moment où nous mourons, des limites qui séparent la terre du ciel — l'entrée, par la mort, dans la Canaan céleste. Je ne doute point que passer le Jourdain, ce soit en effet franchir les limites de la mort et entrer en Canaan; seulement ce fait n'a point lieu lorsque nous quittons ce monde, mais bien tandis que nous sommes encore dans le corps. C'est ce que Dieu nous a donné dans la résurrection de Christ, et dans Sa prise de possession des lieux célestes pour nous. Et une considération qui rendra cela évident pour tous, c'est que, lorsque nous arrivons au ciel, nous ne rencontrons point le combat avec les Cananéens, ni avec rien qui y réponde. Combattre n'est nullement l'affaire du ciel; mais c'était l'affaire spéciale du peuple qui passa le Jourdain. C'était plus leur affaire que quelqu'autre chose que ce soit. Ce n'était pas autant l'œuvre à laquelle ils étaient appelés dans le désert. Là, ce qu'ils avaient avant

tout à apprendre, c'était leur dépendance de Dieu, et, en second lieu, la connaissance d'eux-mêmes. Là, Dieu éprouvait le cœur des siens; et, ce qui était infiniment mieux, ceux-ci faisaient l'expérience, ou auraient dû la faire, de ce qu'était le Dieu vivant qui avait pris Sa place au milieu d'eux. Mais ce n'était point du combat avec les ennemis qu'il s'agissait surtout dans le désert. Aussi ne voyons-nous les Israélites aux prises avec les Amalécites qu'une seule fois, et une autre fois avec les Madianites. Les guerres qu'ils eurent dans le désert furent comparativement peu nombreuses; tandis qu'après qu'ils eurent passé le Jourdain, ce ne fut plus que guerre un certain temps. Le passage du Jourdain ne figure donc pas la mort réelle du corps, mais la mort de Christ et notre union avec Lui, par lesquelles nous sommes maintenant établis dans les lieux célestes; et cela, aussi, en vue de notre lutte, non point avec la chair et le sang, car, comme l'apôtre Paul nous le déclare, « notre lutte n'est pas contre le sang et la chair, » « mais contre les principautés, contre les autorités, contre les dominateurs de ces ténèbres, contre les puissances spirituelles de méchanceté qui sont dans les lieux célestes. »

Or les enfants de Dieu perdent une grande partie de la signification et de la puissance de cela, par suite de l'idée que c'est contre nous-mêmes que nous avons principalement à com-

battre. Il n'en est absolument rien. Le jugement de nous-mêmes est une chose différente du combat; c'est très-bien et très-nécessaire de nous juger tous les jours, de faire constamment la revue de nos voies et de juger le moi et la chair. Mais il y a un subtil ennemi, sans repos, infatigable, qui fait sa principale affaire, non-seulement d'entraîner le chrétien dans le péché au moyen de la chair, mais d'empêcher les âmes de jouir de la plénitude des bénédictions de la grâce et de la gloire de Dieu en Son Fils bien-aimé, par l'obscurcissement de la vérité. C'est là l'œuvre principale du Diable pour ce qui concerne l'Eglise, et c'est contre cela que nous avons particulièrement à veiller. Nous pouvons nous examiner et nous juger chaque jour, et c'est très-bon de le faire; mais lors même que l'âme serait sans cesse jalouse de ce soin, ce ne serait pas assez : elle pourrait, dans le même temps, ne pas pleinement jouir du Seigneur Jésus. En voici la principale raison. Le Seigneur a mis devant nous un héritage de bénédiction, « toutes bénédictions spirituelles dans les lieux célestes en Christ. » Mais nous sommes lents à en prendre avantage. Nous pensons peut-être qu'il y aurait de la présomption; ou bien quelques-uns peuvent s'imaginer qu'au lieu de s'aventurer sur un sujet pareil, ce serait plus pratique d'insister sur les devoirs ordinaires de la vie. Mais cela ne suffirait pas, parce que ce n'est point là le chris-

tianisme. Ce n'est point la mesure de ce à quoi le Seigneur nous a appelés maintenant. Il y a certaines choses dans lesquelles depuis le commencement du monde tous les saints ont marché. Ce n'a jamais été bien, en un temps quelconque, à un saint de mentir, de manquer de probité, ou de faire quelque chose d'immoral. Sous toutes les dispensations il existe certains devoirs moraux qui sont nécessairement inséparables de la vie en Dieu. Mais tout cela n'est point le christianisme. Un saint peut faire tout cela, et pourtant ne pas jouir de ce que j'appelle le christianisme. Être tout à fait chrétien, c'est entrer dans la vocation qui est maintenant la nôtre par la mort et la résurrection de notre Seigneur Jésus-Christ. C'est là ce qui est représenté par le passage du Jourdain. Il représente la même mort et la même résurrection de Christ qui nous avaient été déjà données dans le passage de la mer Rouge, quoique à un point de vue différent. Là, en effet, la mort et la résurrection de Christ sont l'expression de Christ nous séparant du monde — de Christ nous retirant d'Égypte. Mais tout cela peut être fait à notre égard sans que nous jouissions le moins du monde de nos bénédictions célestes.

Nous pouvons bénir Dieu de ce que nous sommes délivrés, de ce que nous n'allons pas être précipités dans l'enfer. Mais est-ce assez que cela ? Non certainement. Si nous en restons là,

si nous n'entrons pas plus avant dans nos bénédictions, Satan peut être assuré de remporter, une fois ou l'autre, une victoire complète sur nous, comme il fit sur les Israélites : car au lieu de vaincre et de chasser leurs ennemis, ils durent voir les Cananéens, les Phérésiens, les Jébuséens, etc., garder paisiblement leurs possessions malgré eux. Il en est de même, hélas ! de beaucoup d'enfants de Dieu. Ils restent dans le mal qui ne semble pas être tel, et n'est pas considéré comme tel parce que ce n'est pas un mal de moralité : car tout homme, même inconverti, est tenu de ne pas pécher contre la moralité. Mais un chrétien est quelqu'un qui a les yeux sur le Seigneur. Qui que ce soit est capable de juger d'une chose extérieurement immorale, mais il y en a bien peu qui sachent que bien des choses faites par des personnes pieuses sont entièrement contraires au Saint-Esprit et à Dieu Lui-même. Il existe bon nombre de soi-disant pratiques religieuses qui sont des péchés, et c'est sur elles que les chrétiens devraient avoir les yeux ouverts. Le Seigneur opère cela en nous, en nous donnant à connaître qu'il nous est échu un héritage céleste. Par Sa mort et Sa résurrection le Seigneur Jésus ne nous a pas seulement retirés d'Egypte et amenés dans le désert, mais Il nous a introduits dans le ciel Lui-même en esprit. Nous sommes assis maintenant dans les lieux célestes en Christ Jésus. Le cachet du ciel

est désormais empreint sur nous, et Dieu s'attend à ce que nous marchions dans le sens de ce grand privilège, faisant des progrès, remportant des victoires, et arrachant des mains de l'ennemi ce que Christ nous a donné. Supposez une personne sincèrement convertie à Dieu et heureuse dans la connaissance qu'elle a que son péché est ôté à toujours ; ensuite elle ne sait que faire pour être agréable à Dieu, ni comment Lui rendre culte. Si elle continue d'aller simplement comme elle allait avant, prétendant que ce qu'elle faisait quant à ces choses lorsqu'elle était inconverte est ce qu'elle doit faire maintenant (sauf, seulement, cela va sans dire, dans un but nouveau et avec une puissance nouvelle), il ne lui est pas possible de faire aucun progrès. Et c'est ainsi que le diable garde en sa possession la place de la bénédiction et exclut l'héritier de la gloire, de sa vocation et de son héritage. Naturellement, je ne parle que de la jouissance pratique. Les ennemis sont encore tranquillement dans le pays. Mais, nous devrions considérer en quoi consiste l'héritage que nous a assigné le Seigneur, et si notre culte et notre marche sont réellement selon Dieu, et en harmonie avec la position dans laquelle il nous a placés. Si vous prenez la moralité pour votre mesure, tenez pour sûr que vous tomberez au-dessous du niveau que vous vous proposez. Quelque modèle que nous prenions, nous resterons toujours en des-

sous. Si nous avons comme notre but, notre idéal à réaliser, Christ ressuscité et Christ dans le ciel, nous ferons l'expérience de l'efficace de Sa résurrection, non-seulement pour nous relever quand nous avons le sentiment que nous restons extrêmement en arrière, mais pour nous fortifier dans notre marche « en avant vers le but, au prix de la céleste vocation de Dieu dans le Christ Jésus. »

Dans la magnifique scène que ce chapitre déroule devant nous, nous voyons que le peuple passa le Jourdain à pied sec. Et ce qu'il y a de plus remarquable, c'est que cela eut lieu dans le temps même où le fleuve coulait par-dessus ses bords : il se trouvait plus rempli alors qu'en aucune autre saison. De même il y a eu dans la mort de Christ l'effusion de la colère de Dieu la plus grande possible ; et Dieu a jugé le péché — notre péché — au plus haut degré, sur Son bien-aimé Fils. Et de même que, dans le type, ils passèrent comme s'il n'avait absolument pas existé de Jourdain ; ainsi, il ne reste réellement pas pour nous de jugement, mais plénitude de bénédiction. Nous sommes passés de la mort à la vie, et sommes bénis de toutes bénédictions spirituelles dans les lieux célestes en Christ.

Et maintenant qu'ils sont entrés dans le pays, que trouvons-nous ? La manne cesse — il faut qu'ils mangent du crû du pays. La nourriture qui les avait soutenus dans le désert ne leur suffit

plus. Et qu'est-ce que le crû du pays? C'est Christ, comme la Manne l'était aussi; mais Christ sous un autre aspect: c'est la nourriture de résurrection. Le blé du pays était le fruit de la semence qui avait été semée dans le pays, était morte et avait poussé de nouveau. C'était Christ dans Sa résurrection. Que le Seigneur nous accorde de nourrir nos âmes de lui de cette manière! Dire que Christ connu sous cet aspect est trop élevé pour nous, être satisfait sans jouir de lui de la sorte, revient à être satisfait sans Christ.

L'ENLÈVEMENT D'ÉLIE.

(2 Rois I, II).

Nous pouvons lire ces deux chapitres en rapport avec cet événement quoiqu'il ne soit rapporté que dans le second.

Achazia, de la famille d'Homri, et successeur de son père Achab sur le trône d'Israël, nous apparaît ici comme dans un état de profonde apostasie du Dieu d'Israël. Il était malade, et dans sa maladie il a recours à un Dieu des nations; et étant repris de cela par le serviteur du Dieu d'Israël, il envoie des officiers pour le saisir.

C'était une apostasie complète : et, en conséquence, sa mort doit être considérée comme un jugement mérité, spécial. Ce fut une mort ayant le caractère d'un jugement ; et il en fut ainsi de celle de ses capitaines avec leurs cinquantaines, qui étaient entrés dans l'esprit de leur maître, et étaient les représentants et les exécuteurs de son iniquité (1).

Tout cela était justice. Le roi d'Israël avait rempli la mesure de son péché, et le jugement s'exécutait sur lui.

En Luc ix il est fait allusion à cela. Lorsque dans un village samaritain on refusa de recevoir le Seigneur, Ses disciples auraient joué volontiers le rôle d'Élie à l'égard des capitaines d'Achazia, mais le Seigneur les en empêcha. C'est-à-dire qu'ils ne discernaient pas le temps et ne comprenaient pas le Seigneur et Son œuvre dans ce monde. Ils se méprenaient sur la dispensation, et auraient agi comme si elle eût été un temps de *jugement*. C'était d'*intelligence* — de cette lumière qui distingue les choses qui diffèrent — qu'ils manquaient. Leurs impressions étaient justes ; et au temps convenable, quand le jour de la vengeance viendra, leurs intentions et leur but seront remplis. De sorte que ce n'est pas quant au sentiment qu'ils erraient, mais bien

(1) Le 3^e capitaine peut être pris comme un résidu repentant sauvé au jour du jugement.

quant à la connaissance, au discernement des dispensations, et par là quant à la vraie sainteté ou à la sainteté de vérité. Leur Seigneur était venu pour sauver et non pour tuer. Il était parmi les hommes pour les bénir, et non pour les juger.

Ceci est important, car nous y apprenons, comme d'autres témoignages nous le disent, que la vraie sainteté est *dirigée conformément à la lumière ou à la vérité*, selon la voie et la place de Dieu à un temps donné. « Toutes choses sont belles en leur temps. » Ce qui est saint, au temps que Dieu a fixé, est impur dans un autre temps.

Il y a là certainement de quoi nous instruire; mais ce chap. I ne renferme que peu de soulagement pour le cœur. Cependant nous sommes ensuite introduits à un sujet bien différent. (Chap. II.)

Nous sommes encouragés à l'aborder avec les plus radieuses espérances, car nous nous trouvons à la veille de l'enlèvement d'Élie : le temps était venu, nous est-il dit, « où l'Éternel voulut enlever Élie aux cieux par un tourbillon. » Mais il se présente ici pour nous beaucoup d'instructions à recueillir.

Dans une circonstance antérieure, Élisée avait perdu tout droit, comme je puis m'exprimer, au manteau de son maître. Il ne s'était pas montré pleinement à la hauteur de sa possession; son cœur n'avait pas été complètement simple, et

depuis ce moment là jusqu'au temps de ce chapitre nous ne l'avions pas vu dans la compagnie de son maître. (Voyez 1 Rois xix, 19—21.) Par suite, il faut qu'il soit soumis à une nouvelle épreuve; et Elie lui-même, et les fils des prophètes sont les instruments qui en dirigent la marche sous la main de Dieu.

Elie l'engage à diverses reprises à s'en retourner, tandis que lui-même il poursuivait les stations de son voyage de Guilgal au côté oriental du Jourdain. Et les fils des prophètes, soit à Béthel, soit à Jéricho, sortirent plusieurs fois pour exercer son esprit et mettre à l'épreuve l'ardeur et la fermeté de sa foi en jetant une ombre à travers son sentier, et jeter ainsi son âme dans la perplexité et le doute.

C'est un cas qui se présente fréquemment. Parfois, le Seigneur emploie à l'égard de tel ou tel de ses serviteurs les plus distingués de sévères moyens de purification. Il purifie les vaisseaux de sa maison pour qu'ils soient propres au service du Maître; et il se sert pour amener ce résultat d'instruments divers, comme il lui plaît, dans sa sagesse. Tantôt c'est par l'action directe de sa propre parole et de son Esprit qu'il l'effectue; d'autres fois c'est plus directement par ses saints, ou encore par les gens du monde. Ici il exerce l'âme d'Elisée par la parole d'Elie — par sa propre parole, puis-je dire — exprimée par le moyen de son prophète. Il éprouvera, de cette

manière, par les fatigantes stations successives d'un long voyage, si le cœur d'Elisée est désormais réellement affranchi (comme il ne l'avait pas été autrefois), des entraves, des influences simplement humaines, du miel du chez soi et des relations de famille. Et il permet aussi qu'il soit exercé par les voies de personnes qui n'étaient pas à sa hauteur, par une génération de saints qui n'étaient pas au niveau de la lumière et de l'assurance de son propre esprit, et qui, en conséquence, par leurs communications, étaient bien propres à jeter une ombre à travers son chemin, ou à mettre son âme en perplexité. Mais il soutient ces épreuves, et poursuit sa route dans l'étroite compagnie de son maître, le prophète de Dieu qui allait être enlevé au ciel. Il a ses réponses toutes prêtes soit pour Elie, soit pour les fils des prophètes ; et nous le trouvons calme, décidé, patient, inébranlable tout le long du chemin, de Guilgal à Béthel, de Béthel à Jéricho, de Jéricho au Jourdain, et ensuite à travers le fleuve, où que ce soit, en un mot (car il ne connaissait pas plus le chemin que jadis Abraham), qu'Elie, c'est-à-dire, la main de Dieu, du Dieu de gloire, trouvera bon de l'appeler ou de l'attirer.

Sûrement Elisée était rétabli. Il n'y avait plus chez lui la pensée de retourner baiser son père ou sa mère, mais un cœur simple qui faisait du Seigneur et de sa présence, sa place, du Seigneur et de son bon plaisir, son affaire.

A la fin, les fils des prophètes se retirent. Ils se placent de manière à regarder de loin, pendant qu'Elie, d'un coup de son manteau, divise les eaux du Jourdain, se frayant un passage (et à Elisée aussi, s'il avait le courage de le suivre sur un aussi merveilleux, aussi périlleux sentier) pour traverser le fleuve. Et Elisée le suit. Alors aussi Elie met fin lui-même à la sévère et chaude épreuve à laquelle il avait mis son serviteur et son ami. Car lorsqu'ils eurent atteint ensemble le côté opposé du fleuve, il dit à Elisée : « Demande ce que tu veux que je fasse pour toi, avant que je sois enlevé d'avec toi. » Car tout temps d'épreuve finira — tout cours de purification aura sa mesure. Les iniquités des hommes contre le Seigneur auront leur terme dans le jugement de justice ; la discipline de Dieu envers ses saints aboutira à leur mise en possession de la gloire. Elie offre : et Elisée a à écrire sa propre histoire pour l'avenir. « Demande ce que tu veux que je fasse pour toi, avant que je sois enlevé d'avec toi. »

Cela me rappelle Salomon en 2 Chron. 1 ; car après qu'il eut fait voir qu'il montait sur le trône dans de bonnes dispositions, Dieu lui apparaît et lui dit : « Demande ce que tu voudras que je te donne. » Et la réponse d'Elisée à Elie est celle de Salomon à Dieu. Salomon ne demande point la mort de ses ennemis, ni des richesses et des honneurs pour lui-même, mais il demande de la

sagesse pour bien remplir la charge qui lui est commise sur le peuple de l'Éternel. Ici de même Elisée répond simplement à Elie : « Que j'aie de ton esprit autant que deux. »

C'est de toute beauté. C'était là viser haut ; c'était se proposer de grandes choses ; c'était comme la demande d'être placé à la droite et à la gauche dans le royaume ; et l'esprit de cette réponse du Seigneur aux fils de Zébédée : « Pouvez-vous boire de ma coupe et être baptisés du baptême dont je dois être baptisé, » devait caractériser, pourrions-nous dire, la réponse d'Elie. Aussi Elie lui dit-il en effet : « Tu as demandé une chose difficile ; si tu me vois enlever d'avec toi, cela te sera accordé ; mais si tu ne me vois point, cela ne te sera point accordé. »

L'œil simple est le secret de l'énergie spirituelle pure. « Si ton œil est simple, tout ton corps aussi est éclairé. » Telles étaient les conditions alors, et telles sont les conditions maintenant. Il ne s'agit pas de vie, mais de force par l'Esprit. Elisée doit s'en tenir là — et il le fait par la grâce. Ils avancent encore ensemble, Elie et lui ; et tout en marchant, ils parlent. Mais tout ce temps-là les yeux d'Elisée étaient ouverts ; son cœur était fixé sur la parole de son maître : il avait caché la promesse là, et, quoiqu'il poursuive encore son chemin, rien ne saurait l'en distraire. C'est ainsi qu'il devrait en être de nous. Nous pouvons prendre une circonstance après

l'autre, les interroger, nous entretenir avec elles, comme Elisée ici ; mais qu'est-ce qui occupe le cœur, où l'œil est-il dirigé ? Est-il comme celui de ce cher homme dans la place convenable ? La marche et la conversation, les circonstances du voyage, n'avaient pas troublé son esprit, ni distrahit ses yeux ; de sorte qu'au moment où les chevaux et le chariot apparurent, et où Elie allait être emporté aux cieux, les regards d'Elisée étaient fixés sur eux. Il vit monter son maître, et obtint le manteau.

Certainement c'est fort beau de marcher et parler encore, d'être encore occupé des circonstances, et de tenir tout ce temps-là l'œil fixé sur l'objet que Dieu avait placé devant lui. C'est encore comme Abraham dont l'oreille était tellement faite à la voix de l'Éternel que du moment que la voix l'appela, il n'eut qu'à dire : « Me voici ! »

Elisée fit sur-le-champ usage de ce qu'il avait tant estimé. Il prit le manteau de son maître, et par son moyen, à la manière de son maître, il divisa les eaux du Jourdain, et retourna à Jéricho. Ici, cependant, je voudrais m'arrêter pour signaler un point. C'est au nom de l'Éternel le Dieu de son maître monté au ciel, et non en celui de son maître même, qu'Elisée accomplit cet acte. Les choses se passent ainsi ; mais elles se passent différemment dans le cas des apôtres et de leur maître aussi monté au ciel. Pierre prêche

que c'était Jésus, son Seigneur, qui avait envoyé du ciel le Saint-Esprit; que c'était Son nom, le nom de Jésus, qui portait avec lui le salut; que c'était en ce nom que les pécheurs devaient être baptisés pour la rémission des péchés; que c'était ce nom qui avait fait marcher l'impotent. (Act. II—v.) Le nom de Jésus de Nazareth est pour eux ce que le nom, non pas d'Élie, mais de l'Éternel, le Dieu d'Élie, était pour Elisée.

Et plus encore. Le Seigneur n'eut pas besoin, comme le prophète, d'un chariot pour monter au ciel. Lui qui, avant de mourir, avait dit de lui-même et de son corps: « Détruisez ce temple, et en trois jours je le relèverai, » maintenant, après sa résurrection, « sans avoir besoin (comme un autre l'a dit) de la purification de ce baptême de feu, ni d'un chariot pour le porter, s'éleva de la terre dans le calme bien plus sublime de sa propre puissance, et avec son corps d'homme passa dans les lieux célestes. »

C'est ainsi que la chose a lieu; et cette manière dont les actes du Seigneur se distinguent de faits analogues se remarque dans d'autres cas. Quand Josué, par exemple, commande au soleil et à la lune de s'arrêter, l'Écriture fait beaucoup ressortir cet événement, et déclare, qu'il n'y a point eu de jour semblable à celui-là; mais quand Jésus faisait des choses pareilles, des choses qui montraient sa souveraineté sur les forces et les cours de la nature, elles sont considérées comme

n'ayant rien du tout d'étonnant (Jos. x). Pour ce qui est du grand fait de ce chapitre (l'enlèvement d'Elie), il a, je pense, une place et un caractère propres. A mes yeux, (si je puis m'exprimer ainsi,) il va de pair avec l'enlèvement d'Hénoch aux jours des *patriarches*, et avec la mort et la sépulture de Moïse sur le mont Pisga aux jours plus sévères d'Israël et de *la loi*. Comme nous le savons, il eut lieu dans le dernier temps *des prophètes*.

Durant le cours des autres âges, ou des autres dispensations, dans les temps anciens, au temps des pères, de Moïse et des prophètes, Dieu a donné, dans sa sagesse, certaines indications de ses desseins à venir. Les jours prochains du royaume, où le Fils de l'homme exercera sa seigneurie sur toutes choses, et où le Fils de David prendra possession de son trône, ont été le sujet non pas seulement de prophéties, mais de types et de figures. Il y en a eu des gages historiques, et une faible figure anticipée dans certaines époques remarquables de l'Ancien Testament. Mais il en a été aussi de même des mystères plus profonds de l'appel des Gentils et de la vocation céleste, et même, bien plus, du mystère de l'Eglise, « et des fils de la résurrection » glorifiés. Et je lis l'histoire d'Hénoch aux jours de la Genèse, l'histoire de Moïse avec l'Eternel sur le mont Pisga, et cette histoire-ci de l'enlèvement d'Elie dans les derniers jours des prophètes,

comme rendant témoignage de ce mystère, successivement dans trois époques distinctes des temps de l'Ancien Testament. Moïse et Elie, comme nous le savons, apparaissent en gloire sur la montagne de la transfiguration. Les gages que Dieu avait donnés en figures par eux jadis, étaient alors, aux jours de l'évangile, rachetés et ratifiés : car Moïse représente ceux des saints glorifiés qui auront passé par la mort et la résurrection; et Hénoc et Elie, ceux qui seront encore vivants et qui seront enlevés au jour de 1 Cor xv, ou à « la venue du Seigneur. » Tout cela est pour nous d'un profond intérêt.

Hélas ! presque aussitôt après cet événement si remarquable, les fils des prophètes trahissent l'état abaissé, incertain, de leurs âmes. Ce sont des saints, mais non pas au niveau d'Elisée; et ils lui proposent d'aller à la recherche de son maître, tout en le reconnaissant avec respect et révérence comme ayant été revêtu de l'esprit d'Elie. Ils vont, pour ainsi dire, à un sépulcre vide, et doivent revenir censurés et confondus. Pourquoi cherchez-vous parmi les morts celui qui est vivant ? Pourquoi chercher sur les montagnes ou dans les vallées celui qui est allé au ciel ? Mais combien nous pouvons reconnaître profondément et avec reconnaissance la grâce qui se montre (et quelques-uns de nous ont de bonnes raisons pour l'apprécier) dans cette description des mesures diverses et des divers ni-

veaux qu'il y a parmi les saints de Dieu : « quelques-uns trente, quelques-uns soixante, quelques-uns cent ! »

Les leçons que nous donne cette portion des Ecritures sont assurément variées, et chacune d'elles salutaire pour l'âme : « Tes témoignages sont des choses merveilleuses ; c'est pourquoi mon âme les a gardés. L'entrée de tes paroles illumine et donne de l'intelligence aux simples. »

LA VIE.

La vie est une chose sacrée ; elle appartient à Dieu. Après que l'homme l'eut perdue au commencement elle retourna à Dieu, et maintenant s'il arrive à l'homme d'en jouir, c'est parce qu'il l'a reçue de Dieu Lui-même. Aussitôt qu'Adam l'eut perdue, il apprit que jamais, par lui-même, il ne la retrouverait. Un chérubin tenant une épée flamboyante fut placé à la porte du jardin afin de garder à jamais le chemin de l'arbre de la vie. Il pouvait la recevoir et il la reçut, en effet, par le moyen de la Parole de vérité, la promesse de Dieu, la bonne nouvelle d'un Jésus meurtri, mais victorieux, d'un Sauveur mort et ressuscité. Mais, en lui-même, il ne l'avait pas, et de lui-même il n'aurait jamais pu la reconquérir et, par conséquent, nous la transmettre. Dieu

l'a reprise entièrement par devers Lui, elle lui appartient et nous qui la possédons maintenant, nous l'avons comme un don reçu de Lui.

Cela est plus tard rappelé à Noé, bien que dans un autre symbole que celui du chérubin gardant l'arbre de la vie. La chair fut donnée comme nourriture à Noé, mais le sang ne fut pas donné avec la chair, car le sang était la vie et l'homme l'avait perdue et ne pouvait la recouvrer (Gen. ix). Cette ordonnance qui proscrivait le sang fut continuée sous la Loi en vue de la même pensée. (Lév. xvii.)

Comme descendants d'Adam, nous devrions, quant à nous-mêmes, être remplis de pensées de *mort*. Mais Christ peut être rempli de pensées de vie en Lui-même. Que dis-je? Il faut de toute nécessité qu'il le soit, et nous aurons dans un instant occasion de le prouver, mais pour le moment il nous suffit d'affirmer qu'il Lui convient autant d'avoir des pensées de *vie* en Lui-même, qu'il nous convient à nous d'avoir des pensées de *mort* en nous-mêmes.

Comme conséquence de tout cela, Il nous donne le sang à boire en disant : « Buvez-en tous, » et ailleurs : « Si vous ne mangez la chair du Fils de l'homme et ne buvez son sang, vous n'avez pas la vie en vous-mêmes. » Il en est de même après sa résurrection des morts; cette vie que, depuis le commencement, Il s'était réservée comme une chose sacrée, Il la communique

d'une manière réelle, positive et solennelle lorsqu'il souffle sur ses élus en disant : « Recevez le Saint-Esprit. »

C'est là une vie qui ne peut être touchée. Les pierres peuvent défigurer Etienne et même le mettre en pièces, mais sa vie en Christ ne reçoit aucune atteinte; son esprit est recueilli en paix chez lui — « absent du corps, présent avec le Seigneur, » attendant dans ce doux repos d'être revêtu d'un corps digne d'une telle vie — de la vie éternelle elle-même.

Cette vie est cachée. Dieu l'a placée où Il avait autrefois mis sa propre loi, c'est-à-dire, en Christ, la vraie arche. La vie perdue par Adam a été abritée en Christ. La loi a été violée par l'homme, de sorte que Moïse en jeta les tables au pied de la montagne, mais Dieu les ramassa, pouvons-nous dire, et les plaça dans l'arche. *Son* honneur et *notre* vie sont ainsi garantis ensemble.

Dieu, venant dans ce monde où la mort règne, ne peut y venir que comme le Dieu vivant, que comme Celui qui détruit la mort et qui donne la vie. La vie est introduite avec une puissance triomphante en faveur de ceux qui étaient les captifs de la puissance de la mort. Sûrement, nous osons le dire, c'est dans une semblable gloire qu'Il devait agir et qu'Il devait se manifester dans un monde où le péché règne à la mort. C'est là ce que nous avons appris, et la foi qui se saisit de Lui, la foi qui est le fruit de

l'opération de Dieu, connaît Christ et Le discerne dans toute cette gloire.

Pierre laisse échapper la confession de cette foi en Mat. xvi, 16, et le Seigneur Jésus aussitôt le déclare enseigné du Père.

C'est là *le Rocher*. C'est Dieu apparaissant en triomphe de vie et bâtissant l'Eglise sur ce Rocher, sur Christ le Prince de la vie ayant vaincu la puissance de la mort. Par conséquent, l'Eglise est inébranlable. Les portes de l'enfer ne sauraient prévaloir contre elle. La vie en Adam dut être éprouvée; elle le fut, mais elle tomba sous la puissance de la mort. La vie que nous donne notre Rocher a été mise à l'épreuve et elle en est sortie victorieuse, de sorte que la vie que nous avons maintenant est éternelle et infail-
lible. « Le dernier Adam a été fait esprit vivifiant. » Et, comme nous l'avons dit, il lui convient d'être rempli de pensées de vie en Lui-même, et l'évangile de Jean nous présente le Seigneur entrant dans cette connaissance de Lui-même. C'est là ce qui donne à cet évangile une gloire caractéristique si précieuse. L'Esprit, par le moyen de l'évangéliste, proclame aussitôt cette vérité, car en parlant de Jésus, il dit : « En lui était la vie. » (chap. i, 4.) Au chap. ii, v. 19, le Seigneur Lui-même reconnaît la chose lorsqu'il prononce ces paroles : « Détruisez ce temple, et en trois jours je le relèverai. » Il parlait du temple de son corps. Au chap. iii il enseigne

la nécessité pour l'homme de *naître de nouveau*, puis Il anticipe son élévation sur la croix pour la communication de « la vie éternelle, » et immédiatement après, Il présente l'objet du Père dans l'envoi du Fils comme étant en vue d'une même fin. Au chap. iv, Il se montre Lui-même travaillant de la part du Père comme la source et le dispensateur de la vie. Au chap. vi, toutes Ses pensées sont des pensées de vie, et je puis dire que c'est le sujet de tout son discours au peuple. Au chap. vii, Il dispose du fleuve de la vie, dispensant avec abondance ses eaux à toutes les âmes altérés qui viennent à Lui. Au chap. viii, Il se fait connaître comme « *la lumière de la vie,* » et présente le caractère béni et victorieux de cette vie qu'Il porte en Lui-même et qu'Il communique. « Si quelqu'un garde ma parole, il ne verra point la mort à jamais, » telles sont ses propres paroles.

Les chap. ix et x forment la clôture de son ministère public, et Il le résume en ces mots : « Je suis venu afin qu'elles aient la vie et qu'elles l'aient en abondance. »

Mais, après tout ceci, dans une scène qui se passe comme à l'écart, au tombeau de Lazare de Béthanie, nous retrouvons en Lui le même caractère pleinement développé. Tous autour de Lui sont remplis des pensées de la mort. Les disciples, Marthe, Marie, leurs amis, tous parlent de la mort, mais Jésus, Lui, ne pense qu'à la vie

et cela est admirablement caractéristique. Afin de révéler et de déployer dans sa gloire et son plein triomphe la vie qu'Il porte en Lui-même pour des pécheurs, Il demeure au lieu où Il était jusqu'à ce que la mort soit venue mettre un terme à la maladie de Son ami, et alors (comme le Dieu puissant l'avait fait à l'égard de Sara) Il peut vivifier les morts et se présenter comme « la résurrection et la vie. »

Tout cela, n'est-il pas vrai, est riche en preuves de ce que j'ai avancé, que *la vie* est ce que le Fils de Dieu voit en Lui-même et qu'Il communique aux autres, ainsi que nous pouvons le remarquer dans tout le cours de l'évangile de Jean. Sûrement, il avait le droit d'être rempli des pensées de ce précieux mystère et Il en était rempli, en effet.

Mais en terminant il faut encore que j'ajoute une remarque, c'est que, à la fin de son évangile, aussi bien qu'au commencement, l'apôtre parle de vie en rapport avec Jésus. « Ces choses sont écrites afin que vous croyiez que Jésus est le Christ, le Fils de Dieu, et qu'en croyant vous ayez la vie par Son Nom. » (Jean xx, 31.)

J. G. B.

JÉSUS LE CAPTIF VOLONTAIRE.

(JEAN XVIII, 1—10.)

Deux points attirent et remplissent nos cœurs dans ce passage : la bonne volonté parfaite avec laquelle Christ se livre Lui-même, la manière décidée dont Il se présente sans hésitation aucune à la troupe de gens armés sortis à sa recherche, sachant pleinement ce qui devait Lui arriver. « Jésus, donc, sachant toutes les choses qui devaient Lui arriver, s'avance et leur dit..... Je vous ai dit que c'est moi; si donc vous me cherchez, laissez aller ceux-ci, » nous prouvant par-là que, en même temps qu'Il s'offre Lui-même, il y a pleine et parfaite délivrance pour nous. « Je n'ai perdu aucun de ceux que tu m'as donnés. » Le Seigneur se présente Lui-même afin que nul de nous ne soit pas même touché par la puissance de l'ennemi. Ce fut le même dévouement à la croix, bien que ce fût ici la puissance de Satan, mais Il l'avait traversée. Lorsqu'Il avait été emmené au désert pour être tenté par le diable, Il avait lié l'homme fort, et introduit réellement la bénédiction dans le monde; mais nous ne pouvions pas comme hommes profiter de cela, en raison d'une incapacité morale intérieure à recevoir la bénédiction qui était venue. Extérieurement elle fut reçue dans la guérison des maladies, etc.; mais les hommes n'avaient

pas de cœur pour Le recevoir, Lui. S'Il chassait la légion de démons hors de celui qui en était possédé, on Le renvoyait Lui-même. Les hommes dans une condition pareille étaient heureux de se débarrasser de Lui, et cela fait ressortir un autre mal plus profond auquel il devait être remédié — que l'homme s'est moralement éloigné de Dieu, et qu'il est lui-même incurable — que rien ne saurait être efficace, si ce n'est une nouvelle création : « Si quelqu'un est en Christ, c'est une nouvelle création. » Ici, donc, le Seigneur n'a pas seulement à vaincre Satan, mais Il a aussi à pourvoir à l'état de l'homme dans son éloignement moral de Dieu. « C'est ici votre heure » — « Mon âme est de toute part saisie de tristesse jusqu'à la mort. » Satan fait peser sur l'âme du Seigneur toutes ces ténèbres, toute cette mort, son but étant de se placer entre son âme et Dieu. Aussi plus Satan Le presse, plus se tient-Il près de Dieu. C'est pourquoi il est dit : « Et étant dans l'angoisse du combat, Il priait plus instamment; » et, en conséquence, Il ne reçoit rien de la main de Satan, mais Il reçoit tout de Son Père. « La coupe que le Père m'a donnée, ne la boirai-je pas. » Avant qu'Il quittât Gethsémané, toute la puissance de Satan était entièrement détruite. Il avait passé à travers cette heure avec Son Père, et maintenant Il prend la coupe de la main du Père, comme un acte d'obéissance. Maintenant Il est aussi calme que lorsqu'Il faisait

tout autre miracle quelconque (dans la guérison de l'oreille de Malchus), comme si rien ne s'était passé. C'était leur heure, et la puissance des ténèbres était sur eux, et non sur Lui. « Qui cherchez-vous ? » — « C'est moi. » « Quand donc Il leur dit, C'est moi, ils reculèrent et tombèrent par terre ; » mais Il se présente une seconde fois (selon qu'il dit en Jean xiv, 31, Mais afin que le monde connaisse que j'aime le Père.... Levez-vous ; partons d'ici), disant : « Qui cherchez-vous ?... Si donc vous me cherchez, laissez aller ceux-ci, » et ils ne furent point touchés, en signe de la complète délivrance de nous tous.

A la croix Il s'écrie : « Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné ? » Il avait traversé l'heure en Gethsémané, et ici Il boit la terrible coupe : Son âme avait bu la coupe de la colère, et il ne restait plus qu'une seule chose. Il dit : « J'ai soif. » Il dit cela afin que l'Écriture fût accomplie ; et criant à haute voix : « Père ! entre tes mains je remettrai mon esprit, et Il expira. » Ici nous apprenons la parfaite délivrance qui a été obtenue pour nous, et que pour nous tout est parfaite lumière et parfaite joie. Si je regarde à Satan, je vois sa puissance détruite et anéantie. Si je regarde à la colère, Christ l'a bue jusqu'à la lie. Il est entré dans toutes les ténèbres et toute la colère de Dieu, mais avant de sortir du monde Il avait traversé tout cela, et Il s'en alla dans une tranquillité parfaite. L'œuvre est si parfaite-

ment achevée que la mort n'est rien. « Son heure étant venue pour passer de ce monde au Père, » Il s'en va au Père, étant déjà hors de toute atteinte de Satan, et en ayant déjà fini avec la colère. Aucun croyant n'est sous la puissance de Satan. Voyez par exemple Israël jadis. Quoique ayant été d'abord sous la puissance de Pharaon en Egypte, une fois délivré il ne fut jamais sous la puissance des Cananéens, sauf quand il avait manqué, comme nous le savons, dans le cas de Haï : nous de même nous pouvons manquer aussi, mais nous sommes dans cette création nouvelle qui est au-delà de toute la puissance de Satan et de la colère de Dieu. Vos âmes réalisent-elles la vérité, que Christ a annulé la mort et a fait luire la vie et l'incorruptibilité de telle sorte que nos âmes sont introduites dans la lumière comme Il est dans la lumière ? Cela n'était point vrai quand Christ était ici-bas ; mais *maintenant* nous sommes introduits dans la lumière là où il n'y a absolument aucunes ténèbres. Puisse nos âmes connaître la vraie et parfaite délivrance qui est notre portion en Lui, et en jouir réellement !

SUR LE SAINT-ESPRIT.

MÉDITATION V.

JEAN XX, 17-23.

S'il n'est peut-être point de passage de l'Écriture qui n'ait souffert d'avoir été séparé de son contexte, il en est peu dont la portée ait été plus obscurcie et la signification plus défigurée par ce divorce contre nature que celui que je viens de lire. Impossible de saisir la force des communications spéciales, de la conduite du Seigneur à l'égard de Marie-Madeleine, et tant des paroles que des actions du Seigneur, le soir de cette même journée, à moins de retenir distinctement la pensée que tout cela se rattache strictement à Sa résurrection — et à Sa résurrection surtout comme Fils de Dieu. C'est parce qu'Il ressuscite les morts qu'il est démontré être tel (Rom. 1, 4). Et c'est essentiellement comme Fils de Dieu, que le Saint-Esprit Le contemple dans ce chapitre : non pas pourtant comme ressuscitant les autres, mais bien comme se ressuscitant Lui-même. L'aise parfaite qui préside aux circonstances — les linges pliés en ordre et sans confusion — ici

le suaire qui enveloppait Sa tête; là, à part, pourtant tous réunis, le reste des linges — soit pour l'œil tant soit peu exercé la preuve évidente, toute glorieuse que soit la scène, elle s'est opérée avec la même tranquillité qu'un homme se lèverait du lit où il vient de passer la nuit en repos. En vérité, c'est le Fils de Dieu qui vient d'accomplir cette œuvre de grâce, pour laquelle Il est l'Envoyé du Père; ce n'est pas seulement qu'Il soit l'objet de la puissance divine comme ressuscité des morts. Cette dernière vérité a sa saison et sa place, et elle est présentée avec force dans d'autres passages. En effet, Dieu l'avait ressuscité : Pierre et Paul insistent sur ce fait; mais il n'en est pas moins vrai que Lui-même ressuscite des morts.

« Détruisez ce temple, » dit-il, même vers le début de cet Évangile, « et, en trois jours, moi, je le relèverai. » Puis Il ne manque pas d'ajouter : « Ce commandement, je l'ai reçu de mon Père. » Ce n'est donc pas seulement qu'il y avait dans son obéissance parfaite union à la volonté du Père, mais encore la puissance divine qui le proclame Fils de Dieu par le moyen d'une telle résurrection. C'est là exactement cette même puissance, exercée toutefois dans une bénédiction plus entière, par laquelle Il avait Lui-même ressuscité les morts : témoins, la fille de Jaïrus, le fils de la veuve, Lazare et autres; comme Il disait, en parlant de Lazare : « Cette maladie

est pas à la mort, mais pour la gloire de Dieu, afin que le Fils de Dieu en soit glorifié. »

Ainsi maintenant Il se ressuscite Lui-même. Pierre et Jean toutefois (c'est ce dernier qui en donne le récit) nous témoignent de la faible manière dont la vérité de Sa résurrection selon l'Écriture leur avait pénétré l'esprit. Bien qu'à sa propre honte ainsi qu'à celle de Pierre, Jean le déclare : Ils avaient *vu*, ils avaient *cru*. Vrais enfants de Dieu, nous le savons ; toutefois, ils ne s'étaient que bien pauvrement rendu compte de la pensée révélée de Dieu. Ils n'avaient point saisi le « Il faut » de l'Écriture (Luc xxiv) ; ils n'avaient pas non plus encore envisagé la grâce et la gloire de Dieu dans la personne du Fils de Dieu comme ne trouvant leur digne et parfaite expression que dans Sa résurrection. Quant aux faits, ils les voient ; ils constatent les preuves et s'en retournent chez eux — car tel est le vain et impuissant résultat, lorsque de tels faits sont appréciés simplement par l'esprit de l'homme, quelque juste que soit la conclusion qu'il peut en tirer.

Mais il n'en fut pas ainsi pour Marie. Elle avait peut-être aussi peu de connaissance de la gloire de la résurrection, ou de la parole de Dieu qui s'y rapportait, que n'en avaient Pierre et Jean ; mais pour elle, au moins, il y avait en Jésus réponse aux besoins du cœur ; aussi, telle est la peine de son âme qu'elle ne peut que demeurer

attachée au lieu où son corps avait reposé ; elle ne peut se contenter aussi facilement que les deux apôtres. De fait, pour elle pas de demeure dans ce monde ; voilà pourquoi elle s'arrêtait à la tombe vide du Seigneur. Voici bien aussi ce qui révèle l'entière absorption de son esprit dans ses pensées et son amour envers Jésus. Elle regarde encore dans ce tombeau qu'un moment auparavant elle savait être vide, (car c'est ainsi qu'elle avait apporté la nouvelle, et c'était la vérité,) et bientôt elle voit deux anges, vêtus de blanc, assis l'un à la tête, l'autre au pied du lieu où le corps de Jésus avait été couché ; mais cela ne produit en elle aucun signe d'alarme, tel que chez les femmes dont il s'agit ailleurs. En des circonstances ordinaires, quelle surprise, quelle frayeur une pareille apparition ne lui eût-elle pas causées ! Notre évangéliste ne lui attribue pas l'ombre même d'une pareille émotion. Le besoin de Jésus possédait tellement son cœur, que la présence de tous les anges, pour ainsi dire, n'aurait pu comparativement troubler son calme. Les deux anges qui sont là lui disent : « Femme, pourquoi pleures-tu ? » De suite, elle épanche le sentiment de son cœur : « parce qu'on a enlevé » mon Seigneur et je ne sais où on l'a mis. » Ayant dit cela, elle se tourna en arrière et vit Jésus.

Au premier abord, purlant, ne reconnaissant pas le maître, pensant que c'était le jardinier,

elle répond aussi à sa question : « Seigneur, si tu l'as emporté, dis-moi où tu l'as mis, et je l'ôterai. » Mais un mot rompt le charme, lui rappelle la vérité, et révèle le Seigneur, c'était Sa voix — la voix du bon Berger — appelant Ses propres brebis par leur nom : « Marie, » dit Jésus. Aussitôt elle se tourne vers Lui, et Le reconnaît comme Son « maître ; » et c'est alors que viennent ces paroles auxquelles je me propose de m'arrêter un moment avant d'aller plus loin.

Ces mots, « ne me touche pas, » je dois le remarquer, ne rendent nullement la force de l'expression. M'adressant à des chrétiens qui ont une connaissance familière de l'Écriture, et parmi eux à ceux en bon nombre, je le pense, qui sont plus ou moins à même de juger de ce que je dis, je me sens d'autant plus à l'aise pour énoncer clairement ce que je crois être la vérité. Le fait est que le mot placé ici implique bien plus que le simple toucher. C'est le verbe qui devrait se traduire « manier. » Il en est de même au deuxième chap. des Colossiens ; et j'y appelle un moment votre attention.

L'apôtre relève le contraste qui existe entre ce que dictent la tradition et les ordonnances, et un Christ mort et ressuscité, afin d'écartier ce qui ne fait que distraire l'âme de Christ. Nous en avons fini avec un langage tel que ceci : « Ne touche, ne goûte, ne prends pas » (vers. angl.). Cela sied

peut-être bien à des hommes en vie dans ce monde, mais non à ceux qui sont morts en Christ. Mais, comme le sait quiconque s'en est tant soit peu occupé, la version commune renverse l'ordre de la gradation; les mots nous présentent un rang qui est justement l'opposé de la vérité; car voici réellement la pensée : D'abord ne manie pas; puis ne goûte pas — enfin ne touche même pas. C'est donc, pour ainsi dire, une gradation descendante : en premier lieu, vient « manier, » ou ce qu'il y a de plus familier; puis, goûter, qui serait peut-être de bien moindre force; enfin, pas même toucher. C'est bien là le mode d'une sauvegarde humaine; c'est bien ainsi que l'homme préserverait la chair dans ce monde. Il n'a pas d'autre moyen. Quel moyen autre que celui-là pourrait en effet employer la nature qui cherche à se garder d'être engloutie au sein d'un monde pervers? qu'y a-t-il, sinon ces diverses interdictions du mal? Le christianisme est d'une nature complètement différente. C'est la révélation d'un libérateur, Dieu et homme tout ensemble, qui vient au monde, meurt au mal en expiation, remporte la victoire sur toutes choses, et, victorieux, se relève jusque dans la présence de Dieu où en définitive Il amène tous ceux qui Lui appartiennent. Cela associe le chrétien à Christ sur la base de son œuvre de réconciliation envers Dieu et de son triomphe à la droite de Dieu. De même, le

christianisme est l'accomplissement pratique de cette vérité, par le Saint-Esprit, dans l'âme du chrétien d'abord — plus tard, dans son corps aussi. Et c'est là évidemment la grande doctrine de l'épître aux Colossiens aussi bien que de celle aux Ephésiens. Ceux qui se trouvaient ainsi bénis avec Christ et morts au monde, qu'avaient-ils à faire de pareilles ordonnances : « Ne manie, ne goûte, ne touche pas ? » Cette version de la phrase est correcte, je n'en puis douter ; aussi ne serait-elle pas contredite par personne qui fût capable d'en juger. Vous entendez bien qu'elle est entièrement indépendante de vues que des adversaires pourraient considérer comme particulières (et pourtant j'ignore pourquoi ces objections se feraient entendre ; je ne puis aucunement admettre qu'une juste interprétation de la parole de Dieu soit traitée de vue particulière). J'espère qu'on ne fera pas de cette explication une question quant au nombre de ceux qui l'acceptent. Toutefois, quoiqu'il en soit, elle a été admise, et le serait encore, par des personnes aux vues les plus opposées, pourvu, toutefois, qu'elles aient réellement sondé et examiné ce que j'avance.

Eh bien, s'il en est ainsi, l'expression que le Seigneur adresse à Marie-Madeleine n'est pas exactement rendue par les mots, « Ne me touche pas. » C'est plutôt, « ne me manie pas. » Il lui dit de ne pas céder à son penchant à s'atta-

cher familièrement à sa personne : et ce qui appuie cette version, c'est que le mode particulier du verbe (*μη μου αποου* — et non pas seulement *μη αψη*) suppose cet attachement continu au Seigneur auquel je fais allusion. Dans l'épître aux Colossiens, il n'en est pas ainsi : là c'est l'action toute simple — elle pourrait être ou soudaine ou passagère — ici, une action continue; c'est-à-dire, la phrase aurait cette force : « Ne persistez pas à vous attacher à moi ! » Telle est la pensée qui ressort et du mot propre, et de la forme qu'il prend ici.

Cela me semble donner à ce passage beaucoup plus de force et de précision. En effet, Marie de Magdala représente une personne qui regarde toujours à Jésus conformément à l'espérance de sa nation, aussi bien que selon le désir de son cœur; une personne qui ne pouvait que mener deuil sur son absence corporelle, qui eût même trouvé un douloureux plaisir à penser que son corps mort était encore là. De là nous comprenons facilement l'instinct, dirai-je, par lequel elle se saisit du Seigneur sitôt qu'elle le reconnut. Mais de suite, il le lui défend; et cela est d'autant plus frappant que dans l'évangile de Mathieu, comme on l'a souvent remarqué, lorsque les femmes de Galilée Lui saisissent les pieds, Il ne refuse pas cet hommage : au contraire, Il l'accepte. Bien plus, dans ce même chapitre de Jean nous voyons comment, huit jours plus tard, le

Seigneur invite Thomas l'incrédule à avancer le doigt, à mettre sa main dans Son côté.

Nous ne saurions donc manquer d'apprendre l'importante leçon que nous présentent des actions si variées, si contraires même — qui ont lieu aussi presque au même moment — le Seigneur refusant ici ce que là Il accepte, ce que même une troisième fois Il demande. En agissant de la sorte Il avait certainement dans son esprit quelque sage intention. Nous ne pourrions non plus admettre pour un instant que le Seigneur aimât Marie-Madeleine moins que les autres qui le suivirent de la Galilée. A quoi donc attribuer la différence de sa conduite dans les deux cas? Comment nous rendre compte du fait, que le même Saint-Esprit dans l'évangile de Mathieu nous présente l'hommage comme accepté, mais comme refusé dans celui de Jean? La raison en est aussi simple qu'instructive. Dans le premier évangile, nous trouvons, il est vrai, le Messie rejeté par son peuple, les Juifs, mais nous y trouvons aussi le dessein à la poursuite duquel la grâce de Dieu va faire servir cette réjection : celui de proclamer l'évangile aux nations, et d'appeler des disciples du milieu de toutes ces nations pour la raison même que la nation élue avait rejeté son Roi. Pensée bénie! la grâce se refuse, pour ainsi dire, à l'inaction. Il faut, à l'énergie de l'amour de Dieu, que cette grâce se répande; si le Juif la repousse, impos-

sible que Dieu ne prenne pas de nouvelles mesures, qu'il ne verse même de plus grandes bénédictions. Si l'ancien peuple abandonnait ses propres miséricordes, il en est d'autres — pauvres et misérables — que son amour avait jadis comparativement négligés. S'il était si incrédule, si ingrat, si aveugle à l'Orient d'en haut qui les avait visités, s'il avait consommé cette incrédu- lité dans le rejet et la mort de son propre Messie, Dieu, qui s'était servi de ce même rejet pour l'ac- complissement de la rédemption, Dieu proclame au loin ces bonnes nouvelles à toutes les nations sous les cieux. Et pourtant malgré tout ce dé- ploiement des ressources de la grâce envers le Gentil, Mathieu nous fait voir les femmes de Galilée se tenant fermement attachées à Jésus res- suscité, et l'adorant. Quel témoignage! Jésus est rejeté de la nation : Dieu va faire servir ce rejet au développement de Sa grâce; et toutefois il est pris le plus grand soin que les espérances d'Is- raël soient maintenues sur une base immuable. Je l'accorde : leur rejet du Messie, c'est leur ruine; mais était-ce tout? C'était bien la justice — mais que ferait la grâce? Le temps viendrait où la miséricorde de Dieu attirerait à Lui leurs cœurs impénitents, à Lui qu'ils avaient trop longtemps méprisé, et rattacherait leurs espéran- ces, et les lierait si étroitement eux-mêmes au trône du Fils de l'homme glorifié que, vienne l'heure où Dieu jugerait le monde en justice,

eux, ils seraient reçus en grâce ! La chaîne de la miséricorde divine se trouverait si fortement rivée à la mort et à la résurrection du Seigneur que, toutes retardées que fussent leurs espérances, il resterait pourtant une base inébranlable, et la grâce de Dieu les bénira alors dans la plénitude de ses conseils souverains aux derniers temps.

Voilà une vérité qui, à mon avis, se trouve en Mathieu aussi pleinement qu'ailleurs. Aussi, le dernier chapitre de cet évangile nous en fournit-il comme un gage assuré, non-seulement par la parole (comme dans la prédiction du chapitre xxiv) mais encore dans le culte typique du chapitre xxviii. Je crois vraiment que les faits qui impliquent cela nous sont présentés dans l'action à laquelle nous avons déjà fait allusion. Les femmes de la Galilée forment, pour ainsi dire, le type de ce résidu du peuple juif qui, au dernier jour, sera attiré par la grâce, et s'attachera à Jésus, cherchera et trouvera en Lui le Seigneur — l'attendra et s'attachera à Lui. Et le Seigneur ne rejettera pas le culte de ce résidu ; culte qui se distingue par sa présence de fait, par sa présence corporelle, après qu'il sera venu de nouveau et sera réuni avec son peuple élu. Le Juif, comme Juif, n'est guère appelé, comme le chrétien, à marcher par la foi, et non par la vue. Littéralement, il verra le Seigneur. Il est dit dans Zacharie xii : « Ils verront Celui qu'ils

ont percé. » En effet, ils le *verront* réellement; il ne s'agit pas de la foi : ils le verront de leurs propres yeux. Aussi, cette réception du Seigneur par ces femmes de Galilée, leur attachement à sa personne, le fait même qu'il accepte leur culte, tout cela, ce me semble, ne peut que nous être comme le gage sûr de cette miséricorde du Seigneur qui se déploiera au dernier jour envers le résidu de son ancien peuple, quand Il apparaîtra pour régner sur eux ici-bas.

Et voilà, je suppose, la raison pour laquelle la scène de l'ascension n'est pas décrite ici — circonstance qui est pour le critique une cause de grande perplexité — mais qui est pour celui qui croit, la simplicité même. L'ascension de Christ introduite ici eût fait sortir le Seigneur de cette relation, au lieu que le contraire — sa présence corporelle au milieu d'eux — sans mention aucune, dans ce chapitre, de son départ pour le ciel, Le laisse ici, pour ainsi dire, comme la joie éternelle de ceux qu'Il visitera dans leur affliction pour les bénir à tout jamais en miséricorde. Mais au xx^e chapitre de Jean, nous avons précisément tout le contraire : c'est une femme, pleinement imbue de sentiments israélites, qui témoigne encore de son attachement à ces espérances auxquelles se livrerait naturellement le cœur juif à la vue de Christ ressuscité des morts, et cela d'autant plus ardemment que la croix et la mort l'avaient pour un

moment privée de tout espoir. De là, elle ne saurait se dessaisir de Christ. Dans cet amour instinctif elle s'empare de Lui, mais Il la prie de ne point ainsi le saisir : « Je ne suis pas encore remonté vers mon Père. » C'est autrement, en effet, qu'Il va maintenant se faire connaître. Il va quitter la scène unique où le résidu d'Israël se rattacherait au Messie. Cette espérance là ne serait pas fiétrie, elle fleurirait en son temps et en son lieu ; mais à présent Il mettait le résidu à part d'Israël. De fait, c'est ainsi que commença le christianisme : « Le Seigneur, » est-il dit, « ajoutait tous les jours à l'assemblée ceux qui devaient être sauvés. »

Marie-Madeleine nous présente comme un exemple de cela. Jusqu'à ce jour elle s'adonnait à l'espoir que le Seigneur allait introduire la gloire et la félicité ici-bas au sein d'Israël. Mais le Seigneur lui fait connaître que ce n'est point ainsi qu'Il se plaît à bénir aujourd'hui ; ce n'est pas non plus cette félicité là que révèle cet évangile. C'est comme remonté près du Père qu'Il serait connu au chrétien : aussi, songer à le retenir ici était hors de saison ; même si cela eût été possible, comme c'eût été bien au-dessous de ce qu'Il avait au cœur, et qu'Il faisait maintenant annoncer à ses disciples par l'entremise de cette femme étonnée de Magdala ! Loin d'être plus éloigné des saints, il n'y a point d'affinité comparable à celle qui nous unit à Jésus à la

droite de Dieu. Voilà, semble-t-il peut-être, une manière étrange d'opérer l'union ! Cela est loin d'être conforme aux pensées de la chair ; mais aussi la chair n'est ni *le moyen*, ni le mode de notre association avec le Seigneur. Si on regarde à Israël, c'est bien ainsi selon la chair. Né des Juifs, Il était Juif Lui-même d'origine et de naissance. Le chrétien ne le connaît pas ainsi, mais bien expressément en contraste ; comme le dit St Paul : « Et si même nous avons connu Christ selon la chair, toutefois maintenant nous ne le connaissons plus ainsi. » C'est d'une façon bien plus excellente que nous le connaissons. Le connaître ici-bas comme le Messie, c'était une vraie bénédiction, et dans le cas des femmes de Galilée le Seigneur donna les arrhes de l'accomplissement de cette bénédiction dans un jour encore à venir. Mais ce n'en est point, pour cela, le modèle de cette connaissance de Christ qui se trouve dans le christianisme.

Voici l'essence de notre privilège : dès que l'œuvre de la rédemption est accomplie, Christ prend sa place à la droite de Dieu comme l'homme céleste. De là, le christianisme n'est pas seulement la bénédiction descendant sur la terre — bien que cela aussi fût parfaitement vrai — comme s'ouvrant elle-même la voie. Mais la scène et la nature de notre félicité sont célestes — la personne même de ce bien-aimé Sauveur qui vint ici-bas, était déjà au ciel ; et nous savons

quelle est notre bénédiction là en Lui. Comme manifestation de Dieu, rien de plus béni que le Seigneur Jésus contemplé comme ici-bas; mais la position spéciale que donne notre place et notre union avec Lui, ne se trouve qu'en Lui là-haut, après qu'il eut achevé l'œuvre d'effacer nos péchés et de glorifier la nature de Dieu à l'égard de tout ce qui pouvait la compromettre dans ce bas monde. Christ est maintenant monté au ciel et là Il est révélé à nos âmes, et c'est aussi là que nous Lui sommes unis. En conséquence, puisqu'à cette fin Il doit monter au ciel, à cette fin aussi le Saint-Esprit doit en descendre. De là, la présence de l'Esprit Saint sur la terre est la réponse nécessaire à l'absence de Jésus monté à la droite de Dieu, après avoir opéré la rédemption; et ce sont là les deux grandes et nécessaires vérités qui constituent le christianisme.

Aussi le Seigneur, dans l'esprit de cette vérité, défend-Il à Marie de le retenir; car Il n'était pas encore monté vers son Père. Tel dorénavant Il devait être connu; telle la relation qui s'établissait avec Lui pour ceux qui croiraient, débarrassés de leurs vieilles pensées, de leurs vieilles attentes, et mis en connexion avec l'amour et la gloire dans lesquelles Il allait maintenant, dans la maison même du Père dans les cieux.

Reportons-nous à un passage de l'Ancien Testament, qui aidera à éclaircir un peu le sujet de l'œuvre dont Dieu s'occupe maintenant — pas-

sage qui n'est pas toujours bien compris. Si nous prenons le chapitre v de Michée, voilà le passage bien connu touchant la naissance du Seigneur : « Et toi, Bethléhem vers Ephrat, quoique tu sois petite entre les milliers de Juda, c'est de toi que me sortira Celui qui doit être dominateur en Israël, et ses issues sont d'ancienneté, dès les jours éternels. » Ici nous avons sa naissance humaine d'origine israélite, aussi bien que sa gloire éternelle — Celui qui, quoique né d'une femme, d'une Juive, était néanmoins « d'ancienneté, dès les jours éternels. »

La question de quelle personne il s'agit ne présente aucune difficulté; c'est la même qui est décrite au verset 1^{er}. C'est le dominateur d'Israël, de qui il est dit : « On frappera le gouverneur d'Israël avec une verge sur la joue. » Evidemment il s'agit de l'humiliation du Messie — né à Bethléhem appartenant à Juda — né, dis-je, ici-bas; et pourtant de toute éternité Il est Dieu tout aussi bien qu'homme. De sorte que nous trouvons évidemment dans ce verset un groupe de vérités touchant Jésus-Christ d'une importance, d'une bénédiction immense, qu'aucune imagination humaine n'eût jamais pu anticiper, mais que Dieu, dans la connaissance absolument parfaite qui Lui est propre, nous fournit d'avance dans toute la plénitude de leur simplicité. Voilà ce qui donne le dernier degré de la culpabilité d'Israël : c'est que, Lui étant ce qu'Il est en Sa

propre personne, aussi bien que leur Juge, Il puisse être frappé, et surtout par eux, d'une verge sur la joue. « C'est pourquoi, » il est écrit au verset 3, « Il les livrera. » C'est exactement ce qui a eu lieu. Le Juge d'Israël frappé, a abandonné Israël pour un temps, « jusqu'au jour où celle qui est en travail d'enfant aura enfanté. »

Dans le xiv^e chapitre de l'Apocalypse, une femme enfante qui est destinée à une gloire insigne. Grand est le dessein de Dieu pour les derniers jours. Voilà ce qui nous est présenté en premier lieu : puis le dragon est précipité, la lutte en faveur de la terre et du peuple terrestre se poursuit ; alors le Juge d'Israël revient, et l'ancien peuple reprend de nouveau sa place, mais dorénavant sous son Messie ici-bas. Nous apprenons donc ici que dans les voies de Dieu, il doit y avoir aux derniers jours un retour à ses conseils concernant les Juifs. De fait, où en sommes-nous ? Christ a paru ; Il a été repoussé des Juifs, Il les a abandonnés. Depuis la croix, non-seulement ils sont abandonnés comme nation, mais Dieu en a appelé du milieu d'eux un certain nombre pour les unir aux Gentils qui ont cru, et pour composer ainsi le corps de Christ au ciel. Ce sont ceux qui sont dits être ajoutés ensemble à l'assemblée dans le second chapitre des Actes : « Il ajoutait tous les jours à l'assemblée ceux qui devaient être sauvés. » Mais vienne le moment d'accomplir les conseils futurs et éternels de

Dieu envers Israël sur la terre, alors, dit-il, « le résidu de ses frères (au lieu d'être séparés comme aujourd'hui pour former l'Église) retournera aux enfants d'Israël. » *Aujourd'hui* ils perdent tout leur caractère israélite, pour former le seul homme nouveau ; *alors*, ils retourneront encore aux anciens conseils, et aux anciennes voies de Dieu quant à son peuple terrestre. Rien de plus clair, à mon avis, que la façon merveilleuse dont s'établit l'harmonie de toute la vérité, de l'ancienne avec la nouvelle. C'est justement la preuve que la vérité a été saisie (c'en est aussi le fruit), qu'elle nous donne encore le moyen de trouver une nouvelle beauté, un nouvel ordre dans ce qui, en dehors de cette connaissance additionnelle, a l'air tout décousu — un amas immense de matériaux que nous n'avons aucun moyen de coordonner comme il faut. Mais que Dieu nous dise touchant n'importe quelle partie de la vérité, « que la lumière soit, » alors, en vérité, nous trouvons que tout commence à changer ; et bien qu'il puisse y avoir plus d'une addition de lumière, Dieu pourtant, nous fait voir, à Sa manière propre et glorieuse, comme la nouvelle lumière s'adapte heureusement à l'ancienne.

Ajoutons qu'il n'est point de clef de voûte comme ce qui a l'air d'être venu introduire la confusion, la rupture, une brèche apparente dans les conseils de Dieu. De fait aucun conseil de Dieu

ne saurait jamais faillir. Il sera peut-être nécessaire d'attendre, et pour le cœur qui désire ardemment le retard semble bien se traîner en longueur. L'incrédulité semble avoir tout pour elle; mais la foi seule a toujours raison, et chaque parole que Dieu a prononcée sera accomplie, tous ses desseins aboutiront infailliblement, et cela par le moyen de la mort de Christ.

Ici notre Seigneur révèle en principe une chose tout à fait nouvelle, à commencer par le Juif, qui le sentirait le plus. Vous remarquerez dans l'Évangile de Jean, comme tout se rattache à Sa *Personne*. Il ne s'agit pas de dispensations, mais de Lui-même, et ici dans son ascension. En vérité, une fois établis par Sa Rédemption, rien ne nous est plus important à comprendre, si nous voulons avancer et *jouir* du christianisme. Prenez n'importe quel autre système : toutes les personnes qui s'y rattachent sont comparative-ment insignifiantes; mais séparez Christ du christianisme, que reste-t-il ? De plus, le Saint-Esprit scellera-t-il de son sceau le moindre déshonneur fait au Seigneur Jésus, ou la moindre omission de Sa *Personne*, ou le moindre mépris de Son œuvre, ou le moindre oubli de Sa gloire ?

Jésus fait donc d'abord connaître à Marie qu'Il allait monter vers le Père, et que pour cette raison même l'hommage rendu à sa présence corporelle ne s'accordait pas avec la manière dont Il voulait se révéler, comme nous en témoigne

cet Evangile. Jetez un coup-d'œil d'ensemble sur le témoignage de Jean : portez le regard en arrière pour en prendre une vue générale, et réfléchissez-y : vous trouverez qu'il se compose de deux grandes parties. La première est la révélation du Fils de Dieu et de Son œuvre ; la seconde, la révélation d'une autre Personne, également divine, qui, au départ de Christ, prend sa place parmi les disciples ici-bas. Evidemment voilà le christianisme : Christ Lui-même, l'objet de la foi ; et le Saint-Esprit, la puissance qui établit la gloire de Christ dans l'Eglise, aussi bien que chez le chrétien.

De ces deux parties c'est spécialement la partie chrétienne (concernant Christ), que nous trouvons dans le message que Marie rapporte à ses disciples de la part du Seigneur : « Va vers mes frères. » Ici, pour la première fois, nous voyons le chrétien distinctement associé avec Jésus Lui-même : « Va vers mes frères et leur dis, Je monte vers mon Père et votre Père, vers mon Dieu et votre Dieu. » Ainsi donc Il nous associe à Lui directement — fait d'une immense valeur — mais, en outre, Il détermine leur relation avec Dieu. Cette relation n'a aucun rapport aux formes anciennes de bénédiction. Ce n'est pas la révélation de sa puissance protégeant ses pauvres pèlerins sur la terre. Du Dieu tout-puissant, il n'est nulle part question. Ses voies de gouvernement au milieu d'Israël où Il était le Jéhovah

Dieu de ce peuple, ne s'y trouvent pas non plus. Ici tout est en rapport avec Christ qui s'en va en haut. C'est pourquoi, dit-il, « va vers mes frères et dis-leur : Je monte vers mon Père et votre Père, mon Dieu et votre Dieu. » Parole pleine de bénédiction ! Tel que le Père est pour le *Fils*, tel aussi est-il pour *les fils*. Tel que Lui, Son Père, était pour cet Homme béni, qui avait aboli le péché ; tel aussi, et rien de moins, Il était pour ceux dont les péchés avaient été abolis. C'est-à-dire que ce qui est révélé ici ce n'est pas seulement que Dieu est pleinement en relation avec Jésus comme Dieu et Père, mais qu'Il l'est de même pour nous par la rédemption de Christ et dans la résurrection.

Je ne parle pas ici d'une connaissance vague de Dieu comme paternel dans ses voies. Nous le savons : vienne la grande détresse d'Israël, Esaïe, le prophète, leur fait dire : « Véritablement, tu es notre Père, lors même qu'Abraham ne nous reconnaîtrait pas. » Le but de ce langage n'est évidemment pas de décrire leur relation ; c'est bien pour leur porter de la consolation. On dirait de même à un petit orphelin maltraité dans la rue : « Mon enfant, tu as été fort maltraité ; viens, dorénavant, je serai ton père. » Cela ne se dirait pas, ne serait pas non plus compris, dans le sens d'une adoption formelle au sein de la famille, comme fils et héritier. Ce n'est que comme nation qu'Israël pouvait réclamer une

place pareille, ainsi qu'on le voit en Exode iv, etc., etc.; mais ici, il y a infiniment plus. En effet, Il était descendu sur la terre, Lui qui était Fils, et qui connaissait le Père comme nul autre ne le pouvait connaître; Il avait paru ici-bas, et cela en humanité, l'objet alors des délices du Père, tout aussi parfaitement que lorsqu'Il était simplement Dieu, dans sa présence. Jamais, en effet, Il n'avait dit mot, jamais éprouvé d'émotion, jamais pensée ne Lui était entrée au cœur, jamais motif ne L'avait inspiré, qui ne fût la parfaite expression de la bonté même de Dieu. Seul, Jésus répondait moralement en esprit, en nature, en actions, à tout ce qui se trouvait en Dieu — aussi Dieu se penchait-Il du ciel pour trouver ce seul objet qui pût faire toujours Ses délices. Pas de créature là-haut qui pût un seul instant retenir ses yeux et son cœur. Sur ce monde — au sein de tous ses péchés, de toutes ses iniquités — Il portait le regard d'en haut — ces iniquités bouillonnant toujours en vapeurs pestilentiellles vers le ciel et parfois attirant sur l'homme coupable des coups terribles de jugement. Mais maintenant, pour la première fois depuis le commencement des âges, il ne s'agissait pas seulement d'entrevoir un rayon éloigné de sa gloire — Dieu se réjouissant dans un Enoch, un Noé jusqu'à la venue de cet Être béni; mais Il se trouvait-là Lui-même : le ciel donc s'ouvre, Dieu fait descendre le Saint-Esprit, et, remar-

quez-le bien, sur Jésus en tant qu'homme. Comment, en effet, en serait-il autrement ? Il n'était pas question de la descente du Saint-Esprit sur Lui comme Dieu ; c'est comme homme qu'il fut oint de l'Esprit Saint. « C'est Lui que le Père a scellé » — « le Fils de l'homme. » Et voilà ce qui est d'une si grande bénédiction : afin de trouver, pour la première fois, ce qui répondrait à tout son jugement, à tous ses sentiments — à tout l'être moral de Dieu — à toutes les affections divines (vous entendez bien que je parle figurativement) — Dieu eut à porter le regard sur un homme !

Mais, à présent, il vient de s'opérer sur Le Bien-aimé un changement immense. Une scène nouvelle se présente ; les cieux sont voilés par d'épaisses ténèbres, et Dieu Lui-même, du sein de cette profonde obscurité, agit envers Lui. C'est l'heure où il était permis à l'homme, poussé par l'instigation de Satan, de s'élever contre le Messie rejeté et de l'accabler ; et au milieu de cette scène, Dieu, dans toute sa majesté et son horreur absolue du mal, se déploie contre le péché, dont la sainte personne de Christ est chargée comme victime de propitiation.

C'est bien l'heure redoutée, où le compte se doit rendre. Le jugement divin contre toute iniquité et indifférence, contre l'injustice envers l'homme et la révolte contre Dieu, ce jugement tombe sur le Saint de Dieu. Aussi, ce n'était pas

purement l'heure de l'homme, ni la puissance des ténèbres non plus; mais encore, et au-delà de tout, c'était l'heure de Dieu; l'heure où sa sainteté, qui ne saurait rien épargner, éclatait sur la tête de Celui qui portait le péché — de Son propre Fils, se livrant Lui-même, victime responsable, pour porter le jugement de nos péchés sur la croix. La conséquence fut que tout ce que Dieu pouvait ressentir contre le péché s'épuisa sur le Fils de Dieu sans qu'aucune circonstance atténuante vint briser, pour ainsi dire, la force de sa colère et de son indignation; et c'est pourquoi cette rédemption par son sang est parfaite dans le sens absolu. Aussi, Dieu n'a-t-Il plus besoin maintenant, pour la justification et le maintien de Son caractère, d'ajouter un seul mot, un seul acte, qui n'ait déjà éclaté sur la personne du Seigneur Jésus-Christ. De là aussi plus rien qui soit gardé en réserve dans la révélation de la nature de Dieu, ni dans l'amour du Père. Rien dans le saint caractère de Dieu n'est resté en arrière: tout ce qu'Il ressent contre le péché s'est épuisé sur le Seigneur Jésus; et par conséquent, tout ce qui se trouve en Lui, comme Père et comme Dieu, est désormais exclusivement en notre faveur. Le mal qui est en nous a été si pleinement condamné, qu'il s'agit maintenant pour Dieu, non-seulement comme Père, mais comme Dieu, de témoigner Sa parfaite satisfaction dans la rédemption que le Seigneur Jésus a accomplie.

Et c'est bien dans ce sens-là que le Seigneur s'adresse à Ses disciples par le message qu'Il leur envoie. Ils l'avaient vu se remettre à Son Père, quand il n'y avait pas une seule personne qui pût sympathiser à ses douleurs, même comme l'homme de douleurs dans ce monde — et non encore la propitiation pour le péché. Ils avaient su qu'avant l'aurore Il était avec Son Père. Ils avaient appris encore, qu'au milieu du sommeil des autres, Lui était toujours devant le Père. Ils avaient appris qu'aucun fardeau qui eût attiré son regard, aucune souffrance humaine qui passât devant Lui, n'avait failli à Lui pénétrer le cœur ici-bas, et à le conduire auprès du Père (Matthieu viii); mais maintenant il se déployait une autre chose — une chose bien plus profonde, ce que Dieu ressentait contre nos péchés qui Lui étaient imputés — nullement, toutefois, contre Lui-même; jamais, au contraire, Il ne fut davantage l'objet des délices ineffables de Dieu qu'au moment où Il portait le jugement de nos péchés. Néanmoins il importait au caractère de Dieu que Ses souffrances ne fussent nullement un semblant de souffrance, mais que ce fût bien, de sa part, endurer réellement le jugement divin, comme étant entré en notre faveur dans cette position devant Dieu, de même qu'auparavant Il avait joui réellement, durant sa vie entière, d'une communion parfaite avec le Père.

Nous comprenons maintenant toute la pré-

cieuse portée de ce message dont Marie est chargée. Ce qu'il connaissait, comme Fils de Dieu, né dans le monde, Il le remet, en quelque sorte, entre nos mains. Ce n'est pas, certes, que nous puissions avoir ce qui Lui appartenait comme Personne divine. Il est, Il était le Fils unique avant la création des mondes. Là, évidemment, nous ne saurions prendre place avec Lui ; comme tel, Il est pour nous tout simplement l'objet de l'adoration et du service dévoué. Mais Lui, le Fils avant toute création — Il était né Fils de Dieu. Il était Fils de Dieu, comme homme ici-bas, et c'est à l'évangéliste Luc qu'a été commise la charge de retracer sa marche comme tel parmi les hommes. Moi, hélas ! au contraire, j'étais un enfant de colère ; vous l'étiez aussi. Tous, par nature, nous étions enfants de colère. Lui, dans Sa nature humaine aussi bien que dans Sa nature divine, Il était Fils de Dieu « Ce saint (enfant) qui naîtra de toi, sera nommé le Fils de Dieu. »

Quant à l'homme, tel qu'il est, impossible d'avoir communion avec Dieu. Au contraire, entre Lui et l'homme, en égard à Dieu, il y avait de tous points contraste parfait. La relation n'était qu'une relation de parfaites délices pour Dieu le Père. La condition de l'homme, pécheur qu'il est, était celle du mal et de la colère. Mais la rédemption délivre celui qui croit, de tout mal, de toute colère. Si elle n'a point accompli cela et davantage, serait-il possible de

se fier à la parole de Dieu ? Que veulent dire les assurances constantes et solennelles qui y sont adressées à la foi ? Si elle m'a porté un tel témoignage touchant la croix, mon âme se repose-t-elle sur ce témoignage ? Suis-je bien assuré, sur l'autorité de Dieu, que devant Lui il ne reste plus sur moi, comme croyant en Jésus, absolument aucun mal ? Il est tout effacé, tout parti. Ce n'est pas de l'expérience que je parle ici. Il est clair que chacun, qui a de la conscience, sent son propre mal ; et nous qui avons la foi, par cela même nous le sentons davantage. Plus nous connaissons Son amour, et plus il nous faut détester le péché. Nous ne serons pas jugés pour le péché ; c'est précisément pour cela que nous devons condamner tout péché : si nous étions jugés, nous serions perdus. Ce que Christ a accompli, nous met donc à même, nous qui croyons, de juger maintenant le péché. La responsabilité du Chrétien consiste à porter, pour ainsi dire, dès à présent, la sentence de Dieu contre le péché ; en nous-mêmes surtout, bien entendu ; mais encore quand nous le rencontrons chez ceux qui portent le nom de Christ et avec lesquels nous sommes unis comme membres de son corps qui est un. Si le mal est détestable quelque part, c'est surtout chez l'enfant de Dieu. Et c'est là précisément qu'il nous faut le soulagement de la rédemption et la puissance de l'Esprit.

Il nous faut donc peser mûrement ce que le Seigneur nous donne à entendre ici. Ce n'est pas simplement la rémission des péchés, ni seulement, non plus, que nous sommes nés de Dieu. Il est grand nombre de Chrétiens qui semblent ne jamais dépasser une certaine mesure de bénédiction, la plus faible que comporte le moindre degré du privilège de vivre pour Dieu. Jamais ils ne semblent saisir les nouvelles relations de la grâce dans laquelle ils sont placés. La base et la forme de ces relations, tant envers Dieu qu'envers Christ Lui-même, nous ont été présentées dans le message qui précède : « Dis à mes frères : » Je monte vers mon Père et votre Père, vers » mon Dieu et votre Dieu. » Ainsi je puis regarder en haut comme quelqu'un que Jésus n'a pas honte d'appeler Son frère. Je puis regarder en haut et voir Son Père et le mien, Son Dieu et mon Dieu, dans la certitude absolue que je suis ainsi amené à Lui dans toute la valeur et la relation intime de Jésus, et que l'œuvre, accomplie par Lui et acceptée de Dieu, est la base morale de mon salut et de ma bénédiction. Dans la grâce qu'Il nous témoigne aujourd'hui, Dieu rend, en quelque sorte, justice à cette œuvre. Serait-ce trop dire que d'affirmer que justice ne serait pas faite à cette œuvre infinie de la croix, s'Il ne nous regardait pas comme je viens de le dire, et selon les paroles de Jésus ? En vérité, ce ne fut point là nullement un retour difficilement

arraché; car c'est ce dont Dieu avait Lui-même arrêté le dessein : Il désirait trouver des objets qui prendraient place dans son amour; plus encore, avoir ces relations là établies, et rien de moins. Il avait contemplé le Fils en homme sur la terre. Et maintenant, en quelque sorte, Il dit : « Il me faut des fils. Il me faut des âmes, jadis pécheresses, qui deviennent mes enfants. Autrefois, j'avais un peuple; en dépit d'une bonté ineffable, ce peuple a été aussi misérable, aussi hideux que le péché pouvait le rendre; mais voilà, je vais me former un peuple nouveau, une famille qui ne soit pas de ce monde, même au sein de ce monde. »

Et c'est de cela que Dieu s'occupe maintenant, dans son amour qui agit en Christ le Seigneur — l'œuvre nouvellement accomplie de la croix, et la résurrection qui en est le résultat. Mais, voici les relations établies pour ceux qui sont appelés : Jésus les reconnaît comme frères; et cela, après Sa mort et Sa résurrection. Pourquoi pas ses frères durant son séjour ici-bas? Comment se fait-il que le Rationalisme, que la religiosité officielle, opposés, en apparence, l'un à l'autre, s'accordent pourtant à affirmer que notre relation avec Jésus est ici-bas? En voici la simple raison : Que ce soit la religiosité ou le rationalisme, ils ne connaissent point Dieu et ne condamnent pas le péché selon la vérité. Sans doute, ils parlent souvent de l'un et de l'autre;

nous, nous savons que les paroles peuvent se multiplier sans qu'il y ait rien de réel et toute pensée sur Dieu et sur le péché n'est éternellement en dehors de la vérité jusqu'à ce que je m'incline devant le jugement prononcé par Dieu sur la croix contre le péché. Aussi le seul moyen d'avoir de saintes relations avec Dieu, conformément à sa pensée est bien cette base qui est posée sur la croix de Christ. Voyez comme ce principe se reproduit dans un système connu comme l'Irvingisme, si toutefois il m'est permis de parler de pareille chose, et peut-être est-il bon de le faire en un temps comme celui-ci. Ce ne sont point ses aberrations extatiques, ni ses fausses prophéties, ni son idolâtrie ecclésiastique qui devraient surtout être si douloureuses pour l'enfant de Dieu; et pourtant, inutile de dire la peine que doivent causer de pareils résultats chez des gens qui portent le nom de Jésus. Mais qu'est-ce qu'il y a donc qui rend ce système si décidément mauvais? Eh bien, — en premier lieu et par-dessus tout, le voici: c'est le déshonneur fait à la personne de Christ dans le but d'établir union et sympathie avec nous. Comme nous sommes pécheurs, et que de fait nous avons péché, on suppose, en vue d'établir l'union de Christ avec nous, qu'il fallait que Christ prit notre humanité dans son état déchu et enclin au péché où elle se trouve en nous. C'était la maxime fondamentale d'Irving, maxime qui, en sacrifiant Christ, rendait

impossible la rédemption. Outre que cela était d'une hétérodoxie ruineuse, la conséquence directe en fut l'abandon de la doctrine du jugement de Dieu contre le péché sur la croix comme base du salut. L'incarnation prend la place de l'expiation. Jésus, né dans ce monde, fut considéré comme uni à nous, au lieu de nous voir, nous, unis à Lui dans le ciel, ce qui seul est le christianisme, en conséquence de l'abolition du péché par son sacrifice.

Confondre l'incarnation avec l'union c'est la confusion même, c'est une machination de l'ennemi. Et ce n'est pas seulement dans un système aussi extravagant que l'Irvingisme que l'on trouve ce résultat, mais encore dans toutes les sortes de hiérarchies sacerdotales — dans le Puseyisme, le Ritualisme, ou n'importe le nom que l'on donne au système d'ordonnances et de sacerdoce terrestres, qui n'est pas circonscrit dans les limites d'une section de la chrétienté, ni non plus d'un seul pays — mais qui s'étend partout maintenant pour mener enfin, je n'en doute pas, à la catastrophe finale de Babylone. Pourquoi donc ces hommes regardent-ils notre union à Christ comme l'effet de son incarnation? Pourquoi de leur part cet effort pour représenter Sa naissance comme le grand pivot où se fixe notre relation avec Lui? Pour la simple raison que quand Jésus était ici-bas Il était sous la Loi. Il reconnaissait le temple, se présentait aux fêtes,

reconnaissait aussi les sacrifices, les prêtres, le peuple. Justement : et ceux qui tiennent les systèmes dont je parle exigent des Chrétiens, non au moins du monde, qu'on reconnaisse, aujourd'hui encore, temples, sacrifices, fêtes, jeûnes, prêtres et peuple. C'est le judaïsme ressuscité. Ils abandonnent la vérité de l'Écriture, et retournent aux misérables éléments du monde — types, en vérité, de Christ, mais cloués maintenant à la croix. Et pourtant, ils s'imaginent que ce cercle ressuscité de types et d'ombres est le culte chrétien, que l'état qui précède la croix est bien celui où le chrétien se trouve uni à Christ!

Dans l'Écriture, la base invariable du lien qui nous attache à notre Chef glorifié, c'est Sa mort, Sa résurrection, Son ascension. Ainsi donc, l'union avec Christ n'est nullement une union corporelle, mais une union spirituelle. « Celui qui est uni au Seigneur est un seul esprit avec Lui. » Bien loin qu'il soit question d'une même chair, ce même passage de l'Écriture met la chose en contraste avec tout ce qui tient à la chair. Dans ce chapitre-là, l'expression « une même chair » a bien mauvaise mine; — du reste, il est de fait que l'association du Seigneur dans la chair a lieu avec Israël, non pas avec nous. De plus, Son incarnation avait la signification la plus profonde et était pour les fins les plus importantes; mais l'union, l'union avec Christ comme le corps de notre Tête, n'est jamais re-

présentée, comme le fruit de l'incarnation. Si Christ n'avait pris chair, assurément il n'aurait pu y avoir d'union; mais l'Écriture enseigne que notre union suit la rédemption, et qu'elle consiste en ce que nous sommes membres de Son corps, comme déjà exalté dans le ciel. Et je dirai plus aussi réellement homme que tout autre, Il participa à la chair et au sang dans une condition différente de celle de tout autre homme. Sans possibilité de l'ombre même du doute, c'est par l'intervention miraculeuse du Saint-Esprit qu'Il y a participé — entièrement, à part du péché; « tenté, est-il écrit, en toutes choses, » comme nous, à part le péché. » Non-seulement il n'y avait pas de *péchés* en Lui, mais le *péché* n'y était pas. En Christ, point de penchant, ni d'inclination au péché, non plus que de combat avec le péché — tout était bon, tout était saint. Je bénis Dieu que les symboles ordinaires de la chrétienté, tels que celui d'Athanase et d'autres — confessent publiquement cette vérité, parce que, quoiqu'ils ne soient qu'un rempart purement humain, toutefois, la masse des hommes dans ces contrées-ci, entendent jusqu'à ce point la vérité. Ils reconnaissent que l'humanité immaculée du Seigneur Jésus-Christ fait partie de la substance, de l'essence même de toute foi orthodoxe. Cette incarnation, était donc nécessaire, afin de manifester un homme parfait et une personne divine — le Fils de Dieu, ici-bas; mais la

rédemption fut accomplie afin de nous introduire dans sa relation, autant que cela pouvait se faire. La rédemption ne se proposait, n'effectuait rien moins que cela. Car la justice de Dieu qui, sans la croix, aurait dû tomber en vengeance sur nous, nous place maintenant, autant que la chose est possible, dans la position de Christ devant Dieu. Qu'Il est bon, notre Dieu, qu'Il est sage! Quelle efficace dans la mort et dans la résurrection de Christ, relevant ceux qui croient et leur donnant déjà le titre (et par la puissance du Saint-Esprit, la joie aussi dès à présent) de sa propre position comme Fils de Dieu et homme ressuscité! Je le répète : ce n'est pas que sa place comme Fils — objet pour nous d'un culte éternel — soit mise de côté; mais Il nous accorde, à nous, d'être fils, comme objets de délices et d'affection dans cette relation si intime; en contraste aussi avec la position simple de saints, ou de membres d'un peuple béni de privilèges spéciaux sur la terre. Voilà ce que notre Seigneur Jésus établit tout d'abord. Mais il y a plus : Le soir de ce même jour notre Seigneur se trouve au milieu des siens rassemblés. Et cela me mène au point dont je veux, en particulier, vous parler ce soir. Le premier mot qu'Il prononce, c'est celui de paix — « La paix soit avec vous. » Précieuse parole! Ce n'était pas simplement la rémission des péchés — toute bénie qu'elle soit — mais, « que la paix soit avec

vous ! » La paix est bien au-delà du pardon des péchés ; « ce qu'ayant dit, Il leur montra ses mains et son côté. » Il leur fit voir ce qui constatait le signe et le témoignage du sang versé sur la croix par lequel Il avait fait la paix. Et alors, « les disciples se réjouirent, quand ils virent le Seigneur. » Mais leur adressant encore une fois la parole, Il répète les mots : « La paix soit avec vous. » Seulement, remarquez que cette seconde fois, ce n'est pas autant une parole personnelle, pour chacun, qu'une préface à leur mission. Car Il ajoute : « Comme mon Père m'a envoyé, moi, je vous envoie aussi de même. » De là, les premières paroles de paix seraient pour leur propre joie ; c'est ainsi que je les entends. La seconde déclaration se présente alors comme prélude à leur mission. C'est le message avec lequel ils sont envoyés vers d'autres. Aussi Il le leur répète, afin que, munis de la force renouvelée de cette paix, ils puissent ainsi partir. Comme le Père L'avait envoyé, de la même manière le Fils les envoie ; car, Il parle toujours comme le Fils de Dieu, dans la jouissance consciente de Sa communion avec le Père.

Mais un signe remarquable est rattaché à cela : « Quand Il eut dit cela, Il souffla en eux et leur dit : Recevez l'Esprit Saint. »

Probablement il s'en trouve, dans cette salle, bon nombre qui n'ignorent pas la correspondance qui vient d'avoir lieu récemment quant à

ce passage. Elle a clairement constaté la divergence d'opinion qui règne même parmi les chefs du système religieux. Néanmoins, parmi ceux qui sont présents, un plus grand nombre encore seront surpris d'apprendre la complète incertitude de ceux qui font profession d'être docteurs dans le christianisme, et que le seul point qu'ils aient en commun, c'est d'être tous bien loin de la vérité.

Vous, qui êtes habitués à lire l'Écriture, vous confiant à l'instruction divine par l'Esprit Saint qui vous a été donné, vous aurez peine à vous figurer la manière dont des hommes chrétiens s'écartent de la vérité. Nous savons tous que de nos jours la plupart se flattent qu'il s'est accompli un grand progrès dans la connaissance des choses de Dieu. Que veut donc dire cette impuissance à recueillir et à rendre clairement la pensée de Dieu sur une nature aussi importante que ces paroles de notre Sauveur ? Comment se fait-il qu'au bout de dix-huit siècles et plus, on n'entend rien de mieux que les études des pères ou les vaines conjectures de leurs enfants ?

Il y a deux théories contradictoires, qui ont la prétention de se faire adopter : l'une, que notre Seigneur établit ici une sorte d'autorité sacerdotale, en vertu de laquelle ceux à qui Il s'adressait alors, ainsi que leurs successeurs, recevaient le pouvoir d'accorder en son nom la remission des péchés à n'importe qui confessait convena-

blement ses fautes. Je désire placer cette théorie devant vous avec autant de justesse que possible ; sans contredit ils admettent tous qu'il se peut que les conditions ne soient pas remplies — et qu'après tout, la rémission ne revienne à rien ; mais pourtant, là où existe la droiture de la part de l'homme, ils soutiennent que le Seigneur s'engage aussi à faire sa part par l'entremise de ses serviteurs, et par cela on entend l'absolution prononcée en vertu de cette commission par le moyen de certains canaux autorisés jusqu'à la fin des siècles. « Non, » dit le parti opposé, « rien de la sorte. » « Ce passage » suppose une action miraculeuse. Si, de nos » jours, on a la prétention d'absoudre les gens » de leurs péchés, pourquoi ne pas aussi guérir » les lépreux et ressusciter les morts ? pourquoi » ne pas opérer les autres miracles que le Sei- » gneur rendait Ses disciples capables d'accom- » plir ? » Eh bien, ne vous paraît-il pas surprenant que des chrétiens puissent publier des théories aussi misérablement à court de la vérité de Dieu qu'elles le sont toutes deux ? L'une me semble aussi peu satisfaisante que l'autre. Et même la seconde opinion, qui émane du parti évangélique, concède assurément ce qu'il y a de pire dans la première, en même temps qu'elle tombe dans l'absurdité et élude la vérité par l'introduction de l'opération des miracles dans un passage qui ne fait allusion à rien de pareil ;

car il est clair que l'argument dont je viens de parler, suppose que si les hommes pouvaient guérir les lépreux et ressusciter les morts, ils auraient aussi le pouvoir d'absoudre les péchés. Mais je nie que les disciples aient jamais possédé le droit d'accorder l'absolution à laquelle ces gens prétendent. Ainsi, qu'il s'agisse de la théorie des Puseyistes ou de celle du parti évangélique, il serait difficile d'affirmer laquelle des deux s'écarte le plus de l'Écriture.

Est-ce donc que je veuille insinuer par là que ce passage n'a aucun sens déterminé? Loin de moi une telle pensée! Mais ce qui donne la clef du sujet, c'est la résurrection du Seigneur telle qu'elle est présentée ici. Si on connaissait mieux Christ et la puissance de Sa résurrection, on comprendrait ce qui en est le fruit. Mais l'ignorance des privilèges de la résurrection fait que, dans l'un comme dans l'autre des deux partis en lutte que nous venons de nommer, on est plongé également dans les ténèbres les plus épaisses quant à la vérité qui est révélée ici. Observez bien, en effet, qu'après que notre Seigneur eut congédié Ses disciples avec la paix, Il souffla sur eux! Je ne connais qu'un seul acte dans la Bible auquel cet acte puisse se rapporter; et avec cet acte là, celui-ci se trouve en un contraste bien marqué et plein d'instruction.

Examinons la Genèse au deuxième chapitre,

et nous trouverons une différence très-frappante dans la formation de l'homme par l'Éternel, en comparaison de celle des autres animaux. Quand il créa des variétés d'animaux, d'oiseaux, de reptiles, etc., chacun devint, comme il est dit, « une âme vivante, » par le simple fait qu'il possédait une organisation convenable. Mais pour l'homme, il n'en fut pas ainsi. Il fut fait de la boue de la terre, nous le savons; mais ce n'est pas pour avoir été ainsi façonné qu'il devint âme vivante. Il y eut une différence essentielle entre l'homme et tout autre être alors créé. Ce n'est pas seulement que tout le reste du règne animal fût soumis à l'homme ici-bas; mais lui seul possédait sa vie directement d'en haut : « L'Éternel » Dieu souffla dans ses narines une respiration » de vie, et l'homme fut fait une âme vivante. » Aucun autre animal ne fut fait de la même manière. L'homme seul possède le souffle de l'Éternel Dieu. C'est là la vraie source de l'immortalité de l'âme; c'est aussi la raison pour laquelle l'homme seul se trouve directement dans une position de responsabilité morale vis-à-vis de Dieu; il doit rendre compte des choses faites dans le corps à ce Dieu qui lui donna ainsi son âme et son esprit. Chez l'animal, qui néanmoins possède un esprit, cet esprit descend en bas, et ne va pas vers Dieu; car jamais Dieu ne souffla ainsi dans cet animal. Je veux dire que le principe vital de la bête périt, parce qu'il ne s'agit

purement et simplement que de ce qui, par la volonté de Dieu, se rattache à son organisation matérielle. Ainsi donc, l'animal, sans raison, qui meurt, périt; mais chez l'homme, il y a une âme et un esprit qui demeurent toujours, quant à leur origine, distincts du corps, ayant avec Dieu Lui-même un rapport bien plus intime. Conséquemment l'âme participe à une immortalité que le corps tout seul, vivant ici-bas de sa propre nature, ne possède point. La mortalité du corps, c'était une simple affaire de la volonté de Dieu; mais pour ce qui est de l'immortalité de l'âme, il y avait un principe intrinsèque, indestructible, qui appartenait à l'âme et à l'esprit; voilà pour quoi toutes les parties du corps de l'homme sera ressuscité et réuni à cette âme et à cet esprit, et ainsi « chacun de nous rendra compte à Dieu pour soi-même. »

Eh bien, c'est ainsi que le Seigneur Jésus-Christ se présente devant nous, et que dans cet évangile seul Il prend ces deux caractères, et les réunit fidèlement. Il est homme — ici, surtout, homme ressuscité — mais il est aussi l'Eternel Dieu, et Thomas le déclare immédiatement après : « Mon Seigneur et mon Dieu. » C'est une Personne qui, en Lui seul, réunit et la nature divine et l'humanité comme elle doit être. Il est devant nous l'homme ressuscité, le second homme, le premier jour de la semaine; et comme Esprit vivifiant, Il souffle sur Ses disciples; Il

leur donne ainsi la vie. C'est-à-dire, c'est l'Esprit du Christ Jésus ressuscité des morts; c'est le Saint-Esprit, accompagnant cette vie de résurrection et en étant la puissance, que le Seigneur, comme Chef d'une nouvelle famille, conféra aux membres qui la formaient. Ils avaient cru en Lui, ils avaient donc la vie éternelle; alors, ils eurent la vie en abondance.

C'est donc là le changement de toute importance qui fut introduit par l'action de notre Seigneur Jésus-Christ. Je puis concevoir le raisonnement que certaines personnes tiennent sur ce point. Elles disent: « Si l'on obtient la vie éternelle, je ne vois pas quelle grande différence cela fait que ce soit une vie de résurrection — signalée si remarquablement par cette vie de résurrection ressuscitée en union avec le Seigneur Jésus. » C'est très-possible que vous ne le voyiez pas; mais permettez-moi de vous dire que la victoire complète diffère de la vie qui lutte avec la mort, qui lutte sous des ordonnances, vie en lutte avec ce qui l'entoure, recherchant le bien sans toutefois l'atteindre, s'efforçant d'éviter le mal, et sans cesse, pourtant, d'une manière ou d'une autre, entraînée dans le mal. Voilà précisément l'état de l'homme dans l'absence de la puissance libératrice. Mais pour celui qui a la foi, cet état a pris fin, tout au moins pour ce qui est de démontrer la position nouvelle dans laquelle le croyant est placé par la mort et la ré-

surrection du Seigneur Jésus-Christ. La vie que je reçois aujourd'hui dans le Seigneur Jésus, c'est une vie qui n'est pas sous la loi; elle n'a rien à faire avec la terre ni avec ses ordonnances; c'est la vie de Celui qui m'a fait entrer dans la paix parfaite avec Dieu; de Celui qui m'a mis en possession de Sa propre relation envers Dieu. Eh bien, c'est pour donner cette vie dans sa forme la plus condensée; dans sa plus entière puissance, que le Seigneur souffle ainsi sur eux — signalant ainsi le nouveau caractère de la vie qu'ils possédaient, attestant que ce qu'ils vivaient dans la chair était véritablement par la foi du Fils de Dieu. « Non pas moi, mais Christ qui vit en moi. » Et c'est par le fait même qu'il souffla, ainsi que cette vie fut communiquée. C'était la participer à Lui-même, tel qu'il se trouvait alors — participer à ce qu'il était, surtout quant à la vie qui L'animait — après que toutes questions avaient été à jamais réglées et que la délivrance parfaite avait été assurée par Lui et accordée aux siens. Et maintenant, de là l'apôtre Paul, faisant allusion à cette vérité, dit : « Il n'y a donc maintenant aucune condamnation pour ceux qui sont dans le Christ Jésus. » Et pourquoi? « Car, » dit-il, « la loi de l'Esprit de vie en Jésus-Christ m'a affranchi de la loi du péché et de la mort. » La loi de l'Esprit de vie, dit l'apôtre Paul, c'est là exactement ce que nous le dit, ce qui fut accordé.

C'était l'Esprit Saint, mais l'Esprit Saint comme l'Esprit de vie; non pas seulement comme l'Esprit de puissance, opérant simplement des miracles, ou déployant pareillement son énergie — ce qui pour l'homme aurait un air bien plus surprenant. Encore bien moins était-ce cette licence extrême, d'après laquelle l'homme prend la place de Dieu et prétend pardonner les péchés sur la terre. Jamais apôtre ne prétendit à cela. Néanmoins, c'était un privilège réel, et il est aussi vrai à ce moment-ci qu'au jour où Jésus ressuscita des morts. L'action du Saint-Esprit alors consistait simplement dans la communication de la vie dans le caractère et dans la puissance de la résurrection par l'entremise de Jésus-Christ, le second homme, ressuscité des morts. C'est là ce que j'entends par l'expression : « Recevez le Saint-Esprit; » l'Esprit de Dieu accompagne toujours la vie que donne le Christ. Sans doute, c'est Christ qui est l'objet de la foi, et qui donne la vie; mais c'est par l'opération du Saint-Esprit qu'Il la donne. Donnée durant le cours de Sa vie humaine ou de nos jours; c'était toujours l'Esprit de vie qui accompagnait cette vie; et c'est pourquoi ces apôtres en déclarèrent, en conférant la puissance. Mais Il ajoute encore : « A quiconque vous remettrez les péchés, ils seront remis; à quiconque vous les retiendrez, ils seront retenus. » On dira : « Eh bien, croyez-vous cela? Assurément; et bien plus : Je crois que vous autres Chrétiens vous

possédez ce pouvoir et que vous êtes responsables envers Dieu d'y conformer votre marche. Mais voilà, pensera-t-on, une prétention bien élevée ce pouvoir de remettre et de retenir les péchés. Oui, sans doute; mais à qui le Seigneur s'adressait-Il ce jour-là? Non pas seulement aux apôtres, mais aux disciples. Le soir donc de ce jour-là, le premier jour de la semaine, étant arrivé, et les portes du lieu où les disciples étaient assemblés étant fermées, « Si c'eût été une prérogative, restreinte à quelques uns des apôtres, assurément l'historien sacré eût pris soin que cette chose apparût ainsi. Un homme sensé même n'en agirait pas autrement. S'il s'agissait d'une commission spéciale de la part de l'Empereur à ses ministres d'État, elle ne serait pas adressée à la Chambre législative ni au Sénat. Une telle façon d'agir n'aurait rien de convenable. Au contraire, si un message impérial était destiné au Sénat ou à la Chambre, à qui entendrait-on que ce message s'adressât? S'il était destiné à l'assemblée entière, il serait adressé ainsi. Et bien ici, il en est de même. Notre Seigneur parlait aux disciples — à leur nombre tout entier. Dès que nous prenons la parole, telle qu'elle est écrite, nous voyons clairement que ce qu'Il dit se alors s'applique à tous. Est-il un homme qui dise que la vie de résurrection du Seigneur Jésus-Christ n'était que pour les douze? Me dira-t-on encore que la paix donnée par le Seigneur avec

tant de solennité, et à plusieurs reprises, n'était que pour les apôtres ? Rien de la sorte. Les apôtres y eurent part, bien entendu, et ce dut être pour leurs âmes de la plus grande valeur.

Sans parler de dons personnels, il y avait, en effet, autorité spéciale de la part du Seigneur pour former des assemblées qui confessent Son nom une et une fois formées, pour des gouvernements. Il y avait bien dans ce privilège de poser le fondement d'un poste d'autorité, d'actes d'initiative et de gouvernement que l'Écriture assigne aux apôtres. Mais il faut se peindre dans le dessein et le caractère de l'évangile de Jean de s'arrêter à ce qui est officiel, et que le mot même d'apôtre ne se trouve nulle part dans son récit. L'esprit, la forme, la substance de cet évangile sont consacrés à ce qui est intrinsèque, essentiel, qui ne passe pas. De plus, nous trouverons tout à l'heure, plus particulièrement bonne raison de conclure que cette portion même de l'évangile place expressément le christianisme sur sa propre base, et lui imprime un caractère fort distinctif devant Dieu et devant les hommes. Il y a donc plus d'une raison pour me convaincre que nous ne devons pas rechercher l'accomplissement de ces paroles en rien qui fut personnel aux douze, ou à d'autres qui leur succéderaient, bien moins encore doit-on les rattacher aux fonctions des Anciens ou presbytres comme si de pouvoir de

remettre et de retenir les péchés, leur avait été officiellement confié ainsi que le prétendent, avec tant d'assurance, les symboles de certains corps religieux. Le fait est que le Seigneur Jésus a devant Lui Ses disciples comme tels; c'est à eux qu'Il communique l'Esprit; c'est donc bien eux qu'Il charge de cette commission importante.

L'histoire inspirée — les Epîtres — ne jettent-elles donc aucune lumière sur le sens dans lequel les apôtres entendirent les paroles de Christ, et dans lequel nous devons aussi les interpréter? Prenez, par exemple, ceux qui furent convertis le jour de la Pentecôte; et d'autres que le Seigneur ajoutait de temps à temps: par qui leurs péchés étaient-ils remis? Ils ne se contentaient pas de croire à l'Evangile individuellement; ils soumettaient à ceux qui étaient Chrétiens avant eux leur confession du nom du Seigneur. C'est là un fait de la plus haute importance. Il ne m'est pas permis de m'ériger en chrétien sur la seule opinion que je forme de moi-même, sur mon propre jugement, quant à la foi que je professe; je dois soumettre mes prétentions à ceux qui ont été en Christ avant moi; toute miraculeuse qu'était sa vocation, Paul, lui-même, ne fut pas dispensé de cela. Il fut baptisé par un certain disciple; plus tard il fut reçu par d'autres. Voilà qui est plein de consolation; se refuser à ce privilège, ou l'affaiblir, c'est la présomption

même. En effet, plus la foi d'un homme est véritable, et plus il désirera que d'autres en fassent l'examen. L'apôtre Paul lui-même dut goûter l'amertume de ce procédé : car il y en avait qui se méfiaient de lui. Eh bien, si ce serviteur de Christ, honoré plus qu'aucun autre, eut à supporter ce qui lui était tant soit peu pénible, il ne sied à aucun de nous de nous estimer nous-mêmes des confesseurs du nom de Christ trop sûrs, pour céder quelque peu de notre propre importance, et nous soumettre en même temps à ce qui est bien la volonté du Seigneur et d'une vaste importance pour la bénédiction de l'Eglise de Dieu. Pensez à tout l'avantage que pourrait prendre l'ennemi si vous posiez en fait qu'on est admis à prendre la position chrétienne de son autorité propre et sur sa propre et unique garantie ? Il est bon de se soumettre les uns aux autres, et cela dès le commencement, dans la crainte de Dieu, qui est plus sage que l'homme et qui a déclaré sa volonté par le moyen de ces paroles du Seigneur Jésus.

Si nous acceptons les écrits des apôtres comme commentaires, voici l'ordre et la pratique qu'enseignent les paroles qui nous occupent. Lorsqu'une personne fait profession de revenir à Dieu avec repentir et foi, lorsqu'elle croit au nom du Seigneur Jésus-Christ, ce n'est pas assez qu'elle se repose sur ce divin Sauveur pour le salut de son âme : je dois « confesser de la bou-

che aussi bien que croire dans mon cœur. Cette confession peut et doit même naturellement se produire comme témoignage pour le monde; mais il appartient à ceux qui professent déjà Son nom d'en juger. Je suis capable d'admettre quelque chose qui porterait atteinte à la gloire de Christ, ou de ne pas être assez sur mes gardes contre quelque chose qui nuirait à ma propre âme et serait pernicieux pour les autres; alors se présente cette fonction d'une importance suprême qui appartient à ceux qui sont avant moi dans la foi — fonction à laquelle l'Écriture n'attache pas peu de poids, qu'elle ordonne même pour la gloire de Dieu, comme nous voyons faire à l'apôtre Paul dans le xv^e chapitre des Romains. J'affirme donc que les disciples, comme l'assemblée de Dieu, autorisèrent en certains cas la rémission des péchés, et d'autres les retinrent. Ils recevaient cordialement et en simplicité, comme frères de Jésus, ceux qui auparavant se vantaient peut-être dans toute espèce de péchés, mais qui soudainement (dans une heure, peut-être) retournaient à Dieu; n'était-ce donc pas excessivement important qu'il y eût, dans ce monde, un corps constitué par le Seigneur, possédant une autorité positive, tout autant que sa propre vie, l'Esprit même comme puissance d'une vie abondante de résurrection? Important aussi qu'ils donnassent leur sanction à la confession de ceux qui étaient sincères, tout en exa-

minant les prétentions de tous ceux qui faisaient profession? Ce n'est pas, certes, que cet examen pût nuire à un véritable enfant de Dieu. Au contraire; grande consolation, joie de plus pour son cœur — ce bienvenu des autres qui le reconnaissent ici-bas, comme les anges; au lieu de l'homme sur la terre, se réjouissent devant Dieu au sujet de celui qui se repent; mais frein sérieux, là où il y avait de la réserve; où quelque méchanceté se tapissait secrètement; où, enfin, on apercevait le désir d'introduire quelque chose en secret!

Nous trouvons que l'assemblée de Dieu agissait dans l'esprit de cette règle; on remettait et on retenait les péchés. Je ne parle pas en ce moment de cette circonstance solennelle où un homme fut frappé de mort à l'instant même et sur place; mais d'occasions où il y avait retranchement de ceux qui péchaient, et rétablissement public quand ils se repentaient. Autre occasion encore: un homme qui avait été reçu, et dont les péchés avaient été ainsi remis publiquement, fut retranché comme méchant (1. Cor. v). Les deux épîtres aux Corinthiens forment donc l'illustration des deux faces du sujet. « C'est assez pour » un tel homme de cette punition qui lui a été » infligée par la plupart d'entre vous; de sorte » qu'au contraire, vous devriez plutôt lui par- » donner, le consoler même, de peur qu'un tel » homme ne soit accablé par une tristesse exces-

» sive. C'est pourquoi je vous exhorte de ratifier
 » envers lui votre amour. » (2 Cor. II, 6—8.)
 Dans ces cas cités nous trouvons d'un côté pé-
 chés remis, de l'autre, péchés retenus ; et je ne
 doute nullement qu'une des raisons pour les-
 quelles les Chrétiens ont manqué de tenir leur
 position séparée dans le monde, et de marcher
 ainsi au sein de leur propre joie et de leur félicité
 — source riche de bénédictions pour les autres
 — c'est qu'ils ont perdu de vue cette responsa-
 bilité ; la traitant de fonction ministérielle ou de
 puissance dès longtemps évanouie. Hélas ! la
 cause en est aussi manifeste qu'humiliante.
 L'Eglise n'a pas retenu sa position de peuple à
 part, ayant pour dot l'amour et la gloire du Sei-
 gneur Jésus. En jugement charitable ils ont em-
 brassé le monde entier ; mais aucun jugement
 charitable ne peut profiter à ceux qui ne croient
 pas ; il n'en est pas même question quant à ceux
 qui ont la foi. De là, les bornes publiques et
 distinctives de la grâce et de la sainteté ont été
 foulées aux pieds, et la conséquence en est que
 la prétention même de remettre et de retenir les
 péchés — si l'on excepte les superstitieux qui en
 font un acte sacerdotal — est décidée avec mé-
 pris, sinon mise absolument de côté.

Je maintiens, au contraire, que les paroles du
 Seigneur établissent comme étant de l'essence
 de l'assemblée chrétienne dans ce monde qu'elle
 se produise comme le témoignage public et

l'expression de ce que la grâce a fait, en recevant ceux dont la confession lui paraît satisfaisante et en rejetant publiquement ce qui ne se recommande pas à sa conscience. Souffrez, toutefois, que je déclare avec décision que ce que nous recevons n'est pas un certain degré de lumière et d'intelligence. Ce n'est pas à moi, plus qu'à d'autres, de faire peu de cas de l'intelligence spirituelle. Sans aucun doute, elle a sa place, sa saison, sa valeur; mais de ceci soyons sûrs : Ce que Jésus souffla sur Ses disciples n'était pas de l'intelligence simplement; c'était sa propre vie de résurrection. Et c'est bien là ce qu'Il nous voudrait voir accueillir; c'est là ce que nous devons reconnaître chez ceux qui se présentent. « Il vous a vivifiés ensemble, vous ayant pardonné toutes vos offenses. » Je ne prétends pas dire pour cela que nous devons sanctionner le péché, pourvu que la vie de Christ soit aussi là; mais nous devons accueillir les brebis et les agneaux de Christ, et témoigner grande tendresse en agissant avec les fautes, fruits d'une fausse position et d'un mauvais enseignement. Prenons bien garde de faire le jeu de l'ennemi en ayant même l'apparence de confondre le principe sur lequel nous recevons avec certains degrés d'acquisition en pratique ou en doctrine. Retenez ferme ce fait — grand, simple, infini — que Jésus souffle sur ses disciples l'Esprit de sa propre vie de résurrection. Nous de-

vous traiter les plus faibles comme faisant partie de l'assemblée chrétienne. Mais si d'une part, nous accueillons, de l'autre, ne craignons pas de rejeter, selon que la confession est, ou n'est pas digne du nom de Jésus. Un homme a-t-il véritablement la vie de résurrection de Christ, attendez-vous de sa part à la sainteté, fruit d'une conscience purifiée; mais à autre chose encore, que Christ sera la mesure de tous ses jugements, de même qu'il est la source de toutes ses bénédictions, et, après tout, l'objet dont son âme sera occupée. C'est pourquoi, le nom de Jésus, passeport unique et suffisant pour la plus simple créature qui possède en Lui la vie éternelle, ce même nom nous suffit aussi pour rejeter la prétention la plus haute qui compromet Sa gloire. Que le Seigneur soit pour nous, comme Il l'est en vérité, la parfaite, la seule mesure. Si Christ est reconnu, honoré, tout ira bien; sûrement, avec félicité. Essayer d'unir Christ au péché, la tentative en est fatale. Loin de nous toute pensée de posséder Christ tout en soufflant le chaud et le froid sur son nom! Quoi de plus outrageant pour Dieu? Aussi, il est de toute importance que nous Le tenions, Lui, fermement devant les yeux; — nous éviterons ainsi le piège tendu pour nous faire ériger des organisations, des théories ecclésiastiques, que nous avons laissées derrière nous.

Je crois que toute théorie ecclésiastique est

fausse si d'une manière quelconque on lui permet de voiler la valeur de Christ — et je refuse absolument de traiter les erreurs ecclésiastiques de la même manière qu'on doit traiter une question de déshonneur fait à Christ, ou de sanction d'un péché positif et connu. User seulement de connivence avec un système voulant retenir quelque chose qui n'est pas de Christ — ne pas « apporter la doctrine de Christ » — c'est la ruine. Un homme pourrait paraître aussi orthodoxe qu'un apôtre sur la vérité ecclésiastique, et posséderait au bout des doigts toute autre vérité du Nouveau Testament, mais quelle est la valeur de quoi que ce soit là où le nom de Christ est déshonoré? Mais là où Christ est l'objet de l'âme, quand même celui qui le confesse soit ignorant, Christ a là même soufflé sa vie; et si nous sommes sujets à Christ, notre règle de conduite est claire, qu'un tel soit au nom de Jésus le bienvenu de nos cœurs; c'est l'affaire de l'Eglise d'accueillir tous ceux-là, de les élever: comment, en effet, croitraient-ils en lumière; où donc trouveraient-ils à ajuster les jointures tordues, si ce n'est dans l'Eglise de Dieu? mais si nous nous tenons à l'écart jusqu'à ce qu'ils soient parfaitement établis, c'est pour eux-mêmes une impossibilité, aussi bien que pour nous l'abandon de notre position de secours et de devoir envers eux. Je croyais que l'Eglise de Dieu était la colonne et l'appui de la vérité, et que la

vérité ne pouvait réellement s'apprendre que là où on vivait en elle; et en outre : que ceux dont j'ai parlé, ayant reçu Christ, ont Christ tant dedans que dehors. M'en faut-il davantage? Puis-je moi-même me vanter d'en posséder davantage? Sinon, pourquoi la moindre hésitation?

Que le Seigneur rende les siens capables de s'adonner à ôter les difficultés, et d'être pleins de cœur pour accueillir les âmes là où il n'y a point trace d'opposition à Dieu dans la foi, ou dans les mœurs. Je ne dis pas là où se trouve la doctrine de la justification par la foi. Il y a bien des choses mauvaises qui marchent de concert avec cette doctrine retenue et même prêchée. Ces paroles de notre Seigneur Jésus-Christ constituent une règle immuable, et nous sommes responsables d'agir d'après elles. Si nous sommes rassemblés en son nom, il faut qu'il y ait une expression claire, ferme, de notre position, de nos privilèges. Notre action, notre action collective, doit être aussi ferme en faveur de la vérité que notre marche individuelle, en ce sens, que nous possédons Christ, que nous estimons ce don — que de concert avec Christ nous sommes tenus de remettre les péchés — et, dès qu'il reste quelque chose de contraire à Christ, de retenir les péchés. Nous renions la prétention de faire l'un ou l'autre entre Dieu et l'homme : jamais l'Église ne réclama un tel droit; jamais les apôtres n'aspirèrent à action pareille. Mais il

est clair que Jésus appelait les disciples à se charger tant de retenir que de remettre les péchés ; et comme nous l'avons vu, cela fut vérifié dans l'assemblée chrétienne, qui exerçait ce privilège sous son double aspect — non pas pour tant comme question éternelle entre Dieu et l'âme, mais comme affaire d'administration, comme devoir envers Christ d'accueillir le vrai, de rejeter le faux — de retrancher et de rétablir devant les hommes.

LA GENÈSE.

Le premier livre de la Bible est la remarquable préface des révélations de Dieu, de même que l'Apocalypse en est l'importante conclusion. Il est destiné à présenter en germe, sous une forme ou sous une autre, presque toutes les voies de Dieu et de l'homme, que nous trouvons développées séparément dans les livres successifs de l'Écriture ; tout comme l'Apocalypse les clôt naturellement en présentant les fruits mûris même pour l'éternité de tout ce qui avait été semé dès le commencement, les derniers résultats de tous les conflits intervenus entre Dieu et Son ennemi.

Ainsi la Genèse fait assister à la création, dont l'homme est le chef (chap. 1), et, en ajoutant, comme il faut le faire, les trois premiers versets du chapitre second, elle présente l'*œuvre* et le *repos* de Dieu, les principes de relation morale entre Dieu et ses créatures (11) ; la tentation de Satan, la chute, et le jugement du Tentateur par

la Postérité de la femme; et, de même que dans ce chapitre (iii) apparaît le péché contre Dieu, de même, dans le suivant, apparaît le péché contre l'homme — son frère (ceci principalement contre Christ, en type). Viennent ensuite le sacrifice et le culte, le monde et la maison de la foi (iv); les témoignages céleste et terrestre rendus à la venue de Christ (v); l'apostasie de l'homme (vi); l'avertissement de Dieu par Son Esprit, son jugement par le déluge, le salut d'un résidu épargné dans l'arche et la compassion envers la créature (vii); la réconciliation en vue de la terre et non pas seulement de l'homme (viii); l'alliance de Dieu avec la création et l'institution d'un gouvernement (ix). L'histoire du monde actuel est ensuite donnée dans son origine et dans son cours (x, xi). Elle est suivie de l'appel et des promesses de Dieu et de l'histoire de celui qui est appelé (xii); des vocations célestes et terrestres (xiii); des défaites des rois Gentils confédérés et de la sacrificature de Melchisédec (xiv); de la portion Juive manifestée et affermie, avec la révélation d'une longue oppression préalable de la part de ceux qui sont l'objet du jugement de même que d'autres aussi (xv). Nous trouvons ensuite l'introduction typique de la loi ou de l'alliance d'Agar (xvi); l'intervention de la grâce de Dieu, scellée par la circoncision, et qui doit se déployer chez l'héritier de la promesse (xvii), dont l'annonce postérieure est liée au jugement divin qui doit tomber une fois de plus sur le monde encore plus coupable, mais avec l'intercession efficace en faveur du peuple terrestre mêlé aux objets de la vengeance, comme la place qui revient à ceux qui, en dehors du mal, entretiennent une communion dans les lieux célestes avec Dieu (xviii). Puis est exposé le

salut, comme à travers le feu, de la tribulation et du jugement qui engloutissent les impies (xix); le manquement des fidèles à maintenir leur vraie position devant le monde (xx); la naissance du fils de la promesse, l'expulsion de l'enfant de la chair selon la loi, suivie de la soumission et non de l'opprobre du monde (xxi). Après cela nous est montrée l'ombre bien connue de la mort de Christ, à laquelle pourvurent l'amour du Père, et le serment de Dieu après sa résurrection (xxii). La forme par alliance de la bénédiction disparaît (xxiii) et l'appel de l'Épouse pour son Fiancé ressuscité, la chose nouvelle, lui succède (xxiv). Finalement, on voit l'appel souverain de celui qui, nommé plus tard Israël, est identifié avec les tristesses, l'exil, la course errante, mais en définitive la bénédiction de ce peuple (xxv—i), et l'admirable épisode de son fils Joseph, qui est d'abord rejeté par ses frères selon la chair, souffre encore plus des mains des Gentils, est ensuite exalté (bien que inconnu encore de sa parenté naturelle,) à la droite du trône, et est enfin reconnu dans sa gloire par ses frères mêmes qui l'avaient rejeté, mais qui maintenant doivent tout à sa sagesse, à sa majesté et à son amour.

La Genèse est à la fois un livre d'une simplicité sans égale pour celui qui ne fait que glisser à sa surface, et d'une profondeur infinie pour celui qui sonde les choses profondes de Dieu.

TABLE

DU NEUVIÈME VOLUME.

	Pages.
• Notes sur l'Épître aux Ephésiens, chap. III.....	3
— — — chap. III (suite).....	229
— — — chap. IV.....	293
— — — chap. IV (suite).....	487
• Les Voies de Dieu, III, IV.....	32
— — V.....	248
— — VI.....	437
• L'Intercession de Christ.....	73
• Méditations sur le Psaume XXIII (suite).....	93
• Doctrine du N.-T. sur le Saint-Esprit. II.....	100
— — — III.....	148
— — — IV.....	359
— — — V.....	551
• Réflexions pratiques sur les Psaumes LV—LVIII.....	218
• Remarques sur Esaïe, chap. XXX, XXXI.....	264
• L'Etoile du Matin.....	284
• Réponse à une question.....	287
• Sens typique des Métaux du Tabernacle.....	291
• Plénitude de délivrance.....	319
• Eléments de la Prophétie.....	332
• La Grâce et le Gouvernement.....	414
• Extrait d'une lettre.....	428
• Le passage du Jourdain.....	523
• L'Enlèvement d'Elie.....	530
• La Grâce.....	512
• La Vie.....	541
• Jésus, le Captif volontaire.....	547
• La Genèse.....	605
• Fragments..... 31, 146, 286, 318, 331, 486,	522
• Cantique.....	148